

CAHIERS SALESIENS

**RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALESIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANCAISE**

LES CENT MOTS-CLEFS DE LA SPIRITUALITE SALESIENNE

II

**14, RUE ROGER RADISSON
69322 LYON CEDEX 05**

Numéro 39

Mars 1999

Avec le meilleur souvenir
de l'auteur !

Genayant

le 24.02.1889

Francis DESRAMAUT

LES CENT MOTS-CLEFS
DE LA
SPIRITUALITE SALESIENNE

II

COOPERATEUR-MEDITATION

Maison provinciale Don Bosco
Lyon

1999

ARCHIVIO SALESIANO
CENTRALE

Liminaire

Ce Cahier constitue le deuxième fascicule des *Cent mots-clefs de la spiritualité salésienne*. Il compte quarante mots (Coopérateur-Méditation). Le premier fascicule, avec une introduction générale et les vingt premiers mots (Action-Contemplation), a été publié en mars 1998. Le troisième, avec les quarante derniers mots (Mission-Zèle), muni d'un Index général des noms et des thèmes, le sera vraisemblablement en mars 2000. En principe, l'ensemble pourra alors paraître en un volume traduit en italien, peut-être aussi en anglais. (Il convient de signaler que l'introduction générale a déjà été publiée dans cette langue par le centre salésien américain de Berkeley, en Californie ; et aussi qu'un salésien courageux de Cracovie, le P. Tadeusz Jania, a traduit en polonais et répandu en édition confidentielle tout le premier fascicule.)

Coopérateur salésien

Les coopérateurs de don Bosco

Pour désigner ses aides non religieux, don Bosco tergiversa beaucoup avant de se résoudre à la dénomination "coopérateurs salésiens", apparue seulement au bout d'une longue chaîne.¹ Il datait de 1841 le premier embryon de son oeuvre et la congrégation salésienne était née en 1859. Pendant une trentaine d'années, il hésita sur le titre de cette catégorie de collaborateurs. Pour le moins, les coopérateurs ont été dits successivement par lui : promoteurs de l'oratoire St François de Sales, membres externes de la congrégation (ou société) de St François de Sales, associés à la congrégation de St François de Sales, associés salésiens, membres de l'Union chrétienne, membres de l'Association salésienne, membres de l'Association des bonnes oeuvres. Ils ne sont devenus qu'en 1876 "coopérateurs salésiens" dans la pieuse union qui les rassemblait.

L'expression connotait alors dans l'esprit de don Bosco plusieurs idées auxquelles il tenait : celles de membres d'une union, de membres d'une union salésienne et de membres d'une union salésienne opératoire. Au centre du mot coopérateurs, il y avait le terme d'*opérateurs*, qui, à la suite du préfixe *co* marquant l'union (avec la société religieuse), convenait certainement à notre saint. Les associés étaient réunis pour une action ou opération réalisatrice. L'introduction du texte réglementaire publié à Albenga en 1876 s'ouvrait par les mots : " Au lecteur. L'Oeuvre des Oratoires était à peine commencée en 1841, que des prêtres et des laïcs pieux et zélés vinrent aider à cultiver la moisson qui dès lors s'annonçait abondante dans la classe des enfants en danger. Ces collaborateurs ou coopérateurs ont été de tout temps le soutien des oeuvres pies que la Divine Providence remettait entre nos mains ... " ² Les coopérateurs de don Bosco "collaboraient" dans le sens italien du verbe : ils travaillaient avec lui. Des admirateurs oisifs ne lui suffisaient pas. "Dans les temps difficiles" qu'il traversait en ces années 70, expliquait la préface du livret de 1876, il estimait cette collaboration indispensable, surtout pour "supprimer ou au moins diminuer les maux qui détruisent la moralité de la jeunesse qui monte et dans les mains de laquelle se trouve le destin de la société civile." "C'est pour répondre à de telles nécessités que l'on cherche des coopérateurs." ³ Somme toute, dans l'esprit de don Bosco le terme de coopérateur impliquait une triple idée : d'association, d'association avec la congrégation salésienne et d'association salésienne en vue d'une action apostolique déterminée.

Il avait longtemps cherché à lier étroitement ces coopérateurs à sa société religieuse. Jusqu'à la veille de leur approbation, un chapitre de ses constitutions salésiennes fut consacré aux membres "externes" de la société. Dans sa première formulation connue (vers 1860), il disait : "1. Toute personne même vivant dans sa propre maison et au sein de sa famille peut appartenir à notre société. - 2. Elle ne fait aucun vœu, mais tâchera de mettre en pratique la partie du présent règlement

- c'est-à-dire des constitutions - compatible avec son âge et sa condition. - 3. Pour participer aux biens spirituels de la Société il faut, pour le moins, promettre au Recteur d'employer ses ressources et ses forces de la façon jugée par lui conforme à la plus grande gloire de Dieu. - 4. Cette promesse n'oblige pas sous peine de péché même véniel."⁴

On commence à le vérifier, la visée de don Bosco n'était pas qu'altruiste et sociale. Le "but fondamental", qu'il assignait à son association, touchait, par-delà l'autre, la personne même du coopérateur. Il s'agissait d'imiter les premiers chrétiens, pour, d'un seul coeur et d'une seule âme, réussir "l'importante affaire, le grand projet du salut éternel de [son] âme"⁵ "Le but fondamental des Coopérateurs salésiens est de faire du bien à soi-même par un mode de vie autant que possible semblable à celui de la vie commune," proclamait son règlement de 1876.⁶ Don Bosco n'imaginait les hommes que sur la voie du salut, c'est-à-dire de leur rencontre avec le Dieu de sainteté. La coopération salésienne avait pour lui une finalité essentielle, qui l'assimilait à quelque degré à la vie religieuse proprement dite, *fuga mundi* comprise. Il lui arriva d'écrire : "Beaucoup de fidèles chrétiens, pour mieux atteindre à la perfection et assurer leur salut, quitteraient très volontiers le monde pour éviter les dangers de perdition, bénéficier de la paix du coeur et passer ainsi leur vie dans la solitude et la charité de Notre Seigneur Jésus Christ. Mais tous ne sont pas appelés à cet état. Beaucoup en sont absolument empêchés par l'âge, beaucoup par la condition, beaucoup par la santé, une multitude faute de vocation. C'est pour répondre à ce désir si répandu que l'on propose la pieuse association de St François de Sales."⁷ Fidèle à l'idée-mère du chapitre sur les "externes", qu'il avait vainement cherché à insérer dans ses constitutions, don Bosco faisait de ses coopérateurs et - soulignons-le - de ses coopératrices des religieux dans le monde. Sa famille salésienne aurait elle aussi, comme les Frères Mineurs de saint François, une manière de tiers-ordre.

L'Association Coopérateurs Salésiens après Vatican II

Malgré les rectifications des supérieurs responsables, les coopérateurs furent jusqu'à la deuxième guerre mondiale, beaucoup trop assimilés à de simples bienfaiteurs de la congrégation salésienne. "On appelle Coopérateurs Salésiens ceux qui désirent s'occuper d'oeuvres de charité non pas en général, mais en particulier, en accord avec l'esprit de la congrégation de St François de Sales, devait-on par exemple expliquer aux directeurs salésiens en 1926. Les Coopérateurs diffèrent donc des simples bienfaiteurs ; on ne doit pas non plus les considérer comme une confrérie ou une association religieuse."⁸ Un revirement commença de se dessiner au temps de Pie XII, qui adressa aux coopérateurs un discours programme important (12 septembre 1952). L'union fut alors inscrite parmi les mouvements d'apostolat des laïcs. Puis Vatican II incita à refondre son règlement, qui n'avait pas été touché depuis don Bosco. Un essai, diffusé en 1974, parut trop sec. Enfin, fruit de multiples et minutieuses révisions, un "Règlement de Vie Apostolique de l'Association Coopérateurs Salésiens", après avoir été approuvé par le Saint-Siège le 9 mai 1986, put être promulgué par le recteur majeur Viganò le 24 mai qui suivit. On y découvre l'image renouvelée du

coopérateur salésien à l'orée du vingt-et-unième siècle, avec son identité, son esprit, sa mission et l'organisation de son association.⁹

"Le coopérateur est un catholique, qui vit sa foi à l'intérieur de la réalité séculière qui lui est propre, en s'inspirant du projet apostolique de don Bosco. Il s'engage sous forme fraternelle et associative dans sa mission auprès des jeunes et dans le peuple, se sent en communion avec les autres groupes de la Famille salésienne, oeuvre au bien de l'Eglise et de la société, [et fait tout cela] de manière adaptée à sa propre condition et à ses possibilités concrètes"¹⁰. Les rédacteurs de cet article voulaient rejoindre les intentions primitives de don Bosco, selon qui le coopérateur est un vrai salésien dans le monde, autrement dit un chrétien, laïc ou prêtre, qui, sans se lier par des vœux religieux, réalise sa propre vocation à la sainteté au service d'une mission dans la jeunesse et le peuple et selon l'esprit de don Bosco. L'identité du coopérateur ainsi profilée présente trois traits caractéristiques : elle est chrétienne et catholique, elle est séculière, elle est salésienne. Un protestant ou un juif peuvent sympathiser et collaborer avec un groupe de coopérateurs, ils ne peuvent devenir membres d'une association publiquement ecclésiale.

On se trompe à réserver aux seuls laïcs la coopération salésienne. "Don Bosco a conçu une association de coopérateurs ouverte à la fois aux laïcs et au clergé séculier. Le coopérateur laïc pratique son engagement et vit l'esprit salésien dans les situations ordinaires de la vie et du travail avec sa sensibilité et ses caractéristiques de laïc ; il en diffuse les valeurs dans son propre milieu. Le coopérateur prêtre ou diacre séculier exerce son ministère en s'inspirant de don Bosco, modèle éminent de vie sacerdotale. Dans ses choix pastoraux, il privilégie les jeunes et les catégories populaires et, de la sorte, enrichit l'Eglise au sein de laquelle il opère."¹¹

L'engagement des coopérateurs est apostolique. Une promesse de s'engager "à vivre le projet évangélique de l'Association des Coopérateurs salésiens" le sanctionne pour les membres pleinement intégrés dans l'association.¹² L'engagement s'exerce dans le monde qui est celui du coopérateur et dans sa vie quotidienne. De façon générale, le coopérateur, "salésien dans le monde", "veut suivre Jésus Christ, homme parfait, envoyé par le Père pour servir les hommes dans le monde. Il cherche pour cela à mettre en oeuvre, dans les conditions ordinaires de sa vie, l'idéal évangélique de l'amour de Dieu et du prochain."¹³ En famille, il aimerait constituer avec les siens ce que Vatican II appelait une "Eglise domestique"¹⁴. Le coopérateur marié trouve dans le mariage, sacrement de l'amour, la force de vivre avec enthousiasme sa mission d'époux et de parent.¹⁵

Il est bien entendu que les coopérateurs sont des salésiens laïcs dûment insérés dans le monde.¹⁶ Dans son travail, ses études et ses loisirs, le coopérateur salésien se sait continuateur de l'oeuvre créatrice de Dieu et témoin du Christ. Il le prouve par son honnêteté, son activité et la cohérence de sa vie, par un sens professionnel sérieux, par le partage fraternel des joies, des souffrances et des justes aspirations de son milieu et, en toute circonstance, par son ouverture généreuse au service de son prochain.¹⁷ Parce qu'il est fidèle à l'Evangile et aux

indications de l'Eglise, le coopérateur forme en soi une conscience droite de ses responsabilités sociales dans le monde de la culture, de l'économie et de la politique. Il refuse tout ce qui alimente l'injustice et l'oppression, l'exclusion et la violence et agit courageusement pour en faire disparaître les causes. Il s'engage à guérir et à renouveler les mentalités et les coutumes, les lois et les structures des milieux dans lesquels il vit, pour les rendre plus conformes aux exigences évangéliques de liberté, de justice et de fraternité. Afin de rendre ses interventions plus efficaces, il s'insère, selon ses propres capacités et ses disponibilités, dans les structures culturelles, syndicales et socio-politiques de son monde propre.¹⁸

Le coopérateur a toujours le souci d'éduquer et d'évangéliser, que don Bosco résumait dans la formule : "former d'honnêtes citoyens et de bons chrétiens, qui soient un jour d'heureux habitants des cieux". Il partage donc avec les jeunes le goût des valeurs authentiques, telles que la vérité, la liberté, la justice, le sens du bien commun et du service. Il les éduque à la rencontre du Christ ressuscité par la foi et les sacrements, afin qu'ils trouvent en Lui le sens de la vie et croissent tels des "hommes nouveaux".¹⁹ Les activités typiques des coopérateurs sont : la catéchèse et la formation chrétienne ; l'animation de groupes et de mouvements de jeunesse et de familles ; la collaboration à des centres éducatifs et scolaires ; le service social des pauvres ; le travail en communication sociale, pour créer de la culture et diffuser des modèles de vie dans les populations ; la coopération à la pastorale vocationnelle et la promotion de l'Association Coopérateurs ; le travail missionnaire et la collaboration au dialogue oecuménique.²⁰

La congrégation salésienne patronne et soude l'organisation de l'association des coopérateurs. Par la volonté explicite de don Bosco, le recteur majeur des salésiens est son "supérieur général" et exerce donc les fonctions de "modérateur suprême" de l'association. Il garantit sa fidélité au projet initial du fondateur et promeut son développement. En collaboration avec le membre de son conseil, dit conseiller pour la Famille salésienne, il veille à son unité interne et à sa communion avec les autres groupes de la Famille salésienne. Dans l'exercice de son ministère, il s'appuie sur la Consulte mondiale des coopérateurs, afin, surtout, d'animer l'association et de coordonner ses initiatives d'apostolat et de formation. Sur place, les provinciaux salésiens servent de relais au recteur majeur. Aidés par les directeurs locaux, ils garantissent la communion interne de l'association et pourvoient à l'assistance spirituelle de ses centres particuliers²¹.

L'Association Coopérateurs Salésiens, chemin de sainteté

Un esprit authentiquement salésien stimule le coopérateur. Un dépliant français a exprimé pourquoi divers contemporains optent pour ce style de vie : "J'aime les jeunes, leurs aspirations m'interpellent, j'ai choisi d'être proche d'eux. J'ai besoin d'une pédagogie moderne et d'une spiritualité qui m'enrichit. Je retrouve fréquemment d'autres laïcs, des salésiens religieux, des soeurs salésiennes, au sein de la Famille Salésienne, lieu d'échange, de partage, de réflexion, de travail et de prière."²²

Comme celui de don Bosco, le coopérateur salésien d'aujourd'hui regarde très haut. L'association des coopérateurs salésiens est un chemin de sainteté, conclut le Règlement de Vie Apostolique de 1986. "L'association des coopérateurs, nous dit don Bosco, "est destinée à secouer la langueur de tant de chrétiens et à diffuser l'énergie de la charité". Choisir ce Règlement de vie apostolique, c'est trouver un mode évangélique de se réaliser soi-même, en marchant sur un chemin qui mène à la sainteté. Le Seigneur accompagne par l'abondance de ses grâces tous ceux qui opèrent dans l'esprit du "da mihi animas", en faisant du bien à la jeunesse et en préparant ainsi de bons chrétiens pour l'Eglise et d'honnêtes citoyens pour la société."²³

Notes

1. On pourra voir, sur les origines de l'union des coopérateurs salésiens, mon article "Don Bosco fondatore dei cooperatori salesiani", in *Don Bosco fondatore della Famiglia salesiana*. Atti del simposio Roma-Salesianum, 22-26 gennaio 1989, a cura di M. Midali, Roma, Dicastero della Famiglia salesiana, s.d., p. 325-360.

2. "Appena s'incomincio' l'Opera degli Oratorii nel 1841 tosto alcuni pii e zelanti sacerdoti e laici vennero in aiuto a coltivare la messe che fin d'allora si presentava copiosa nella classe de' giovanetti pericolanti. Questi Collaboratori o Cooperatori furono in ogni tempo il sostegno delle Opere Pie che la Divina Provvidenza ci poneva tra mano." (*Cooperatori salesiani ossia un modo pratico per giovare al buon costume e alla civile società*, Albenga, 1876, p. 3.)

3. "Noi cristiani dobbiamo unirici in questi difficili tempi per promuovere lo spirito di preghiera, di carità con tutti i mezzi, che la Religione somministra e così rimuovere o almeno mitigare questi mali, che mettono a repentaglio il buon costume della crescente gioventù, nelle cui mani stanno i destini della civile società". "Egli è per accorrere a tante necessità che si cercano Cooperatori." (*Cooperatori salesiani ...*, même édition, p.26 et 27.)

4. "1. Qualunque persona anche vivendo nella propria casa in seno alla propria famiglia può appartenere alla nostra società. - 2. Egli non fa alcun voto ; ma procurerà di mettere in pratica quella parte del presente regolamento che è compatibile colla sua età e condizione. - 3. Per partecipare dei beni spirituali della Società bisogna che faccia almeno una promessa al Rettore di impiegare le sue sostanze e le sue forze nel modo che egli giudicherà tornare a maggior gloria di Dio. - 4. Tale promessa non obbliga sotto pena di colpa nemmeno veniale." (*Constitutions salésiennes*, ms ACS 022 (3), chap. *Esterni*.)

5. "Uniti, siccome facevano i primi cristiani, in un cuor solo ed in un'anima sola, per riuscire nell'importante affare, nel grande progetto della eterna salvezza dell'anima nostra. E' questo il fine della Associazione Salesiana." (*Unione cristiana*, 1874, p. 1.)

6. "Scopo fondamentale de' Cooperatori Salesiani si è di fare del bene a se stessi mercè un tenore di vita, per quanto si può, simile a quello che si tiene nella vita comune." (*Cooperatori salesiani ...*, éd. cit., § III.)

7. "Molti fedeli cristiani per vie meglio giungere alla perfezione ed assicurarsi la loro salvezza [si] allontanerebbero assai volentieri dal mondo per evitare i pericoli della perdizione, goder la pace del cuore e così passare la vita nella solitudine, nella carità di N. S. G. C. Ma non tutti sono chiamati a questo stato. Molti per età, molti per condizione, molti per sanità, moltissimi per difetto di vocazione ne sono assolutamente impediti. Egli è per soddisfare a questo generale desiderio che si propone la pia associazione di S. Francesco di Sales." (*Associazione alla Congregazione di S. Francesco di Sales*, ms, circa 1873, début.)

8. "Diconsi Cooperatori Salesiani coloro che desiderano occuparsi di opere caritatevoli non in generale, ma in ispecie, d'accordo e secondo lo spirito della Congregazione di S. Francesco di Sales. I Cooperatori perciò differiscono dai semplici benefattori ; e neanche debbono considerarsi come una Confraternità o un' Associazione religiosa." (*Resoconto dei*

Congressi tenuti dai Direttori Salesiani a Valsalice nell'estate del 1926, in *Atti* 36, 24 settembre 1926, p. 514-515.)

9. Associazione Cooperatori Salesiani, *Regolamento di vita apostolica*, Roma, ed. S.D.B., 1986, 146 p. Ce document a été plusieurs fois commenté de manière autorisée : E. Viganò, "L'Associazione dei Cooperatori Salesiani", *Atti* 318, juillet-septembre 1986, p. 3-42 ; J. Aubry, *Guida di lettura al Regolamento di vita apostolica dell'Associazione Cooperatori Salesiani*, Roma, ed. Cooperatori, 1987, 152 p. ; Dicastero per la Famiglia salesiana, *Regolamento di vita apostolica. Commento ufficiale*, Roma, ed. S.D.B., 1990, 464 p. Sigle du *Regolamento di Vita Apostolica* : RVA.

10. "Il Cooperatore è un cattolico che vive la sua fede ispirandosi, entro la propria realtà secolare, al progetto apostolico di Don Bosco : si impegna nella stessa missione giovanile e popolare, in forma fraterna e associata ; sente viva la comunione con gli altri membri della Famiglia salesiana ; opera per il bene della Chiesa e della società ; in modo adatto alla propria condizione e alle sue concrete possibilità." (RVA, art. 3.) Dans son commentaire, le P. Aubry spécifie que la proposition terminale : "in modo adatto ... proprie possibilità", s'applique, non pas à la seule proposition précédente, mais à l'ensemble de l'engagement du coopérateur, depuis : "si impegna".

11. "Don Bosco ha concepito l'Associazione dei Cooperatori aperta sia ai laici che al clero secolare. Il Cooperatore laico attua il suo impegno e vive lo spirito salesiano nelle ordinarie situazioni di vita e di lavoro, con sensibilità e caratteristiche laicali, e ne diffonde i valori nel proprio ambiente. Il Cooperatore sacerdote o diacono secolare attua il proprio ministero ispirandosi a Don Bosco, modello eminente di vita sacerdotale. Nelle scelte pastorali privilegia i giovani e gli ambienti popolari, arricchendo in questo modo la Chiesa nella quale opera." (RVA, art. 4.)

12. "Prometto di impegnarmi a vivere il Progetto evangelico dell'Associazione dei Cooperatori Salesiani", dit la formule de la Promesse en RVA, art. 40.

13. "Egli vuole seguire Gesù Cristo, Uomo perfetto, inviato dal Padre a servire gli uomini nel mondo. Per questo tende ad attuare, nelle ordinarie condizioni di vita, l'ideale evangelico dell'amore a Dio e al prossimo." (RVA, art. 7.)

14. Voir *Lumen gentium*, 11 ; et RVA, art. 8.

15. RVA, art. 9.

16. Voir N. Nicastro, "I cooperatori sono salesiani laici inseriti nel mondo", in *La dimensione sociale della carità*. Atti della XIV settimana di spiritualità della Famiglia salesiana, Rome, ed. S.D.B., 1991, p. 109-112.

17. RVA, art. 10.

18. RVA, art. 11.

19. RVA, art. 14.

20. RVA, art. 16. On pourra trouver une liste des "champs d'action du coopérateur salésien", au moins pour l'Italie des années 80, dans l'article d'E. Manno "Il Cooperatore Salesiano", in *Le vocazioni nella Famiglia salesiana*. IX settimana di spiritualità della Famiglia salesiana, Leumann, Elle Di Ci, 1982, p. 139-140.

21. RVA, art. 23.

22. "Qui suis-je ? Je suis salésien coopérateur de don Bosco", dépliant, Paris, éd. Don Bosco, vers 1997.

23. "L'Associazione dei Cooperatori - ci dice Don Bosco - "è fatta per scuotere dal languore nel quale giacciono tanti cristiani, e diffondere l'energia della carità". Scegliere questo Regolamento di vita apostolica è trovare un modo evangelico di realizzare se stessi, incamminandosi per una via che porta alla santità. Il Signore accompagna con l'abbondanza delle sue grazie tutti coloro che operano nello spirito del "da mihi animas", facendo del bene alla gioventù, preparando cioè buoni cristiani alla Chiesa e onesti cittadini alla società." (RVA, art. 50.)

Correction fraternelle

La correction fraternelle

La correction fraternelle est d'abord un acte de charité naturelle. "Tout ce que vous seriez heureux qu'on vous fit, faites-le aux autres !" (Matthieu 7, 12), n'est pas spécifiquement chrétien. Les philosophes anciens la connaissaient. "L'homme de bien se réjouit de la monition, le méchant ne supporte qu'avec rage celui qui le corrige", écrivait Sénèque¹. Les juifs du temps de Jésus la pratiquaient : "Qu'as-tu à regarder la paille qui est dans l'oeil de ton frère, alors que tu ne remarques pas la poutre qui est dans le tien ? Et comment peux-tu dire à ton frère : Frère, laisse-moi ôter la paille de ton oeil ... ?" (Luc 6, 41-42.) Quant à Jésus lui-même, il la recommandait : "Si ton frère vient à pécher, va le trouver et reprends-le, seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère." (Matthieu 18, 15.) Saint Paul lui faisait écho : "Si quelqu'un se laisse surprendre par quelque faute, vous, les spirituels, redressez-le dans un esprit de mansuétude, prenant garde vous-mêmes à ne pas vous laisser induire en tentation" (Galates 6, 1.) Les Pères du Désert avaient mille manières de se corriger l'un l'autre : en secret, en public, par un ami, par un supérieur, par un tiers, de vive voix, par billet, par l'exemple, communautairement, seul à seul. Fréquemment très durs dans leurs observations, il leur arrivait aussi d'être d'une surprenante douceur.

Des philosophes anciens aux spirituels chrétiens, le motif, l'exigence et l'amplitude de l'intervention ont changé. La bienveillance de l'ami chrétien a des racines autrement profondes. Sa charité surnaturelle veut écarter de l'âme de son frère le péché, l'occasion de péché et l'obstacle à sa montée vers Dieu. Le chrétien n'intervient pas seulement pour la correction d'un vice, mais aussi pour aider son ami à approcher de la perfection vers laquelle sa qualité de baptisé l'oblige à tendre : "Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait." Qui se sent responsable de l'âme de son frère ne recule devant aucune objection. Sa générosité envers lui naît de sa foi.

La correction fraternelle amicale

La correction fraternelle amicale fut, en d'autres temps, une coutume répandue dans la famille salésienne.

L'amitié spirituelle, telle que don Bosco la concevait et la recommandait, réclamait en effet des mises au point réciproques. C'était simple : le moniteur dénonçait les défauts de son ami et l'exhortait à faire mieux. Lui-même, dans sa jeunesse, avait été rappelé à l'ordre par son ami Comollo. Devenu prêtre, il attribuait volontiers un moniteur à certains de ses garçons. Sur son conseil, les adolescents de ses oeuvres pratiquaient entre eux la correction mutuelle. On leur donnait en exemple les relations de Savio et Massaglia à l'oratoire du Valdocco. A la fin d'une retraite spirituelle, ils avaient voulu se montrer "vrais amis" et, pour cela, être le moniteur l'un de l'autre pour tout ce qui pouvait contribuer à leur

progrès spirituel. "Quand tu remarqueras chez moi quelque défaut, aurait dit Dominique à son ami Massaglia, dis-le moi tout de suite pour que je puisse m'en corriger, ou, si tu trouves quelque chose de bien que je puisse faire, n'oublie pas de m'en avertir."²

Don Rua disait avoir beaucoup apprécié dans sa jeunesse la coutume du "moniteur secret", pour se libérer de ses défauts et progresser en vertu. Lors d'une prédication de retraite de 1899 aux aspirants et novices salésiens, il reconnaissait en avoir tiré lui-même grand avantage.³ Entre 1884 et 1889, dans les cercles spirituels de l'institut de vocations tardives de San Giovanni Evangelista, à Turin, à l'initiative du directeur Filippo Rinaldi "on pratiquait la correction réciproque des défauts", nous dit-on.⁴ La correction fraternelle est naturelle aux amis de coeur qui partagent les mêmes goûts et nourrissent les mêmes désirs spirituels. La véritable amitié selon saint François de Sales et don Bosco inclut la correction fraternelle.

La correction fraternelle par fonction

Don Rua poursuivait son discours de 1899 en remarquant que la pratique du moniteur particulier n'avait pas subsisté dans le monde salésien de son temps. La correction n'y était plus assurée que par des moniteurs d'office, c'est-à-dire par des supérieurs responsables, et, à l'occasion, par des compagnons soucieux du bien commun. Dans ces cas, le problème spirituel est double, passif du point de vue du subordonné qui reçoit la correction, actif du point de vue du correcteur qui la donne.

Dans son neuvième *Entretien spirituel* aux visitandines, saint François de Sales disserta sur la correction à peu près uniquement de ce point de vue passif. La question posée : "Comment il faut faire pour bien recevoir la correction, sans qu'il nous en demeure du sentiment ou de la sécheresse de coeur", ne lui demandait d'ailleurs pas autre chose. Il commençait par affirmer l'impossibilité "d'empêcher que le sentiment de colère ne s'émeuve en soi et que le sang ne monte au visage." "Il n'y a personne qui n'ait de l'aversion à la correction." Pour ne pas s'emporter et retrouver son calme, il conseillait de s'humilier simplement devant Dieu et de Lui parler d'autre chose. "Humiliez-vous d'une humilité douce et paisible, et non pas d'une humilité chagrine et troublée." Le "corrigé" veillera à ne pas alimenter son ressentiment naturel et s'efforcera de tirer profit des remarques entendues.⁵

Dans son instruction de 1899 aux novices salésiens, don Rua commençait par dire la nécessité de la correction. L'homme est en effet sujet à commettre quantité d'erreurs par suite de ses passions et de l'obscurcissement de son intelligence. Il convient donc que quelqu'un vienne y mettre un peu d'ordre. Le jardin non entretenu se couvre de mauvaises herbes. Au lieu de donner des fleurs et des fruits, il ne peut que servir de pâture aux animaux. Même chose pour le jardin de nos âmes. Si les mauvaises herbes n'en sont pas arrachées, la saleté l'envahit et il risque de devenir un repaire de diables, alors que Dieu voulait en faire sa demeure de prédilection. De tels coeurs sont doublement dangereux pour leurs communautés. D'abord, ils poussent des racines, qui contaminent autrui

autour d'eux au grand détriment des communautés religieuses. Et puis, parce qu'ils critiquent tout ce qui se fait malgré eux, ils sont sources d'amertume, de disputes, et de dissensions. Aussi don Bosco demandait-il de les éloigner au plus vite.

Les conseils de don Rua aux réprimandés ressemblaient assez à ceux de saint François. Dès que, disait-il, la bouche s'ouvre sur un reproche, le cœur se rebelle et voudrait se révolter. Mais gardons notre calme. Quand le correcteur aura terminé ses observations, nous lui dirons notre reconnaissance. Voulez-vous faire preuve de grande perfection ? poursuivait-il. Priez pour celui qui vous a fait la correction. Les excuses afflueront dans votre esprit pour vous disculper. Le mieux sera de ne rien dire, même si vous croyez que le correcteur s'est trompé. Au reste, si le supérieur devait soutenir une discussion chaque fois qu'il doit nous faire une remarque, il se fatiguerait bientôt. Au contraire, pour se mieux disposer à recevoir la correction, allons nous-mêmes prier notre supérieur de nous faire les remarques nécessaires à la correction de nos défauts. "Ah ! ne permettons pas que le supérieur puisse imaginer que nous ne recevons pas volontiers la correction !" ⁶

Dans leurs lettres circulaires, les recteurs majeurs Rua et Albera ont traité de la correction fraternelle officielle du seul point de vue actif, celui du supérieur responsable de ses frères. Une telle correction n'est nullement facultative, observaient-ils. Elle engage gravement la conscience du supérieur. "Ne négligez pas la correction fraternelle quand vous en remarquez le besoin, recommandait don Rua aux inspecteurs et directeurs salésiens. N'attendez pas que le mal s'aggrave, mais, en temps opportun, *in spiritu lenitatis* (avec douceur), exhortez le tiède, corrigez le coupable, le déficient, secouez le négligent. Faites aussi comprendre aux hésitants la gravité de la faute de qui abandonne sa profession religieuse et l'ingratitude du rejet de la vocation que Dieu leur a donnée dans sa bonté." ⁷

Don Albera se montra particulièrement sensible au devoir de correction chez le supérieur. Il y revint à deux reprises dans ses circulaires. "Quelle que soit sa charge, le supérieur ne doit pas manquer à l'obligation de corriger les défauts de ses subordonnés, écrivit-il en 1911. Selon saint Bonaventure, le supérieur infidèle à son devoir de correction pèche contre Dieu, dont il profane l'autorité, contre ses confrères qu'il laisse tomber dans l'irrégularité et le relâchement, contre sa propre conscience qui sera chargée non seulement de ses propres fautes, mais aussi de celles des autres. Quelle terrible responsabilité encourrait le supérieur qui, pour gagner en popularité, permettrait à ses sujets ce qu'interdisent les constitutions ou qui serait contraire aux ordres des supérieurs majeurs !" ⁸

Il éprouva plus tard le besoin de s'expliquer sur la manière de corriger salésiennement. La correction doit être faite en temps opportun, jamais sur le fait. Qu'elle ne se passe pas en public, surtout en cas de colère. Le salésien évite les reproches âpres et violents. Que la correction se déroule dans le calme. "C'est ce qu'enseignait saint François de Sales, et c'est ainsi qu'agissait notre très doux don Bosco" ⁹. Le lieu n'est pas indifférent. Le bureau du directeur au cours d'une conversation intime, avec possibilité d'explications à un supérieur rempli de bonté indulgente, semble l'endroit idéal pour la correction fraternelle. ¹⁰

Qu'elle provienne d'un ami ou d'un supérieur, la correction fraternelle salésienne est empreinte de franchise, mais aussi de bonté et de douceur.

Correction fraternelle, confession et compte rendu spirituel

La correction fraternelle a pour but l'éradication des défauts et le progrès dans la vie spirituelle. A plusieurs égards, elle se confond donc avec la direction spirituelle, qui, traditionnellement, est exercée pour le monde salésien en confession et lors du "compte rendu" du religieux. Le directeur spirituel (ou le confesseur) salésien est un véritable moniteur en vie spirituelle. De don Rua, dans une circulaire de 1899 aux inspecteurs et aux directeurs d'oeuvres, à don Viganò en 1983, lors de la dixième semaine de spiritualité dans la famille salésienne, les responsables salésiens y ont insisté.¹¹ Ne prenons qu'un exemple.

"La tâche du directeur spirituel est de nous faire connaître ce que Dieu veut de nous, expliquait par exemple don Albera, les vertus que nous devons pratiquer, les moyens auxquels il nous faut recourir, les périls contre lesquels nous devons nous prémunir pour ne pas manquer à notre vocation salésienne. C'est lui qui doit nous exciter dans nos relâchements et nous modérer dans nos ardeurs indiscretes ; c'est lui qui doit refréner notre imagination et nous indiquer la juste mesure dans la pratique de la vertu, dans le choix des lectures et dans les relations avec autrui, la vraie nature des tentations et les armes les plus opportunes pour les combattre. C'est lui qui doit nous instruire sur les meilleurs moyens d'éradiquer nos défauts et d'acquérir les vertus ; qui doit contrôler notre exactitude dans les pratiques de piété, dans l'observance des règles et dans l'accomplissement des devoirs inhérents à notre vocation. Tout cela nous ne pouvons l'avoir que d'un guide stable et tout imprégné de l'esprit salésien."¹²

Supposée non réduite à son seul côté négatif, la direction spirituelle recouvre un peu toute la correction fraternelle dans le monde salésien.

Correction fraternelle et revision de vie

Toutefois, cette correction fraternelle si estimable n'a plus bonne presse dans la société libérale de l'Occident contemporain. On apprécie peu qu'autrui se mêle de ses affaires personnelles. Dans la mesure où, aujourd'hui, le religieux de vie active s'isole souvent (et abusivement) dans sa communauté, il entend faire ce qu'il veut et comme il le veut. Les remarques sur sa vie privée lui sont donc importunes. D'ailleurs, les entreprises de perfection personnelle ne sont pas du goût de ceux qui vivent pour leur seul apostolat. Communément, même chez les religieux salésiens, de nos jours le conseil évangélique de la correction est donc relativement peu pratiqué. D'autant plus qu'ils ne connaissent pas les "chapitres des coupes" en usage dans les monastères (avec accusations, remarquons-le bien, des seuls manquements extérieurs contre la règle, les constitutions et les usages de la congrégation)¹³, qui pourraient un peu pallier cette déficience. On manque sans doute de courage pour faire la correction et d'humilité pour la recevoir.

Quelques indices paraissent pourtant encourageants. La préoccupation apostolique tient en éveil les membres fervents de la famille salésienne. Selon le recteur majeur Juan Vecchi, "les groupes de la famille salésienne demandent non seulement des aumôniers, mais des directeurs spirituels. Les communautés éducatrices et les groupes de laïcs trouvent souvent au moins un salésien qui, en plus de la partie pédagogique, est à même de suivre aussi leur vie de foi"¹⁴. S'ils parviennent à vaincre l'inattention, la paresse, la routine, voire le respect humain, la correction fraternelle elle-même les intéresse. Une bonne manière de bousculer les obstacles paraît être la pratique adaptée de la revision communautaire de vie que les mouvements d'action catholique, dans lesquels beaucoup de salésiens ont été et sont encore impliqués, ont introduite dans la spiritualité contemporaine. Centrée sur "l'événement", elle ne convient pas nécessairement comme telle à toutes les situations. Mais sa méthode est instructive pour tous ceux qui croient à l'utilité de se mettre communautairement en question.¹⁵

Les méthodes schématisées de la revision de vie se ramènent pratiquement à six étapes, qu'il est bon de connaître. 1° Un partage des faits, où chacun apporte l'événement qui l'a frappé, dans lequel il se sent directement ou indirectement impliqué. Le groupe choisit l'un de ces faits, soit en fonction de son intérêt pour l'ensemble, soit surtout à cause de son épaisseur humaine, qui en fait un événement. 2° L'analyse de l'événement. On analyse qui est concerné, les causes et les conséquences, les réactions des personnes et des groupes, les transformations en train de se réaliser. 3° La recherche de signification. On réfléchit sur les motivations manifestées par les personnes, le sens qu'elles ont donné à leur action, un peu à la manière dont Jésus a souligné dans l'Evangile l'attitude de Zachée, de la pécheresse, de la Chananéenne, de la Samaritaine, de la veuve ou de Bartimée. Cette troisième étape est primordiale pour la revision, car la signification dans la foi ne peut se greffer, pense-t-on de nos jours, que sur la signification humaine. 4° L'approfondissement dans la foi. Pour cette étape, on se réfère à la Parole de Dieu, pas nécessairement à tel ou tel passage, mais à la dynamique générale de cette Parole, aux lignes de force qui traversent toute la Bible, plus particulièrement l'Evangile. La Parole de Dieu interroge et purifie les choix et les actions. 5° L'écoute et le partage des appels. Chacun est alors invité à se laisser provoquer en profondeur par la réflexion ainsi faite. Les événements sont devenus porteurs d'un appel estimé être celui du Sauveur lui-même. 6° Un temps de prière et de célébration. Ce temps a été amorcé tout au long de la revision de vie, qui a été jalonnée de moments de silence contemplatif. Un temps de silence ou une célébration communautaire le prolonge. Une célébration eucharistique, une célébration du pardon de Dieu, un appel à l'Esprit ou une oraison personnelle peuvent être la conclusion normale de la revision de vie.¹⁶

La revision de vie est un chemin de conversion au Dieu de Jésus Christ. Elle ne conduit pas d'abord, comme la correction mutuelle, à une conversion de type moral, à une nouvelle éthique, mais à une conversion de type théologal, qui devient une rencontre de Dieu sauveur dans l'aujourd'hui. Ce chemin de vie ecclésiale permet de prendre conscience de la mission de l'Eglise et d'y participer effectivement. Elle ouvre au sens du péché, en faisant percevoir où il se cache et en le mettant au grand jour. Différente de la correction fraternelle, elle aboutit à

des résultats voisins dans la conscience de ceux qui acceptent d'être mis communautairement en cause. Pourquoi, dès lors, ne pas l'adapter au cours de réflexions communes qui ne soient pas de type purement apostolique ?

Notes

1. *De ira*, lib. 3, chap. 36. Les considérations d'ensemble sur la correction fraternelle ont été empruntées à l'article de Marius Nepper, "Correction fraternelle", *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 2, 1953, col. 2404-2414.

2. "Se tu scorgerai in me qualche difetto, dimmelo tosto, affinché me ne possa emendare, oppure se vedrai qualche cosa di bene che io possa fare, non mancare di suggerirmelo." (G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico*, 1859, chap. XVIII.)

3. "Così nelle relig. vi è generalm. il monit. secr. ed anche nell'Orat ns. era una volta in uso tale bella prat. ed io st. posso conf. che gr. fu il vant. ricev. dagli avvisi del monit. secr. che aveva quando anc. era secol." (M. Rua, *Della correzione fraterna*, in *Instructions d'exercices spirituels*, Lanzo, 1899, ms, cahier inédit, p. 42-44, FdB 2895 E11-12.)

4. E. Ceria, *Vita del Servo di Dio Sac. Filippo Rinaldi*, SEI, 1948, p. 61.

5. Titre complet de l'Entretien : "Auquel est traité de la modestie, de la façon de recevoir les corrections et du moyen d'affermir tellement son esprit en Dieu que rien ne l'en puisse détourner" *Vrais Entretiens spirituels*, IX ; in *Oeuvres*, t. VI, p. 131-156. Thème de la correction, p. 143-147.

6. "Ah ! non permett. che il Sup. abbia a form. di noi l'idea che non ricev. volent. la correz." (M. Rua, *Della correzione fraterna*, loc. cit., p. 44-48.) Un autre sermon intitulé *Correzione fraterna* figure dans le cahier manuscrit VIII non paginé d'*Esercizi spirituali* de don Rua. Il a été reproduit en FdB 2945 D6-11 et ne semble rien contenir d'original.

7. "Non omettete la correzione fraterna quando ne scorgete il bisogno ; non lasciate che il male si aggravi, ma in tempo opportuno in *spiritu lenitatis* esortate il tiepido, correggete il colpevole, il difettoso, animate il negligente. Fate pur comprendere ai dubbiosi quale grave colpa sia il defezionare dalla propria religiosa professione e quale ingratitudine sia il rigettare quella vocazione che Dio per sua bontà ha loro data." (M. Rua, *Circulaire aux inspecteurs et directeurs*, 29 novembre 1899, in L.C., p. 197.)

8. " ... Nè il Superiore, qualunque sia la sua carica, deve trascurare l'obbligo di correggere i difetti de' suoi dipendenti. Secondo S. Bonaventura il Superiore infedele al dovere della correzione pecca contro Dio, di cui profana l'autorità, contro i confratelli che lascia cadere nell'irregolarità e rilassatezza, contro la propria coscienza che sarà onerata non solo dei proprii falli, ma ancora di quelli degli altri. Quale terribile responsabilità assumerebbe quel superiore che per acquistarsi popolarità, permettesse a' suoi sudditi ciò che vietano le Costituzioni o che fosse contrario a quanto comandano i Superiori Maggiori ! ... " (P. Albera, *Circulaire aux salésiens*, 25 décembre 1911, in L.C., p. 67.)

9. "Questo insegnava San Francesco di Sales, e così operava il nostro dolcissimo Don Bosco." (P. Albera, *Circulaire aux inspecteurs et aux directeurs*, 23 avril 1917, § *Correzione*, L.C., p. 225.)

10. L'ensemble du paragraphe *Correzione*, circulaire citée, p. 224-226.

11. M. Rua, *Circulaire aux inspecteurs et directeurs*, 29 novembre 1899, dans L.C., p. 195-200 ; Collectif, *La direzione spirituale nella Famiglia Salesiana*. Atti della X Settimana di spiritualità nella Famiglia Salesiana, Roma, ed. SDB, 1983. Voir sur cette question, ci-dessous, les articles *Direction spirituelle* et *Pénitence*.

12. "... Il compito del direttore spirituale è quello di farci conoscere quello che Dio vuole da noi, le virtù che dobbiamo praticare, i mezzi a cui dobbiamo ricorrere, i pericoli contro cui dobbiamo premunirci per non venir meno alla nostra vocazione salesiana. E' lui che deve eccitarci quando siamo rilassati, e moderarci negli ardori indiscreti ; è lui che deve frenare la nostra immaginazione, e additarci la giusta misura da tenere nella pratica della virtù, nella scelta delle letture, e nelle relazioni col prossimo, la vera natura delle tentazioni e le armi più

opportune per combatterle. E' lui che deve istruirci sui mezzi migliori per sradicare i difetti e acquistare le virtù ; che deve misurare la nostra esattezza nelle pratiche di pietà, nell'osservanza delle regole e nell'adempimento dei doveri inerenti alla vocazione. Ora queste cose non possiamo avere se non da una guida stabile e tutta ripiena dello spirito salesiano." (P. Albera, Circulaire aux prêtres salésiens, 19 mars 1921 ; L.C., p. 420.)

13. Voir Ph. Schmitz, "Chapitre des coupes", *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 2, 1953, col. 483-488.

14. J. Vecchi, "Spiritualité", p. 12, lors de la session *CG 24 et Vie consacrée*, Paris, décembre 1997.

15 J. Bréheret, "Revision de vie", dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 13, 1988, col. 493-500.

16. D'après J. Bréheret, *loc. cit.*, col. 495-496.

Courage

Courage égoïste et courage altruiste

Le courage fut, après l'humilité, la deuxième qualité que don Bosco affirmait lui avoir été conseillée par la Dame du songe de ses neuf ans pour la réussite de son oeuvre apostolique. L'historicité du propos n'est pas en cause. Seule la leçon aux disciples, très claire, importe. "Rends-toi humble, fort, robuste", lui aurait-elle dit selon sa reconstitution didactique du rêve¹. La "force" qui lui était conseillée aurait pu être à la fois physique et morale. Mais l'adjectif "robuste", qui suivait et signifiait sans aucun doute la bonne santé et la force physique, excluait celle-ci de l'adjectif. "Fort" qualifiait la force d'âme, c'est-à-dire essentiellement le courage, capacité de surmonter la peur, selon l'acception la plus courante du terme. A l'image de son maître, le courage devrait être l'une des qualités maîtresses du disciple de don Bosco.

N'importe quel courage ne satisfaisait pas ce maître. Le courage salésien est altruiste. Certes, le courage, quel qu'il soit, est admirable, et partout la lâcheté ou la poltronnerie, son envers, sont méprisées. Mais il est un courage fermé sur soi, "égoïste" si l'on veut, par exemple de se baigner dans l'eau glacée. En revanche, se jeter à l'eau au risque de sa vie pour sauver un malheureux sur le point de se noyer est un acte de courage désintéressé. "Le courage n'est vraiment moralement estimable que lorsqu'il se met, au moins partiellement, au service d'autrui, que lorsqu'il échappe, peu ou prou, à l'intérêt égoïste immédiat," dit, peut-être avec raison, un philosophe contemporain.² La force d'âme du disciple de don Bosco, mise généreusement au service des autres, prioritairement à celui des jeunes, s'enracine dans sa charité. Il ne sacrifie pas sa joie pour autant. La charité est gratifiante, même lorsqu'elle n'est pas reconnue. *L'ego* y gagne quelque plaisir. Elle n'en est pas moins vertueuse. "Trouver son plaisir dans le service d'autrui, trouver son bien-être dans l'action généreuse, loin que cela récuse l'altruisme, c'est sa définition même et le principe de la vertu."³ Don Bosco usa sa vie courageusement et jusqu'à épuisement de ses forces pour ses enfants, ses fils et ses filles, ses religieux et ses coopérateurs. En 1886, avant son voyage à Barcelone, l'un de ses intimes lui attribuait un corps de cent ans, alors qu'il n'en avait que soixante-dix. Mais se donner avait toujours fait son bonheur.

Deux recteurs courageux : don Rua et don Rinaldi

Les disciples l'ont imité. Choisissons, parmi les plus illustres, deux salésiens dont le courage sera toujours exemplaire pour les membres de la famille salésienne.

Don Rua reçut en 1888 la tâche très rude de succéder à don Bosco. Il dut affronter une montagne de difficultés. Eh bien, si nous suivons l'un de ses

biographes, "dans cette vie - qui fut longue, presque trois quarts de siècle - le découragement ne pénétra jamais. Certaines épreuves broyèrent son âme, inondèrent son coeur de tristesse, mais la volonté, toujours calme et décidée, ne relâcha rien de l'oeuvre entreprise. Il se rappelait Don Bosco qui, par les pires tempêtes, n'avait jamais cessé de creuser son sillon. Un petit fait de rien, mais combien significatif, révèle l'énergie de cette âme. En ses derniers jours il n'arrivait plus à tracer une seule ligne, tellement sa main tremblait d'épuisement et de fièvre. Pourtant il voulait suffire encore tout seul à son courrier personnel. Alors pour maintenir ferme sa plume, il plaçait sur son poignet une brique ou un morceau de bois, qui, en le comprimant solidement, réduisait en partie ses convulsions de nerfs."⁴

Le secrétaire particulier du recteur Rinaldi, don Vacca, a rendu un témoignage parlant de son courage. "Le mal, qui finalement l'anéantit, lui imposa un exercice héroïque de courage (*fortezza*) et de résistance, en particulier dans ses dernières années. Bien conscient de son état et de la condition dangereuse de son coeur, y compris durant ses deux dernières années, il se soumit à des voyages fatigants pour porter, même au loin, le réconfort de son sourire. ... Partout c'était un triomphe et une émotion filiale, mais qui peut parler de ses efforts ? Moi qui le surveillais, je m'apercevais de sa faiblesse et de sa fatigue. Mais lui, sans jamais reculer, appartenait toujours à tous, qu'il s'agisse de donner audience, d'être l'objet de manifestations festives, de célébrer des cérémonies religieuses. Et sans jamais laisser se ternir le sourire de son visage ni laisser transparaître quelque fatigue ou mécontentement ... Et il n'en parlait jamais. Il s'adaptait à son mal avec une telle sérénité que le recours à l'aide d'autrui semblait plutôt de sa part un acte de confiance paternelle qu'une nécessité inéluctable ... "⁵

L'un et l'autre furent de vivantes leçons pour la famille salésienne de leur temps. Les générations successives gagnent à méditer leurs exemples.

La force, don de l'Esprit Saint

"Soyez forts", tout en conservant un juste milieu dans votre audace, enseignait le recteur Ricaldone aux salésiens. Que votre "saint courage" vous rende intraitable contre le mal. Soyez persévérants dans votre devoir. Face à la souffrance, sachez endurer, mais aussi vous soigner convenablement. Le stoïcisme n'est pas une vertu chrétienne. Mais, quand l'honneur de Dieu et le bien des âmes le réclament, soyez capables, comme nos missionnaires, de marcher courageusement jusqu'au martyre.⁶ Le recteur Rinaldi avait eu l'occasion de magnifier le courage de Mgr Luigi Versiglia et de don Callisto Caravario, morts victimes de pirates chinois, ennemis de la foi chrétienne, pour avoir protégé l'honneur de femmes sans défense.⁷ De toute manière, la "nouvelle évangélisation" requiert de l'audace apostolique, prêchera le recteur Viganò⁸.

La force d'âme, courage altruiste, est indispensable au salésien apôtre, qui n'est ni un rêveur ni un endormi. Son amour d'autrui est, dans l'idéal tout au moins, énergique et efficace. L'action au service des hommes nécessite des réserves de courage. Le disciple de don Bosco a besoin du Dieu fort. Le don du Saint Esprit,

dit de force, "est l'amour qui encourage et anime le coeur pour executer ce que le conseil a déterminé devoir estre fait", expliquait saint François de Sales⁹. Il "signifie courage, constance, ténacité, force intérieure, endurance, résistance à l'effort, à la souffrance, persévérance dans les desseins", rappellera le recteur Vecchi¹⁰. C'est le don qui est le mieux apparu le jour de la Pentecôte, commentait-il, quand les apôtres sont devenus directs dans l'expression, prêts à affronter les risques, sans détours face au peuple et à l'autorité. Ce don impose aux éducateurs de n'être ni hésitants, ni ambigus, mais, même remplis d'affection, clairs et explicites dans leurs évaluations et leurs propositions. Il nous dit de ne pas céder au conformisme environnant, mais de former à une juste résistance, d'enseigner que les résultats requièrent un long effort, que le "changement" ne résout pas toujours les doutes et les épreuves, que la fidélité à long terme apporte avec elle des joies neuves et fortes.¹¹

L'esprit d'initiative, signe de courage apostolique, est essentiel à l'esprit salésien, enseigne de son côté la Charte de communion de la famille salésienne. Et elle s'explique longuement sur ce signe de fidélité à l'Eglise. L'Eglise, gardienne du dépôt de la Parole de Dieu, d'où proviennent les principes d'ordre moral et religieux, même si elle ne fournit pas toujours la solution de chaque question particulière, désire unir la lumière de la Révélation à la compétence de tous, pour éclairer la route sur laquelle l'humanité s'est récemment engagée. La recherche courageuse du meilleur bien et la créativité apostolique s'imposent à tous les chrétiens, mais surtout aux apôtres. Dans une société caractérisée par la mobilité, la hâte et la rapidité, la perte du sens et de l'esprit d'initiative pastorale serait mortelle aux membres de la famille salésienne. Don Rinaldi avertissait les salésiens : "La souplesse dans l'adaptation à toutes les formes de bien qui apparaissent continuellement au sein de l'humanité est l'esprit même de nos constitutions, et le jour où s'introduirait une variante contraire à cet esprit annoncerait la fin de notre société".¹²

La force courageuse, ressort de la volonté, ennemie des capitulations paresseuses, dynamise toutes les vertus du salésien.

Notes

1. "Renditi umile, forte, robusto" MO Da Silva, p. 36.
2. Je m'inspire ici librement d'A. Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, PUF, 1995 : "Le courage", p. 59-79.
3. A. Comte-Sponville, *loc. cit.*, p. 63.
4. A. Auffray, *Le premier successeur de Don Bosco*, Lyon, Vitte, 1932, p. 347.
5. "Esercizio eroico di forza e di resistenza, negli ultimi anni particolarmente, gli fu offerto dal male, che poi l'annientò. Pur conoscendo il suo stato e la condizione pericolosa del suo cuore, anche nell'ultimo biennio si sottopose a viaggi faticosi, per portare, anche lontano, il conforto del suo sorriso ... Ovunque era un trionfo ed una emozione filiale, ma chi può dire lo sforzo suo ? Io che lo sorvegliavo, mi accorgevo della sua depressione e fatica, ma lui era sempre per tutti, sia per dare udienza, ricevere manifestazioni festose, celebrare funzioni, senza darsi vinto ; e non mai che il suo sorriso si modificasse sul suo volto e lasciasse trasparire stanchezza o intolleranza ... E non ne parlava mai, agendo con uno spirito di adattamento al suo male così

serenamente che il ricorso dell'aiuto altrui sembrava piuttosto da parte sua un atto di paterna confidenza che non un bisogno inderogabile ... " (Procès informatif de béatification et de canonisation de don Rinaldi, *Summarium*, p. 255 ; dans L. Fiora, *Informatio super virtutibus*, Rome, 1983, p. 139.)

6. P. Ricaldone, *Le virtù cardinali* (coll. *Formazione salesiana*), Torino-Leumann, Elle Di Ci, 1965, p. 225-288.

7. F. Rinaldi, Lettre aux salésiens, 24 avril 1930, *Atti* 53, p. 852-864.

8. Lettre aux salésiens, 4 mars 1992, dans *Atti* 340, p. 13-15 ; L.C., p. 1238-1239.

9. *Traité de l'amour de Dieu*, livre XI, chap. XV ; *Oeuvres*, t. V, p. 292.

10. "Significa coraggio, costanza, tenacia, forza interiore, capacità di tenuta, resistenza allo sforzo, alla sofferenza, persistenza nei propositi." (J. Vecchi, "La strenna per il 1998", dans les *Atti delle XX giornate di spiritualità della Famiglia Salesiana*, Roma, 1998, p.169.)

11. J. Vecchi, *ibid.*, p. 168-169.

12. "Don Filippo Rinaldi ricorda con forza ai salesiani : "Questa elasticità di adattamento a tutte le forme di bene che vanno di continuo sorgendo nel seno dell'umanità è lo spirito proprio delle nostre Costituzioni ; e il giorno in cui si introducesse una variazione contraria a questo spirito, per la nostra Società, sarebbe finito." (*Carta di comunione*, 1995, art. 25.)

Croix

La "passion" dans la spiritualité salésienne

Les salésiens aiment la sainteté réalisatrice¹. Tous les membres de la famille salésienne sont appelés à une vie d'apôtres. Ils admirent en don Bosco l'homme laborieux. Formés dans ce climat spirituel, il peut leur être utile de confronter l'action, connotée à leur vocation, à la passion, son opposée, qui semble lui être à première vue étrangère.

L'histoire du christianisme témoigne au contraire qu'apostolat et martyre sont intimement liés entre eux. Les douze "apôtres" de Jésus ne sont-ils pas tous donnés comme martyrs ? Les deux confrères salésiens, Luigi Versiglia et Callisto Caravario, béatifiés par Jean-Paul II le 15 mai 1983, ont témoigné de façon éminente par leur martyre en Chine (25 février 1930), des valeurs et de l'esprit d'une authentique vocation salésienne.

Dans le groupe des serviteurs de Dieu salésiens, le cas du vénérable Andrea Beltrami (1870-1897), mort à 27 ans après une dizaine d'années de maladie, nous surprend et même nous déconcerte.² A partir de dix-huit ans, le mal le condamna progressivement à une vie de souffrances incessantes. Il ne pouvait se livrer qu'à l'apostolat de la plume. On lui doit un drame et plusieurs biographies édifiantes. D'une ténacité de volonté à toute épreuve, affamé de sainteté, il consuma son existence dans la douleur et le travail. "La mission que Dieu me confie, disait-il, est de prier et de souffrir." "Il disait que son apostolat était l'apostolat des souffrances et de la prière", selon son directeur au procès de béatification et de canonisation.³ "Ni guérir ni mourir, mais vivre pour souffrir" fut son leit-motiv. Bien qu'isolé, il observait minutieusement la Règle, s'ouvrait filialement à ses supérieurs et manifestait un amour très ardent envers don Bosco et sa congrégation salésienne⁴.

Les membres de la famille salésienne, normalement immergés dans le dynamisme de l'apostolat, habitués au travail, rompus à la fatigue, poussés à une incessante inventivité pastorale, pourraient être tentés d'oublier les valeurs de la "passion". L'esprit salésien s'ouvre pourtant, selon la logique du *da mihi animas*, au mystère de la souffrance jusqu'au martyre. On découvre parmi les phrases attribuées à don Bosco : "Tous nous devons porter la croix comme Jésus, et notre croix ce sont les souffrances que nous endurons tous dans notre vie !" ⁵ Et aussi : "Qui ne veut pas souffrir avec Jésus Christ sur terre, ne pourra jouir avec Jésus Christ au ciel !" ⁶ Quelques considérations théologiques éclaireront cette compénétration de l'action et de la passion.

Jésus vécut en pleine disponibilité aux desseins de son Père sa filiation divine du temps de son labeur apostolique jusqu'à sa mort au Calvaire. Dans l'"action" comme dans la "passion", son attitude fondamentale fut identique : une pleine disponibilité d'amour filial, aussi bien dans l'"agir" que dans le "pâtir". Notre

situation de fils adoptifs de Dieu doit nous maintenir, nous aussi, dans la double disponibilité de l'action et de la passion. L'offrande de soi pour la réalisation des plans divins est primordiale. Comme pour le Christ, l'attitude filiale essentielle se traduit pour le salésien, soit par le don de soi dans l'action pour l'édification du Royaume de Dieu, soit par le don de sa vie dans la passion, afin de laisser la première place à l'"action du Père" selon ses insondables desseins. La mission de l'apôtre n'est pas seulement action, le Christ en témoigne, lui qui accomplit sa mission salvatrice de l'humanité aussi bien dans l'action que dans la passion, deux gestes liés l'un à l'autre et se compénétrant de manière absolument indissociable. La mission apostolique n'est possible que par le don de soi au Père pour la réalisation de son plan de salut. Elle n'est pas qu'activité, inventivité, projet et dynamisme, mais aussi souffrance, passion et mort en conformité avec la volonté de Dieu.

La disponibilité filiale vécue dans la passion nous fait comprendre que la charité, centre propulseur des vies aussi bien apostoliques que contemplatives, tend toujours, comme vers son sommet suprême, au don total de soi en participation au mystère de Jésus Christ. La plénitude de l'amour se trouve au-delà des formes de vie active ou contemplative, car l'une et l'autre tend au don total de soi pour le Règne du Christ et de Dieu. Toute spiritualité de l'action inclut une ouverture constante à la passion, comme pour affirmer que l'"action absolue" ne réside que dans le Père.

Le membre de la famille salésienne se rappelle donc que, même plongé dans la souffrance, la maladie, la vieillesse, l'invalidité, l'agonie ou la mort, il n'est pas exclu de l'apostolat, mais qu'il le féconde et le porte à son accomplissement. La grâce la plus importante à implorer n'est pas de ne plus souffrir, mais de demeurer pleinement disponible au Père, afin de pouvoir répéter avec l'épître aux Colossiens : "Je suis maintenant heureux de souffrir pour vous. Par mes souffrances, je complète en moi ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Eglise." (Colossiens 1, 24.) Le simple désir de souffrir et de mourir pourrait dénoter quelque déviation pathologique. Mais se sentir appelé à participer à la passion et à la mort du Rédempteur est un don sublime de Dieu et une tâche indispensable au salut de l'homme, concluait le recteur Viganò au moment de célébrer "la sublimité du martyre chrétien".⁷

L'esprit de sacrifice

Avec une longue tradition, appelons sans complexe *sacrifice* ce don sublime et aimant de ses ressources et de soi-même, que constitue la passion du Christ et du chrétien.⁸ Il suppose un esprit habituellement disposé à une offrande coûteuse, l'"esprit de sacrifice" à la louange de Dieu Père. Cet esprit est indispensable aux religieux, surtout aux prêtres salésiens, écrivit un jour don Rua aux inspecteurs et aux directeurs.

L'esprit de sacrifice est "cette vertu, grâce à laquelle dans les moments particulièrement difficiles le religieux ne se laisse pas dominer par l'imagination, par le sentiment ou par les passions. Faisant prévaloir sa raison éclairée et

renforcée par sa foi, il se convainc que tout ce qui lui arrive de désagréable contribuera à son bien spirituel."⁹ Cette vertu, estimait avec raison don Rua, fut la compagne de Jésus tout au long de sa vie, si bien que saint Paul put la résumer dans la formule : *Christus non sibi placuit* (Romains 15, 3), autrement dit : "Le Christ n'a pas recherché ce qui lui plaisait". "Notre Fondateur, continuait-il, a marché sur ses traces, lui dont la vie fut un sacrifice continu, de sorte que, sans esprit d'abnégation, nous ne pourrions pas nous appeler ses fils."¹⁰ Qui est dépourvu d'esprit de sacrifice n'aura pas la force de pratiquer la pauvreté, il s'exposera au risque de ruiner sa chasteté et fera grandement douter de sa persévérance dans sa vocation. Se tournant vers ses prêtres, hommes du sacrifice de louange, don Rua s'exclamait : "Oh ! s'il y a quelqu'un qui doive pratiquer l'esprit de sacrifice, c'est bien le prêtre, dans les mains de qui le divin Agneau est quotidiennement sacrifié sur nos autels. A son imitation, mettons-nous aussi nous-mêmes entre ses mains dans l'attitude de victimes prêtes au sacrifice quand et comme il Lui plaira. [...] A l'heure de notre mort ce ne seront pas les plaisirs éprouvés, les richesses ou les honneurs (accumulés) qui nous consoleront et nous inspireront confiance, mais bien les sacrifices que nous aurons faits en souffrant pour Jésus."¹¹

Dans le même esprit, le coopérateur salésien, qui vit uni à Jésus Christ, "transforme sa vie en une liturgie de louange : le travail, le délassement, les initiatives apostoliques, les joies et les souffrances sont de la sorte vécues dans le Seigneur et deviennent un don qui Lui est agréable et un hymne à sa gloire."¹²

Une spiritualité victimale salésienne

On conçoit par là que la "spiritualité victimale" du salésien Luigi Variara (1875-1923), apôtre des lépreux, et de la congrégation des Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie fondée par lui en Colombie, ait pu trouver place sans problèmes majeurs dans la spiritualité de la famille salésienne.¹³ L'offrande de soi comme victime est un acte d'amour de charité pour Dieu et pour les hommes selon l'exemple donné par le Christ au Calvaire. Elle relève par conséquent du mystère de la souffrance rédemptrice et du salut du monde.¹⁴ La souffrance, pour les religieuses de don Variara vouées au service des malades, éventuellement lépreuses elles-mêmes, se convertit en une invitation à s'unir à l'oeuvre rédemptrice du Christ et en la possibilité de participer plus profondément à son amour "autosacrificiel", nous explique l'une d'elles, plus particulièrement qualifiée.¹⁵

La souffrance physique ou morale, ce mystère sur lequel on bute en pensant à Dieu créateur très bon, a en effet valeur salvatrice. Toutefois, pour l'admettre, il faut regarder le crucifié. "Nous savons que la valeur de l'existence de l'homme sur la terre est conditionnée par la solution du problème de la souffrance. Nous savons que, dans une certaine mesure, cela coïncide avec le problème du mal, dont la présence dans le monde est si difficile à accepter. La Croix du Christ - la Passion - jette sur ce problème une lumière complètement nouvelle, en conférant un autre sens à la souffrance humaine en général."¹⁶ Car "le mystère de la Rédemption du monde est étonnamment enraciné dans la souffrance, et en

retour celle-ci trouve en ce mystère sa référence suprême et la plus certaine."¹⁷
 "Par le Christ et dans le Christ s'éclaire l'énigme de la douleur et de la mort."¹⁸

Notes

1. J'adapte, dans les lignes qui suivent, la lettre circulaire du recteur Egidio Viganò (24 février 1983) intitulée : "Martirio e passione nello spirito apostolico di don Bosco", in *Atti* 308, p. 3-21.

2. Andrea Beltrami, né à Omegna (province de Novara, en Italie) le 24 juin 1870, profès perpétuel salésien le 20 octobre 1887, ordonné prêtre le 8 janvier 1893, mort à Turin-Valsalice le 30 décembre 1897, déclaré vénérable par Paul VI le 5 décembre 1966. Voir sur lui, la *Positio super virtutibus* (Rome, 1955), dans son procès de béatification et de canonisation ; et E. Ceria, *Il Servo di Dio Don Andrea Beltrami*, Torino, SEI, 1930, 252 p.

3. "Egli diceva che il suo apostolato era l'apostolato dei patimenti e della preghiera" (L. Piscetta, Procès informatif de béatification et de canonisation, ad 17, in *Positio super virtutibus*, p. 386.)

4. E. Valentini, "Beltrami, Andrea", *Dizionario biografico dei Salesiani*, p. 35-36.

5. "Tutti dobbiamo portare la croce come Gesù, e la nostra croce sono le sofferenze che tutti incontriamo nella vita !" (Don Bosco aux filles de Marie auxiliairice, selon MB X, 648).

6. L'une de ses formules favorites, qu'il exprimait généralement en latin : "Qui non vult pati cum Christo, non potest gaudere cum Christo". Voir, par exemple, des notes de sermon sur la mortification, éditées en MB IX, 998.

7. E. Viganò, Lettre du 24 février 1983, *loc. cit.*, p. 7-11.

8. Le terme de *sacrifice*, pourtant très traditionnel, est devenu suspect dans le monde des théologiens chrétiens, apparemment parce que marqué par des origines païennes. Le Christ n'a pas été une "victime" destinée à apaiser le courroux du Père. Voir, par exemple, G. Mathon, "Sacrifice", dans *Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain*, t. 13, Paris, 1993, col. 375-425. Soit, mais l'offrande d'amour et de louange à Dieu, que l'on traduit par *sacrifice*, subsiste !

9. " ... dallo spirito di sacrificio, che è quella virtù per cui nei momenti più difficili un religioso non si lascia dominare dall'immaginazione, dal sentimento o dalle passioni, ma facendo prevalere la ragione illuminata e ingagliardita dalla fede, si persuade che tutto ciò che gli succede di spiacevole, tornerà a suo vantaggio spirituale." (M. Rua, Circulaire aux inspecteurs et directeurs, 29 novembre 1899, L.C., p. 203-204.)

10. "E sulle sue tracce camminò il nostro Fondatore, la cui vita può definirsi un continuo sacrificio, sicché senza spirito di abnegazione noi non potremmo chiamarci suoi figli." 'M. Rua, *ibidem*.

11. "Oh ! se v'ha qualcheduno che debba praticare lo spirito di sacrificio, si è bene il sacerdote, nelle cui mani è sacrificato ogni giorno il Divin Agnello sui nostri altari. A sua imitazione mettiamoci noi pure nelle sue mani nello stato di altrettante vittime, pronte ad essere sacrificate quando e come a Lui piaccia. [...] Al punto di nostra morte non saranno i piaceri goduti, gli onori, le ricchezze che ci consoleranno e ci ispireranno fiducia, bensì que' sacrifici che avremo fatti soffrendo per Gesù." (M. Rua, *ibidem*.)

12. "Trasforma la sua vita in una liturgia di lode : il lavoro, il sollievo, le iniziative apostoliche, le gioie e le sofferenze sono così vissute nel Signore e diventano un dono a Lui gradito e un inno alla sua gloria." (*Regolamento di vita apostolica*, art. 32, § 3.)

13. Luigi Variara, né à Viarigi (province d'Asti, Italie) le 15 janvier 1875, profès salésien à Turin le 2 octobre 1892, ordonné prêtre à Bogota en Colombie le 24 avril 1898, mourut à Cucuta (Colombie) le 1^{er} février 1923. Sa cause de béatification et de canonisation a été introduite en 1959. La congrégation religieuse fondée par lui a été intégrée dans la famille salésienne.

14. Voir G. Manzoni, "Victimale (Spiritualité)", dans *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 16, 1994, col. 531-545.

15. Eulalia Marin Rueda, *La espiritualidad propuesta por el P. Luis Variara*, Roma, U.P.S., 1997, p. 212-214.

16. Jean-Paul II, "Le sens de la souffrance à la lumière de la Passion", audience générale du 9 novembre 1988, dans *Osservatore romano*, 10 novembre 1988.
17. Jean-Paul II, *Salvifici doloris*, 11 février 1984, n. 31.
18. Vatican II, *Gaudium et spes*, n. 22.

Devoir

Les devoirs du chrétien ¹

Quand il commençait sa vie d'apôtre, don Bosco intitula son manuel de piété appelé à un extraordinaire succès : "Le Garçon instruit dans la pratique de ses devoirs"². Le garçon pouvait y lire ce qu'il était dans l'obligation et ce qu'il lui convenait de faire.

Puis, en juillet 1858, après un Mois de Marie, qui, beaucoup plus qu'une suite d'éloges de la mère de Jésus, était un condensé d'instruction chrétienne distribué jour après jour au long du mois de mai, don Bosco publia, dans les *Letture cattoliche* qu'il dirigeait, un petit livre, qui en constituait une manière de corollaire. Il concernait cette fois les devoirs du fidèle chrétien. C'était : "Emporte-le avec toi, chrétien ou Avis importants sur les devoirs du chrétien, afin que chacun puisse réussir son salut dans l'état où il se trouve"³. Il en avait signé l'introduction. Mais c'était des "avis" puisés à droite et à gauche dans le trésor du christianisme des temps modernes, dans la Bible, la vie et les oeuvres de quelques saints qu'il privilégiait. Ce vade-mecum envisageait le chrétien dans la cellule familiale, domesticité comprise : le père, les fils, la mère, les filles et le personnel, pour dire à chacun ses devoirs. L'idée était toujours présente et le mot *devoir* revenait sans cesse dans les titres de paragraphes, qu'il s'agisse des devoirs des chefs de famille envers leurs épouses, de leur devoirs envers leurs enfants, de leurs devoirs envers leurs serviteurs, du gouvernement de leur maison, de leur conduite dans les affaires publiques ou de leur conduite privée ; des devoirs des jeunes gens envers leurs parents, de leurs devoirs envers leurs frères, soeurs et autres membres de la famille, de leurs devoirs envers les personnes étrangères à la famille ou de leur "conduite particulière" ; des devoirs des filles envers leurs parents, frères, soeurs et autres membres de la famille ou encore de leur "conduite personnelle". Don Bosco avait composé, à peu de frais et sous le signe exclusif de l'obligation, un petit traité de morale domestique.

On conçoit sans peine que, dans ses avis aux garçons, ses élèves, il soit souvent revenu sur leurs "devoirs". Il le faisait volontiers à travers les exemples qu'il donnait à admirer, notamment celui de Dominique Savio, dont il publia la biographie pour l'édification de son petit peuple. "Particulièrement admirable" avait été l'attention portée par Dominique en cours élémentaires aux plus minuscules obligations d'un écolier chrétien, et tout spécialement son assiduité et son étonnante régularité à venir en classe, au point que, malgré sa faible santé, il parcourait tous les jours plus de quatre kilomètres pour aller à l'école et recommençait quatre fois ce trajet entre l'aller et le retour.⁴ Quand Dominique était entré à Turin chez don Bosco pour suivre des cours en ville, pendant quelque temps il avait mené une vie tout ordinaire. "Il n'y avait d'admirable en lui que son exacte obéissance au règlement de la maison, notait son biographe. Il se mit au travail avec application. Il accomplissait tous ses devoirs avec ardeur."⁵ Sur la route de l'école, les garçons, ses camarades, prenaient des libertés. "Un jour, il fut

invité à faire une promenade sans permission, une autre fois on lui proposa de manquer la classe pour aller s'amuser, mais il sut toujours dire non. "Ma plus belle distraction, répondait-il (d'après don Bosco), c'est de faire mes devoirs. Si vous êtes de vrais amis, vous devez me conseiller de les accomplir exactement et de ne jamais y manquer."⁶ Le discours de son professeur d'humanités au lendemain de sa mort prématurée (il n'avait pas encore quinze ans) célébra naturellement "sa diligence" et "son exactitude dans l'accomplissement de tous ses devoirs"⁷. Par le simple récit de la vie de Savio, don Bosco enseignait donc à ses garçons l'exactitude dans l'accomplissement minutieux du devoir et des devoirs.

Bien entendu, les fidèles disciples suivirent le maître. Don Rua, le plus insigne, se distingua par sa ferveur à faire son devoir, comme les témoins de son procès de béatification et de canonisation se sont plus à le redire. "Il jugeait manquer de respect envers Dieu d'accomplir ses devoirs avec négligence", déclarait l'un⁸. "Constant et exceptionnel" était son zèle "dans l'accomplissement de son devoir uniquement par amour de Dieu", affirmait un autre⁹. Tandis qu'un troisième célébrait "l'attention qu'il mettait à pratiquer son devoir en toute exactitude, évitant les plus petits détails qui puissent offenser le Seigneur"¹⁰.

Pour le monde salésien de l'autre siècle, "faire son devoir" était un moyen reconnu de perfection spirituelle. Au verso des images qu'il remettait aux nouvelles recrues d'Espagne, don Rinaldi inscrivait, réunies selon l'acrostiche *Bosco*, la "solecitud en los deberes", entre la "belle vertu", l'"obéissance", la "communion fréquente" et les "oeuvres bonnes".¹¹ Quand ils insistaient sur l'exactitude dans l'accomplissement du devoir, don Bosco et ses fils se conformaient à la spiritualité de l'Italie du milieu du XIX^e siècle. "En pratique, les moyens de vivre en chrétien et de progresser vers la sainteté, nous dit un historien qualifié de la spiritualité du pays pour les années 1814-1860, se ramènent à l'accomplissement parfait du devoir d'état, enraciné dans la charité, dans une charité même héroïque."¹² Marquée par cette spiritualité et à la différence de celle du dix-huitième siècle, l'Eglise du vingtième siècle verra dans l'accomplissement fidèle et persévérant du devoir d'état le signe d'une vertu héroïque.¹³

Le strict devoir

Emboitant inconsciemment le pas à Emmanuel Kant, ce temps glorifiait le devoir, soumission laborieuse à une loi intériorisée.¹⁴ Bien entendu, les esprits religieux rapportaient cette loi au Dieu du Décalogue et au Christ de l'Evangile, non seulement quand la Bible la dictait : "Tu ne tueras pas ! Tu ne mentiras pas !" ou bien "Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu," mais aussi quand son origine n'était qu'humaine. Toute autorité tire sa légitimité de Dieu et le supérieur interprète sa volonté. Guidé par ces principes, don Bosco accomplissait son "devoir" de citoyen dans un univers devenu anticlérical, parfois même antireligieux. Mais les gens ordinaires ignorent ce rapport à l'autorité divine. Et puis, il leur arrive d'oublier que le bien ou le bonheur de l'individu et de la collectivité sont aussi à l'origine de "devoirs", qu'ils imaginent imposés par la seule contrainte. Certains hommes et certaines femmes dits "de devoir" n'entendent

l'accomplissement du devoir que par la seule application d'une règle ou d'une mission déterminée. Le reste, le surplus, ne les concerne pas.

En 1917, le recteur Albera dénonça vigoureusement cette faille chez les salésiens dans une lettre intitulée "Contre une répréhensible légalité".¹⁵ La stricte observance du devoir ne suffit pas. Il faut combattre la médiocrité systématique voilée sous des apparences vertueuses. Certains se croient libérés par le seul accomplissement de leur devoir. Sortir de la tâche fixée par le programme ou simplement l'élargir leur est impossible. A chacun son métier. Quel malheur ! S'ils ne commettent rien de grave ou de scandaleux, ils ne se soucient pas non plus de progresser quotidiennement en perfection dans leur état. Ces serviteurs de Dieu, dociles à sa voix s'il leur commande comme au Sinaï dans les éclairs et le tonnerre, y demeurent sourds et insensibles s'il se présente à eux en frère et en ami et en appelle à leur amour. Pareil comportement, à la rigueur tolérable chez un chrétien immergé dans le monde, ne l'est pas chez un religieux, affirmait le recteur Albera. La "légalité", qui fait bon marché de la générosité, est dommageable aux âmes. C'est une bien pauvre réponse à la générosité divine.

Don Albera en voulait particulièrement à ceux qui limitaient leurs pratiques pieuses au minimum exigé par les règlements, trop heureux au surplus de pouvoir en abrégier la longueur dès que l'occasion s'en présentait. Mais Dieu attend autre chose de ses religieux. *Estote perfecti sicut Pater vester coelestis perfectus est*, Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ! Pas moins, mes chers amis ! Il correspond donc bien mal à la grâce de sa vocation, celui qui ne progresse pas chaque jour vers la perfection ! Et puis, qui n'avance pas recule et risque fort de tomber. La légalité dans l'accomplissement de ses devoirs, autrement dit "une vertu médiocre", ne suffit pas à sauver le religieux salésien. Quand le danger s'aggrave, l'abîme le guette et il s'y précipite.

Duc in altum, poussez votre barque en haute mer, continuait-il. Le Seigneur vous y exhorte : "Elancez-vous ardemment dans le vaste champ de la perfection, ne limitez pas vos peines au strict nécessaire, soyez grandioses dans vos aspirations, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes ; quittez la berge qui rétrécit vos horizons, et vous verrez combien abondante vous sera la pêche des âmes et quelle consolation remplira votre coeur."¹⁶ Ce recteur prenait garde de diminuer le "devoir être" de ses religieux. "Seul le prêtre salésien peut faire revivre en soi don Bosco dans toute la plénitude de sa personnalité", affirmait-il quelques semaines avant de mourir. Et de se reprendre : "Il n'en a pas seulement la possibilité, mais le strict devoir."¹⁷ Quand l'amour de Dieu l'inspire, le désir d'un meilleur bien pour soi ou pour autrui renforce indéfiniment le sens du "devoir". Le confrère salésien est "ponctuel dans ses devoirs, non seulement en vertu de l'ordre qui lui a été donné, mais pour la gloire de Dieu qu'il entend promouvoir," avait un jour écrit don Bosco¹⁸.

Le crépuscule du Devoir

Combien de malheureux tombèrent mortellement blessés pour avoir simplement "fait leur devoir" durant les guerres qui ensanglantèrent le vingtième

siècle ! La formule était alors indéfiniment répétée. Depuis le mot *devoir* s'est raréfié dans les discours, même à l'intérieur du monde salésien. L'*Index analytique* des circulaires du recteur Vigano' aux salésiens édité en 1996 ne comporte qu'une seule référence au mot *dovere*, au reste pour une lettre du début de son mandat. Etudiez les règlements de la famille salésienne de cette époque, vous vérifierez que *devoir*, employé comme substantif ou comme verbe, a été le plus souvent évité et remplacé par des subjonctifs d'exhortation ou par des indicatifs présents et futurs en *nous*.

"Il est interdit d'interdire", le slogan avait fait florès. La personne libérée avait beaucoup de droits, on hésitait à lui réclamer des devoirs. L'individualisme régnait en Occident. "Pour la première fois dans l'histoire, l'être individuel, égal à tout autre, se perçoit comme fin dernière, se conçoit isolément et acquiert le droit de la libre disposition de soi", écrivait-on alors sentencieusement¹⁹. Selon un autre titre de l'auteur à qui nous devons cette nouvelle, le "crépuscule du devoir"²⁰ était amorcé.

Les gens se seraient-ils mis à satisfaire uniformément tous leurs désirs ? Le temps de la permissivité généralisée, marqué par la disparition de tout devoir, avait-il commencé ? On l'a cru, mais plutôt à tort, nous explique ce deuxième ouvrage. Il suffit de passer en revue les divers domaines de la vie individuelle et sociale. A la suite du "crépuscule du devoir", au lieu d'une nuit opaque, l'éthique, autrement dit les devoirs au sens large de ce terme, reparaît dans notre monde et restaure, sous des motivations inédites, des valeurs qui n'ont pas précisément changé. Le sociologue attentif note le retour à une fidélité dans l'amour, la tendance à l'harmonie dans la vie familiale, la lutte contre le tabac, l'alcool et la drogue, le souci du travail efficace et rentable, l'estime pour les valeurs d'honnêteté et de responsabilité. Le monde de la fin du vingtième siècle aura été parcouru par des élans de coeur qui poussent de nombreux individualistes à se présenter comme bénévoles ou à contribuer de leurs deniers à toutes sortes d'oeuvres et d'actions qui ont su toucher leur sensibilité, principalement grâce aux médias. Toutefois ce retour à l'éthique n'est pas un retour au Devoir dans son sens abrupt. Lisons pour comprendre : "Si les appels à la responsabilité ne peuvent être séparés de la valorisation de l'idée d'obligation morale, ils ont ceci de caractéristique qu'ils ne prêchent plus nulle part l'abdication de soi sur l'autel des idéaux supérieurs : notre éthique de la responsabilité est une éthique "raisonnable", animée non par l'impératif d'arrachement à ses fins propres, mais par un effort de conciliation entre les valeurs et les intérêts, entre le principe des droits de l'individu et les contraintes de la vie sociale, économique et scientifique."²¹ Le Moi reste le seul absolu, mais il est devenu conscient qu'il vit dans un monde et qu'il doit trouver un compromis entre s'y imposer et s'y adapter. Plus ou moins consciemment, la littérature salésienne de la fin du siècle a tenu compte de ce double courant que don Vigano' appelait de "personnalisation" et de "socialisation"²².

Le Devoir a disparu, les devoirs demeurent, innombrables, pour la famille salésienne comme pour le monde où elle vit.

Notes

1. Pour approfondir cet article, il serait bon d'avoir à l'esprit l'histoire du concept de devoir, catégorie fondamentale de la philosophie pratique. On la trouvera intelligemment résumée par Lukas K. Sosoe, "Devoir", dans le *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, dir. M. Canto-Sperber, Paris, PUF, 1996, p. 403-413.

2. *Il giovane provveduto per la pratica de' suoi doveri ...*, Torino, Paravia, 1847.

3. *Porta teco, Cristiano, ovvero Avvisi importanti intorno ai doveri del Cristiano, acciocché ciascuno possa conseguire la propria salvezza nello stato in cui si trova* (Lecture cattoliche, ann. VI, fasc. 5 (juillet), Turin, G.B. Paravia, 1858, 72 p.)

4. *Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, chap. 5.

5. "Nè altro in esso ammiravasi, che un'esatta osservanza delle regole della casa. Si applicò con impegno allo studio. Attendeva con ardore a tutti i suoi doveri." (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, chap. 8.)

6. "Un giorno fu invitato ad andare a far una passeggiata senza permesso ; un'altra volta, venne consigliato ad omettere la scuola per andarsi a divertire, ma egli seppe sempre rispondere con un rifiuto. Il mio divertimento più bello, loro rispondeva, è l'adempimento de' miei doveri ; e se voi siete veri amici, dovete consigliarmi ad adempirli con esattezza e non mai trasgredirli." (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, chap. 9.)

7. "Io altro non dirò se non che sempre si rese commendevole pel suo contegno e per la sua tranquillità nella scuola, per la sua diligenza ed esattezza nell'adempimento di ogni suo dovere." (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, chap. 26.)

8. "... riteveva mancanza di rispetto a Dio il compiere i propri doveri con negligenza". (A. Amadei, ad 20, *Positio super virtutibus. Summarium*, p. 555.)

9. "... lo zelo costante ed eccezionale nel compiere tutto il suo dovere unicamente per amore di Dio" (Gius. De Magistris, ad 20, *ibid.*, p. 551.)

10. "... l'attenzione che metteva nel praticare con tutta esattezza il suo dovere evitando qualunque anche più piccola cosa che potesse offendere il Signore" (Lorenzo Saluzzo, ad 20, *ibid.*, p. 552.)

11. "Bella virtud, Obediencia, Solecitud en los deberes, Comunión frecuente, Obras buenas", d'après E. Ceria, *Vita del Servo di Dio Filippo Rinaldi*, SEI, 1948, p. 100.

12. P. Stella, "Italie. Période contemporaine", *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 7, deuxième partie, 1971, col. 2280.

13. Voir le décret d'héroïcité des vertus de Jean-Népomucène Neumann, le 11 décembre 1921, en AAS, t. 14, 1922, p. 23-26. Benoît XIV, théoricien de la sainteté canonisable, n'avait pour ainsi dire pas parlé du devoir d'état. Sur cette question, A. de Bonhome, "Héroïcité des vertus", *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 7, première partie, 1969, col. 341-342.

14. E. Kant, dans la *Critique de la raison pratique*. Analytique, chap. 1 et 3. Voir L. K. Sosoe, *art. cité*, p. 407.

15. *Contro una riprovevole "legalità"*, P. Albera, Lettre aux salésiens, 25 juin 1917, L.C., p. 231-241.

16. "Slanciatevi con ardore nel vasto campo della perfezione, non limitate le vostre fatiche a ciò ch'è strettamente necessario, siate grandiosi nelle vostre aspirazioni, quando si tratta della gloria di Dio e della salvezza delle anime ; allontanatevi dalla spiaggia che tanto restringe i vostri orizzonti, e vedrete quanto abbondante sarà la pesca delle anime, e quanta consolazione verrà a provarne il vostro cuore." (*Loc. cit.*, p. 239.)

17. "Quindi solo il prete salesiano può far rivivere in sè D. Bosco in tutta la pienezza della sua personalità [...] Ma [...], oltre all'averne la possibilità, egli ne ha lo stretto dovere." (P. Albera, *Circulaire aux prêtres salésiens*, 19 mars 1921, L. C., p. 389.)

18. "Questa deliberazione induce il confratello ad essere puntuale ne' suoi doveri non solo pel comando che gli è fatto, ma per la gloria di Dio che egli intende promuovere." (G. Bosco, Lettre aux salésiens, fin avril 1868, *Epistolario Motto*, t. II, p. 529-530.)

19. G. Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1979, p. 104.

20. G. Lipovetsky, *Le crépuscule du devoir*, Paris, Gallimard, 1992.

21. *Le crépuscule du devoir*, p. 215.

22. Voir l'Introduction, ci-dessus.

Dévotion

La dévotion selon saint François de Sales

Notre François de Sales publia en 1609 l'ouvrage qui le rendrait le plus célèbre. *L'Introduction à la vie dévote* ferait de lui le docteur de la "dévotion" à l'époque moderne.¹ Dès le premier chapitre de cette *Introduction*, s'interrogeant sur la nature de la "vraie et vivante dévotion", François en faisait le degré supérieur de l'amour de Dieu. Car, disait-il, la vraie dévotion n'est autre chose qu'un véritable amour de Dieu, mais pas un amour tel quel. En tant que l'amour divin embellit l'âme, il s'appelle grâce et rend agréable à la Divine Majesté ; en tant qu'il donne la force de bien faire, il s'appelle charité ; mais, "quand il est parvenu jusques au degré de perfection auquel il ne nous fait pas seulement bien faire, mais nous fait opérer soigneusement, fréquemment et promptement, alors il s'appelle dévotion." Des comparaisons animalières qu'il affectionnait illustraient son propos. Les autruches ne volent jamais, poursuivait-il ; les poules volent, pesamment toutefois, basement et rarement ; mais les aigles, les colombes et les hirondelles volent souvent, vite et haut. De même, les pécheurs ne volent point jusqu'à Dieu, mais font toutes leurs courses sur la terre et pour la terre ; les gens de bien, qui n'ont pas encore atteint la dévotion, volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment ; tandis que les personnes dévotes volent en Dieu fréquemment, promptement et hautement. La dévotion, non seulement rend prompts, actifs et diligents dans l'observation de tous les commandements de Dieu, mais en outre provoque à faire promptement et avec affection le plus de bonnes oeuvres possible, même nullement commandées et seulement conseillées ou inspirées.²

La dévotion, expliquait encore François, qui n'est pas affaire de sentiment ou de consolation, et que l'on aurait tort de réserver aux femmes, est donc la perfection des vertus. Elle s'acquiert et se développe par l'oraison, le recueillement, la participation à l'eucharistie, la confession et la docilité à la Parole de Dieu. Contrairement à l'opinion commune, elle peut être pratiquée dans le monde.³

Amour de Dieu, enraciné en Dieu même, et amour du prochain sont inséparables. La dévotion salésienne témoigne donc, en soi, de deux caractéristiques essentielles : le don à Dieu dans la charité, inconditionné, permanent et rapide, soutenu par la grâce et la vie de Dieu en l'homme ; et l'ouverture de l'âme au prochain par fidélité à Dieu autant que par religion pour la présence de Dieu en l'homme.

Les dévotions traditionnelles de la famille salésienne

Dès le siècle de saint François, le sens du terme de "dévotion" commença d'évoluer. Ce mot, qui aurait dû désigner tout l'acte de charité, se confondait avec la ferveur qui l'enrobait. Et surtout on appelait "dévotions" les pratiques pieuses

autour de saints, de lieux ou d'objets élus par la piété des fidèles. La croix par exemple tenait (avec raison) une place de choix parmi les dévotions du peuple chrétien. Il y avait le signe de croix, l'image de la croix avec le Crucifié ou sans lui, le calvaire, le chemin de croix et, chez tel ou tel auteur spirituel, la "mystique de la croix". Les "dévotions" particulières, médiations concrètes, qui donnaient à la prière, à l'adoration et au sacrifice une image, une forme et un corps, servaient de relais à la dévotion de l'homme religieux. Elles favorisaient la dévotion personnelle et l'empêchaient de s'évaporer en grands sentiments fallacieux ou en idéologies stériles. La famille salésienne de don Bosco naquit dans ce contexte.

Les éditions françaises du *Giovane provveduto* (Jeunesse instruite) intitulèrent la troisième partie de ce manuel de don Bosco : "Dévotions et Pratiques de Piété". Elles y distinguaient en toutes lettres la Dévotion au Sacré Coeur de Jésus, la Dévotion à la Sainte Vierge, la Dévotion envers le saint Ange Gardien, la Dévotion à saint Joseph, la Dévotion à saint François de Sales et la Dévotion à saint Louis de Gonzague, chacune ayant droit à un chapitre propre.⁴

Les catholiques de l'époque donnaient l'impression d'une prédilection un peu paradoxale, dans leur prière, pour tout ce qui n'était pas la liturgie officielle de l'Eglise. L'année liturgique en faisait les frais. Les dévotions particulières foisonnaient, et chacune entraînait son cortège de prières, de chapelets et de neuvaines. Du cycle liturgique, les livres de piété du temps ne semblaient retenir que le carême et les messes des cinquante-deux dimanches, dont on commentait les épîtres et les évangiles. En revanche, les "mois" consacrés aux diverses dévotions fleurissaient au cours de l'année. Les salésiens participaient au mouvement général. Leurs fêtes religieuses étaient systématiquement précédées de neuvaines. Ils cultivaient le mois de mars dédié à saint Joseph, le mois de mai dédié à la Vierge Marie, le mois de juin dédié au Sacré Coeur et le mois d'octobre dédié au saint Rosaire. En 1848, don Bosco publia même un livre destiné au mois de juillet, mois dédié, lui, à saint Vincent de Paul, qui est fêté le 19.⁵

Les salésiens fervents de la première génération tenaient à leurs dévotions particulières. Andrea Beltrami (1870-1897) montra "sa dévotion envers le Sacré Coeur de Jésus, la Vierge Marie, saint Joseph, saint André, saint François de Sales, saint François d'Assise et son Ange Gardien", apprenons-nous par son procès de béatification et de canonisation.⁶ Il y avait, dans la famille salésienne de ce temps, des dévotions à préférer, celle de saint Louis de Gonzague par exemple. "Je désire vivement que l'on maintienne toujours, dans nos coeurs et dans celui de nos élèves, la dévotion envers ce glorieux Patron de la jeunesse", recommandait don Rua en début de mandat.⁷

Ce saint recteur prêcha surtout et avec insistance la dévotion au Sacré Coeur de Jésus, à laquelle une instruction détaillée fut consacrée en 1900. Elle conseillait, pour alimenter cette "reine des dévotions", toute une série de pratiques alors florissantes : les Neuf Offices, la Garde d'honneur, l'Heure sainte, l'exposition de l'Image du Sacré Coeur, l'Apostolat de la prière. Don Rua concluait : "J'espère que la dévotion au Sacré Coeur de Jésus, entendue comme je vous l'ai exprimé ci-dessus, et pratiquée à l'aide de quelques-uns des principaux exercices indiqués,

produira les bons fruits que l'on est en droit d'attendre d'elle. Il faut en effet la considérer comme la reine des dévotions."⁸

Au lendemain de la première guerre mondiale, Don Albera crut, par fidélité à don Bosco, devoir recentrer la dévotion salésienne sur l'Eucharistie et Marie auxiliaresse. En des temps où le mal se répandait toujours davantage, enseignait-il, la sainte Hostie et l'Auxiliaresse constituaient les deux colonnes fondamentales, les deux moyens privilégiés du salut de la société chrétienne. Et il commentait : "Qui regarde les choses superficiellement pourra peut-être objecter que ces deux dévotions sont de tous les temps et de tous les fondateurs de sociétés religieuses, et que, par conséquent, on exagère à les présenter comme n'appartenant pour ainsi dire qu'à l'oeuvre de don Bosco." "C'est vrai, répondait-il, oui, elles sont de tous les temps, mais la manière prise par notre bon Père pour les diffuser et les faire aimer, manière qu'il a laissée en héritage à ses fils, a été nouvelle et nous appartient en propre."⁹ Les préférences de ce recteur majeur pour l'eucharistie et Marie auxiliaresse n'étaient évidemment pas exclusives. Lors du cinquantenaire de la proclamation par Pie IX de saint Joseph, patron de l'Eglise universelle, il observait aux salésiens : "A nous tous, qui nourrissons une tendre dévotion envers ce grand saint, que don Bosco voulut comme l'un des protecteurs célestes de notre Pieuse Société, ce solennel anniversaire doit infiniment agréer."¹⁰ Dans le sillage de ses deux prédécesseurs, le recteur Rinaldi avait, nous dit son biographe, deux dévotions principales, l'une pour Marie et l'autre pour le Sacré Coeur.¹¹

A cette époque, le 24 de chaque mois était, pour les filles de Marie auxiliaresse, "un jour propice pour se renouveler dans la ferveur de l'esprit, et pour faire entourer dans la mesure du possible, les autels de Marie auxiliaresse d'un plus grand nombre d'âmes."¹²

Un coup d'arrêt fut donné au milieu du vingtième siècle. Le renouveau liturgique bousculait les dévotions privées. Les dévots paraissaient appartenir à un autre siècle. Les éditeurs de livrets salésiens analogues au *Giovane provveduto* ne se risquaient plus à employer le mot de "dévotion". Le terme se fit rare dans les recueils de constitutions ou de règlements des différents groupes de la famille salésienne : salésiens, filles de Marie auxiliaresse, volontaires de don Bosco ou coopérateurs salésiens, rédigés alors. Devenu pour beaucoup de contemporains synonyme de pratique d'un autre âge, voire de bigoterie, "dévotion" n'avait plus bonne presse.

La réhabilitation des dévotions particulières

Les dévotions méritaient pourtant d'être réhabilitées. La famille salésienne n'y manqua pas. Elles ont toujours existé dans l'Eglise de Jésus Christ comme dans un peu toutes les religions. Et puis, certaines d'entre elles, telles que le chapelet, le chemin de la croix, la prière devant le saint sacrement, l'angélus et les pèlerinages, demeuraient très populaires dans diverses familles, diverses paroisses et divers pays. On notait même, ici et là, en fin de siècle, un regain d'intérêt pour plusieurs

d'entre elles dans des régions supposées affranchies. Combien de jeunes baptisés européens s'affichaient désormais beaucoup plus "pèlerins" que "pratiquants" !

Il convenait, pour en bénéficier, de retrouver la richesse des dévotions. L'esprit humain ne pouvant habituellement contempler d'un seul regard l'infinie richesse de la révélation, y compris l'action de Dieu se perpétuant miraculeusement dans le temps, le chrétien, sous peine de ne rien saisir, ne peut retenir, pour sa méditation et comme appui de sa vie religieuse consciente, qu'un aspect du mystère total. Le choix qu'il opère correspond à sa vocation et à son tempérament. C'est pour lui une nécessité. La dévotion particulière s'harmonise avec ses affinités. Ainsi la dévotion à Dominique Savio plaît naturellement aux enfants, et fêter saint Jean Bosco réjouit le membre de la famille salésienne.

Certes, les dévotions privées ne sauraient remplacer la célébration des sacrements et la participation à la messe dominicale. Mais elles ne les concurrencent pas non plus, quoi qu'en puissent penser divers "sages en Israël". "Auprès de la prière liturgique, la prière dévotionnelle est non seulement légitime, mais nécessaire et recommandée, rappelait en 1982 le dix-septième chapitre général des salésiennes. Elle exprime avec des intonations et sous des modalités caractéristiques la spiritualité d'une personne, d'une communauté ou d'un Institut. La prière dévotionnelle de notre famille religieuse nous unit, nous distingue, nous caractérise. C'est une richesse entièrement nôtre. Elle ne s'oppose pas à la prière liturgique, mais s'en inspire, pour exprimer dans la spontanéité salésienne surtout notre amour envers l'Eucharistie, envers l'Auxiliatrice et notre souci du salut de la jeunesse."¹³ Au sens profond du terme, le culte rendu à Dieu par l'Eglise dans le cadre de la liturgie est lui aussi une "dévotion", c'est même la dévotion par excellence. Alors que la liturgie exprime publiquement le culte rendu à Dieu par la communauté chrétienne tout entière, les dévotions privées, proposées et non imposées, entendent exprimer la prière, la piété et la ferveur de la vie intérieure de chacun. En toute liberté.

En 1986, le Règlement de Vie Apostolique des coopérateurs salésiens n'eut aucun scrupule à consacrer un long article aux "dévotions privilégiées" de l'association. Cet article témoignait de la réhabilitation paisible des dévotions dans la famille issue de don Bosco. Le voici :

"§ 1. Comme don Bosco, le coopérateur nourrit une dévotion filiale et forte envers Marie Immaculée, mère de l'Eglise et auxiliaresse des chrétiens, guide spécial de la famille salésienne. Convaincu de sa présence vivante, il l'invoque fréquemment, célèbre ses fêtes avec ferveur, la fait connaître et aimer. - § 2. Il se tourne avec une affection particulière vers saint Joseph, patron de l'Eglise universelle. Il recourt avec confiance à l'intercession de saint Jean Bosco, père et maître, protecteur spécial des jeunes. Il est aussi convaincu qu'une manière de l'honorer consiste à approfondir la connaissance de sa vie et de sa sainteté. - § 3 Parmi les saints modèles de vie apostolique, il vénère avec prédilection saint François de Sales, sainte Marie Dominique Mazzarello, saint Dominique Savio et les autres saints et bienheureux de la famille salésienne."¹⁴

En 1988, le centenaire de la mort de don Bosco fut, à travers le monde, l'occasion d'innombrables manifestations de dévotion envers lui. Le pays des dévotions sent le terroir, le folklore, le peuple chrétien qui travaille, vit et prie en s'efforçant d'honorer Dieu, le Christ ou les saints, avec des mots à lui et des gestes qui lui sont familiers, un peuple de religion populaire, auquel la famille salésienne, supposée fidèle à ses origines, appartient naturellement. On ne perd donc pas son temps au pays des dévotions. Les plus simples et les plus populaires d'entre elles nous invitent à emprunter des chemins, parfois très anciens, pour nous unir à Dieu de tout notre coeur. Ne serait-ce pas l'essentiel en spiritualité ?¹⁵

Avec la liturgie, et par le degré certes inférieur des "dévotions", le membre de la famille salésienne peut s'élever jusqu'à la "dévotion" au sens fort, qui est, selon l'enseignement de saint François de Sales, l'amour de Dieu capable de produire "promptement et avec affection le plus de bonnes oeuvres possible".

Notes

1. L'histoire de ce mot depuis l'antiquité et le moyen âge, avec le latin *devotio*, est aussi riche que compliquée.

2. *Introduction à la vie dévote*, première partie, chapitre I ; *Oeuvres*, t. 3, p. 14-16.

3. Références précises au mot *Dévotion*, dans l'Index doctrinal de la *Table analytique* des *Oeuvres*, p. 39.

4. *La Jeunesse Instruite de la pratique de ses devoirs et des exercices de la piété chrétienne*, par Don Bosco, Liège, Oeuvre de Don Bosco, 1923, p. 283-375.

5. Il faut restituer le titre complet de l'ouvrage, qui était : *Il Cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà secondo lo spirito di San Vincenzo de' Paoli. Opera che può servire a consacrare il mese di luglio in onore del medesimo santo*, Torino, Paravia, MDCCCXLVIII.

6. L. Piscetta, ad 17 ; *Positio super virtutibus*, 1955, p. 387.

7. "Desidero vivamente che si mantenga sempre, nei nostri cuori ed in quello dei nostri allievi, la divozione verso questo glorioso Patrono della gioventù" (M. Rua, Lettre aux salésiens, 29 juin 1891 ; L.C., p. 63.)

8. "Io spero che la divozione al Sacro Cuore di Gesù, intesa come sopra vi ho espresso, e praticata con alcuni di questi esercizi principali indicativi, produrrà quei buoni frutti che si ha diritto di aspettare da essa ; poichè è da considerarsi come la regina delle divozioni." (M. Rua, Instruction sur la dévotion au Sacré Coeur de Jésus, 21 novembre 1900 ; L. C., p. 228-254.)

9. "Chi guarda la cosa superficialmente, potrà forse obiettare che queste due divozioni sono di tutti i tempi e di tutti i fondatori di società religiose, e che perciò si esagera nel presentarle come proprie quasi soltanto dell'opera di Don Bosco. E' vero, sì, sono di tutti i tempi, ma il modo usato dal nostro buon Padre per diffonderle e per farle amare, e da lui lasciato in retaggio a' suoi figli, è nuovo e proprio tutto nostro." (P. Albera, Lettre aux prêtres salésiens, 19 mars 1921 ; L.C., p. 426.)

10. "A tutti noi, che nutriamo una tenera divozione a questo gran Santo, che D. Bosco volle come uno dei celesti protettori della nostra Pia Società, deve tornare quanto mai gradita questa solenne ricorrenza." (P. Albera, Lettre aux salésiens, 10 février 1921 ; L.C., p. 372.)

11. E. Ceria, *Vita del Servo di Dio Sac. Filippo Rinaldi*, chap. "Le due divozioni di Don Rinaldi", SEI, 1948, p. 307-330.

12. "Le 24 du mois consacré à Marie auxiliatrice", dans le *Livre de prières et de pratiques de piété à l'usage des Filles de Marie Auxiliatrice* (Imprimatur Turin, 1920), Lille, 1929, p. 124-125.

13. "Accanto alla preghiera liturgica, la preghiera devozionale non solo è legittima, ma necessaria e raccomandata. Essa esprime con intonazioni e modalità caratteristiche la spiritualità della singola persona, di una comunità, di un Istituto. La preghiera devozionale della

nostra famiglia religiosa ci unisce, ci distingue, ci caratterizza. E' una ricchezza tutta nostra. Non si oppone alla preghiera liturgica, ma *si ispira ad essa* per esprimere nella spontaneità salesiana soprattutto il nostro amore all'Eucaristia, all'Ausiliatrice e la nostra ansia per la salvezza della gioventù." (Istituto FMA, Capitolo Generale XVII. Atti, Roma, 1982, p. 64.)

14. "§ 1. Come Don Bosco, il Cooperatore nutre una devozione filiale e forte a Maria Immacolata, "Madre della Chiesa e Ausiliatrice dei cristiani", guida speciale della Famiglia salesiana. Convinto della sua presenza viva, la invoca frequentemente, celebra con fervore le sue feste, la fa conoscere e amare. - § 2. Si rivolge con particolare affetto a San Giuseppe, Patrono della Chiesa universale. Ricorre con fiducia all'intercessione di San Giovanni Bosco, padre e maestro, protettore speciale dei giovani ; è anche convinto che un modo di onorarlo è approfondire la conoscenza della sua vita e santità. - § 3. Tra i Santi, modelli di vita apostolica, venera con predilezione san Francesco di Sales, santa Maria Domenica Mazzarello, san Domenico Savio e gli altri Santi e Beati della Famiglia salesiana." (RVA, art. 35.) On trouvera une liste des dévotions des salésiennes dans leurs *Regolamenti*, art. 27-32.

15. Considérations sur la permanence des dévotions dans "Au pays des dévotions", *Fêtes et Saisons*, n° 487, août-septembre 1994. Développements voisins, *ci-dessus*, au mot Ange, et, *ci-dessous*, aux mots Marie, Religion populaire, Rosaire, Sacré Coeur, Saints.

Dieu

Dieu, notre Créateur et notre Père

La vie spirituelle est essentiellement affaire de relation entre Dieu et sa créature. L'image médiatrice de cette relation la conditionne. L'idée qu'il se fait de Dieu est donc déterminante pour le spirituel salésien. Comme l'ensemble de la spiritualité, cette idée en lui a pu varier au cours de son histoire. Jetons d'abord un regard sur les deux extrémités de la chaîne salésienne.

En 1858, don Bosco commençait son *Mois de mai* proprement dit (qui était un petit traité de spiritualité) par une instruction sur "Dieu notre Créateur", dont il invitait à considérer l'extraordinaire majesté. A notre goût, la réussite était moyenne. Le tableau reprenait trop à la lettre le premier chapitre de la Genèse, dont la symbolique échappait à notre théologien, qui historicisait la Création. Don Bosco se risquait à paraître oublier toute distinction entre la cause première et les causes secondes, allant jusqu'à affirmer que Dieu "soutient et fait mouvoir le poids formidable de l'immensité."¹ Comme l'avait fait le Psalmiste, il mélangeait sans problèmes physique et métaphysique. Efforçons-nous cependant de retrouver par-delà les images son sens, au fond très juste, de Dieu créateur tout-puissant et bon.

Si nous ouvrons les yeux, affirmait-il, nous ne pouvons que reconnaître l'existence, la puissance et la sagesse de Dieu, par qui toute chose fut créée. Dieu existe, parce que toute maison suppose un architecte et toute montre un horloger. "C'est Dieu qui a dit : que la lumière soit, et la lumière fut. La lumière fut séparée des ténèbres, et, à l'instant, elle se répandit dans les vastes espaces du ciel et de la terre. A la parole de Dieu tout-puissant la mer fut enfermée dans certaines limites, la terre se couvrit d'herbes et d'arbres. A sa voix, les oiseaux, les poissons et les autres animaux peuplèrent le ciel, la terre et les eaux."² "A toutes choses, il dit : c'est moi qui t'ai faite : *ego sum*, je suis. Par ce mot, que tout homme peut et doit comprendre, s'expriment sa puissance et sa divinité."³ La bonté du Créateur confondait don Bosco. Tout ce que nous admirons dans l'univers a été créé pour l'homme, s'exclamait-il : le soleil, la lune, les étoiles, l'air qu'il respire, le feu qui le réchauffe, la terre qui lui donne ses fruits, tout a été fait par Dieu pour lui.

Donc, d'une part Dieu existe, et, de l'autre, il est Providence. Quels sentiments de gratitude, de respect et d'amour ne doit-on pas éprouver envers un Dieu à la fois aussi grand et aussi bon ! Et que faire pour correspondre à son immense bonté ? Pour le moins, concluait don Bosco, il importe de suivre exactement les préceptes de sa Loi. L'homme y gagne beaucoup. Car ce Dieu infiniment juste et miséricordieux couvrira de gloire ceux qui l'auront servi par leurs bonnes oeuvres, tandis qu'il soumettra à un terrible châtement ceux qui se seront rebellés contre sa sainte Loi⁴.

Cent quarante ans plus tard, la préparation du jubilé de l'an 2000 amenait le huitième successeur de don Bosco à parler des images de Dieu les plus répandues autour de lui. Le juge sévère s'était effacé sous la vague de la tolérance et la perte du sens du péché. Dieu se réduisait pour beaucoup à une construction sur mesure, à une réalité vague, à une ombre sans visage ni signes de vie ; et, dans les meilleurs des cas, à un recours pour les moments difficiles. La qualité de la foi était en cause, remarquait-il. Et, à travers l'enseignement et l'histoire de Jésus, il synthétisait sa propre pensée sur Dieu, en qui il voyait d'abord un Père.

"Ce qu'est Dieu et son rapport à l'homme a fait l'objet de la révélation de Dieu à Abraham et à Moïse. Le croyant cherche l'image de Dieu dans l'Ecriture, surtout dans l'Evangile. Le Dieu auquel il se confie est celui qui s'est révélé dans le Christ et que Jésus nous a enseigné à connaître et à aimer. C'est le Dieu fontaine de vie, qui la donne aux hommes avec abondance ; le Dieu qui veut le bonheur de chacune des personnes, mais le remet à sa liberté et à sa responsabilité. Il est provident. Il vêt les lis des champs, donne à manger aux oiseaux du ciel, mais surtout, comme le Bon Pasteur, va à la recherche des pauvres, et crée pour chacun de nouvelles occasions de grâce. Il distribue des dons d'intelligence et de volonté et veut que l'homme s'en serve. Il nous a préparé un avenir de paix, mais nous demande de contribuer à le construire. Il ne supprime pas les croix, mais invite à en considérer positivement le mystère. Il rappelle que le péché détruit l'homme. Il nous en a rachetés par la mort et la résurrection du Christ en qui il nous offre l'image de l'homme nouveau et parfait, chemin vers lui, vérité et principe de vie nouvelle."⁵

Au cours de la période, les sentiments religieux ont nécessairement varié dans le monde salésien en fonction des représentations les plus habituelles de Dieu.

La crainte de Dieu à éprouver

Au commencement, il y a la crainte du coeur de l'homme face à son Dieu. La Bible l'a répété : "La crainte de Yahvé est le principe du savoir" (Proverbes 1, 7.) "Principe de la sagesse, la crainte de Yahvé" (Proverbes 9, 10.) Etc.⁶ Cette crainte salutaire était à l'honneur dans le monde au temps de la formation sacerdotale du jeune Bosco. L'archevêque, qui promulguait le règlement de la maison où il entra en 1835, voulait que "la piété et la crainte de Dieu soient les qualités premières de qui veut vivre dans notre séminaire"⁷. Son rappel, qui disparaîtra progressivement au cours du vingtième siècle - les circulaires de don Viganò semblent l'avoir ignorée - , était fréquent dans la tradition salésienne primitive. Toutefois, le sens de l'expression pouvait varier. Car, selon l'origine, la crainte de Dieu prend diverses formes dans le coeur de sa créature.

Il est d'abord une crainte révérentielle provenant du sentiment de la grandeur toute-puissante du Seigneur. François de Sales s'arrêta sur elle dans l'un de ses opuscules. La révérence, écrivait-il, "n'est autre chose qu'une certaine vive appréhension et juste crainte de ne se pas bien comporter, et manquer d'honneur et de respect envers Dieu et les choses divines". La révérence sacrée jeta à terre Daniel et les autres prophètes "à moitié morts" devant la majesté de Dieu. Elle fait

que les séraphins voilent leurs yeux et leurs pieds comme indignes de regarder le Seigneur et de s'arrêter près de lui. Cette révérence persistera dans les siècles sans fin. "L'inestimable estime" qu'éprouvent les saints de l'excellence divine fait qu'ils révèrent éternellement la divine Majesté. Une "agréable et amoureuse appréhension de sa grandeur" leur donne un soin perpétuellement attentif à bien exalter la divine Bonté. C'est la crainte dont il est dit que "les puissances tremblent" devant la Majesté divine. Autant la bonté de Dieu assure les saints qu'il ne leur manquera jamais, autant "sa majesté les provoque à l'attention et au soin et révérence".⁸ La prostration exprime au mieux la crainte révérentielle devant Dieu créateur.

Don Bosco prêchait probablement parfois plus ou moins cette crainte révérentielle du Seigneur. Ainsi, quand il écrivait à un jeune clerc : "Rappelle-toi toujours qu'en ce monde la plus grande des richesses est la sainte crainte de Dieu"⁹. Mais, pour des raisons d'efficacité pédagogique, dans ses allocutions aux jeunes il ne connaissait habituellement qu'une autre forme de crainte de Dieu, appelée par François de Sales "servile", si elle était peur d'un châtement (l'enfer), ou "mercenaire", si elle provenait du regret d'une récompense perdue (le paradis). Car don Bosco n'oubliait jamais que Dieu serait pour chacun, à l'heure de la mort, un juge que la lecture de son *Mois de mai* oblige à qualifier d'impitoyable.¹⁰ L'un de ses maîtres à penser était le jésuite Giampietro Pinamonti, auteur d'un livre intitulé "La vraie sagesse", et sous-titré : "Considérations très utiles pour l'acquisition de la sainte crainte de Dieu", qui, on s'en doute, insistait plus sur la "sainte crainte de Dieu" que sur son amour.¹¹ Il cultivait donc une certaine forme de pastorale de la peur. L'orgueilleux, disait-il, ne craint pas le Seigneur et sombre dans le vice, alors que, selon l'Écriture, le principe de toute sagesse est la crainte de Dieu.¹² Son biographe a écrit avec justesse que "la sainte crainte de Dieu, inspirée par les paroles de don Bosco, était un guide et un frein pour la conduite des jeunes"¹³. Don Bosco n'était "mû que par un ardent désir de sauver les âmes et d'infuser dans les coeurs la sainte crainte de Dieu", affirmera son disciple Albera. "Dieu te voit !", répétaient des inscriptions sur les murs de l'Oratoire, autrement dit : "Il te surveille".¹⁴ Dieu créateur et juge demeurait proche de sa créature dans le monde salésien des origines.

La crainte révérentielle de Dieu reparut à la fin du vingtième siècle.¹⁵ Retrouvons la crainte de Dieu, qui "est le sens de la grandeur et de la sainteté de Dieu," recommandait le recteur majeur Vecchi lors des journées de spiritualité salésienne de 1998. "Dieu est père et bon. Mais il est aussi puissant, souverain, créateur et Seigneur. Il est transcendant." S'il pardonne toujours, il doit aussi être pris au sérieux. C'est notre Père, non pas un fétiche porte-bonheur auquel on recourt en cas de difficulté. Il est à l'origine de tout être, de tout don, de toute grâce. "Outre le respect et la reconnaissance de Dieu tel qu'il est, la crainte de Dieu nous rappelle que nous ne sommes pas les maîtres du bien et du mal, qu'il nous faut donc chercher en lui le fondement de la vie et des valeurs." Salésiens, éduquons à la crainte de Dieu et par la crainte de Dieu. Parlons toujours bien de Dieu, ne le caricaturons jamais, ne le tournons jamais en ridicule.¹⁶

Servir la gloire de Dieu

"Pour la plus grande gloire de Dieu", formule chère à la tradition ignatienne, revenait fréquemment sous la plume de don Bosco. La gloire de Dieu a été l'un des phares de sa vie. N'avait-elle pas, à son jugement, éclairé le chemin des saintes âmes qu'il décrivait dans ses livres ou ses sermons : saint Paul, qui "ne désirait rien plus ardemment que de promouvoir la plus grande gloire de Dieu", saint Philippe Néri qui, "mû par le désir la gloire de Dieu", avait abandonné tout ce qu'il aimait pour entreprendre un difficile apostolat dans la Rome du seizième siècle, saint François de Sales, qui était mort "après une vie consumée tout entière à la plus grande gloire de Dieu", ou encore Dominique Savio, qui aurait dit : "Je ne suis pas capable de faire grand-chose, mais ce que je peux, je veux le faire pour la plus grande gloire de Dieu" ? D'ailleurs, affirmait-il, "les vertus et les actions des saints sont toutes orientées vers la même fin qui est la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes."¹⁷

La gloire de Dieu, autrement dit l'éclat de la perfection divine, se reflète dans la création.¹⁸ Les cieux ne la "racontent-ils" pas (Psaume 18, 2) ? Quant aux hommes, ils l'accroissent ou la rendent "plus grande" par l'amélioration physique et surtout morale du monde tel qu'il est sorti des "mains du Seigneur". Cela n'est rendu possible que par la soumission à sa volonté ou à son plan divin. Un univers plus uni, plus beau, plus juste et plus sain attestera d'une plus grande gloire de Dieu. Le Psalmiste chantait avec des rapprochements de mots significatifs : "Fais-nous voir, Yahvé, ta bonté, que nous soit donné ton salut ! Proche est son salut pour ceux qui le craignent et la Gloire habitera notre terre. Bonté et Vérité se rencontrent, Justice et Paix s'embrassent ; Vérité germe de la terre, et des cieux Justice se penchera." (Psaume 85, 10-14.)

C'est pourquoi les membres de la famille salésienne, qui se veulent au meilleur service du monde, ont pour tâche de "travailler à la plus grande gloire" du Créateur. Don Rua composa sous ce titre tout un sermon destiné à servir de clôture aux exercices spirituels de ses religieux.¹⁹ Il commençait par citer 1 Cor. 10,31 : "Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu". Outre le travail quotidien, disait-il, l'alimentation, le divertissement et le repos lui-même devraient servir à la plus grande gloire de Dieu. Il n'est pas indispensable d'en faire beaucoup, l'important est de le bien faire.²⁰ Le même don Rua, au début de son mandat, demandait à ses provinciaux d'oeuvrer de leur mieux à la bonne marche des maisons salésiennes "pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, à quoi doivent viser toutes nos aspirations et toutes nos sollicitudes"²¹. Peu après, à partir de la formule de *Matthieu* 5, 16 : "ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in coelis est", il souhaitait que les salésiens se dépensent, "afin que nos confrères et aussi les autres, édifiés par vos bonnes oeuvres, en rendent gloire à votre Père qui est aux cieux."²²

Avec les années, peut-être parce que le sens de Dieu créateur s'émoussait dans les esprits et qu'en conformité avec l'esprit du temps, la fin ultime du monde devenait toujours plus l'homme lui-même, cette finalité religieuse ne fut plus rappelée avec la même insistance. La formule allait de soi sans qu'on sache

nécessairement bien pourquoi. Mais elle subsistait. Par leur prière et consécration à Marie auxiliatrice salésiens et salésiennes promettaient quotidiennement de "travailler toujours à la plus grande gloire de Dieu".²³ Quant aux filles de Marie auxiliatrice, selon leurs constitutions rénovées de 1982, elles professaient "vouloir vivre pour la gloire de Dieu dans un service d'évangélisation des jeunes, marchant avec elles sur le chemin de la sainteté"²⁴. En effet, un monde acquis à l'évangile rendra toujours plus gloire au Dieu de Jésus Christ.

La Parole de Dieu à dire et à entendre

Dominique Savio avait, "enracinée dans le coeur," "la conviction que la Parole de Dieu est le guide de l'homme sur le chemin du ciel"²⁵. La spiritualité salésienne donne une place de choix à la Parole de Dieu entendue dans toute son ampleur.

La Parole de Dieu est essentiellement, pour le chrétien, donc pour le disciple de don Bosco, le Verbe de Dieu. Dieu s'y révèle. Par lui, les hommes accèdent dans l'Esprit Saint auprès du Père et sont rendus participants à la nature divine. Le Dieu invisible s'adresse aux hommes ainsi qu'à des amis. Il s'entretient avec eux pour les inviter à partager sa propre vie. Dieu, qui crée et conserve toutes choses par le Verbe, donne aux hommes dans les choses créées un témoignage incessant sur lui-même. La création est une expression de la Parole. Innombrables sont ceux qui durent et doivent toujours s'en contenter. Voulant ouvrir la voie d'un salut supérieur, Dieu s'est manifesté dès l'origine du genre humain. Après la chute initiale, par la promesse d'un salut il le releva et prit de lui un soin constant pour donner la vie éternelle à tous ceux qui, par la fidélité dans le bien, rechercheraient, consciemment ou non, ce salut. A son heure il appela Abraham pour faire de lui un grand peuple. A la suite des patriarches, il forma ce peuple par l'intermédiaire de Moïse et des prophètes, pour qu'il le reconnaisse comme le seul Dieu vivant et vrai, père provident et juste juge, et qu'il attende le sauveur promis. Ce peuple préparait ainsi au cours des siècles la voie de l'Evangile. Avec Jésus, le Verbe éternel s'est fait chair. Le voir, ce fut voir le Père. Par toute sa présence, par les paroles et par les oeuvres qui le manifestèrent, par des signes et par des miracles, et plus particulièrement par sa mort et par sa résurrection glorieuse d'entre les morts, par l'envoi enfin de l'Esprit de vérité, il acheva en la complétant la révélation et la confirma en attestant que Dieu lui-même est avec nous pour nous arracher aux ténèbres du péché et de la mort et pour nous ressusciter pour la vie éternelle.²⁶ Cette révélation nous a été transmise par la Bible. Depuis les apôtres, l'Eglise l'exploite tel un précieux trésor, car rien ne peut mieux que cette nourriture céleste entretenir la vie de l'Esprit dans l'âme d'un fidèle chrétien.

Le zèle pour l'étude de la Parole de Dieu a traversé l'histoire salésienne. Don Bosco, en particulier grâce à une *Histoire sainte* dûment publiée et plusieurs fois rééditée²⁷, et don Rua, par de multiples interventions dont les traces subsistent aux archives salésiennes²⁸, commentèrent à leurs contemporains la révélation divine. Puis, non sans éloquence, les recteurs Albera et Rinaldi encouragèrent leurs fils à la lecture sapientielle des livres saints. On pardonnera au premier, qui vivait

en un temps de redoutable réaction antimoderniste, sa méfiance envers la critique littéraire et historique de la Bible. Mais le message était clair. "L'étude de la Sainte Bible (...) doit avoir la préséance sur toutes les autres, parce que, au dire de l'Apôtre, "elle est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice" (II Timothée 3, 16), écrivait-il. Les Saints Pères se sont formés sur la Sainte Bible ; et toujours les grands fondateurs d'Ordres religieux ont donné pour règle à leurs disciples d'en lire chaque jour un passage [...] Que les saints livres soient donc notre nourriture quotidienne. Lisons-les, non pas comme le ferait un curieux, un simple lettré ou un pur historien, mais avec un profond respect religieux, à la manière d'une méditation affective plus que d'une simple étude, en nous efforçant d'en bien pénétrer les expressions tellement lumineuses et profondes, et même en apprenant par coeur les versets qui peuvent le mieux nous servir dans nos méditations et l'exercice de notre ministère. Heureux serions-nous si nous pouvions nous constituer un langage tout biblique ! Ce ne serait plus alors nous qui parlerions, mais, par notre entremise, parlerait l'Esprit Saint, lui qui opère ce qu'il dit, *ipse dixit, et facta sunt* (Psaume 32, 9), lui dont la parole est lumière, vie, remède, et possède une efficacité toute particulière sur les esprits et sur les coeurs."²⁹ Pour sa part, don Rinaldi insistait sur l'étude aimante de l'Evangile. Celui qui se constitue un trésor des paroles de Jésus et, à l'image de Marie, les imprime dans son coeur, possèdera, assurait-il, le véritable esprit religieux et salésien et le communiquera naturellement à ceux qu'il approche dans l'apostolat.³⁰

L'exhortation, orchestrée par un puissant mouvement biblique et par Vatican II, a été répétée, entendue et assimilée dans le monde salésien au long du vingtième siècle. Le coopérateur fidèle à son Règlement de Vie Apostolique lit et médite la Parole de Dieu. Dans son souci de formation permanente, il approfondit la Sainte Ecriture. De la sorte sa vie devient de plus en plus évangélique.³¹ "Valoriser la Parole de Dieu est une aide puissante pour surmonter les instants d'affaiblissement de la foi et de difficultés" inhérentes à l'existence, dit en 1982 le chapitre général des salésiennes. Il synthétisait heureusement sa leçon sur les bienfaits du contact permanent avec la Parole, en rappelant qu'elle se retrouve tout entière dans le Verbe, fontaine de vie et de sagesse. "L'écoute et la méditation de la Parole de Dieu constituent une rencontre quotidienne avec la science suréminente de Jésus Christ. Dans une Eglise qui se rajeunit et retrouve ses sources dans la *lectio divina*, nous devons individuellement et communautairement nous laisser éclairer, guider et interpeller par la Parole. Dans la mesure où elle aura chez nous sa juste place d'écoute, d'accueil et de célébration dans la communauté, celle-ci se renouvellera dans la communion et l'élan pour sa mission évangélisatrice. La Parole de Dieu nous arrive chargée de provocations concrètes : la lire avec vénération, la pénétrer dans l'Esprit Saint, l'intérioriser - prier la Parole de Dieu -, c'est accepter ses sollicitations à une conversion sincère et radicale."³²

La Parole de Dieu est, pour le disciple de don Bosco, un instrument privilégié de sanctification. S'en imprégner, c'est se laisser transformer par elle. Dans la mesure où elle s'occupe de choses spirituelles, les préoccupations de l'âme deviennent spirituelles et divines. La Parole de Dieu expulse ce qui ne vient pas d'elle et, simultanément, communique la vraie science du coeur, celle qui ne s'apprend vraiment qu'en se faisant disciple de la Parole.

La conformité à la volonté de Dieu

Pour le croyant, Dieu, Volonté toute pure, est la volonté secrète de tous les êtres, par laquelle chacun d'eux existe différent de tous les autres. Deux désirs se rencontrent en lui, celui de Dieu et celui de son être libre. Il importe d'adhérer à la volonté de Dieu pour l'épouser et la suivre. Tel fut le souci constant des maîtres spirituels salésiens de la première génération, qui s'acharnèrent à découvrir ce que Dieu attendait d'eux, à accomplir ce qui leur paraissait conforme à sa volonté et à se soumettre à ses desseins fréquemment impénétrables. Les traits significatifs abondent. Au hasard, relevons un échange de la biographie exemplaire de Dominique Savio. "Tu veux guérir, n'est-ce pas ?", demandait Dominique à son ami Gavio gravement malade, qui répondait : "Pas tellement : je veux faire la volonté de Dieu." "Cette phrase révélait en Gavio un garçon d'une piété non ordinaire, et le coeur de Savio en éprouva un vrai bonheur", observait don Bosco.³³ Ou bien la réflexion de don Rua aux membres de la famille salésienne dans la circulaire qui annonçait la mort de don Bosco le 31 janvier 1888 : "Rien ne nous console en ces instants si ce n'est que Dieu l'a voulu ainsi, lui l'infiniment bon qui ne fait rien que de juste, de sage et de saint. Résignés, courbons donc le front et adorons ses profonds desseins."³⁴

François de Sales avait souvent abordé ce sujet en un temps où les discussions sur les rapports entre la volonté de Dieu et la liberté de l'homme allaient bon train. Comment les concilier si Dieu est "la suprême raison de tout" ? A quels signes reconnaître cette volonté, qui est la grande maîtresse de notre vie, la règle de toute bonté et le principe de la valeur de nos actes ? Laissons la première question qui n'intéresse plus autant aujourd'hui qu'hier. La volonté de Dieu est signifiée, écrivait François, par les commandements explicites du Seigneur, par ses conseils évangéliques et par les bonnes inspirations. Préceptes, conseils et inspirations salutaires sont des signes de la volonté du Seigneur.

La charité incite le chrétien à conformer sa volonté non seulement aux ordres, mais aussi aux conseils du Tout-Puissant. "Le commandement tesmoigne une volonté fort entière et pressante de celui qui ordonne, mais le conseil ne nous représente qu'une volonté de souhait ; le commandement nous oblige, le conseil nous incite seulement ; le commandement rend coupables les transgresseurs, le conseil rend seulement moins louables ceux qui ne les suivent pas."³⁵ Commandements et conseils nous arrivent par des médiations : le Décalogue, l'Evangile, mais aussi les représentants de Dieu sur terre. Don Bosco pourra dire : "Tout le monde sait que la Règle est la volonté de Dieu, qui s'oppose aux Règles s'oppose au supérieur et à Dieu lui-même."³⁶ C'est entendu (avec quelques nuances, il va de soi), mais il se faut aussi conformer à la volonté divine signifiée par les bonnes inspirations. Voilà qui est plus délicat. "Les rayons du soleil éclairent en eschauffant et eschauffent en éclairant ; l'inspiration est un rayon celeste qui porte dans nos coeurs une lumière chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien et nous eschauffe au pourchas d'icelui."³⁷ Retenons ce point : la volonté de Dieu est exprimée par le bien à rechercher. La volonté de Dieu est enfin fréquemment signifiée par les événements, qui peuvent être des occasions de

tristesse comme de joie. L'âme se conforme alors au "bon plaisir" de Dieu, enseignait François, "ou par la sainte résignation ou par la tressainte indifférence"³⁸.

La destinée de chacun serait donc inscrite dans la "volonté de Dieu", qu'il faudrait seulement s'appliquer à déchiffrer à l'aide en particulier des "bonnes inspirations". En réalité, malgré les apparences, le dessein authentique de notre Dieu, que ces "bonnes inspirations" nous invitent à reprendre, ne se confond pas avec le projet d'un Dieu tout-puissant, qui voit tout, qui sait tout, devant qui l'histoire humaine se déroule comme un spectacle sans surprise, et qui attend que nous prenions notre place de figurants là où il l'a prévue de toute éternité. Don Bosco était très sensible à la liberté agissante de l'homme dans la conduite de sa vie. A la différence d'autres saints moins entreprenants, il nuancait fortement son abandon à la Providence. En 1848, il publia un "mois" (juillet) de saint Vincent de Paul, dont les trente-et-une lectures journalières s'achevaient par un *frutto* (bouquet spirituel). Les lectures étaient recopiées sur un ouvrage français, seuls les *frutti* étaient originaux. Or, on observe que, pour clore la méditation du 24, intitulée : "De sa confiance en Dieu", exaltant cette vertu chez Vincent de Paul, il conseilla de manière plutôt inattendue : "*Frutto*. La confiance en Dieu n'exclut pas notre coopération, faisons donc ce que nous pouvons de notre côté, et le Seigneur, avec sa grâce, fera ce que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes."³⁹ L'esprit du véritable disciple de don Bosco sera toujours un esprit d'initiative. La volonté de Dieu n'entrave pas sa liberté, mais la conforte dans la recherche du meilleur bien.

En effet, le dessein de Dieu n'est pas, comme on le suppose facilement, la détermination d'une volonté divine souverainement libre, mais un dessein de salut exprimant un amour qui se donne. Dieu, parce qu'il aime sa créature, ne veut que son bonheur. "Il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence dans l'amour, déterminant d'avance que nous serions pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ." (*Ephésiens* 1, 4-5.) La conformité à la volonté de Dieu n'a pas d'autre raison que celle d'essayer d'entrer au mieux dans ce projet salvifique. "Le Dieu devant qui nous sommes n'est donc pas cet ordinateur surpuissant capable de programmer et de tenir en mémoire des milliards de destinées individuelles et qu'il nous faudrait interroger avec crainte et tremblement sur notre avenir. C'est l'amour qui a pris le risque de nous appeler à la vie, pour nous offrir l'alliance et la communion." La conversion à ce visage de Dieu s'impose pour se situer en vérité devant la volonté divine. La volonté de Dieu est un appel à une création amoureuse de la part de la créature. Plus qu'une volonté précise, exprimée en règle de vie, les inspirations disent le désir de Dieu, son attente et son espérance de nous voir inventer peu à peu notre réponse. Discerner la volonté de Dieu sur sa vie, c'est s'interroger sur sa place dans le Corps du Christ, non pas celle qui serait assignée à soi de toute éternité, mais celle que l'on peut et que l'on désire prendre. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père. Dieu attend que nous y édifions la nôtre et Il est avec nous au travail.⁴⁰

A y regarder de près, les réalisations apostoliques de don Bosco, ici comme toujours modèle du salésien, plus que des réponses à des sollicitations

reçues en rêve comme on l'imagine volontiers, furent, dans un souci de pleine conformité à la volonté de Dieu, le fruit de recherches attentives d'un meilleur bien pour la société chrétienne entière et, en particulier, pour son oeuvre propre au service de la jeunesse. Son existence remplie de projets enseigne que servir Dieu est le moyen idéal de satisfaire à sa sainte volonté. Le monde de ses fils n'a jamais oublié la leçon. Dieu veut le bonheur de chaque personne, mais le remet à sa liberté et à sa responsabilité ; il distribue à profusion des dons d'intelligence et de volonté, mais veut que l'homme s'en serve ; pour l'avenir de paix qu'il désire lui assurer, il tient à sa contribution, rappelait opportunément le recteur Vecchi dans sa description de Dieu notre Père.

Notes

1. "Egli è che sostiene e fa muovere il peso formidabile dell'immensità." (*Il mese di maggio consacrato a Maria SS. Immacolata ad uso del popolo*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Torino, Paravia, 1858, Primo giorno di maggio, "Dio nostro Creatore", p. 20.)

2. "Egli è Dio che ha detto : si faccia la luce, e la luce fu fatta. Fu separata la luce dalle tenebre, in sull'istante si sparse nei vasti spazii del cielo e della terra. Alla parola di Dio onnipotente il mare fu rinchiuso in certi limiti, la terra si copri' di erbe, di alberi ... Alla sua voce gli uccelli, i pesci e gli altri animali hanno popolato il cielo, la terra e le acque." (*Ibidem*, p. 20.)

3. "A tutte le cose egli dice : son io che ti ho fatto : *ego sum*. E in questa parola, che ogni uomo può e deve comprendere, si esprime la sua potenza e la sua divinità" (*Ibidem*, p. 20-21.)

4. *Ibid.*, p. 21-22.

5. "Chi era lui e quale il suo rapporto con l'uomo, fu l'oggetto della rivelazione di Dio ad Abramo e a Mosè. Il credente cerca il volto di Dio nella Scrittura, soprattutto nel Vangelo. Il Dio al quale si affida è colui che si è rivelato in Cristo e che Gesù ci ha insegnato a conoscere e ad amare. E' il Dio, fonte della vita, che la dona agli uomini con abbondanza. Vuole la felicità di ogni persona ; ma la consegna alla sua libertà e responsabilità. E' provvidente : veste i gigli del campo, dà da mangiare agli uccelli del cielo, ma soprattutto va alla ricerca dei poveri, come il Buon Pastore, creando per ciascuno nuove opportunità di grazia. Elargisce doni di intelligenza e volontà e vuole che l'uomo se ne serva. Ha disposto per noi un futuro di pace, ma chiede che partecipiamo a costruirlo. Non toglie le croci, ma invita a considerarne positivamente il mistero. Ricorda che il peccato distrugge l'uomo. Da esso ci ha redento con la morte e risurrezione di Cristo nel quale ci offre l'immagine dell'uomo nuovo e perfetto, via verso di lui, verità e principio di nuova vita." (Juan E. Vecchi, "Le parole del giubileo. Padre nostro", *Bollettino salesiano*, mai 1997.) Le recteur a consacré à Dieu Père son éternelle spirituelle pour 1999. En lire le commentaire dans le fascicule : J. Vecchi, "*Benedetto sia Dio, Padre del nostro Gesù Cristo*", Roma, Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice, 1998. Les Journées de spiritualité pour la famille salésienne, qui ont suivi (Barcelone, Marti-Codolar, 15-17 janvier 1999), ont été intitulées "L'esperienza di Dio Padre nella spiritualità salesiana".

6. Voir encore Psaumes 111, 10 ; Proverbes 15, 33 ; Job 28, 28 ; Ecclésiastique 1, 14.

7. Le texte continuait : " ... pour que, jetant dans leurs tendres coeurs de profondes racines, elles puissent par la suite produire de bons fruits de vertu pour la commune édification de notre diocèse." (Règlement promulgué par l'archevêque Franson, chap. I, art. 1.)

8. François de Sales, *Fragments sur les vertus cardinales et morales*, dans *Oeuvres*, t. XXVI, p. 56-57.

9. "Ricordati sempre che la più grande ricchezza di questo mondo è il santo timore di Dio" (G. Bosco à D. Ruffino, 13 juillet 1857, éd. en MB V, 712.)

10. Voir le seizième jour : "Giudizio particolare", in *Il mese di maggio ...*, Turin, 1858, p. 95-100.

11. G. Pinamonti, *La vera sapienza. Considerazioni utilissime all'acquisto del timor santo di Dio*, éd. italienne avant 1677. (Voir le *Dictionnaire de spiritualité*, t. 12, col. 1764.) Pinamonti est cité dans les *Cenni Comollo* de don Bosco et dans son *Introduction* aux constitutions salésiennes.

12. D'après un propos du 8 novembre 1868, reproduit en MB IX, 404.

13. "E il santo timor di Dio, ispirato dalle parole di Don Bosco, era guida e freno alla condotta dei giovani." (MB VI, 76.)

14. " ... mosso unicamente dall'ardente sua brama di salvar le anime e d'infondere nei cuori il santo timor di Dio" (P. Albera aux salésiens, 18 octobre 1920, L.C., p.342.) Sur *Dio ti vede*, voir *ibid.*, p. 343.

15. "Rientra per noi, di nuovo, nel tema della religione", affirmait alors J. Vecchi, "La strenna per il 1998", dans *Riscopriamo con i giovani ...*, Rome, 1998, p. 170.

16. " E' (il timor di Dio) il senso della grandezza e della santità di Dio (...) Dio è padre e buono. Ma è anche potente, sovrano, creatore e Signore. E' trascendente (...) Perdona sempre, ma 'non va preso in giro' (cfr Gal. 6, 7). E' nostro Padre, ma non un 'jolly' per i momenti opportuni (...) E' all'origine di ogni essere, di ogni dono, di ogni grazia (...) Oltre a rispetto e riconoscimento di quello che Dio è, il timor di Dio ci ricorda che non siamo i padroni del bene e del male ; dunque dobbiamo cercare in Lui il fondamento della Vita e dei Valori. (...) Il timore di Dio ci porta anche a parlare bene di Dio (...) Non sfigurare la sua immagine (...) non farne delle caricature o delle macchiette". Le paragraphe avait commencé par l'exhortation : "Educhiamo col timor di Dio e al timor di Dio". (J. Vecchi, "La strenna per il 1998", *loc. cit.*, p. 170-171.)

17. "Ma Saulo aveva già superato ogni rispetto umano ; egli nulla più desiderava che promuovere la gloria di Dio e riparare lo scandalo dato" (G. Bosco, *Vita di S. Paolo ...*, 2ème éd., Turin, 1878, chap. 2, p. 12) ; "Ascoltate un curioso episodio. E' di un giovanetto (Filippo Neri) che appena in sui vent'anni di età, mosso dal desiderio della gloria di Dio, abbandona i propri genitori, di cui era unico figlio ... " (Panegyrique de saint Philippe Néri, 1868, éd. dans MB IX, 215) ; Francesco di Sales era morto "dopo una vita tutta consumata alla maggior gloria di Dio" (*Storia ecclesiastica*, nouv. éd., Turin, 1870, cinquième époque, chap. 4, p. 302) ; "Io non sono capace di far cose grandi, ma quello che posso, voglio farlo a maggior gloria di Dio ; e spero che Iddio nella sua infinita bontà vorrà gradire queste miserabili mie offerte." (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, 6ème éd., 1880, p. 71) ; "Sebbene le virtù e le azioni dei Santi siano tutte indirizzate allo stesso fine che è la maggior gloria di Dio e la salvezza delle anime" (Panegyrique de saint Philippe Néri, éd. cit., p. 214). On trouvera éventuellement, sur "la gloire de Dieu" chez don Bosco, un lot de citations suivies d'un essai d'interprétation dans mon livre *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris, 1967, p. 222-230.

18. "Notion clé pour l'étude d'un système religieux, la "gloire" divine est, malgré tout, difficile à définir. A la notion de lumière s'ajoute toujours un sens de splendeur, d'éclat, qui permet à cette lumière d'apparaître, de se manifester qualitativement autre que la lumière ordinaire, et par là, de manifester la présence et l'action de quelqu'un à qui l'on rendra "gloire" ou "grâce". (M. Delahoutre, "Gloire", dans le *Dictionnaire des Religions*, dir. P. Poupard, Paris, PUF, 1984, p. 641.)

19. "Lavorar alla Maggior Gloria di Dio (Servibile per chiusa di Esercizi)", dans un cahier non daté et inédit de *Prediche per esercizi spirituali*, p. 31-39. (Voir FdB D11-E7.) C'était en partie une suite d'anecdotes ou de traits tirés de la vie des saints.

20. Voici le début de ce document inédit, dont les abréviations ont été respectées : "Ci siamo consacr. a Dio per mezzo della prof. rel. Il che vuol dire che abb. consacr. o meglio destin. al serv. di Dio la ns vol., il ns cuore, il ns intell., tutte le ns facoltà, il ns tempo, le ns fatiche, le ns sostanze. Vuol dire che non dobb. più lav. per altro fine che per serv. a Dio, comp. la sua santa vol., promuov. i suoi inter., cercar in ogni cosa il suo beneplac., non più lav. che per amor di Lui, per far piacere a Lui, per la sua gloria, mettere in prat. il detto di S. Paolo Sive manducatis, etc., il che signif. che non solo le op. di pietà, le pregh. ecc. dobb. fare a maggior gloria di Dio, ma anche lo (mot peu lisible), la ricreaz., il rip. ecc., perchè consacrriamo ad altro una parte del ns tempo, delle ns forze" (Cahier cité, p. 31.) Traduction française : "Nous nous sommes consacrés à Dieu par le moyen de la profession religieuse. Cela veut dire que nous avons consacré ou, mieux, destiné au service de Dieu notre volonté, notre coeur, notre intelligence, toutes nos facultés, notre temps, nos fatigues, nos ressources. Cela veut dire que nous ne devons

plus travailler à d'autre fin que le service de Dieu, pour accomplir sa sainte volonté, promouvoir ses intérêts, rechercher en toutes choses son bon vouloir, ne travailler que par amour pour Lui, pour Lui faire plaisir, pour sa gloire, et ainsi mettre en pratique la formule de St Paul : Soit que vous mangiez, etc. Cela signifie qu'il ne faut pas accomplir à la plus grande gloire de Dieu les seules oeuvres de piété, les prières, etc., mais aussi l'alimentation, le divertissement, le repos, etc. pour consacrer à autre chose une part de notre temps et de nos forces."

21. " ... fare quanto possiamo pel buon andamento di tutte le nostre Case, affinché abbia a risaltarne la gloria di Dio ed il vantaggio delle anime, al che devono mirare tutte le nostre aspirazioni e sollecitudini." (M. Rua, Normes aux inspecteurs salésiens, s. d. (1891), L. C., p. 69.)

22. " ... perchè si verifichi fra noi il detto del nostro Divin Salvatore : *ut videant opera vestra bona et glorificent Patrem vestrum qui in coelis est* (Matt. 5, 16), affinché i Confratelli ed anche gli altri, edificati dalle vostre opere buone, ne diano gloria al Padre vostro che è nei cieli" (M. Rua, Lettre édifiante I aux salésiens, 29 janvier 1893 ; L.C., p. 426.)

23. "Vi promettiamo di sempre operare alla maggior gloria di Dio e alla salute delle anime", selon la formulation ancienne, qui n'a pas été substantiellement modifiée par la suite.

24. "Professiamo così di voler vivere per la gloria di Dio in un servizio di evangelizzazione alle giovani, camminando con loro nella via della santità" (Constitutions FMA, art. 5.)

25. "Aveva radicato nel cuore che la parola di Dio è la guida dell'uomo per la strada del cielo." (G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, chap. 8). - Sur le thème Parole de Dieu et famille salésienne, voir éventuellement : Associazione Biblica Salesiana, *Parola di Dio e spirito salesiano*. Ricerca sulla dimensione biblica delle Costituzioni della Famiglia Salesiana, a cura di Juan Bartolomé e Fausto Perrenchio, Leumann, Elle Di Ci, 1996, 336 p.

26. Tout ceci d'après la constitution de Vatican II *Dei Verbum*, 1-4.

27. *Storia sacra per uso delle scuole, utile ad ogni stato di persone, arricchita di analoghe incisioni*, compilata dal Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, Speirani et Ferrero, 1847. (Seize éditions du vivant de don Bosco.) Y joindre une *Maniera facile per imparare la Storia Sacra ...*, Turin, Paravia, 1855. (Sixième édition en 1882)

28. Entre 1869 et 1889, don Rua prêcha régulièrement sur l'histoire sainte dans l'église Marie auxiliatrice de Turin. Voir A. Amadei, Procès informatif de canonisation, ad 15 ; dans *Positio super virtutibus. Summarium*, p. 345-346.

29. "Lo studio della Sacra Bibbia [...] deve avere la precedenza su tutti gli altri, perchè, al dire dell'Apostolo, "essa è utile a insegnare, a convincere, a correggere, a formare alla giustizia" (II Tim. 3, 16). I Santi Padri si formarono sulla Sacra Bibbia ; e sempre i grandi fondatori di Ordini religiosi si diedero per regola ai loro seguaci di leggerne ogni giorno qualche tratto [...] Siano dunque i santi libri nostro pascolo quotidiano : legghiamoli non come farebbe un curioso, un semplice letterato od un semplice storico, ma con profondo rispetto religioso, in forma di meditazione affettiva più che per semplice studio, sforzandoci di penetrarne bene quelle espressioni così luminose e profonde, e magari imparando a memoria quei versetti che meglio ci possono servire nelle meditazioni e nell'esercizio del ministero. Noi fortunati se potessimo formarci un linguaggio tutto scritturale ! Allora non saremmo più noi a parlare, ma per mezzo nostro parlerebbe lo Spirito Santo, il quale opera quello che dice : *ipse dixit, et facta sunt* (Ps. 32, 9), e la cui parola è luce, vita, medicina, ed ha un'efficacia tutta particolare sulle menti e sui cuori ..." (P. Albera, Lettre aux prêtres salésiens, 19 mars 1921 ; L.C., p. 394-395.) Les réserves sur la critique biblique se lisent dans les pages précédentes.

30. F. Rinaldi, Lettre aux salésiens, 24 septembre 1928, dans *Atti* 46, p. 694-695.

31. *Regolamento di Vita Apostolica*, 1986, art. 33, § 2 ; art. 37, § 2.

32. "Valorizzare la Parola di Dio è un forte aiuto a superare le situazioni di indebolimento della fede e di difficoltà a ricostruire il clima di certezze soprannaturali caratteristico di Mornese. L'ascolto e la meditazione della Parola di Dio sono il quotidiano incontro con "la sovraeminente scienza di Gesù Cristo". In una Chiesa che ringiovanisce e ritrova le sue sorgenti nella lectio divina dobbiamo, individualmente e comunitariamente, lasciarci illuminare, guidare, interpellare dalla Parola. Nella misura in cui essa avrà il suo giusto posto di ascolto, di accoglienza e di celebrazione nella comunità, questa si rinnoverà nella comunione e nello slancio per la sua missione evangelizzatrice. La Parola di Dio arriva a noi carica di provocazioni concrete : leggerla con venerazione, penetrarla nello Spirito Santo,

interiorizzarla - "pregare la Parola di Dio" - è accettare le sue sollecitudini ad una conversione sincera e radicale." (Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice, *Capitolo Generale XVII. Atti*, Roma, 1982, p. 67-68.)

33. "Desideri di guarire, non è vero. - Non tanto : desidero di fare la volontà di Dio. Queste ultime parole fecero conoscere il Gavio per un giovane di non ordinaria pietà" (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, 1859, chap. 17, p. 86.)

34. "Nulla ci conforta in questi istanti fuorchè il pensiero che così volle Iddio, il quale infinitamente buono nulla fa che non sia giusto, sapiente e santo. Quindi rassegnati chiniamo riverenti la fronte e adoriamo i suoi alti consigli." (M. Rua, *Circulaire*, Turin, 31 janvier 1888 ; L.C., p. 1.)

35. *Traité de l'amour de Dieu*, livre VIII, chap. VI ; *Oeuvres*, t. V, p. 74.

36. "Tutti sanno che la Regola è la volontà di Dio e chi si oppone alle Regole, si oppone al Superiore e a Dio stesso" (Conférence du 3 février 1876, in MB XII, 81.)

37. *Traité de l'amour de Dieu*, livre VIII, chap. X ; *Oeuvres*, t. V, p. 89.

38. *Ibidem*, livre IX, chap. IV ; *Oeuvres*, t. V, p. 119.

39. "Frutto. La confidenza in Dio non esclude la nostra cooperazione, perciò facciamo quanto dal nostro canto possiamo, e il Signore farà colla sua grazia quello che noi non possiamo." (*Il Cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà ...*, Turin, Paravia, 1848, p. 227.)

40. Formules empruntées à M. Rondet, "Dieu a-t-il sur chacun de nous une volonté particulière ?", dans *Christus* 144, octobre 1989, p. 392-399.

Directeur

Le directeur salésien, premier responsable de la communauté

Chez les frères mineurs franciscains, le supérieur de la communauté religieuse locale est dénommé gardien ; dans la Compagnie de Jésus, il est appelé recteur ; parmi les disciples de don Bosco, il reçoit le titre de directeur chez les salésiens et de directrice chez les filles de Marie auxiliairice. "Le supérieur de chaque communauté locale prend le nom de directeur", disent les constitutions salésiennes récentes.¹ "A chaque communauté est préposée comme Directrice une professe perpétuelle", édictent celles des filles de Marie auxiliairice.² Dans la société humaine, le titre n'est jamais indifférent à la fonction exercée. D'un directeur, on attend qu'il dirige.

Ce rôle a toujours préoccupé les instances supérieures des deux congrégations, en particulier celle des salésiens, dans laquelle une tendance apparemment incoercible en divers endroits a été, surtout depuis le début du vingtième siècle, de le réduire à la gestion d'oeuvres de bienfaisance sociale³. La vie spirituelle des communautés en a certainement pâti. Un confrère prêtre, victime de cet état de choses, m'écrivait un jour : "Je ne trouve plus d'instance de partage fraternel au sens très large et très profond : plus de confesseurs, qui soient formateurs de spiritualité ; plus de directeurs, avec des qualités de responsables, de guides spirituels, c'est la mort 'belle' des rendements de compte." Il est vrai que la distinction entre l'oeuvre et la communauté, qui s'établit ici et là, pourrait faciliter un retour à la tradition des origines, trop souvent oubliée ou plus simplement ignorée, malgré des instructions répétées de l'autorité générale salésienne, notamment de don Rua, don Albera, don Ricaldone et don Viganò, qui ont insisté sur la responsabilité du directeur en matière de vie religieuse.⁴

Le directeur a autorité sur la communauté, son titre le rappelle opportunément. Toutefois la "personnalisation" et la "socialisation" égalitaires, pour reprendre le langage de don Viganò sur les signes des temps contemporains⁵, en font maintenant de préférence le "premier responsable" au sein de communautés salésiennes, dont tous les membres sont "corresponsables". A lire les constitutions des deux instituts religieux rénovées à la suite de Vatican II, la tendance l'a mieux emporté chez les filles de Marie auxiliairice que chez les salésiens. Dans un souci évident de participation et d'égalité, elles n'ont pas donné le même relief que les salésiens à l'autorité de la supérieure locale. L'un et l'autre recueil ont intitulé leur chapitre constitutionnel : "Le service de l'autorité dans la communauté locale"⁶. Pour l'ouvrir, les salésiens, conformément au Droit Canonique (can. 608), ont défini cette communauté locale : un ensemble de confrères menant une vie commune en unité d'esprit "sous l'autorité du supérieur" et oeuvrant en corresponsabilité pour la mission apostolique⁷ ; tandis que les salésiennes, dans leur description de cette même communauté, signalaient simplement en finale qu'à chacune d'elles, "réunie au nom du Seigneur pour un

dessein d'amour et de salut", avec des religieuses s'acquittant en corresponsabilité de leur engagement apostolique, "est préposée comme Directrice une professe perpétuelle", comme il a été dit ci-dessus.⁸ On apprendra dans d'autres chapitres constitutionnels, que le directeur salésien est certes "frère parmi des frères", mais parmi des frères "qui reconnaissent sa responsabilité et son autorité"⁹ ; alors que, de la directrice, "soeur entre les soeurs", "avec une responsabilité spécifique d'animation et de guide"¹⁰, on comprend qu'elle "exerce le service de l'autorité" à la suite d'autres services, en particulier celui d'être "lien d'union entre ses soeurs", parmi lesquelles on la considère comme "première responsable de la vie religieuse, des oeuvres apostoliques et de l'administration des biens dans la fidélité à l'esprit de l'Institut"¹¹. L'insistance sur l'union est au reste dans le droit fil de l'ancienne tradition salésienne, on le verra dans un instant.

Le directeur, centre de la communauté religieuse

Don Bosco tenait à ce que le directeur fût toujours, à l'image du recteur pour l'ensemble de la congrégation, le principe unificateur de sa communauté en même temps que le garant de son caractère salésien. Le 3 février 1876, à l'occasion d'une assemblée générale des directeurs, il lui arriva de dire sans apparemment beaucoup craindre le centralisme honni en d'autres temps et en d'autres lieux : "Que parmi nous le supérieur soit tout. Que tous donnent la main au recteur majeur, le soutiennent, l'aident de toute manière, que tous constituent autour de lui un cercle dont il soit l'unique centre. Le recteur majeur a les Règles, qu'il ne s'en départisse jamais. Autrement, le centre ne serait plus unique, mais double : il y aurait le centre des Règles et le centre de sa volonté. Il faut qu'au contraire le recteur incarne pour ainsi dire les Règles, que les Règles et le recteur majeur soient comme une même chose. Ce qui advient pour le recteur majeur par rapport à toute la société doit se réaliser pour le directeur dans chaque maison. Il doit ne faire qu'un avec le recteur majeur, et tous les membres de sa maison ne doivent faire qu'un avec lui. Il doit aussi en quelque sorte incarner les Règles en lui-même."¹²

La communauté locale est chargée de donner dans un lieu déterminé une forme concrète à la mission salésienne. Si nous suivons don Bosco, "le directeur est celui qui assure le lien officiel entre la communauté en mission d'une part, et, d'autre part, les supérieurs majeurs (et, à travers eux, la société salésienne tout entière), l'Eglise hiérarchique et Dieu lui-même, dont il est le délégué et le représentant. Le directeur est le premier responsable de l'authenticité salésienne de la communauté, de sa fidélité au charisme salésien." Le directeur salésien est le centre d'unité de la "maison", confrères et jeunes, communauté et oeuvre, pris en bloc.¹³

Ce centre, qui n'a rien d'un soliveau, est bien vivant au triple titre de "Père, Maître et Supérieur", selon le compte rendu de congrès tenus sous la présidence de don Rinaldi¹⁴. Ce rôle multiple requiert de lui une résidence constante dans la communauté. Un directeur, qui, même sous d'honorables prétextes et, à plus forte raison, sans eux, multiplierait les temps d'absence, altérerait de ce fait le fonctionnement de l'ensemble. La faute serait grave. Ici,

nous commençons de rencontrer don Rua. "Le directeur doit être le centre de tout, le moteur d'où part toute force," mandait-il aux inspecteurs et aux directeurs.¹⁵ Les constitutions salésiennes résumeront ses tâches dans la phrase : "Il est le premier responsable de la vie religieuse, des activités apostoliques et de l'administration des biens."¹⁶ Toutes trois sont importantes, mais, écrivait encore don Rua, s'il est un ordre à établir entre elles, "la chose la plus décisive à inculquer (aux directeurs) est que leur préoccupation spéciale doit être de bien diriger leurs confrères, prêtres, clercs et laïcs [...] Le grand inconvénient provoqué par le manque de personnel adapté est que, parfois, les directeurs se mettent eux-mêmes à travailler directement auprès des jeunes { ... } et, en conséquence, ne trouvent plus de temps pour se consacrer au bien des confrères, recevoir leurs redditions de compte, leur faire les conférences voulues, les diriger, les former. C'est là une grave erreur et, par suite, une grande ruine pour la congrégation [...] La règle ordinaire, c'est que le directeur doit exercer une influence indirecte sur les élèves, par l'intermédiaire de son personnel, et une influence directe sur le personnel"¹⁷. Faut-il préciser que don Rua, en parlant de la sorte, ne pensait d'aucune manière à interdire les relations, certainement très directes pour lui comme pour don Bosco, du directeur salésien avec ses élèves sur la cour de récréation et lors du mot du soir ? Ces relations, qui impliquent une présence constante, ont toujours été essentielles en éducation salésienne.¹⁸ On ne considérera ici que la seule fonction religieuse du directeur salésien.

La fonction spirituelle du directeur salésien dans sa communauté

Dans la maison salésienne traditionnelle, la communauté s'étend à l'ensemble du personnel, salésien ou non, ainsi qu'aux élèves. Pour ne pas dériver exagérément, concentrons-nous ici sur la communauté religieuse proprement dite. Le directeur est le premier responsable de la vie religieuse de ses membres.

Le directeur ou la directrice s'acquittent de cette mission premièrement par l'exemple qu'ils donnent à leurs frères ou à leurs soeurs. Cela allait de soi pour don Rua et don Albera, selon lesquels le directeur, pour être un véritable maître, devait d'abord être un modèle. "Pour éloquente que puisse paraître notre parole, si grand soit l'enthousiasme qu'elle paraisse susciter chez nos auditeurs, elle resterait lettre morte, si ceux qui nous entendent pouvaient nous répéter le reproche connu : *Medice, cura teipsum*, Médecin, soigne-toi toi-même ! ou bien : *Qui alios doces, teipsum non doces*, Toi qui enseignes autrui, tu ne t'apprends rien à toi ! écrivait le premier aux inspecteurs et aux directeurs d'Amérique (...) Quel malheur pour nous si, soucieux d'aider nos subordonnés à déraciner de leurs coeurs les mauvaises herbes, nous laissons nos défauts jeter dans le nôtre de profondes racines et ce coeur devenir semblable au champ du paresseux ! Que Dieu ne permette pas que, continuellement occupés à encourager les autres sur le sentier de la vertu, nous oublions la stricte obligation, contractée le jour de l'émission de nos saints vœux, de progresser sans cesse en perfection ! Oh ! persuadons-nous bien que plus un directeur s'emploie à progresser lui-même dans la vertu, plus son ministère sacerdotal sera fécond, et plus seront abondants les fruits spirituels de sa sage direction."¹⁹

Ensuite, comme on vient de le lire, le directeur "guide" et "anime" (verbes qu'un âge de "corresponsabilité" et de "non-directivité" a préférés à "dirige") la vie spirituelle de ses frères. Il le fait, chez les salésiens, avec le charisme sacerdotal aujourd'hui obligatoirement attaché à la fonction.²⁰ "Le supérieur oriente, guide et encourage, faisant un usage discret de son autorité," disent les constitutions salésiennes rénovées.²¹ Le directeur salésien est "maître et guide de sanctification", écrivait don Viganò²². Selon les constitutions de 1982 des salésiennes, "la Directrice est dans sa communauté soeur parmi les soeurs, avec une responsabilité spécifique d'animation et de guide"²³. Dans cette proposition, la qualification nullement indifférente de "spécifique" précise qu'animer et guider est propre à la fonction de directrice. Chez les salésiens, la première tâche du directeur est, à la même époque, "d'animer la communauté pour qu'elle vive dans la fidélité aux constitutions et croisse dans l'unité." Mais veiller à l'ensemble ne suffit pas, le directeur a aussi, selon leurs constitutions, "une responsabilité directe vis-à-vis de chaque confrère". Cette responsabilité consiste à "l'aider à réaliser sa vocation personnelle et à le soutenir dans le travail qui lui est confié"²⁴.

Don Rua avait grandement à coeur la qualité de la vie spirituelle des religieux. "Rappelons-nous que nos chers confrères se sont faits salésiens avant tout pour leur propre sanctification, comme le dit la sainte Règle, qui donne pour fin primaire à notre Pieuse Société la sanctification de ses membres. En conséquence, la première, la toute première obligation d'un directeur est exactement d'avoir grand soin du personnel salésien."²⁵

Le directeur salésien doit donc promouvoir la vie de prière communautaire et veiller à l'exactitude de chacun dans ses pratiques de piété. La pratique des vœux par les siens tombe d'une certaine manière sous sa responsabilité. En conséquence, il a le devoir d'aviser et de corriger, quoique toujours avec un grand sens paternel, sans amertume et jamais en public. Le rôle de promoteur spirituel, qui lui incombe, est à comprendre dans un sens profond, de dynamisme de l'amour de Dieu tendant à la "perfection". Le directeur s'offre à chacun comme guide intime pour la direction spirituelle, dans le respect des consciences, mais, si possible, jusqu'à l'ouverture de coeur, selon le désir de don Bosco, pour qui "le directeur était le confesseur-né de ceux qui appartiennent à la congrégation"²⁶.

Le colloque spirituel du directeur avec le religieux

Dans l'ancienne tradition salésienne, l'entretien proprement dit de direction a été appelé *rendiconto*, c'est-à-dire reddition de compte ou compte rendu²⁷. Le mot et le contenu dataient de don Bosco dès la deuxième édition (1877) de son introduction aux constitutions salésiennes. On y lisait que le *rendiconto* devait être "au moins mensuel" et que "les points principaux" sur lesquels il porterait seraient : "1. La santé. 2. Les études. 3. Si l'on peut bien s'acquitter de ses occupations et quelle diligence on y apporte. 4. Si l'on peut faire commodément ses pratiques religieuses et avec quelle diligence on s'en acquitte. 5. Comment on se comporte durant les prières et les méditations. 6. Avec quelle fréquence et quelle dévotion on s'approche des sacrements. 7. Si l'on observe ses

voeux, et si l'on n'éprouve pas de doute sur sa vocation. Mais bien noter que le *rendiconto* ne porte que sur le for externe, qu'il ne s'agit pas de (matière à) confession, à moins que le confrère ne l'expose lui-même pour son bien spirituel. 8. Si l'on éprouve des peines ou des troubles intérieurs, ou encore de l'aversion envers quelqu'un. 9. Si l'on a connaissance de quelque désordre auquel remédier surtout s'il s'agit d'empêcher l'offense de Dieu."²⁸ La régularité mensuelle et le schéma de l'entretien, bientôt déterminés dans une disposition constitutionnelle, furent contraignants jusqu'au lendemain de Vatican II, comme en témoignait encore l'article 48 des constitutions de 1966. Puis la règle s'assouplit considérablement. Dans les constitutions rénovées de 1984, le compte rendu mensuel devint un "dialogue" "fréquent" et "fraternel" du religieux avec son directeur. Il y parlait en toute confiance de sa vie et de ses activités, et, si cela lui convenait, de sa "situation de conscience"²⁹. Les règlements contemporains récupéraient de leur mieux les anciennes prescriptions. Ils disaient : "Dans un climat de confiance, chaque confrère rencontrera fréquemment son directeur et l'informerá de l'état de sa santé, de la marche de son travail apostolique, des difficultés qu'il rencontre dans sa vie religieuse et la pratique de la charité fraternelle, ainsi que de tout ce qui peut contribuer au bien des personnes et de la communauté"³⁰. Au temps de la corresponsabilité, le directeur s'effaçait derrière le guide, et le colloque fraternel supplantait le compte rendu au supérieur religieux.

Les filles de Marie auxiliaire ont consacré au colloque de chaque religieuse avec sa supérieure un article constitutionnel fervent, bien enraciné dans la tradition de leur institut. Il en dit l'utilité et sa périodicité mensuelle y est clairement décrétée : "La rencontre de chacune d'entre nous avec sa supérieure est un moment privilégié pour renforcer la communion fraternelle, découvrir la volonté de Dieu et faire pénétrer l'esprit de l'institut dans la vie quotidienne. Cet entretien aura lieu chaque mois dans un climat de foi et de charité, de confiance réciproque, de loyauté et de discrétion absolue (*segretezza*). Ainsi vécu, le colloque deviendra - selon l'intention de don Bosco - un élément indispensable à la croissance personnelle et communautaire de notre identité de filles de Marie auxiliaire."³¹

L'exhortation de Vatican II aux supérieurs : "Ils exerceront l'autorité dans un esprit de service pour leurs frères, de manière à exprimer l'amour que le Seigneur a pour eux" (*Perfectae caritatis*, n. 14), a été enregistrée dans le monde salésien, où, au reste, le directeur n'a, pour l'entendre, qu'à correspondre aux sages leçons de don Bosco³². Il se présente à ses frères, beaucoup plus que comme supérieur et maître, "avec la simplicité et l'affection d'un frère et d'un ami", pour reprendre les formules de don Albera lors de son entrée en charge de recteur majeur.³³ Sa direction n'est pas paternaliste. Elle exige une belle collection de qualités. Le bon directeur salésien est homme de Dieu, humble, détaché, capable de supporter, de pardonner, d'encourager, en somme de se faire aimer.³⁴

1. "Il superiore di ciascuna comunità locale prende il nome di direttore" (Constitutions SDB, art. 176.) En France, dans les écoles salésiennes, on lui donne (peut-être abusivement) le titre de "supérieur", pour éviter toute confusion avec le chef d'établissement, dénommé officiellement "directeur".

2. "Ad ogni comunità è preposta una professa di voti perpetui come Direttrice" (Constitutions FMA, art. 163.)

3. Le 21ème chapitre général des salésiens le regrettait encore en 1978 quand il recommandait de maintenir cette gestion à sa quatrième et dernière place, après le service de l'unité et de l'identité salésienne, la guidance pastorale de la mission salésienne, l'orientation des tâches d'éducation et de promotion (CG21, n. 52-53.)

4. Voir en particulier les *Ricordi confidenziali ai direttori* de don Bosco, les circulaires de don Rua, 24 août 1894, 25 avril 1901, 19 mars 1902 et 1^{er} novembre 1906 ; le *Manuale del Direttore* de don Paolo Albera (1915) ; la lettre circulaire du même don Albera datée du 23 avril 1917 aux inspecteurs et aux directeurs ; le *Resoconto dei Convegni tenuti dai Direttori Salesiani a Valsalice nell'estate del 1926* (sous la présidence de don Rinaldi), dans *Atti* 36, 24 septembre 1926, p. 484-495 ; la lettre de don Egidio Viganò à propos de "l'animazione del direttore salesiano", in *Atti* 306, octobre-décembre 1982, p. 3-30 ; le livret présenté par don Egidio Viganò *Il Direttore salesiano. Un ministero per l'animazione e il governo della comunità locale* (Rome, éd. S.D.B., 1986) ; et, à leur suite, les études sur "le directeur salésien selon don Bosco et notre tradition" et "le directeur animateur de la communauté" de Joseph Aubry, dans *Avec Don Bosco vers l'an 2000* (Rome, 1990), p. 300-334.

5. Voir l'Introduction, ci-dessus, p. 24.

6. "Servizio dell'autorità nella comunità locale" (Constitutions SDB, art. 175-186) ; "Il servizio di autorità nella comunità locale" (Constitutions FMA, art. 163-170).

7. "La comunità locale è composta da confratelli che abitano in una casa legittimamente eretta e fanno in essa vita comune in unità di spirito sotto l'autorità del superiore, operando corresponsabilmente per la missione apostolica" (Constitutions SDB, art. 175).

8. "Ogni nostra comunità è adunata nel nome del Signore per un disegno di amore e di salvezza. Vive in una casa legittimamente costituita e si organizza secondo le Costituzioni e le esigenze della missione. Le suore che vi sono chiamate dall'obbedienza svolgono corresponsabilmente l'impegno apostolico ricevuto dall'Istituto a servizio delle giovani nella Chiesa particolare. Ad ogni comunità è preposta una professa di voti perpetui come Direttrice." (Constitutions FMA, art. 163.)

9. "E' al centro della comunità, fratello tra fratelli, che riconoscono la sua responsabilità e autorità" (Constitutions SDB, art. 55).

10. Voir : "La Direttrice è nella comunità sorella tra le sorelle, con una specifica responsabilità di animazione e di guida" (Constitutions FMA, art. 52).

11. "La Direttrice è vincolo di unione fra le sorelle e favorisce l'apertura della comunità all'ispettoria, all'Istituto e alla Chiesa. E' la prima responsabile della vita religiosa, delle opere apostoliche e dell'amministrazione dei beni nella fedeltà allo spirito dell'Istituto. Esercita il servizio di autorità secondo le Costituzioni ... " (Constitutions FMA, art. 164.)

12. "Tra di noi il Superiore sia tutto. Tutti diano mano al Rettor Maggiore, lo sostengano, lo aiutino in ogni modo, si faccia da tutti un centro unico intorno a lui. Il Rettor Maggiore poi ha le Regole ; da esse non si diparta mai, altrimenti il centro non resta più unico, ma duplice, cioè il centro delle Regole e quello della sua volontà. Bisogna invece che nel Rettor Maggiore quasi s'incarnino le Regole : che le Regole ed il Rettor Maggiore siano come la stessa cosa. Ciò che avviene pel Rettor Maggiore riguardo a tutta la Società, bisogna che avvenga pel Direttore in ciascuna casa. Essa deve fare una cosa sola col Rettor Maggiore e tutti i membri della sua casa devono fare una cosa sola con lui. In lui ancora devono essere come incarnate le Regole." (MB XII, 81.)

13. J. Aubry, *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, p. 303.

14. Idée développée dans le deuxième thème du *Resoconto dei Convegni* de directeurs salésiens de l'été 1926, in *Atti* 36, p. 484-495.

15. "Il direttore deve essere il centro di tutto, il motore da cui parte ogni forza" (M. Rua, *Lettre aux inspecteurs et aux directeurs*, 25 avril 1901 ; L. C., p. 266.)

16. "Egli è il primo responsabile della vita religiosa, delle attività apostoliche e dell'amministrazione dei beni." (Constitutions SDB, art. 173).

17. "Il punto più culminante da inculcarsi ai direttori si è che la cura loro speciale dev'essere d'indirizzare bene i confratelli e preti e chierici e laici [...] Il grande inconveniente prodotto dalla mancanza di personale adatto è che, alle volte, i direttori medesimi si mettono a lavorare direttamente coi giovani [...] e intanto non si trova il tempo per coltivare i confratelli, ricevere i rendiconti, far loro le debite conferenze, vedere se abbisognino di qualche cosa, dirigerli, formarli. Questo è un grave sbaglio e perciò una grande rovina per la Congregazione. [...] il direttore deve per regola ordinaria influire sugli allievi indirettamente, cioè per mezzo del suo personale ed influire direttamente sul personale." (M. Rua, *Lettre aux inspecteurs*, 25 décembre 1902, L.C. p. 301-303).

18. Voir, *ci-dessous*, les articles Education religieuse et Système préventif.

19. "Per quanto eloquente potesse parere la nostra parola, per quanto entusiasmo paresse eccitare ne' nostri uditori, ella rimarrebbe infruttuosa, se coloro che ci ascoltano potessero ripeterci il noto rimprovero : *Medice, cura teipsum*, o quelle altre parole : *Qui alios doces, teipsum non doces* ! (...) Che sventura per noi se, intenti ad aiutare i nostri dipendenti a sradicare dal loro cuore le erbe cattive, noi lasciassimo che i nostri difetti mettessero profonde radici, che il nostro cuore divenisse simile al campo del pigro ! Dio non permetta che, occupati continuamente a spingere innanzi gli altri nel sentiero della virtù, dimentichiamo la stretta obbligazione, contratta nel giorno in cui emettemmo i santi voti, di avanzarci ognora nella perfezione. Oh ! persuadiamoci bene che più un Direttore si studia di progredire egli stesso nella virtù, più sarà fecondo il suo ministero sacerdotale, e più saranno abbondanti i frutti spirituali della sua saggia direzione." (M. Rua, *Lettre aux inspecteurs et aux directeurs d'Amérique*, 24 août 1894 ; L. C., p. 110.) Pour don Albera, voir sa lettre du 23 avril 1917 aux inspecteurs et aux directeurs, intitulée : "Consigli ed avvisi per conservare lo spirito di D. Bosco in tutte le Case", dont le premier intertitre est : "Modelli e Maestri", in P. Albera, L. C., p. 215.

20. Constitutions SDB, art. 177. Don Egidio Vigano' a consacré au charisme sacerdotal du directeur sa lettre aux salésiens du 16 juillet 1982, L. C., p. 443-465.

21. "Il superiore orienta, guida e incoraggia, facendo un uso discreto della sua autorità" (Constitutions SDB, art. 65).

22. "Maestro e guida di santificazione", in *Lettre aux salésiens*, 16 juillet 1982 ; L.C., p. 457-462.

23. Voir, *ci-dessus*, n. 10..

24. "Suo primo compito è animare la comunità perchè viva nella fedeltà alle Costituzioni e cresca nell'unità. Coordina gli sforzi di tutti tenendo conto dei diritti, doveri e capacità di ciascuno. Ha responsabilità diretta anche verso ogni confratello : lo aiuta a realizzare la sua personale vocazione e lo sostiene nel lavoro che gli è affidato" (Constitutions SDB, art. 55 bc.).

25. "Ricordiamoci che i nostri cari Confratelli si sono fatti salesiani anzitutto per conseguire la propria santificazione, come si esprime la santa Regola, che pone come fine primario di nostra Pia Società la santificazione de' suoi membri. Perciò il primo, il primissimo obbligo di un Direttore è appunto questo, di aver molta cura del personale salesiano." (M. Rua, *Lettre aux inspecteurs et aux directeurs salésiens*, 25 avril 1901 ; L.C., p. 260.)

26. D'après un mémoire de don Lemoyne sur les exercices spirituels de 1873, reproduit en MB X, 1094. On sait qu'un décret romain de 1901 a interdit aux supérieurs religieux de confesser leurs subordonnés.

27. La formule française "rendement de compte" est un italianisme. Sur le *rendiconto* traditionnel, voir surtout la longue circulaire de don Pietro Ricaldone, 24 juillet 1947, dans *Atti* 142, 112 p.

28. "I punti principali su cui devono versare i rendiconti sono questi : 1. Sanità. 2. Studii. 3. Se si possono disimpegnar bene le proprie occupazioni e qual diligenza si mette in esse. 4. Se s'abbia comodità d'adempiere le pratiche religiose e qual diligenza si pone in eseguirle. 5. Come si diporti nelle orazioni e nelle Meditazioni. 6. Con qual frequenza e divozioni si vada ai Sacramenti. 7. Come si osservano i voti, e se non vi siano dubbi in fatto di vocazione. Ma si noti bene che il rendiconto si raggira solamente in cose esterne e non di

confessione, a meno che il socio ne facesse egli stesso argomento per suo spirituale vantaggio. 8. Se abbia dei dispiaceri o perturbazioni interne, od astio per qualcuno. 9. Se conosce qualche disordine cui porre rimedio specialmente quando si tratta d'impedire l'offesa di Dio." (*Regole o Costituzioni ...*, 1877, p. 24).

29. "Fedele alla raccomandazione di Don Bosco, ogni confratello s'incontra frequentemente con il proprio superiore in un colloquio fraterno. E' un momento privilegiato di dialogo per il bene proprio e per il buon andamento della comunità. In esso parla con confidenza della sua vita e attività e, se lo desidera, anche della sua situazione di coscienza." (*Constitutions SDB*, art. 70.)

30. "In un clima di fiducia ogni confratello si incontra frequentemente con il direttore e gli manifesti lo stato della propria salute, l'andamento del lavoro apostolico, le difficoltà che trova nella vita religiosa e nella carità fraterna, e tutto ciò che può contribuire al bene dei singoli e della comunità" (*Regolamenti SDB*, 1984, art. 49.)

31. "Momento privilegiato per rafforzare la comunione, scoprire la volontà di Dio e approfondire nella vita pratica lo spirito dell'Istituto, è il colloquio personale che ognuna di noi avrà con la sua Superiora. Questo incontro si svolgerà mensilmente, in un clima di fede e di carità, di reciproca fiducia, lealtà e segretezza. Così attuato il colloquio diverrà - secondo il pensiero di don Bosco - elemento insostituibile per la crescita personale e comunitaria nella nostra identità di Figlie di Maria Ausiliatrice." (*Constitutions FMA*, art. 34.) Voir aussi : "Si dedichi (la direttrice) con particolare sollecitudine agli incontri personali e promuova nella comunità validi rapporti fraterni. Oriente e stimoli le sorelle per una risposta sempre più consapevole alla vocazione" (*ibidem*, art. 52).

32. Voir ses *Ricordi confidenziali ai direttori* qui, dans leur première version, étaient destinés au seul don Rua, premier directeur de maison.

33. "Io mi presento a voi non già col linguaggio d'un superiore e di un maestro, bensì colla semplicità e coll'affetto d'un fratello e di un amico". (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 25 janvier 1911 ; L.C., p. 8.)

34. C'est l'une des conclusions de J. Aubry dans *Avec don Bosco vers l'an 2000*, p. 314.

Direction spirituelle

La direction spirituelle des adultes dans la famille salésienne

Par vocation, les disciples de don Bosco se consacrent à l'éducation des jeunes. La direction spirituelle de la jeunesse leur incombe donc. Ils ont pu en déduire que celle des adultes ne les concernait pas. Dans ce cas ils se trompaient, car, dans leurs rangs, les modèles - simples, si l'on veut, mais authentiques, - de direction spirituelle d'adultes ne manquaient pas. Au reste, il fallait diriger religieux salésiens et religieuses salésiennes dans leur vie spirituelle.¹ Peu à peu, depuis don Rua et don Albera, mais surtout à partir de Vatican II et sous le rectorat de don Viganò, la réflexion sur la nécessité ou, tout au moins, l'opportunité de la direction spirituelle pour la maturation chrétienne des personnes et des communautés, sur ses modalités et sur ses auteurs, s'est approfondie. En 1983, à Rome et dans la maison générale des salésiens, une semaine de spiritualité fut consacrée à "la Direction spirituelle dans la Famille salésienne"². Le thème provenait de l'étreinte spirituelle du recteur Viganò pour cette année-là, qui était ainsi formulée : "Développons la maturation chrétienne des personnes et des communautés en renouvelant et en intensifiant selon un style salésien l'expérience formatrice de la direction spirituelle."³ Quelques convictions sur la définition de la direction, sur son style salésien, sur son contenu et sur la personne du directeur, émergent de ces études successives.

Essai de définition de la direction spirituelle

La famille salésienne ne craint pas l'expression "direction spirituelle", où beaucoup autour d'elle ont lu ou lisent encore une menace pour la liberté des "dirigés". La figure du directeur ou du maître spirituel recèle en effet quelque chose de contradictoire. Apparemment ce personnage étouffe celui qu'il prétend faire mieux vivre. Du reste, aux opposants toute direction paraît suspecte. Ils critiquent à juste titre diverses formes traditionnelles de direction, qui, en exigeant une parfaite soumission au directeur, engendrent chez le dirigé une intolérable hétéronomie dans un monde, le nôtre, qui magnifie l'initiative, la créativité et le libre développement de la personnalité. Songez que la docilité imposée au dirigé est allée jusqu'au vœu d'obéissance au directeur.

Mais la direction spirituelle salésienne ne se croit pas concernée par ces contradicteurs. Là au moins où la méthode de don Bosco est appliquée, les relations nécessairement amicales et donc plutôt égalitaires entre directeur et dirigé permettent de traduire mentalement et sans problème "direction spirituelle" par "accompagnement spirituel", expression qui réunit beaucoup de suffrages à la fin du vingtième siècle.⁴ Don Bosco ne se proclamait pas le père de ses fils salésiens, alors qu'il l'était vraiment. Plus qu'un père et un maître, le directeur salésien est, comme l'assistant, un frère et un guide amical. "Certains s'interrogent, écrivait un moine de la génération de 1968 : le maître ne devrait-il pas renoncer à

la référence au type parental et adopter un type fraternel ?"⁵ Les abbés des monastères bénédictins resteront des pères, auxquels les moines continueront de s'abandonner avec une confiance de fils, dans la certitude qu'en eux se manifeste la tendre et exigeante paternité de Dieu. Mais diverses sont les maisons dans l'Eglise du Christ. Quant à elle, la tradition salésienne encourage à répondre positivement au moine de 1968. L'accompagnement fraternel, qui ne nuit d'aucune manière à l'épanouissement personnel du dirigé et préserve sa liberté, a ses faveurs. Mieux, il contribue à cet épanouissement. La tradition salésienne ignore l'autoritarisme et les systèmes dictatoriaux. Quitte à la colorer à sa façon, elle maintient donc, avec beaucoup d'autres, une expression empruntée à la tradition chrétienne. Dans un monde en évolution, où, de fait, le "directeur" s'efface de plus en plus derrière le "conseiller", elle éprouve d'ailleurs beaucoup moins qu'hier des raisons d'en craindre les interprétations autoritaires.⁶

La réflexion commune a amené la famille salésienne à tenter une définition de la direction spirituelle, dite ici, en première approche, accompagnement dans la confiance et l'amitié. Il s'agit d'une aide médiate sacrée, qui s'origine dans l'Esprit Saint, a-t-elle conclu d'une petite dissertation théologique.⁷ Depuis la Pentecôte, l'Esprit Saint du Père et du Fils anime et guide toute l'Eglise Corps du Christ de deux manières liées entre elles en parfaite cohérence : directement par ses inspirations et ses motions intérieures et indirectement par les organes hiérarchiques et les communautés ecclésiales. L'Esprit Saint "habite" en chaque chrétien et le "conduit" (Romains 8, 14 ; 1 Corinthiens 3, 16). Il est l'unique directeur spirituel au sens plein de l'expression. L'attention et la docilité à l'Esprit sont donc fondamentales pour la maturation et la fécondité chrétiennes, ces bienfaits attendus d'une authentique direction. Mais l'Esprit ne guide pas le chrétien seulement de l'intérieur. Dans l'Eglise toute entière, qui est "sacrement universel du salut" et en lien avec la conduite d'ensemble de la hiérarchie, il l'éclaire et l'appuie aussi par la communauté dans laquelle ce chrétien est inséré et par des frères qui, soit par fonction, soit par charisme personnel, se révèlent capables de l'aider à "marcher selon l'Esprit" (Galates 5, 16). Le directeur spirituel, par sa fonction instrumentale d'assistance à l'intérieur de l'Eglise "mère", se situe dans ce contexte intermédiaire. Cette fonction fait de lui un humble serviteur et un collaborateur de l'Esprit. L'environnement communautaire peut certes contribuer efficacement au progrès d'une âme vers Dieu, et les amitiés spirituelles le favorisent naturellement.⁸ Toutefois, le groupe, même de bonne volonté, peinera à résoudre les problèmes de maturation personnelle qui se posent à cette âme. Sans être indispensable, la direction spirituelle s'avère dans ce cas au moins très utile. Don Rua la jugeait nécessaire à des religieux tenus par vocation d'avancer sur la route de la perfection et de travailler à leur sanctification. Bien peu s'en soucieraient, estimait-il, s'ils n'y étaient encouragés et soutenus par leurs propres supérieurs, c'est-à-dire par leurs directeurs spirituels attitrés. La confession régulière ne suffit pas, insistait-il dans une autre circonstance. Et encore, ni l'âge, ni la qualité sacerdotale ne dispensent le religieux de la reddition de compte, qui a tous les traits de la direction spirituelle.⁹

A partir de ces certitudes, la direction salésienne pourrait être définie : "L'action d'un chrétien compétent qui, au nom de Dieu et de l'Eglise, à travers le

dialogue personnel, aide utilement un frère en lui apportant la lumière et l'impulsion, qu'il ne trouve suffisamment ni en lui, ni dans son milieu, pour lui permettre de discerner la volonté de Dieu sur lui-même et de s'y conformer, afin de croître sûrement en sainteté personnelle et en efficacité ecclésiale."¹⁰

Le style salésien de la direction spirituelle

Don Bosco fut un éminent maître spirituel, non seulement des jeunes, mais de ses fils et confrères. Toute son action pastorale était destinée à disposer les âmes à la rencontre du Christ. Il se présentait pour cela en "ami de l'âme" qu'il dirigeait avant tout par la confession. On apprend de lui : la nécessité pratique d'une direction spirituelle régulière, le rôle privilégié du prêtre et du supérieur dans cette direction, ainsi qu'une méthode de direction simple, pratique, solide et "salésiennement" affectueuse, celle qu'appliquèrent ensuite divers fidèles disciples, tels que don Rua ou don Rinaldi. On se rappellera que, pour lui, la reddition de compte mensuelle de ses religieux à leurs directeurs constituait une authentique séance de direction spirituelle. Marie-Dominique Mazzarello, éducatrice de jeunes, puis supérieure générale des filles de Marie auxiliaire, assumait l'éducation profonde de ses sœurs par une véritable direction spirituelle. L'Esprit Saint la favorisait du don de discernement des esprits. Sa forte expérience personnelle lui permit de se faire l'"initiatrice" de ses sœurs sur le chemin de la sainteté salésienne. A partir de la confiance qu'elle suscitait, elle les aidait à faire la vérité sur elles-mêmes et à progresser ainsi dans la joie et la charité.

Il ressort de l'action de don Bosco et de mère Mazzarello dans leurs milieux particuliers, du Valdocco pour le premier et de Mornese pour la deuxième, que la direction spirituelle salésienne traditionnelle doit, pour une juste appréciation, être replacée dans un ensemble d'interventions formatrices communautaires ou particulières, liturgiques et dévotionnelles notamment, dont elle constitue de quelque façon, sinon, comme on le dit quelquefois, "la synthèse et le sommet", tout au moins l'occasion de rappels très opportuns.¹¹

La direction spirituelle des origines salésiennes était, comme celle des vieux ordres religieux, simple, sans techniques, à base d'amitié, de confiance et de liberté réciproque. Elle était aussi un peu ingénue, comme la prose de M. Jourdain qui en faisait sans le savoir. Des modèles ont cependant commencé de s'imposer. Parmi les meilleurs, l'histoire retient le bienheureux Filippo Rinaldi. La fille de Marie auxiliaire Maria Lanzio témoignait par expérience personnelle : "Sa direction spirituelle était simple, égale, salésienne au sens plein du terme, douce et forte en même temps, claire. Quelques minutes suffisaient à clarifier la situation de la conscience qui s'ouvrait spontanément au son de sa parole facile et bonne : on ne pouvait non seulement lui rien cacher, mais l'on voulait et pouvait lui dire tout. Ses conseils étaient brefs, mais toujours appropriés, ils se traduisaient en une résolution pratique et sûre, toujours orientée à former solidement et à extirper ce qui devait l'être. Plus qu'aux déficiences, il donnait grande importance à l'attitude habituelle de l'âme, il aidait à réparer ses faiblesses et conseillait les moyens aptes à la fortifier : mortification, humilité, sacrements, méditations, bonnes lectures."¹²

L'objet de la direction spirituelle

"La direction spirituelle, mes chers prêtres, écrivait le recteur Albera aux prêtres salésiens en 1921, ne doit pas être une affaire épisodique et changeante, mais un système unique et constant de conduite, à la fois théorique et pratique, qui soit apte à nous guider jusqu'à la sainteté." Et il dessinait un schéma de direction à l'intention des salésiens, directeurs spirituels de leurs confrères : "Le directeur spirituel a pour tâche de nous faire connaître ce que Dieu veut de nous, les vertus que nous devons pratiquer, les moyens auxquels nous devons recourir, les dangers contre lesquels nous devons nous prémunir pour ne pas manquer à notre vocation salésienne."¹³

Parfait, mais aussi un peu rapide au sentiment des psychologues de la fin d'un siècle devenu très soucieux de maturité humaine. On attend désormais du directeur qu'il *aide* par elle une personne jusqu'à la sainteté. La direction spirituelle doit être un geste d'assistance créatrice et libératrice du dirigé. Comparée à celle d'antan, la méthode de la direction évolue donc. Le but consiste toujours à promouvoir un processus de croissance dans le rapport avec Dieu. Mais, pour aboutir à la plénitude souhaitée de vie chrétienne, il convient de mobiliser, par le dialogue, toutes les forces disponibles du dirigé. Cela implique une meilleure prise de conscience par la personne de ses ressources spirituelles, des carences qui la conditionnent, de ses besoins, ainsi que des valeurs auxquels elle aspire et qui fondent ses raisons d'agir. Le processus de croissance doit développer non seulement la volonté, ou seulement l'intelligence, ou seulement le cœur, ou seulement l'action, mais toutes les fonctions psycho-affectives et spirituelles de la personne et exiger d'elle, par degrés successifs, tout ce qu'elle peut donner. Le directeur spirituel se doit en conséquence, estime-t-on : 1) d'accueillir et d'écouter attentivement le dirigé. Un climat de confiance augmente au maximum l'efficacité de la direction, 2) de faciliter l'auto-exploration personnelle du dirigé, la mise à jour sereine et la compréhension de ses réactions intimes, 3) de responsabiliser ce dirigé, qui tend fréquemment à expliquer son monde intérieur par le milieu et par les circonstances, 4) de le stimuler à l'engagement, et, pour cela, de définir avec lui les buts à atteindre et les chemins à parcourir.¹⁴ La Semaine de spiritualité de 1983 en a déduit que la "direction spirituelle" n'est pas seulement une intervention organisée dans les problèmes de "vie intérieure" d'une personne, mais qu'elle considère cette personne dans sa totalité et dans sa situation concrète, quoique sous l'angle de ses comportements d'"homme nouveau" et de fils de Dieu guidé par l'Esprit.

Fruits bigarrés de ses diverses réflexions sur la direction spirituelle d'autrefois et d'aujourd'hui, les conclusions de la Semaine ont aussi énuméré les "principaux contenus" de cette direction. Lisons. C'est : "une meilleure connaissance et acceptation de soi, le développement de la vie théologale, l'éducation à l'écoute de la Parole et à la prière, l'éradication des défauts et des obstacles à la charité, le discernement de la volonté de Dieu dans les situations diverses et les difficultés de la vie, le discernement de la vocation personnelle dans l'Eglise et la formation à un type déterminé de vie chrétienne, l'éducation au sens authentique de l'apostolat, le dépassement et l'utilisation des crises éventuelles, des

tentations ou des doutes, enfin la juste réponse aux appels particuliers de l'Esprit."¹⁵ Un beau désordre, mais générateur d'une complication seulement apparente. Car on retrouve sous cet entassement de formules le simple comportement de don Rinaldi avec ses dirigées ou encore les questions de don Giuseppe Cafasso à don Bosco, dont il fut le directeur spirituel entre l'ordination sacerdotale de 1841 et la mort de don Cafasso en 1860. La direction de don Cafasso ne concernait certainement pas la seule "vie intérieure" de ses dirigés. Don Bosco écrivait : "Don Cafasso fut mon directeur spirituel, et si j'ai fait quelque chose de bien, je le dois à ce digne ecclésiastique entre les mains de qui j'ai déposé chacune des décisions, chacune des recherches, chacune des actions de ma vie."¹⁶ Sa biographie en témoigne, ce dirigé cherchait, guidé par un prudent directeur, à répondre le mieux possible à la volonté de Dieu en fonction de ses capacités, de ses dispositions et de ses goûts successifs.

Les compétences nécessaires au directeur spirituel

Il reste à dire quelques mots des qualités et des compétences nécessaires au directeur spirituel. Lors de la semaine de spiritualité de 1983, on tenta de les déterminer, avant de conclure sur la formation qu'il convenait d'assurer au directeur.¹⁷ Car la famille salésienne demande des directeurs spirituels. Le Règlement de Vie Apostolique des coopérateurs salésiens n'affirme-t-il pas que, si "le coopérateur est le premier et le principal responsable de sa propre formation", dans sa conviction qu'elle requiert "de la docilité à l'Esprit Saint", "il donne de l'importance à la vie de prière et à la direction spirituelle" ?¹⁸ Où trouver cette direction ? Certes, le subconscient collectif reporte sur des personnages, comme les psychologues ou les gourous, la crainte vénératrice que l'on a portée en d'autres temps à certains maîtres. On cherche donc un peu au hasard. Mais, interrogeait avec quelque angoisse le recteur majeur Vecchi en 1998, "si quelqu'un, un jeune spécialement, s'intéressait à notre spiritualité et en voulait connaître le parcours, les éducatrices et les éducateurs salésiens sont-ils capables de l'orienter, de lui servir de guides, de lui en indiquer les aspects, les pas et les étapes avec la liberté, mais aussi avec l'efficacité et la clarté requises ?"¹⁹ La Famille salésienne doit sécréter en elle-même des maîtres spirituels.

Il conviendrait de ne pas exagérer les difficultés d'un rôle qui, à y regarder d'un peu près, n'est pas seulement celui du prêtre directeur de communauté salésienne, chargé de recevoir ce que l'on appelait autrefois les "redditions de compte", mais aussi celui de la directrice de communauté de filles de Marie auxiliaire et de la responsable locale des Volontaires de Don Bosco.²⁰ Le monopole sacerdotal de la direction, qui s'imposait hier, est aujourd'hui battu en brèche. Les règlements des Volontaires demandent aux responsables locales d'entendre leurs compagnes en des "colloques fraternels de formation", destinés à vérifier "leur fidélité aux constitutions sur ce qui touche au témoignage de vie", ainsi qu'à "chercher ensemble la volonté de Dieu, pour contribuer au bien du groupe, et recevoir réconfort et orientation sur la fidélité à leur vocation".²¹ Or la "vocation" de la Volontaire est éminemment un appel à la sainteté à la suite du Christ²². Et, si nous suivons don Albera, le directeur spirituel avisé ne s'emploie qu'à rechercher avec le dirigé la volonté de Dieu à son égard et à le guider dans sa

démarche plus ou moins laborieuse vers Lui. La responsable locale des Volontaires ressemble donc beaucoup au directeur spirituel salésien classique.

Il importe de rassurer les hésitants, que leurs fonctions appellent à diriger autrui. Diriger des âmes, cet "art des arts", est avant tout affaire de sagesse, qui est un don de l'Esprit. Une science étendue est certes souhaitable. Mais l'histoire salésienne fait bientôt remarquer que l'Esprit saint en a dispensé sainte Marie-Dominique Mazzarello, encore à peu près illettrée quand elle prit la responsabilité de sa communauté naissante. Une spiritualité personnelle robuste et de grandes vertus intérieures y suppléaient. Elle formait plus par ce qu'elle était que par ce qu'elle disait ou savait. L'expérience infuse de la sagesse aux directeurs qui ont l'âme bien née. Saint Vincent de Paul remettait les choses au point : "Ce sont les personnes spirituelles, qui vivent de l'esprit, qui vivent d'une manière spirituelle, qui doivent savoir faire le discernement des fausses lumières d'avec les vraies, tant pour leur intérêt particulier que pour la consolation de leur prochain ; car, ayant reçu les lumières que le Saint Esprit communique à ceux qui se donnent à lui, ces personnes-là sentent avoir de la lumière et même de l'expérience pour aider les âmes qui sont portées à faire des choses qui les conduisent à leur perte."²³ Ces directeurs affinent leur expérience intime par une culture appropriée tenue à jour et surtout par un "art" dans le comportement dialogal, que leur enseignent l'observation et la réflexion. Pour la plupart des cas, la connaissance et le maniement des techniques d'investigation et des techniques curatives, bien qu'utiles, ne sont pas indispensables.²⁴

Le regard affectueux du spirituel salésien accueille qui vient à lui en tout ce qu'il est. Homme ou femme, il est là en son corps. Le directeur attentif pressent son affectivité profonde, il songe qu'il a une déjà longue histoire, une vie de relations, un désir spirituel qui l'a porté jusqu'à lui. Pour s'ouvrir à un progrès, il a besoin d'être reconnu totalement, tel qu'il est. Il a besoin qu'on lui fasse confiance. Ne recèle-t-il pas en soi des ressources ? C'est là qu'il puisera le dynamisme de son progrès. On ne construit rien sur de l'imaginaire.

Il faut éviter de se laisser fasciner par le propos paradoxal de saint François de Sales, selon qui le directeur spirituel doit être choisi entre dix mille, bien plutôt qu'entre mille candidats.²⁵ L'Esprit Saint est généreux dans la distribution de ses charismes. Le directeur spirituel le prie et se souvient qu'il n'en est que l'instrument.

Notes

1. Voir, *ci-dessus*, l'article Directeur.

2. Sur la direction spirituelle chez les salésiens, voir surtout Paolo Albera, "Necessità della direzione spirituale", dans sa lettre aux prêtres salésiens, 15 mars 1921, dans L.C., p. 418-420 ; la lettre de Luigi Ricceri, "Abbiamo bisogno di esperti di Dio", dans *Atti* 281, janvier-mars 1976, p. 3-51 ; un colloque international salésien tenu sur la direction spirituelle en août 1982, dont les actes ont été publiés sous le titre *La Direzione spirituale* (Colloqui sulla vita salesiana 11, Leumann, Elle Di Ci, 1983, 280 p.) ; et les actes de la dixième semaine de

spiritualité de la Famille salésienne, Rome, 23-29 janvier 1983, parus sous le titre *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana* (Rome, ed. S.D.B., 1983, 400 p.).

3. "Promoviamo la maturazione cristiana delle persone e delle comunità rinnovando e intensificando con stile salesiano l'esperienza formativa della Direzione Spirituale". Voir *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 9.

4. Le numéro spécial de la revue des pères jésuites *Christus* sur la direction spirituelle (153, h.s., février 1992) est intitulé : *Accompagnement spirituel*. Le professeur salésien J. M. Garcia a édité autour du thème de "l'accompagnement spirituel" l'ouvrage *Accompagnare i giovani nello Spirito*, Roma, LAS, 1998.

5. Jacques Rousse, moine de Wisques, "Réflexions sur le maître spirituel", *La Vie spirituelle*, n° 589, mars-avril 1972, p. 173.

6. Voir, entre autres, pour les jésuites, Joseph Stierli, s.j., "L'art de la direction spirituelle", dans *Christus*, numéro cité, p. 39-55 ; et, pour les salésiens, Luciano Cian, "Le critiche mosse alla direzione spirituale salesiana dalla psicologia contemporanea. Contestazioni e orientamenti", dans *La Direzione spirituale*, p. 181-218.

7. Nous suivons ici *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 371-382.

8. Voir, ci-dessus, les articles Amitié et Correction fraternelle.

9. M. Rua, Lettre aux inspecteurs et aux directeurs salésiens, 29 novembre 1899, L.C., p. 195-200 ; Lettre aux salésiens, 5 août 1900, L.C., p. 218-219 ; Lettre aux inspecteurs et aux directeurs salésiens, 25 avril 1901, L.C., p. 261-262.

10. "E' l'azione di un cristiano competente che, a nome di Dio e della Chiesa, attraverso il dialogo personale, porta a un fratello l'aiuto opportuno di illuminazione e di spinta che questo non trova in modo sufficiente né in se stesso, né nell'ambiente, per permettergli di discernere la volontà di Dio su di lui e di seguirla in tal modo da crescere con sicurezza in santità personale e in efficacia ecclesiale." (*La direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 374). Cette définition des conclusions de la semaine était empruntée par le congrès au rapport du P. Aubry, *ibid.*, p. 295.

11. Carlo Colli, "La Direzione spirituale nella prassi e nel pensiero di don Bosco : memoria e profezia" dans *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 53-77 ; Maria Ester Posada, "Il carisma della Direzione spirituale personale di S. Maria Domenica Mazzarello", *ibidem*, p. 85-104. ; Lutgardis Craeynest, "Madre Mazzarello direttrice spirituale", dans *La Direzione spirituale*, p. 92-104 ; Francis Desramaut, "San Giovanni Bosco direttore d'anime", *ibidem*, p. 41-91.

12. "La sua direzione spirituale, semplice, piana, salesiana in tutto il senso della parola, soave e forte nello stesso tempo, chiara. Pochi minuti bastavano a chiarire la situazione della coscienza che si apriva spontaneamente al tocco della sua parola facile e buona : non si poteva nascondergli nulla, non solo, ma si voleva e si poteva dirgli tutto. I suoi consigli erano brevi, ma sempre appropriati, si traducevano in un proposito pratico e sicuro, sempre diretto a formare sodamente e ad estirpare quanto doveva essere tolto. Più che alle mancanze dava molto importanza all'atteggiamento abituale dell'anima, e ne aiutava a sostenere la parte più debole e consigliava i mezzi per irrobustirla. Mortificazione, umiltà, sacramenti, meditazione, buone letture." (Maria Lanzio, fma, "Alcuni ricordi edificanti del compianto Don Filippo Rinaldi", dans E. Ceria, *Vita del Servo di Dio Sac. Filippo Rinaldi*, SEI, 1948, p. 504-505.) Voir aussi Ramòn Alberdi, "Don Filippo Rinaldi direttore spirituale, secondo il processo della sua beatificazione e canonizzazione", dans *La Direzione spirituale*, p. 105-127.

13. "Ma la direzione spirituale, miei cari sacerdoti, non dev'essere una cosa saltuaria e mutevole, ma un sistema unico e costante di condotta, teorico e pratico insieme, atto a guidarci alla santità. - Il compito del direttore spirituale è quello di farci conoscere quello che Dio vuole da noi, le virtù che dobbiamo praticare, i mezzi a cui dobbiamo ricorrere, i pericoli contro cui dobbiamo premunirci per non venir meno alla nostra vocazione salesiana." (P. Albera, Lettre aux prêtres salésiens, 19 mars 1921 ; L.C., p. 420.)

14. D'après la communication de Luciano Cian, "I metodi della direzione spirituale alla luce delle moderne scienze dell'uomo. Cenni sulla direzione spirituale salesiana", dans *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 151-184.

15. "Di conseguenza i contenuti principali della direzione spirituale sono : una migliore conoscenza e accettazione di sé, lo sviluppo della vita teologale, l'educazione all'ascolto della Parola ed alla preghiera, lo sradicamento dei difetti e ostacoli alla carità, il discernimento

della volontà di Dio nelle diverse situazioni e difficoltà della vita, il discernimento della propria vocazione e la formazione a un determinato tipo di vita cristiana, l'educazione al senso autentico dell'apostolato, il superamento e l'utilizzazione delle eventuali crisi, tentazioni, dubbi, la risposta giusta ad eventuali chiamate particolari dello spirito." ("Conclusioni della settimana", n. 12, dans *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 375.)

16. "Don Caffasso, che da sei anni era mia guida, fu eziandio mio Direttore spirituale, e se ho fatto qualche cosa di bene lo debbo a questo degno ecclesiastico nelle cui mani riposi ogni mia deliberazione, ogni studio, ogni azione della mia vita." (MO Da Silva, p. 119.)

17. J. Aubry, "Identità, qualità e formazione del direttore spirituale", dans *La Direzione spirituale nella Famiglia salesiana*, p. 291-330.

18. "Il Cooperatore è il primo e principale responsabile della propria formazione. Convinto che essa richiede docilità allo Spirito Santo, dà importanza alla vita di preghiera e alla direzione spirituale". (*Regolamento di Vita Apostolica*, art. 38 § 1.)

19. "Se qualcuno, specialmente giovane, intuisse la nostra spiritualità e ne volesse percepire il cammino, gli educatori ed educatrici salesiani sono capaci di orientarlo, di servirgli di guida, di indicarne aspetti, passi e tappe con la libertà, ma anche con l'efficacia e chiarezza che si richiede?" (J. Vecchi, "La strenna per il 1998", dans *Atti delle XX. giornate di spiritualità della Famiglia Salesiana*, Rome, 1998, p. 174.)

20. Sur la directrice FMA, voir, *ci-dessus*, l'article Directeur.

21. "La Volontaria fa con la Responsabile Locale un fraterno colloquio formativo, possibilmente mensile, sulla fedeltà alle Costituzioni in ciò che riguarda la testimonianza di vita. Questo incontro [...] sarà un momento di dialogo fraterno animato dalla carità, per cercare insieme la volontà di Dio, per contribuire al bene del Gruppo, per ricevere conforto ed orientamento circa la fedeltà alla vocazione." (*Regolamenti VDB*, art. 10.)

22. "Le Volontarie sono cristiane che, chiamate a seguire Cristo più da vicino ... " (*Costituzioni VDB*, art. 2.) Même formule dans les constitutions des Volontaires avec Don Bosco, art. 2.

23. Saint Vincent de Paul, *Correspondance, entretiens, documents*, éd. P. Coste, Paris, 1920-1925, t. XII, p. 343.

24. Tout ceci est développé dans J. Aubry, *art. cit.*, p. 309-323. Voir aussi M. Quartier, "La formazione della guida spirituale salesiana", dans *La Direzione spirituale*, p. 221-237.

25. *Introduction à la vie dévote*, livre I, chap. IV.

Discipline

La discipline selon don Bosco

"Que l'on donne toute possibilité de sauter, de courir et de crier tant qu'on peut. ... Faites tout ce que vous voulez, disait le grand ami de la jeunesse saint Philippe Néri, il me suffit que vous ne commettiez aucun péché," lisons-nous dans le petit traité de don Bosco sur le système préventif.¹ N'entravez jamais la sainte liberté des enfants de Dieu, quel que soit leur âge, a-t-on traduit un peu vite. En réalité, le saint homme ne craignait pas de parler de discipline et de la réclamer à ses fils. Non seulement il ne bénissait pas toutes leurs fantaisies, mais composait des règlements détaillés à l'usage des grands et des petits et tenait à leur application.

La discipline avait, pour lui, le sens courant de règle de conduite commune aux membres d'une collectivité, règle destinée à y faire régner le bon ordre et la régularité. "Par discipline, je n'entends ni la correction, ni la punition, ni le fouet, ce dont on ne doit jamais parler chez nous, écrivait-il un jour aux salésiens ; pas davantage l'artifice ou la suprématie en un domaine quelconque. Par discipline, j'entends une manière de vivre conforme aux règles et aux coutumes d'une institution. Il s'ensuit que, pour bénéficier des bons effets de la discipline, il convient que les règles soient toutes observées et qu'elles le soient par tous."²

Souple et souriante, sous sa gouverne la discipline était aussi réelle, qu'il s'agisse des enfants ou des religieux. Dès l'origine de son oeuvre, il prit la peine de rédiger des règlements à l'intention des jeunes et de leur encadrement d'adultes. Au milieu des années 1850, le règlement de son minuscule internat définissait déjà avec soin les charges des divers responsables, du préfet ou vice-directeur au cuisinier et au portier. A l'intention des garçons, il y édictait des règles de conduite précises sur la piété, le travail, la "modestie", le comportement avec leurs supérieurs et avec leurs camarades, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison. Bien entendu, des règles détaillées seraient établies pour les religieux et religieuses en même temps que leurs instituts naîtraient. Les premiers chapitres généraux les multiplieraient. Don Bosco avait à coeur la discipline, ce corps de règles qui, pour le bien général, maintient dans les collectivités un certain ordre personnel et communautaire.

La discipline religieuse salésienne

Don Bosco et, après lui, les supérieurs généraux salésiens Albera, Ricaldone et Viganò ont prêché la discipline religieuse. Ces supérieurs l'ont fait en fonction de l'idéologie régnant autour d'eux.

Don Albera (rectorat de 1910 à 1921) écrivit sa lettre sur la discipline religieuse avant la montée victorieuse de la "personnalisation", qui sera, selon le

recteur Viganò, l'un des signes des temps de la deuxième partie du vingtième siècle.³ Ses considérations s'en ressentaient. Il imaginait les maisons salésiennes "disciplinées", c'est-à-dire, selon lui, telles des monastères ordonnés et silencieux, aux mouvements réglés par la cloche. Souvent, en cours de journée, nul n'y soupçonnerait la présence de nombreuses personnes. On y observait minutieusement les lois canoniques, les constitutions, les règlements intérieurs et les prescriptions particulières des supérieurs. Les subordonnés voyaient l'image de Dieu dans la personne de ceux-ci et, dans leurs ordres, la manifestation de la volonté divine. Le bon religieux s'y soumettait à son supérieur avec la simplicité de l'enfant. Il était persuadé que, s'il lui intimait un avertissement, s'il lui adressait un reproche, s'il lui refusait une faveur, il n'agissait jamais par caprice, mais uniquement par sentiment de son devoir et pour obéir à sa conscience. Bien observée, estimait le recteur, nombreux étaient ses avantages pour le membre de la société. Il répétait saint Bernard, selon qui la discipline religieuse l'emportait sur la cupidité, emprisonnait les mauvais désirs, refrénait la luxure, contenait la colère, domptait l'intempérance, la légèreté et les divers appétits désordonnés. Tandis que, dans une communauté disciplinée, le religieux était heureux, dans une maison qui l'était moins ou pas du tout, il était agité et inquiet. Au cœur du modernisme, qui exaltait la liberté de l'individu, ce recteur majeur ramait sciemment à contre courant de son siècle. "Il est de notre devoir de nous mettre en garde contre l'esprit d'indépendance qui serpente dans la société contemporaine et parvient à pénétrer jusque dans le sanctuaire et dans les jardins clos que sont les congrégations religieuses."⁴ Don Albera réclamait la discipline religieuse au nom de la sérénité des âmes et de la paix communautaire.

Vingt-cinq ans après lui, le recteur Pietro Ricaldone consacra à la discipline religieuse quarante-cinq pages de son instruction sur "la fidélité à saint Jean Bosco".⁵ La mystique du chef régnait autour de lui. La discipline religieuse est requise par l'obéissance, dont le parfait modèle est Jésus Christ, concluait ce recteur. Sur le point de boire jusqu'à la lie le calice de ses souffrances, Jésus disait : "Père, que ta volonté soit faite et non la mienne !" Il nous faut l'imiter, écrivait don Ricaldone à ses religieux. Même si notre volonté est "bonne", autrement dit si nous voulons le bien, peut-être même le mieux, par discipline sacrifions-la comme Jésus sur l'autel de l'obéissance. Préférons la volonté divine et elle deviendra notre propre volonté. Le religieux accepte sa propre crucifixion. Don Ricaldone prêchait la discipline au nom de la soumission absolue à la Règle, expression de la volonté divine.

L'une des premières circulaires du recteur Viganò (rectorat de 1978 à 1995) sera intitulée "Nouvel engagement dans la discipline religieuse".⁶ La discipline religieuse, estimait-il, traversait une zone de turbulences. Les grands changements de l'époque, plus que l'infidélité, lui semblaient avoir contribué à l'éclipse momentanée, parmi les religieux, du sens évangélique de la discipline de vie, en réaction contre une sorte de moralisme formaliste et faute d'une juste sensibilité au processus en cours de "personnalisation" et aux grands mouvements de réforme de la société. On surévalue certains signes des temps sans en percevoir les ambiguïtés ni se soucier des troubles graves engendrés par un sécularisme à

l'horizon duquel la croix a disparu. En somme, la discipline capitulait sous les assauts de la liberté personnelle.

La célébration de la soumission à un règlement, même voulu par Dieu, n'était plus de saison. Don Viganò s'attachait au sens originel du mot discipline, qu'il cherchait à distinguer de la pure observance. Pour un salésien, pratiquer la discipline religieuse consiste à se montrer disciple de don Bosco. "En définitive, écrivait-il, la signification profonde (non seulement étymologique) de la discipline est liée au concept de "disciple". Notre discipline religieuse appartient, d'un côté, à la volonté radicale de "suite du Christ" et, de l'autre, au projet historique librement et publiquement assumé lors de notre profession, projet par lequel nous avons choisi de "rester avec don Bosco", selon les constitutions de la société de St François de Sales."⁷

La discipline prenait, sous la plume de don Viganò, un sens résolument actif. C'était la pédagogie d'une liberté engagée dans un "amour d'alliance" avec le Christ. Une observance sans amour est sans vie, un amour sans observance est faux. Une discipline équilibrée librement consentie renforce la communion du corps social et accroît son efficacité dans un monde ballotté entre les extrémismes du totalitarisme et de l'anarchie. Elle préserve du mal obscur de l'individualisme, ce chancre produit par l'indiscipline, qui annule jusque dans ses racines la possibilité même d'un renouveau de la vie religieuse. L'embourgeoisement et la dissolution individualiste de la communauté résultent de l'absence de discipline jointe à l'oubli du mystère pascal.

L'acceptation de la discipline, règle commune de l'institution salésienne, acceptation dûment dégagée de la simple observance, était, pour don Viganò, une réponse très active au geste d'amour de Dieu dans la consécration religieuse. Il situait la discipline religieuse dans le service de la charité apostolique. Cependant que leurs motivations variaient, de don Bosco à la fin du vingtième siècle les responsables de la famille salésienne ont maintenu leurs exigences d'un minimum de discipline dans la collectivité.

Notes

1. "Si dia ampia facoltà di saltare, correre, schiamazzare a piacimento. ... Fate tutto quello che volete, diceva il grande amico della gioventù S. Filippo Neri, a me basta che non facciate peccati." (*Il sistema preventivo nella educazione della gioventù*, § II.)

2. "Per disciplina non intendo la correzione, il castigo o la sferza, cose tra noi da non mai parlarne ; nemmeno l'artificio o la maestria di una cosa qualunque ; per disciplina io intendo un modo di vivere conforme alle regole e costumanze di un istituto. Laonde per ottenere buoni effetti della disciplina prima di tutto è mestieri che le regole siano tutte e da tutti osservate." (G. Bosco, Lettre aux salésiens, 15 novembre 1873 ; *Epistolario* Ceria, t. II, p. 319.)

3. P. Albera, Lettre aux salésiens "sulla disciplina religiosa", 25 décembre 1911 ; dans L.C., p. 53-77. Cette lettre a tellement plu au salésien don Luigi Variara, fondateur des Hermanas de los Sagrados Corazones de Jesus y de Maria, congrégation appartenant à la famille salésienne, qu'en 1919 il l'a reprise entièrement dans sa propre circulaire aux soeurs "sur la

discipline religieuse". (Voir Eulalia Marin Rueda, *La espiritualidad propuesta por el P. Luis Variara*, Roma, UPS, 1997, p. 123-155.)

4. "E' parimenti nostro dovere metterci in guardia contro lo spirito d'indipendenza che serpeggia nell'odierna società e riuscì perfino a penetrare nel santuario e negli stessi giardini chiusi che sono le congregazioni religiose." (P. Albera, *lettere citée*; in L.C., p. 68.)

5. P. Ricaldone, "Fedeltà a Don Bosco santo", *Atti* 74, 24 mars 1936, p. 127-173.

6. E. Viganò, *Lettre aux salésiens*, Veille de Pentecôte 1979, in *Atti* 293, p. 3-13, *lettre complétée* par une note du vicaire général Gaetano Scrivo : "I contenuti della disciplina religiosa", *ibid.*, p. 13-22. L'intitulé : "Nuovo impegno nella disciplina religiosa" est celui du recueil des lettres circulaires de don Viganò, p. 86.

7. "In definitiva, carissimi, il significato profondo (non solo etimologico) della disciplina è legato al concetto di "discepolo". La nostra disciplina religiosa appartiene, da una parte, al proposito radicale di *sequela del Cristo*, e, dall'altra, al progetto storico assunto liberamente e pubblicamente con l'atto della professione, per cui abbiamo scelto di "restare con Don Bosco", secondo le Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales." (*Lettre citée*, p. 9.)

Douceur

La douceur exemplaire de saint François de Sales

La douceur n'était pas naturelle à Giovanni Bosco, qui prétendait s'être réveillé du "songe" de ses neuf ans les poings endoloris des coups donnés à de jeunes blasphémateurs¹ et qui, au moins au début de sa formation cléricale, passait, à Chieri, pour le séminariste le plus colérique du séminaire². Puis il apprit à se dominer. Les panégyriques de saint François de Sales, de règle dans cette institution chaque année le 29 janvier, le firent réfléchir. Selon son Testament spirituel, il s'imposa pour quatrième résolution d'ordination sacerdotale la formule : "Que la charité et la douceur de St François de Sales me guident en toutes choses."³ On s'accordera désormais à lui attribuer une grande douceur, ou son presque synonyme, une grande mansuétude, surtout dans ses relations avec les jeunes et en conformité avec la recommandation de la Dame du songe : "Ce n'est pas avec des coups, mais par la mansuétude et la charité que tu devras gagner ces amis qui sont tiens."⁴ Et nous retrouvons saint François de Sales, qui donna son nom à l'Oratoire naissant du Valdocco de Turin. Selon don Bosco, la deuxième raison de ce choix fut que "cette partie de notre ministère [auprès de la jeunesse] exigeant un grand calme et une grande mansuétude, nous nous étions placés sous la protection de ce saint, afin qu'il nous obtienne de Dieu la grâce de pouvoir l'imiter dans son extraordinaire mansuétude et dans sa conquête des âmes"⁵. L'image du spirituel de don Bosco refléta dès l'origine la douceur conquérante de l'apôtre du Chablais.

La douceur, cette vertu "plus rare que la parfaite chasteté", est "la fleur de la charité" et la charité mise en pratique, avait enseigné François.⁶ "Je vous recommande surtout l'esprit de douceur, qui est celui qui ravit les cœurs et gagne les âmes", écrivait-il à une jeune abbesse.⁷ Don Bosco, féru d'efficacité apostolique et au souvenir que, selon une formule de François indéfiniment répétée, pour prendre les mouches une cuillerée de miel réussissait mieux qu'un baril de vinaigre, était très sensible à cet argument. La douceur ajoute un vernis à la charité apostolique, vertu très recommandée au disciple de don Bosco. Malheureusement, il lui arrive, comment s'en étonner ?, de négliger à la fois la vertu et son vernis.

Cette vertu tant agréable à autrui

Au sortir d'une guerre qui, pendant quatre longues années, l'avait pour le moins ignorée et méprisée dans les relations entre les peuples, le recteur Albera consacra à la douceur toute une lettre circulaire destinée aux seuls supérieurs salésiens, c'est-à-dire aux inspecteurs et aux directeurs.⁸ La dureté avait pénétré les relations sociales, y compris celles du monde salésien. "Pour beaucoup l'exercice de l'autorité est malheureusement l'occasion de manquer de charité," regrettait-il. Il entendait décider ces personnages, que leur prestige (relatif) rendait

alors apparemment un peu trop imposants, "à manifester envers leurs subordonnés non seulement de la charité, mais de la douceur, qui en est comme la fleur et la perfection"⁹.

La douceur est à l'opposé de la violence, le propre de la guerre. La douceur, c'est la paix. L'esprit qui en est imprégné, tel un récif battu par les flots de la mer, demeure ferme et égal dans l'honneur et le mépris, dans la joie et la souffrance, écrivait le recteur¹⁰. Don Albera rapprochait de cette image de la sérénité celle du supérieur salésien peu soucieux d'imiter don Bosco, réprimandant un subordonné, la mine sévère, l'oeil "torve" au regard oblique et plein de colère fiché sur le malheureux assis face à lui¹¹. Combien cet homme ressemble peu à Jésus, qui disait : "Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur !" (Matthieu 11, 29.) Car la douceur est une vertu évangélique, mes bons amis !

La vertu de douceur impose de dominer la vivacité de son caractère, de réprimer tout mouvement d'impatience et d'interdire à sa langue de prononcer un seul mot blessant pour la personne avec laquelle on traite. Elle exige le refus de toute forme de violence dans l'attitude, les propos et les actes. A don Albera il paraissait impossible d'oublier, dans son dessin de la douceur, "le regard serein et plein de bonté, reflet véritable et limpide d'un esprit sincèrement doux et uniquement désireux de rendre heureux celui qui l'approche".¹²

Doux n'est pas douceâtre ou doucereux, ses caricatures sournoises. Douceur n'est pas non plus faiblesse. Don Bosco alliait dans son gouvernement la douceur et la fermeté. La Lettre aux Galates associe ces fruits de l'Esprit qui sont la "douceur" et la "maîtrise de soi" (Galates 5, 23). Cette dernière expression, puisée dans l'éthique philosophique grecque, propose à la personne humaine une emprise volontaire sur ses propres passions. Par ce voisinage, la douceur chrétienne se détache de tout ce qui pourrait ressembler à de la lâcheté. Elle fait appel à l'Esprit de force qui délivre de l'esclavage de soi et introduit dans la liberté. L'effet produit est, comme on le voit dans la circulaire de don Albera, le contraire du pouvoir qui s'instaure sur les ruines d'autrui. Cette puissance, à l'image de celle du Christ, s'exerce "dans la faiblesse". Elle refuse les arguments faciles comme l'éclat du langage et l'aplomb de la prestance. Humble, elle offre au "langage de la croix", qui est "puissance de Dieu" (1 Corinthiens 1, 18), un libre passage vers ceux auxquels il est destiné. La brutalité ferme les coeurs, alors que la douceur les rend perméables à l'Evangile. Le disciple de don Bosco a tant de raisons de préférer la douceur souriante et persuasive à la violence sévère et tonitruante.¹³

Notes

1. MO Da Silva, p. 36.

2. Voir *Don Bosco en son temps*, p. 120.

3. "4° La carità e la dolcezza di S. Francesco di Sales mi guidino in ogni cosa." (*Memorie dal 1841 al 1884-5-6*, ms, p. 4-5.)

4. "Non colle percosse ma colla mansuetudine e colla carità dovrai guadagnare questi tuoi amici" (MO Da Silva, p. 35.)

5. "2° Perchè la parte di quel nostro ministero esigendo grande calma e mansuetudine, ci eravamo messi sotto alla protezione di questo Santo, affinché ci ottenesse da Dio la grazia di poterlo imitare nella sua straordinaria mansuetudine e nel guadagno delle anime." (MO Da Silva, p. 133.)

6. Voir la *Table analytique* de ses *Oeuvres*, s.v. Douceur, p. 40.

7. François de Sales à Madame Bourgeois, 3 mai 1604, dans *Oeuvres*, t. XII, p. 272.

8. P. Albera, Lettre aux inspecteurs et aux directeurs "sulla dolcezza", 20 avril 1920, L.C., p. 280-294.

9. "Per molti l'esercizio dell'autorità è purtroppo occasione di mancare di carità (...) per animarli ad usare verso i loro dipendenti non solo la carità, ma la dolcezza, che ne è come il fiore e la perfezione" (Lettre citée, p. 280).

10. Lettre citée, p. 281.

11. "Non si creda che sia uno zelo lodevole, quello che in tali circostanze ci suggerisce forti ed aspri rimproveri, che ci fa creder necessario di prendere un contegno severo, di guardare con occhio torvo e pieno di sdegno il colpevole che ci sta dinanzi" (Lettre citée, p. 284).

12. " ... un cenno di quello sguardo sereno e pieno di bontà, che è il vero e limpido specchio di un animo sinceramente dolce e unicamente desideroso di rendere felice chiunque l'avvicina." (Lettre citée, p. 281.)

13. Remarques suggestives sur "la douceur" dans A. Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, PUF, 1995, p. 243-255.

Education religieuse

L'éducation religieuse traditionnelle dans le monde salésien¹

A la suite de don Bosco et pendant environ un siècle, les méthodes officielles de l'éducation religieuse des jeunes, supposés appartenir uniformément à des milieux catholiques homogènes et donc nourrir une foi chrétienne, n'ont guère varié dans le monde salésien. Il fallait préparer les garçons et les filles à vivre moralement au mieux dans l'Eglise catholique pour, à l'instant de la mort, réussir la grande oeuvre de leur salut dans la vie éternelle. Chaque jour, lors de leurs prières du soir, selon une recommandation datant de don Bosco, les communautés salésiennes : les jeunes, mais aussi les religieux de leur encadrement, répétaient trois fois la grave invocation : "Chère mère, Vierge Marie, faites que je sauve mon âme"². Si le salut obtenu à la mort était, comme il arriva pour Dominique Savio, celui d'un saint ou d'une sainte, la réussite pédagogique était totale.

L'enseignement religieux traditionnel

La régularité de la vie morale, garante de l'état de grâce, lui-même condition du salut, impliquait une soumission exacte à la volonté de Dieu, manifestée par sa Parole, c'est-à-dire, de façon générale, par l'enseignement de l'Eglise. Logiquement, l'éducation ou la formation religieuse consistait donc d'abord à faire connaître, puis à faire pratiquer l'enseignement ecclésial, schématisé dans le catéchisme. Ainsi se construisait le "bon chrétien", celui dont le salut était assuré selon les vœux les plus chers de don Bosco.

En 1939, en écho à un document romain, le recteur majeur Pietro Ricaldone dénonçait dans l'ignorance religieuse "la plus grande plaie" du temps et ses funestes conséquences pour - soulignons bien - le salut des gens. Il faut, écrivait-il, communiquer aux hommes "la céleste sagesse nécessaire au salut éternel moyennant l'enseignement du catéchisme, par lequel la substance de ce qui concerne Dieu même, Jésus Christ et son enseignement est proposée et expliquée à l'auditeur, selon l'âge, la capacité et la condition de chacun".³ La catéchèse par questions et réponses, enseignée en classe et objet de concours très encouragés par l'autorité, portait alors essentiellement, comme partout dans le monde catholique, sur les grands mystères chrétiens de la Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption synthétisés dans le Credo ; sur les commandements de Dieu (le Décalogue) et de l'Eglise, ainsi que sur les péchés capitaux ; enfin sur la grâce et les sacrements. S'ils imitaient don Bosco et don Rua, les catéchistes salésiens illustraient leur enseignement du catéchisme par l'histoire biblique et l'histoire de l'Eglise.

Toutefois les oeuvres salésiennes (oratoires et écoles) suivaient volontiers dans les mots du soir quotidiens, les instructions du dimanche ou les sermons des

retraites spirituelles et des exercices de la bonne mort, un plan de doctrine chrétienne un peu différent et mieux adapté à la perspective historique et eschatologique, qui était naturellement la leur. Nous lisons ce plan - très daté, on en conviendra aisément - dans la série catéchétique constituée de manière inattendue par le *Mois de mai* de don Bosco. Il faut l'avoir à l'esprit pour comprendre la nature de l'éducation religieuse salésienne de ce temps. Au fil de ses trente-et-une méditations quotidiennes, don Bosco accompagnait l'homme dans sa destinée heureuse ou malheureuse depuis ses origines jusqu'à sa glorification. Créé par Dieu, il doit accomplir exactement les préceptes de sa sainte loi. Mais son âme immortelle et douée de liberté peut les négliger. Adam et Eve ayant commis la sottise de désobéir au Seigneur, celui-ci eut l'extrême bonté de promettre, puis d'envoyer un rédempteur à l'humanité coupable, qui pourra donc se sauver. Le rédempteur a constitué une Eglise à l'intérieur de laquelle l'homme peut faire son salut. Cette Eglise a un chef suprême, le pape, et des pasteurs, les évêques, auxquels il faut absolument être relié. La relation unifiante avec l'Eglise et avec Dieu s'établit dans la foi à l'intérieur de cette Eglise. Pour soutenir le chrétien sur la route de la vie, Jésus Christ a institué sept sacrements, "signes visibles établis par Dieu pour donner à nos âmes les grâces qui sont nécessaires pour nous sauver."⁴ Le chrétien a ainsi Dieu pour père, Jésus Christ pour frère, l'Eglise pour mère et la parole de Dieu pour le guider sur le chemin du salut. Malheureusement, sur terre il manque souvent à sa dignité surnaturelle et compromet ainsi ce salut. Le temps, qui lui est donné pour user des biens créés et sauver son âme, se déroule sous le regard d'un Dieu toujours présent. Au terme, il doit imaginer un salut, qui risque d'être manqué sans remède. Le péché, désobéissance à la sainte loi de Dieu, offense sa divine majesté et ne peut être réparé que par le pardon divin. Don Bosco dénonçait vigoureusement le péché déshonnête et le respect humain. Heureusement, dans son infinie miséricorde, le Christ a institué le sacrement de "la confession", où le confesseur, "au nom de Dieu", pardonne les péchés des hommes. Sur terre, le saint sacrifice de la messe est ce qui peut se faire de mieux pour la plus grande gloire de Dieu et la meilleure utilité des âmes, surtout s'il est accompagné (pour le fidèle) par la sainte communion. La mort sera l'instant redoutable qui sépare le temps de la miséricorde de celui de la justice, comme le jugement particulier et le jugement général le signifient sans ambiguïtés. L'enfer et ses peines éternelles constituent le lot du pécheur, tandis que la promesse du paradis infuse énergie et espérance au chrétien fidèle. La pratique de la charité lui est très recommandée. Le mois proprement dit de don Bosco s'achevait par des considérations sur le salut par l'intercession de Marie, la protection mariale durant la vie et à l'heure fatidique de la mort.

Notre catéchète avait ainsi balisé pour son auditeur une route de la vie orientée vers le salut personnel ; il en avait signalé les dangers ; il avait décrit les secours que Dieu lui offrait chemin faisant ; enfin, il en avait annoncé le terme heureux ou malheureux, vers lequel le temps qui passe l'entraînait nécessairement.⁵

La pratique religieuse traditionnelle

La Parole de Dieu doit être pratiquée. Les instructions officielles du premier siècle alignaient de préférence les pratiques religieuses de règle dans le

monde salésien. Sous le titre explicite de "formation religieuse", celles du recteur majeur Ricaldone étaient particulièrement détaillées.⁶ Ce recteur rappelait, en ouvrant le chapitre, le "merveilleux enchaînement" (*mirabile concatenamento*) de fêtes et de dévotions, que don Bosco avait instituées au long de l'année dans ses oeuvres ouvertes. Répétons-le en remarquant que, signe des temps, il ne se préoccupait que moyennement de l'année liturgique. C'était d'abord, à la fin de chaque mois, l'exercice de la bonne mort, auquel la plus grande importance était attachée. Puis, à la fête patronale de saint François de Sales (29 janvier) faisaient suite, au temps du mardi gras, le "carnaval sanctifié" (sous-entendu : par des prières réparatrices), les sept dimanches préparatoires à la fête de saint Joseph et la fête elle-même de ce saint (19 mars), les exercices spirituels de l'année, les offices de la semaine sainte, le lavement des pieds et la visite aux "sépulcres" le jeudi saint. Après quoi, venaient le mois de Marie (en mai), les Quarante Heures, les six dimanches préparatoires et la fête de saint Louis de Gonzague (21 juin) ; enfin, les vacances une fois terminées, la fête du saint Rosaire (7 octobre), celle de l'Immaculée Conception de Marie (8 décembre) et, pour achever en beauté, la neuvaine de Noël et la messe de Minuit.⁷

Les pratiques religieuses tissaient toute la vie salésienne d'antan. Prières du matin et du soir, chapelet et messe quotidienne y étaient de règle. Des invocations encadraient les travaux et les repas de la journée. Le nombre des offices augmentait encore le dimanche et les jours de fêtes religieuses. Afin de se débarrasser du péché et de maintenir les jeunes dans la grâce de Dieu, "sans quoi les choses ne pouvaient bien aller, la méthode première pour bien éduquer est de faire faire de bonnes confessions et de bonnes communions", enseignait le recteur Ricaldone.⁸ Joignez-y la visite au saint sacrement. La pratique éducative salésienne du temps était principalement sacramentelle. Don Ricaldone estimait aussi que les compagnies religieuses, y compris les conférences de saint Vincent de Paul, contribuaient au mieux à la formation chrétienne des jeunes du monde salésien. En somme, du matin au soir et du 1er janvier au 31 décembre, ces jeunes baignaient dans une pieuse atmosphère incessamment renouvelée, qui les maintenait en état de "religion".

Les instructions officielles n'en parlaient pas nécessairement, mais toute l'histoire de don Bosco en témoignait : aux fêtes et aux célébrations religieuses devait correspondre chez les jeunes du monde salésien une vie, non seulement régulière, mais, dans toute la mesure possible, authentiquement vertueuse, parce que tout à fait conforme à la loi divine, qui leur était enseignée. La vie de Dominique Savio le prouvait. La soumission de ce garçon à la parole de Dieu lui avait permis de mener une existence de plus en plus vertueuse et tellement exemplaire "qu'il eût été difficile de faire mieux", écrivit don Bosco, son biographe. Lisons tout le passage qui reliait clairement la doctrine et la vie : "Il avait enraciné dans son coeur cette conviction que la parole de Dieu est le guide de l'homme sur le chemin du ciel. Aussi toutes les leçons pratiques qu'il entendait dans les sermons se gravaient-elles en lui, et il ne les oubliait plus. Les instructions, les catéchismes, les prédications, si longues qu'elles fussent, étaient toujours un plaisir pour lui. (...) Ce fut là le point de départ de cette vie exemplaire, de ce progrès constant de vertu en vertu, de cette exactitude à remplir ses devoirs, telle

qu'il eût été difficile de faire mieux."⁹ La parole de Dieu n'alimentait donc pas seulement l'esprit de prière et de pénitence de Dominique, son souci des sacrements ou sa dévotion envers Marie. Elle le décidait à se "faire saint", c'est-à-dire à porter au plus haut point possible un peu toutes les vertus naturelles et surnaturelles que son histoire célébrait : la bonté, la douceur, le courage, l'ardeur au travail, la charité envers autrui sous toutes ses formes. Le jour de sa mort, ce garçon avait pleinement réussi une vie, qui avait été une marche pour ainsi dire triomphante vers le ciel.

Dans le monde salésien d'autrefois, l'éducation religieuse comportait donc en principe trois temps : celui de l'enseignement, celui de la célébration et celui de la pratique vivante.

L'éducation à la foi selon le chapitre général de 1990

Les moments de l'éducation salésienne traditionnelle : connaissance, célébration et pratique, subsisteront, quoique mieux imbriqués l'un dans l'autre et avec un moindre souci de la célébration, dans le monde qui prit forme au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle. Les salésiens continuaient d'essayer de façonner de "bons chrétiens". Mais leurs perspectives s'infléchissaient. Selon les maîtres de leur pastorale, l'évangélisation tendait, non plus tellement à "sauver les âmes" qu'à leur faire "rencontrer le Christ" et à vivre de Lui. Sans nullement renoncer à l'évangélisation traditionnelle de masse là et dans la mesure où elle était encore possible, les pasteurs salésiens réfléchissaient sur l'éducation personnelle à la foi, devenue indispensable au sein d'un environnement différent.

Car le monde change vite, avait constaté le recteur Viganò au début de son rectorat. Désormais, dans la société les religions se mélangeaient, le relativisme religieux se répandait, la croyance en Dieu faisait de plus en plus problème, le sens même de la vie s'obscurcissait dans les esprits officiellement chrétiens. La famille salésienne, née d'un "simple catéchisme" et donc essentiellement destinée à l'éducation religieuse, se devait de planifier l'éducation religieuse des jeunes dans un monde culturellement nouveau¹⁰. Le chapitre général salésien de 1990 s'y employa et tâcha de présenter un "chemin salésien d'éducation à la foi"¹¹. Essayons d'en marquer les étapes.

Eduquer les jeunes à la foi est pour le salésien "travail et prière". Dans son oeuvre pour le salut de la jeunesse, il fait l'expérience de la paternité de Dieu, "qui prévient toute créature, l'accompagne par sa présence et la sauve en lui donnant la vie"¹². Il reconnaît donc, dans leurs diverses situations, l'action d'un Dieu qui aime les jeunes. Pour les mener jusqu'à la foi authentique, l'éducateur commence par aller vers eux. Il les rencontre là où ils sont, afin de les valoriser intelligemment et patiemment dans un milieu éducatif. La proposition de foi naîtra au cours d'un processus de formation et à l'intérieur d'une double démarche : la maturation de la personnalité et l'appel du Christ, qui incite à la construire selon la révélation manifestée en lui-même. Le parcours est ainsi dessiné.

Il faut garder à l'esprit ce à quoi l'on voudrait aboutir. "Nous éduquons et nous évangélisons selon un projet de promotion intégrale de l'homme, orienté vers le Christ, l'homme parfait. Fidèles aux intentions de notre fondateur, nous visons à former d'honnêtes citoyens et de bons chrétiens", disent les constitutions salésiennes.¹³ La foi et la vie sont intégrées dans le projet salésien de formation concomitante du chrétien et du citoyen. C'est un projet de maturation de comportements humains incitant à une ouverture sincère à la vérité, au respect et à l'amour des personnes, au libre don de soi et au service d'autrui. L'exercice de la foi, de l'espérance et de la charité, autrement dit la pratique chrétienne, devient de la sorte un style de vie.

La maturation chrétienne concerne quatre domaines : la croissance humaine vers une vie qu'il faudra assumer comme "expérience religieuse" ; la rencontre avec Jésus Christ, homme parfait, qui fait découvrir en lui-même le sens de l'existence individuelle et sociale ; l'insertion progressive dans la communauté des croyants, à la fois signe et instrument du salut de l'humanité ; enfin, l'engagement pour la transformation du monde. Pour favoriser cette maturation, l'éducateur cultivera des attitudes et les soumettra à de fréquentes vérifications ; il dégagera des noyaux de connaissances indispensables à une juste compréhension de la vie chrétienne ; et il choisira des expériences capables de susciter des attitudes et des connaissances appropriées. Enseignement et pratique chrétienne vont donc de pair en éducation religieuse salésienne.

Science et sagesse sont nécessaires à l'éducateur pour mener le jeune à sa maturité humaine, où la foi et la vie s'appellent mutuellement. Pour mûrir, le jeune devra accueillir la vie, s'ouvrir aux autres, dégager ses aspirations profondes avec leurs limites inévitables, tenter de découvrir le sens de son existence et d'aller vers le "transcendant". En lui la demande et la recherche de sens deviennent alors "invocation", désir d'une réponse, d'un horizon ou d'une perspective qui permettent de résoudre les problèmes posés par la vie, son origine et son terme, ainsi que de déterminer la tâche de la personne désireuse de s'y accomplir.

Le service d'éducation à la foi ne peut en rester à la croissance humaine, même chrétiennement inspirée. La vie de l'homme n'atteint sa plénitude que dans le Christ Jésus. "Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance" (Jean 10, 10.) L'éducation cherche à préparer le contact effectif avec lui, à l'offrir, puis à l'approfondir pour en faire une rencontre authentique dans la foi. Une vague sympathie pour le Christ, dont beaucoup se contentent, ne peut suffire. Le problème posé à l'éducateur est celui des aspects du mystère du Christ à souligner de préférence pour mettre le jeune en relation profonde avec Lui. Des signes-relais sont indispensables. Le jeune les trouvera dans les personnes de la communauté, dans les attitudes que le souvenir du Christ suscite en eux, dans un culte chrétien dignement célébré ; et aussi dans le style de l'institution éducative et pastorale, dans les rapports entre les personnes qui la composent, dans le sens religieux qui se dégage des objets, des lieux et des gestes suscités par la foi. Les signes ont leur langage et transmettent des messages. La pédagogie les choisit, les prépare et les présente pour qu'ils parlent avec force à la sensibilité des jeunes.

Du témoignage des signes, il faut aller à l'annonce explicite par l'apôtre et à la découverte de la personne du Christ par le croyant. La vie de celui-ci sera transformée par une foi robuste et dynamique. Elle s'inscrira dans l'Eglise dont le chrétien se sent membre. Le besoin d'amitié et de rapports interpersonnels, le dynamisme du groupe, l'y incitent. Il a foi en l'Eglise dans son mystère. La participation à ce mystère se réalise dans la prière, dans l'écoute de la Parole et dans la célébration du salut. Sa foi fait comprendre au croyant que l'Eglise est médiatrice dans la rencontre de Dieu.

La vie chrétienne implique enfin un engagement pour le royaume de Dieu. Elle est vocation. L'éducateur aide le jeune à discerner la place qu'il peut tenir dans la construction de ce royaume. Pour cela, il lui fait d'abord reconnaître les ressources qu'il possède en lui. Avoir des dons et des possibilités ne suffit pas. Il faut encore vivre heureux. Quelle joie de pouvoir les communiquer et de le faire vraiment ! C'est ainsi que, dirigé spirituellement par son éducateur et selon sa vocation propre, le jeune contribuera au progrès du royaume de Dieu.

L'accompagnement spirituel poursuit et achève la longue entreprise d'une éducation salésienne à la foi, conçue à la fin du vingtième siècle comme une marche humaine jusqu'à la rencontre personnelle du Christ.

Une question ouverte

La réflexion salésienne semble être ici incomplète. Pour elle, l'éducation religieuse se ramène à un processus de socialisation dans l'Eglise catholique. Or, dans le monde pluraliste du vingt-et-unième siècle, cette démarche est devenue insuffisante. "Religion" et "religieux" touchent à la dimension transcendante de l'existence humaine. Dans leur radicalité, "religiosité" et "expérience religieuse" se réfèrent aux problèmes essentiels de l'homme, tels que le sens de la vie, la consistance des valeurs, l'origine et le futur absolu du monde, l'ouverture au totalement Autre, etc. L'éducation religieuse devient dès lors un processus d'ouverture et de développement de cette sorte d'expérience. L'éduqué apprend à assumer avec sérieux la problématique religieuse de son existence. Le système préventif salésien ne pourra plus ignorer cet aspect des choses¹⁴.

Notes

1. Sur l'éducation salésienne en général, voir ci-dessous l'entrée *Système préventif*.

2. Don Bosco avait écrit au dernier jour de son Mois de Marie : "Ma vi raccomando di dire ogni sera prima di coricarvi tre volte la seguente giaculatoria : Cara Madre Vergine Maria, fate che io salvi l'anima mia." (G. Bosco, *Il Mese di maggio consacrato a Maria SS. Immacolata*, Torino, 1858, p. 182.)

3. " .. la sapienza celeste, necessaria all'eterna salute, mediante l'insegnamento del Catechismo, per mezzo del quale viene, a chi ascolta, proposta e spiegata, secondo l'età, la capacità e la condizione di ciascuno, la sostanza di quanto riguarda Dio stesso, Gesù Cristo, la sua dottrina e il suo insegnamento." (P. Ricaldone, "Oratorio festivo, Catechismo, Formazione

religiosa", *Atti* 96, novembre-décembre 1939, p. 22.) Le recteur citait là le décret de la S. Congrégation du Concile *Provido sane consilio*, 12 janvier 1935.

4. "Questi sacramenti sono altrettanti segni sensibili stabiliti da Dio per dare alle anime nostre le grazie che sono necessarie per salvarci" (*Il Mese di Maggio ...*, Torino, 1858, p. 56.)

5. *Il Mese di maggio ...*, Torino, 1858, *passim*.

6. P. Ricaldone, "La Formazione religiosa", dans le document cité *Oratorio festivo ...*, in *Atti* 96, p. 149-170.

7. P. Ricaldone, *op. cit.*, p. 152.

8. "Bisogna che teniamo lontano il peccato dalla casa e che i nostri giovani si mettano tutti in grazia di Dio ; senza di questo le cose non possono andar bene. Ricordatevi che il primo metodo per educare bene è il fare buone Confessioni e buone Comunioni." (P. Ricaldone, *op. cit.*, p. 154.)

9. "Ascoltava con delizia le prediche. Aveva radicato nel cuore che la parola di Dio è la guida dell'uomo per la strada del cielo ; perciò ogni massima udita in una predica era per lui un ricordo invariabile cui più non dimenticava. Ogni discorso morale, ogni catechismo, ogni predica, quantunque prolungata, era sempre per lui una delizia. (...) Di qui ebbe cominciamento quell'esemplare tenore di vita, quel continuo progredire di virtù in virtù, quell'esattezza nell'adempimento de' suoi doveri, oltre cui non si può andare." (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, Torino, 1859, chap. VIII, p. 38-39.)

10. Sur l'évolution des idées et des mots, voir l'article d'un salésien compétent E. Alberich, "L'educazione religiosa oggi : verso un chiarimento concettuale e terminologico", dans *Orientamenti pedagogici*, ann. XLIV, n. 2, mars-avril 1997, p. 311-334.

11. "Educare i giovani alla fede. Documenti del Capitolo Generale 23 della Società di San Francesco di Sales, Roma, 4 marzo - 5 maggio 1990", in *Atti* 333, mai 1990, 268 p. Voir, dans ce fascicule, p. 66-96 : "Il cammino di educazione alla fede", qui va être résumé ici.

12. " ... attingendo alla carità di Dio che previene ogni creatura con la sua Provvidenza, l'accompagna con la sua presenza e la salva donando la vita." (Constitutions SDB, art. 20.)

13. "Educiamo ed evangelizziamo secondo un progetto di promozione integrale dell'uomo, orientato a Cristo, uomo perfetto. Fedeli alle intenzioni del nostro Fondatore, miriamo a formare onesti cittadini e buoni cristiani." (Constitutions SDB, art. 31.)

14. Voir à ce sujet l'article d'Emilio Alberich signalé n. 10, en particulier, p. 321-324, le paragraphe "Nuovi orizzonti per l'educazione religiosa". Dans son propre travail, l'auteur est ici pleinement conscient de l'insuffisance de ses considérations. L'éducation religieuse ne se ramène pas à une éducation à la foi chrétienne. L'éducateur consciencieux ne peut ignorer qui n'accèdera très probablement jamais à une foi explicite, tel musulman par exemple, ou tel athée convaincu. Que faire dans ces cas ?

Eglise

L'Eglise selon don Bosco

L'image de l'Eglise a fortement changé dans la famille salésienne entre le temps de don Bosco, qui était celui de Vatican I, et le temps du recteur Viganò, qui a suivi Vatican II.

Pour don Bosco, l'Eglise Romaine, sanctuaire de la seule religion authentique, était l'arche unique du salut sur l'océan de la Terre. Le prince des ténèbres, régent de l'empire du mal, s'acharnait autour d'elle à perdre les malheureux humains. La lutte était permanente. Don Bosco dénonçait parmi ses ennemis les chrétiens "hérétiques" et "schismatiques". Luther et Calvin le faisaient frémir. "Nous ne pouvons trouver la vraie religion que dans l'Eglise Catholique Romaine, parce qu'elle seule conserve intacte la révélation divine", affirmait son *factum* cent fois répété sur les "Fondements de la Religion catholique" (1ère éd., 1850). "Hors de l'Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, peut-il y avoir un salut ?", continuait-il. Réponse : "Non : hors de cette Eglise nul ne peut se sauver. De même que ceux qui n'entrèrent pas dans l'arche de Noé périrent dans le déluge, ainsi périt inévitablement celui qui meurt séparé de l'Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, unique Eglise de Jésus Christ, qui conserve seule la vraie religion."¹ L'Eglise coïncidait probablement pour lui avec le Royaume de Dieu, que Jésus avait instauré de son vivant, encore qu'il n'ait, semble-t-il, jamais eu l'occasion de s'exprimer sur ce point.

Don Bosco voyait l'Eglise telle une société institutionnalisée, centrée sur le pontife romain et strictement cadrée dans la catholicité. Pierre était pour les siècles le fondement de l'édifice ecclésial. Cette société avait dans les cieux pour chef invisible Jésus Christ "Vérité et Vie" personnifiées, et, sur la terre, son vicaire, le pape, pour chef visible. Le pape, canal obligé de la puissance divine du Christ, impulsait à l'Eglise sa force spirituelle et lui infusait ses saintes lumières. Il la gouvernait bousculée qu'elle était par d'incessantes tempêtes. L'histoire de l'Eglise témoignait, pour don Bosco, de la guerre endémique que les forces du mal et de l'erreur lui avaient incessamment livrée.² Dans un ouvrage destiné à préparer les esprits à Vatican I, pour expliquer et justifier le primat du souverain pontife, il recourut à une comparaison, qui illustre heureusement pour nous ses conceptions sur l'Eglise du Christ.

Dans une armée régulière, écrivait-il, le roi figure au sommet d'une parfaite hiérarchie. Lors des combats, on le trouve soit à la tête de ses troupes, soit dans son palais, où il dresse des plans et des projets et fait expédier sur le terrain les ordres qui conviennent. Dans ce deuxième cas, sur le lieu de la bataille le roi se fait remplacer par un général en chef, qui tient sous ses ordres les divers officiers. C'est par leur intermédiaire que les soldats reçoivent les ordres du chef, qu'ils connaissent ses volontés et sont menés au combat contre l'ennemi. Ce qui

advient dans la hiérarchie militaire se retrouve de façon beaucoup plus admirable dans la hiérarchie ecclésiastique. Jésus Christ, roi puissant, est le chef suprême de l'Eglise entière comme de sa hiérarchie. Mais, après être apparu en personne durant trois années à la tête des siens, parce qu'il devait abandonner cette terre pour retourner à son Père céleste, il choisit un homme, saint Pierre, pour le remplacer en ce monde, qui est le grand champ de bataille. Il lui ordonna de se mettre à la tête de l'armée de ses fidèles contre le prince des ténèbres, contre les ennemis des âmes, pour les mener à la conquête du royaume des cieux.³

A la suite des apologistes catholiques, don Bosco avait alors depuis longtemps tenté de démontrer que la seule Eglise romaine était une, sainte et apostolique. Une, à la différence des Eglises séparées partagées en une multitude de confessions. Sainte, elle était l'unique temple et l'unique réceptacle de la sainteté ; on ne pouvait prétendre la chercher et la trouver ailleurs. Apostolique, elle seule avait conservé intact le dépôt sacré de la foi depuis le temps des apôtres.⁴

Les conséquences spirituelles de cette ecclésiologie

Cette théologie orientait la spiritualité et la pastorale de don Bosco. Il n'imaginait les non-catholiques que privés de tout don spirituel, parce que séparés du pape, et donc du Christ et de Dieu même. Le service du Christ se confondait pour lui avec le service de l'Eglise. Sa polémique antivaudoise des années 1850 fut à ses yeux un service d'Eglise et de Dieu. La charité lui imposait de retirer des griffes des pasteurs réformés les catholiques que ces pasteurs séduisaient et qui risquaient ainsi de sombrer rien moins qu'en enfer. Il recrutait assurément des clercs pour l'aider dans son apostolat auprès de la jeunesse, mais aussi, bien souvent, pour les Eglises diocésaines. Ses missionnaires portaient pour rattacher à l'Eglise de pauvres gens sans religion et donc loin de Dieu. Et il plaçait très haut la soumission à la doctrine et aux rites de l'Eglise romaine.

L'ecclésiologie qu'il professait concentrait son attention religieuse sur le pape. Il le faisait d'autant plus volontiers qu'en 1878, ce pape s'est appelé Pie IX, pontife victime de l'unification progressive de l'Italie, objet d'attaques incessantes dans la presse, réduit une première fois à s'enfuir de sa capitale, puis, après la prise de Rome, à s'enfermer, tel un prisonnier volontaire, dans son palais du Vatican. Or Pie IX avait définitivement enchanté don Bosco lors de leur première rencontre à Rome (1858). Une véritable passion pour ce pape l'enflammait, d'autant plus que Pie IX lui manifestait de l'amitié et l'aidait dans ses entreprises. La définition du primat du souverain pontife par le concile Vatican I (1870) le combla à un degré devenu pour nous inimaginable. Les conceptions théologiques et les sentiments de respect, d'affection et de compassion se conjuguèrent en don Bosco pour exalter le pape de Rome, témoin privilégié de Dieu parmi les hommes. "Quand nous avons l'approbation du pape, nous avons l'approbation de Dieu, quand le pape est content de nous, Dieu l'est aussi."⁵ Il n'y avait pas pour don Bosco de dévotion authentique à l'Eglise, qui ne fût d'abord et avant tout une dévotion au pape, vicaire du Christ.

Les successeurs de don Bosco pensèrent l'Eglise comme il avait fait⁶. "Souvenons-nous, écrivit don Albera au temps d'une crise moderniste, très critique à l'égard du pape d'alors signataire de l'encyclique *Pascendi*, que don Bosco, marchant sur les traces des saints, nommément de saint François de Sales, ne se contentait pas d'une soumission intellectuelle réduite aux définitions *ex cathedra*. Il voulait une soumission sincère à tout enseignement du pape, quelle qu'en soit la forme. Non seulement il suivait et faisait exécuter ses ordres, mais considérait et voulait que ses fils considèrent comme une loi et un doux commandement tout avertissement, tout conseil et tout désir du Vicaire de Jésus Christ."⁷ Ce recteur intitula : "Amour du Vicaire de Jésus Christ" un paragraphe d'une circulaire réservée aux inspecteurs provinciaux⁸. On prêcha donc sans cesse la dévotion au pape dans la famille salésienne du premier siècle. "Que chez nous sa voix (celle du pape) soit toujours vénérée comme la voix de Dieu"⁹, écrivait alors tout uniment un supérieur général. Se détacher du pape si peu que ce fût était un grand malheur, qui mettait en péril le salut du "schismatique". Il fallait écouter le pape "vicaire de Jésus Christ", exécuter ses ordres, prévenir ses désirs, l'honorer et le faire honorer, prier pour lui, l'aimer, témoigner en privé et en public de son affection envers sa personne, en fournir des preuves et, par conséquent, le défendre dans la mesure de ses moyens, soit par la parole, soit par l'écrit. En 1949, le recteur Ricaldone, dont l'Index des circulaires ne parlera de l'Eglise que comme bâtisse, proposait aux salésiens l'éternelle spirituelle : "Connaître, aimer, défendre le Pape." Et l'entrée *Eglise* du recueil des *Atti* au temps du recteur Ricceri (1965-1978) ne comportera qu'un item ainsi formulé : "Pour se sentir dans l'Eglise, [s'abonner à, lire] l'*Osservatore Romano* hebdomadaire."¹⁰ Les salésiens, les salésiennes et leurs coopérateurs de cette époque servaient l'Eglise du Christ, mais à leur manière.

L'Eglise de la Charte de Communion salésienne (1995)

A partir de 1965, Vatican II transforma progressivement les perspectives. Les salésiens apprirent à voir dans l'Eglise, par-delà l'institution sociale gouvernée par le pape, le corps du Christ, le temple de l'Esprit saint et le peuple de Dieu. Le service d'Eglise commença désormais par l'Eglise particulière, dont les communautés religieuses ne pouvaient s'isoler. Le pape continuait d'être vénéré par les salésiens, mais à l'intérieur d'un mystère sacré imprégné par l'Esprit Saint. Le peuple de Dieu, pour lequel ils oeuvraient, n'était plus enfermé dans les frontières de la catholicité. L'Esprit Saint planait sur toute la Création. On recommandait l'oecuménisme jusqu'alors au mieux toléré. Le dialogue remplaçait l'affrontement dans les relations avec les autres religions. A un degré ou à un autre, les actes officiels : circulaires des supérieurs, constitutions et règlements rénovés des salésiens, des salésiennes, des coopérateurs et des volontaires de don Bosco, s'en sont ressentis. Les lettres de don Viganò (1978-1995) se sont sans cesse référées, explicitement ou implicitement, à la constitution conciliaire sur l'Eglise *Lumen gentium*.

Le virage fut amorcé avec énergie par les chapitres généraux spéciaux des salésiens et des salésiennes au début des années 1970. Et, à la fin du siècle, la Charte de communion de 1995 prit solennement acte du nouveau visage de

l'Eglise dans la théologie catholique contemporaine. Elle constata : "La réflexion, profonde et prolongée, du concile Vatican II s'est concentrée sur la réalité de l'Eglise-mystère, qui, en tant que peuple de Dieu, se présente particulièrement comme centre d'unité et de communion. Elle construit cette réalité par l'accueil du don de l'Esprit et par une réponse opératoire qui engage de manière convergente tous les baptisés."¹¹

Toutefois, les différences théologiques ne devraient pas nous abuser sur la continuité de la tradition. L'accent ne s'était que déplacé. De la génération ancienne à la génération post-conciliaire, l'amour de la même Eglise a inspiré la famille salésienne. La Charte de communion n'a qu'élargi cette Eglise depuis un centre privilégié jusqu'à sa circonférence des forces oeuvrant pour le Royaume, quand elle a annoncé que "l'histoire de don Bosco, personnelle aussi bien que publique, civile comme religieuse, fait de son amour de l'Eglise, centre d'unité et communion de toutes les forces qui travaillent pour Royaume, un trait typique de son esprit", et qu'elle a voulu en aligner les preuves¹².

Les conséquences du nouveau discours sur l'Eglise

Les conséquences du nouveau discours salésien sur l'Eglise ont été nombreuses et importantes. Signalons-en quelques-unes. "Tous les baptisés" sont engagés dans la réponse au don de l'Esprit Saint, affirme aujourd'hui la Charte salésienne. Même s'ils sont réformés ? En 1991, aux frontières de la société catholique l'oecuménisme lancé par le concile implique un changement personnel de mentalité, pouvait écrire le recteur Viganò en rupture évidente avec l'ancienne tradition. "C'est une dimension fondamentale de toutes les activités de l'Eglise", insistait-il. Elle exige d'approfondir et de repenser l'Evangile l'esprit ouvert aux autres Eglises. Et les païens ? Selon le même recteur, le "dialogue avec les autres religions", autre nouveauté ecclésiale, impose d'y repérer les signes de la présence du Verbe et de l'action de l'Esprit Saint, en même temps que d'approfondir sa propre identité pour témoigner soi-même de l'intégrité de la Révélation¹³. Le salésien a donc sagement renoncé au monolithisme catholique d'antan.

Le membre de la famille salésienne sert désormais systématiquement l'Eglise locale. A partir de leur chapitre général spécial (1971-1972), les religieux salésiens ont sans cesse rappelé les exigences de ce service. Le Règlement primitif des coopérateurs salésiens ne disait mot de cette Eglise. Selon leur nouveau *Règlement de Vie Apostolique*, "l'activité apostolique des coopérateurs a une dimension ecclésiale". Qu'est-ce à dire ? Voici : "Par leur témoignage personnel et leurs diverses activités apostoliques ils contribuent à la vie de leur propre Eglise particulière, diocèse et paroisse, et à son édification comme communauté de foi, de prière, d'amour fraternel et d'engagement missionnaire"¹⁴. La Charte de communion de 1995 affirmera, quant à elle, la "volonté de collaboration" des divers membres de la famille salésienne "dans les Eglises locales et dans la société" (art. 33), ainsi que son "estime pour les autres forces ecclésiales" (art. 34).

Le déplacement d'accent vers la périphérie ecclésiale n'a pas sérieusement atténué l'amour de la famille salésienne pour le souverain pontife, simplement

mieux situé au centre du corps épiscopal. Le recteur Viganò consacra en 1985 toute une circulaire à la “fidélité” salésienne “au successeur de Pierre”. Cette lettre n’ignorait pas les réactions négatives de certains religieux, qu’elle dénonçait avec force. Les tensions suscitées par diverses nouveautés culturelles, une certaine rationalité plus ou moins scientifique, ou simplement des préjugés voudraient faire apparaître comme signes de maturité personnelle une distanciation critique habituelle et une pratique différente de l’enseignement magistériel du pape, écrivait le recteur. “Y adhérer avec sincérité vous fait facilement passer pour un arriéré.” Eh non ! L’adhésion filiale des salésiens au pape doit se sentir enracinée dans une tradition vivante qu’alimentent les sources pures de la foi et qui progresse en “syntonie” avec la conscience de l’Eglise dans le temps¹⁵. Les constitutions des Volontaires de Don Bosco se sont exprimées sur ce point avec une heureuse simplicité : “Dans notre Institut chaque Volontaire, à l’exemple de don Bosco, considère le Pape avec foi et amour ; elle reconnaît en lui le Vicaire du Christ, le Pasteur de toute l’Eglise et le Supérieur suprême de notre Institut. Elle lui offre une fidélité filiale et sans conditions; comme au Christ lui-même qui l’assiste par son Esprit.”¹⁶

La conception mystique de l’Eglise a désormais pénétré la mentalité salésienne sans pour autant oblitérer son sens traditionnel du concret. C’est une Eglise très visible qu’aime et sert le salésien. “L’Eglise a reçu l’Esprit de Jésus, elle en réactualise les gestes, elle en fait progresser la mission”, enseigne le recteur Vecchi à la famille salésienne en préparation au jubilé de l’an 2000. Sans forfanterie, il se range parmi les chrétiens capables de parler de l’Eglise avec affection, comme de sa propre famille et même de sa propre mère. Ceux-là savent qu’en elle et par elle, ils ont reçu la vie de l’Esprit. Peut-être en connaissent-ils les limites, les rides et jusqu’aux scandales. Mais ils n’y attachent pas grande importance au regard des avantages de sa présence pour la personne et pour l’humanité : les énergies bienfaisantes qu’elle diffuse, l’expérience de Dieu révélée par la sainteté qu’elle offre en exemple, la sagesse qui émane de la Parole de Dieu, l’amour qui rassemble et crée de la solidarité par dessus les frontières nationales et continentales, le sens de la vie qu’elle propose, les valeurs qu’elle défend et la perspective de la vie éternelle¹⁷. La famille salésienne admire et aime l’Eglise de Jésus Christ.

Notes

1. “Noi possiamo solamente trovare la vera religione nella Chiesa Cattolica Romana, perchè essa sola conserva intatta la divina rivelazione.” “D. Fuori della Chiesa Cattolica, Apostolica, Romana, si può aver salute ? - R. No : fuori di questa Chiesa niuno può salvarsi. Nella maniera, che quelli i quali non furono nell’arca di Noè, perirono nel diluvio, così perisce inevitabilmente colui che muore separato dalla Chiesa Cattolica, Apostolica, Romana, unica Chiesa di Gesù Cristo, sola conservatrice della vera religione.” ([G. Bosco,] *Avvisi ai Cattolici*, Torino, De-Agostini, 1853, p. 11, 16-17.) Ces *Avvisi ai Cattolici* furent ensuite insérés dans les innombrables rééditions du *Giovane provveduto*, traductions comprises.

2. Don Bosco a en effet composé au début de sa carrière une *Storia ecclesiastica* (1ère éd., Torino, 1845).

3. G. Bosco, *La Chiesa cattolica e la sua gerarchia*, Torino, tip. dell'Oratorio di S. Franc. di Sales, 1869, p. 70-72.

4. Voir en particulier *Il Cattolico istruito* (Torino, 1853), qui est tout entier un ouvrage d'apologétique élémentaire.

5. " ... perchè diceva [don Bosco], quando abbiamo l'approvazione del Papa, abbiamo l'approvazione di Dio ; quando il Papa è contento di noi, lo è pure Iddio." (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 10 février 1921, L. C., p. 368.)

6. Voir par exemple, dans un cahier inédit, le sermon de retraite de don Rua sur les notes de l'Eglise, intitulé "La chiesa di G. C.", reproduit en FdB 2899 E8-11.

7. "Rammentiamo che Don Bosco premendo le orme dei santi, e nominatamente di San Francesco di Sales, non s'appagava di quella sottomissione d'intelletto che si restringe alle definizioni *ex cathedra*, ma voleva la sottomissione sincera a qualunque insegnamento del Papa e sotto qualunque forma impartito. Nè solamente ne seguiva e faceva seguire gli ordini, ma reputava e voleva che i suoi figli reputassero qual legge e qual dolce comando ogni avviso, ogni consiglio, ogni desiderio del Vicario di Gesù Cristo." (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 21 novembre 1912, Appendice II : *Sommo Pontefice*, in L. C., p. 103.)

8. "Amore al Vicario di Gesù Cristo", in P. Albera, *Lettre aux inspecteurs salésiens*, 19 juillet 1912, L. C., p. 80-81.

9. "Da noi la sua voce sia sempre venerata come la voce di Dio" (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 25 décembre 1911, L. C., p. 63.)

10. "Chiesa. Per sentirsi nella C., l'Osservatore Romano settimanale." ("Indice degli Atti del Consiglio Superiore pubblicati durante il Rettorato di Don Luigi Ricceri", *Atti* 288, octobre-décembre 1977, p. 46).

11. "La riflessione, profonda e prolungata, del Concilio Vaticano 2° ha posto al centro la realtà della Chiesa-mistero che, nella sua dimensione di popolo di Dio, si presenta particolarmente come centro di unità e di comunione. Essa costruisce questa realtà accogliendo il dono dello Spirito e facendosi risposta operativa attraverso l'impegno convergente di tutti i battezzati." (*Carta di Comunione*, art. 27.)

12. "La storia di Don Bosco, quella personale come quella pubblica, civile e religiosa, esprime un tratto tipico del suo spirito : l'amore alla Chiesa, centro di unità e comunione di tutte le forze che lavorano per il Regno." Etc. (*Carta di Comunione*, art. 14.)

13. L'ecumenismo "è una dimensione fondamentale di tutte le attività della Chiesa". "In quanto al "dialogo con le altre religioni" si tratta di un atteggiamento simile a quello dell'ecumenismo". *Considérations développées* dans E. Viganò, *Lettre aux salésiens*, 24 février 1991, *Atti* 336, p. 27-28.

14. "L'attività apostolica dei Cooperatori ha dimensione ecclesiale. Con la testimonianza personale e le diverse attività di apostolato essi contribuiscono alla vita della propria Chiesa particolare, diocesi e parrocchia, e alla sua edificazione come comunità di fede, di preghiera, di amore fraterno e di impegno missionario." (*Regolamento di Vita Apostolica*, art. 18, § 1.)

15. " ... antichi e nuovi pregiudizi vorrebbero far apparire come segno di personalità o maturazione l'atteggiarsi a un abituale distanziamento critico o il prescindere nella pratica dalla guida del magistero del Papa. Se qualcuno dimostra sincera adesione viene considerato facilmente come un arretrato." ... "Con Don Bosco e con i tempi ! La nostra filiale adesione al Papa deve oggi sentirsi radicata in una Tradizione viva che si alimenta alle sorgenti cristalline della fede ma che progredisce in profonda sintonia con la crescita della coscienza stessa della Chiesa." (E. Viganò, *Lettre aux salésiens*, 3 septembre 1985, *Atti* 315, p. 13-14). La lettre intitulée "La nostra fedeltà al successore di Pietro", *ibidem*, p. 3-33.

16. "Nel nostro Istituto ogni Volontaria, sull'esempio di don Bosco, guarda al Papa con fede e amore, e riconosce in lui il Vicario di Cristo, il "Pastore di tutta la Chiesa" e il Superiore supremo del nostro Istituto. A lui offre una filiale incondizionata fedeltà." (*Constitutions VDB*, art. 67.)

17. D'après J. Vecchi, "Le parole del Giubileo. Chiesa", *Bollettino salesiano*, settembre 1997. On lit dans le sous-titre de l'article : "Adesione alla Chiesa, per conoscere Gesù ed essere dei suoi, giudicandola con affetto, quasi fosse una madre. La Chiesa ha ricevuto lo Spirito di Gesù, riattualizza oggi i suoi gesti, porta avanti la sua missione."

Engagement social

L'engagement social des salésiens

A la fin de la deuxième guerre mondiale, l'«engagement» devint, en Occident, l'un des mots d'ordre des intellectuels et des artistes du temps. Ils renonçaient à une position de simples spectateurs et mettaient leur pensée ou leur art au service d'une cause. Une partie des gens d'Eglise suivirent. Il leur fallait eux aussi «s'engager». Durant les années 1970, le terme *impegno* (engagement), que l'on chercherait vainement en ce sens dans les documents officiels antérieurs, s'insinua dans les textes salésiens. Le chapitre général spécial des salésiens de 1971-1972 consacra un long article à «l'engagement des salésiens pour la justice dans le monde». Et toute la famille salésienne se découvrit «engagée». En 1975, un colloque international sur la vie salésienne tenu en Allemagne prenait déjà pour thème «l'engagement de la famille salésienne pour la justice». ¹

Bien entendu, le monde de don Bosco ne s'était jamais contenté de regarder la société pour la laisser courir à son train. Le «salut des âmes» exige de se démenier. On ne forme pas de «bons chrétiens» et d'«honnêtes citoyens» en rêvant à l'avenir. Assurer du pain, un toit et une éducation à des orphelins impose des veilles et des sueurs. Les modes de leurs «engagements» ont pu varier, les salésiens, les salésiennes et leurs coopérateurs se sont dès l'origine systématiquement «engagés» dans une pratique au service de la société.

L'action sociale de don Bosco

Don Bosco ne fut certainement pas un pionnier en matière sociale². A la différence de ses contemporains Lamennais, Proudhon ou Saint-Simon, il n'ouvrit aucun sentier. Sa gloire fut différente. Il servit largement la société de son temps, surtout par l'éducation des pauvres et des petits. Un projet social relativement net le guidait et un certain nombre de moyens que son charisme lui permettait de développer lui en facilitaient l'exécution.

Il dessinait ce projet à partir d'un modèle de société nécessairement daté, qui était celui du monde libéral, pyramidal et peu rationalisé qu'il connaissait. La théologie qui l'inspirait ignorait - pour cause ! - la sécularité contemporaine ; elle donnait donc aux valeurs religieuses et morales une place de premier plan dans la vie sociale elle-même et s'accommodait d'un cléricalisme alors florissant. Enfin il recourait à des moyens en vogue autour de lui, qui étaient l'association (surtout l'association à motivation religieuse, comme la congrégation salésienne, l'institut des filles de Marie auxiliaire ou l'union des coopérateurs salésiens), l'école chrétienne, dont l'«oratoire», tel qu'il le pensait, était somme toute une heureuse variante, enfin la «bonne presse» et la prédication missionnaire. Il n'optait donc pas pour ces instruments plus modernes que sont le syndicat, le parti, le

mouvement, l'organisation d'action catholique ou encore le geste prophétique répercuté par les mass-média aux quatre coins de la planète. Entre le combat plus ou moins violent et l'explication persuasive, il choisissait systématiquement, au nom de la charité et de l'efficacité, le parti de la douceur et de l'entente. En principe, il refusait pour lui-même et pour les siens l'engagement politique. La réalité de la lutte des classes ne s'imposait pas à lui. Il ne prétendait pas révolutionner la société, ni même la réformer. Il voulait seulement - mais c'était déjà énorme - rénover ou restaurer une "cité chrétienne".

L'engagement salésien dans un monde nouveau

Cette utopie généreuse devenait mal praticable dans un âge de mondialisation progressive et de pluralisme social généralisé. Sauf à perdre son âme, l'engagement salésien se devait de rester chrétien. Mais répéter les oeuvres conçues par don Bosco pour son siècle et dans son esprit, c'est-à-dire selon son modèle de société, ne pouvait que s'avérer risqué, peut-être même suicidaire, dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Il fallait adapter l'engagement social salésien à des temps perpétuellement nouveaux, comme d'ailleurs lui-même l'avait fait pour son compte. "Con don Bosco e coi tempi" (avec don Bosco et avec les temps) devint un slogan des assemblées générales de la famille salésienne, slogan au reste plus facile à déclamer qu'à appliquer. L'engagement chrétien des salésiens dans la société prit un sens jusqu'alors plus ou moins inconnu³.

Nous sommes au temps de l'encyclique audacieuse de Paul VI *Populorum progressio* (1967). Dans la mesure de leurs moyens, les fils et les filles de don Bosco participeraient à la construction, non plus spécialement d'une cité chrétienne, mais d'un monde plus humain. La doctrine sociale de l'Eglise leur servirait de phare. Les destinataires de leurs engagements sociaux ne changeraient pas : ce serait toujours les jeunes, surtout les plus défavorisés, ainsi que les catégories populaires. Mais les perspectives pédagogiques ne seraient plus exactement les mêmes. Désormais, comme dans les pays dits de mission, les interlocuteurs des salésiens ne seraient plus supposés chrétiens, mais seulement christianisables, et souvent à un degré très éloigné d'une foi professée au Dieu des chrétiens. Un bon musulman leur paraîtra préférable à un chrétien amoral et sans convictions. Il importe avant tout d'assumer en soi le dessein d'amour de Dieu, qui se confond avec le vrai bien. Le salésien a pour mission d'y aider les gens. L'évangile inspirera ses entreprises de promotion humaine. Selon une formule que les salésiens affectionneront, ils éduqueront en évangélisant et ils évangéliseront en éduquant. Les communautés de religieux et les groupes de coopérateurs et de Volontaires de don Bosco orienteront leurs oeuvres en ce sens, qu'il s'agisse de centres de jeunesse (oratoires), d'écoles, de centres de loisirs, de foyers d'évangélisation ou de charité, d'associations humanitaires, de communication sociale par mass média et même de simples présences significatives. Sans nécessairement catéchiser les populations, ils diffuseront de la sorte l'Esprit de Jésus Christ, qui est celui de Dieu créateur et sanctificateur. Et ils le feront à la manière de don Bosco.

Dans leurs constitutions renouvelées, les filles de Marie auxiliarice ont exprimé ce programme éducatif avec limpidité : “Eduquer les jeunes à discerner dans leur vie le dessein de Dieu et à l’assumer comme une mission est le but vers lequel tend notre action pastorale. Ouvertes aux perspectives spécifiques de la vocation de la femme dans l’Eglise, nous essaierons de rendre les jeunes sensibles aux grands problèmes d’aujourd’hui et capables de participer avec compétence et esprit évangélique à la construction d’une société qui réponde mieux aux aspirations de la personne humaine”⁴.

L’engagement salésien pour la justice

Les documents de la deuxième conférence générale de l’épiscopat latino-américain (Medellin, 22 août - 6 septembre 1968) ont influencé les réflexions salésiennes des années qui suivirent. N’oublions pas que les salésiens étaient et restent très présents en Amérique du Sud. Or Medellin décrivait constamment la situation de cette région en termes d’“injustice que l’on peut qualifier de violence institutionnalisée”. “Il ne faut pas abuser de la patience d’un peuple qui supporte depuis des années une condition qu’accepteraient difficilement des hommes qui auraient une meilleure conscience des droits de l’homme”. Toutes les conditions d’injustice méritaient des dénonciations identiques, estimait alors l’opinion salésienne moyenne. Le chapitre général spécial de 1971-1972 réclama donc “l’engagement des salésiens pour la justice dans le monde”⁵. On perçoit dans ses déclarations des échos de la théologie de la libération. L’avènement de la justice revêt de nos jours une urgence particulière, commença-t-il. Par conséquent, selon l’esprit des béatitudes évangéliques les salésiens s’engagent dans une action intensément éducative, où ils seront à la fois témoins et promoteurs de la justice dans le monde. Cette action s’exercera auprès des jeunes et des adultes responsables de la libération des pauvres. Elle se devra d’être efficace pour l’avènement de la justice, mais en cohésion avec les orientations des Eglises locales et de la congrégation salésienne. Et le chapitre de proclamer successivement : “Nous choisissons la ligne du “progrès des peuples”, “Nous refusons tout compromis avec toute forme d’injustice sociale et toute collusion avec la richesse et le pouvoir”, “Nous collaborons à la promotion du monde ouvrier et des émigrants”, “Nous adoptons un style de vie pauvre”, “Nous posons quelques gestes prophétiques”⁶. Le chapitre dégagait aussi une spiritualité de l’engagement social pour la justice. Elle a, disait-il, comme source et âme vivante la charité du Christ sauveur ; pour motivations les exigences de l’évangile et la volonté de secourir le Christ lui-même dans les pauvres : “J’avais faim et vous m’avez nourri” (Matthieu 25, 35) ; pour but de coopérer à la mission de l’Eglise animatrice de l’ordre temporel selon l’esprit de l’évangile ; pour effet immédiat d’aider à la révélation de l’amour et de l’oeuvre salvatrice du Christ, et enfin, pour style, celui de don Bosco, qui est empreint de bonté promotrice de dialogue et use simultanément de la raison, de la religion et de l’affection⁷. Quand, peu après ce chapitre, les coopérateurs salésiens élaborèrent un “nouveau règlement” (provisoire), ils rédigèrent dans le même esprit un article sur “l’engagement personnel pour la justice”⁸. Le programme, probablement un peu naïf pour des religieux de vie active obligés de tenir compte de “l’argent” et du “pouvoir”, était au moins d’une belle générosité.

L'engagement social salésien de la fin du vingtième siècle

Le chapitre général spécial des salésiens les avait entraînés dans la réforme des structures mêmes de la société, une réforme à laquelle ils ne se sentaient pas vraiment destinés. Les violences révolutionnaires plus ou moins impliquées par le programme leur répugnaient et les effrayaient. Ils voulaient à la fois la justice et la paix. Et puis, que devenait dans l'aventure leur mission première d'éducateurs ? Les directives du dernier quart de siècle ramenèrent peu à peu leur attention sur la culture et sur la promotion des personnes dans la société.

La politique, dans laquelle don Bosco avait demandé de ne pas s'engager, continuait-elle d'être interdite à la famille salésienne ? Jusqu'au temps du recteur Ricaldone (+ 1951), la prohibition avait été formelle. Mais, en un siècle, les choses avaient changé avec l'installation de la démocratie, au moins dans les pays occidentaux, remarquait-on désormais. Pour l'ensemble des citoyens, la politique (mot alors pourvu d'un P majuscule par le recteur Viganò) s'y confond avec la recherche et le service du bien commun. A ce niveau, nul citoyen ne peut s'y soustraire et refuser sa quote-part, habituellement par son bulletin de vote. L'autre niveau de la politique est celui de l'exercice du pouvoir dans la société civile, en principe pour le même bien commun. L'Eglise comme telle n'a pas, sauf exceptions, à assumer ce pouvoir. Les clercs et les mouvements ecclésiaux n'y ont donc pas leur place. La responsabilité du pouvoir appartient aux laïcs qui en ressentent les capacités et aux organismes qui les regroupent. Tout membre de la famille salésienne doit s'intéresser au premier niveau de la politique. L'exercice de la politique - deuxième niveau -, même indirectement à travers les partis, doit être laissé aux non-religieux⁹.

Les constitutions rénovées des religieux salésiens (1984) réservèrent un article soigné à leur engagement social. Sans renier les principes de 1971, elles les adoucissaient par des appels à la paix et leur donnaient une forme moins abrupte. L'article commençait par un rappel : "Nous travaillons dans les milieux populaires et pour les jeunes pauvres. Nous les éduquons à [prendre] leurs responsabilités morales, professionnelles et sociales en collaborant avec eux." Cela dit, il passait à la question devenue inévitable de l'engagement pour la justice, mais le faisait à l'intérieur de l'Eglise et en y associant systématiquement la paix, cette ennemie de la violence : "Nous participons en qualité de religieux au témoignage et à l'engagement de l'Eglise pour la justice et pour la paix. Restant indépendants de toute idéologie et de toute politique de parti, nous refusons tout ce qui favorise la misère, l'injustice et la violence, et nous coopérons avec ceux qui construisent une société plus digne de l'homme."¹⁰

Les salésiens ne se sentaient pas de dispositions pour la réforme des structures de la société. En revanche, pensaient-ils, la "culture", dont on se mettait à beaucoup parler autour d'eux, relevait de leur domaine apostolique. Le recteur du temps donnait un sens précis à ce vocable éminemment élastique. Il lui attribuait la compréhension la plus large, celle qui englobe toutes les formes acquises du comportement humain, quand il enseignait que la culture, au sens

“anthropologique” du mot, est une “dimension de l’homme”. “C’est une manière d’être homme (ou femme !) dans la société.”¹¹ Et il affirmait : “Nous considérons la culture comme la patrie de notre mission.”¹² Car l’éducation est fondamentale pour toute culture. Si nous voulons que le peuple ait une culture, un processus éducatif (initial et permanent), qui en garantisse la qualité et le développement, s’impose, poursuivait-il à l’intention de toute la famille salésienne. Il ne nous est pas permis d’oublier que don Bosco a choisi ce chemin pour notre mission. En conséquence, les initiatives qui nous éloignent du champ de l’éducation culturelle sont suspectes à nos yeux et peuvent constituer une véritable déviation.¹³ A l’inverse, l’instrument éducatif désormais prépondérant des moyens de communication sociale mérite toute l’attention des fils de don Bosco. Le recteur majeur secourait son monde sur ce point. Les disciples du saint ne pouvaient se barricader dans leurs collèges. Une nouvelle frontière s’est ouverte à notre action auprès des jeunes et du peuple, remarquait-il. “Nous devrions nous sentir stimulés à nous engager et éviter de nous enfermer dans un seul secteur d’œuvres d’éducation. Il faut dire à cet endroit que nous devons nous bien éveiller, savoir être créatifs, ressentir fortement le problème et savoir collaborer avec l’Eglise locale qui a peut-être déjà des initiatives à cet égard.”¹⁴

Stimulés par une tradition en mouvement, les rédacteurs du Règlement de Vie Apostolique des coopérateurs (1986) s’efforcèrent de définir “nella realtà sociale” (dans la réalité sociale) les modalités d’engagement des salésiens non-religieux (pensés à cet endroit et par un léger abus - car ils peuvent être prêtres - uniformément laïcs). Ils entendent ne rien négliger de l’ordre temporel. Leurs engagements touchent à la culture, à l’économie et à la politique. Le coopérateur “fidèle à l’Evangile et aux indications de l’Eglise” “se forme une conscience droite sur sa propre responsabilité et sa participation à la vie sociale, qu’il s’agisse de la culture, de l’économie ou de la politique”. Le règlement détailla les refus nécessaires et les actions souhaitables. “(Le coopérateur salésien) refuse tout ce qui provoque et alimente l’injustice et l’oppression, l’exclusion et la violence, et il agit courageusement pour en supprimer les causes.” Et puis, “il s’engage à corriger et à renouveler les mentalités et les mœurs, les lois et les structures des milieux au sein desquels il vit et opère pour les rendre plus conformes aux exigences de liberté, de justice et de fraternité.” Le coopérateur reconnaît la puissance des associations dans les transformations sociales. L’action individualiste ne mène pas loin. Pour donner plus d’efficacité à ses interventions, il s’insère, selon ses capacités et ses disponibilités, dans les structures culturelles, syndicales et socio-politiques.

Dans le même article, le Règlement de Vie Apostolique prenait position sur les formes d’engagement de l’Association des Coopérateurs elle-même, qui est une institution d’Eglise. “L’Association en tant que telle, de par sa nature ecclésiale et selon la pensée de don Bosco, demeure étrangère à toute politique de parti. Toutefois elle intervient courageusement et se conforme aux directives de l’Eglise locale pour la proposition et la défense des valeurs humaines et chrétiennes. Elle éclaire ses membres et les encourage à assumer de manière responsable leurs engagements dans la société. Enfin, par des coopérateurs qualifiés, elle se rend présente aux mouvements apostoliques et aux organismes

qui oeuvrent spécialement pour la jeunesse et la famille, pour la solidarité avec les peuples en voie de développement et pour la promotion de la justice et de la paix.”¹⁵

C’était le programme d’engagement social que la famille salésienne se donnait pour le siècle sur le point de s’ouvrir.

Notes

1. CGS 67-77 ; les actes du colloque de Jünkerath édités dans le volume collectif *L’impegno della Famiglia salesiana per la giustizia* (coll. *Colloqui sulla vita salesiana* 7), Leumann, LDC, 1976.

2. Je reprends ici quelques conclusions de mon article “L’azione sociale dei cattolici del secolo XIX e quella di don Bosco”, dans *L’impegno della Famiglia salesiana per la giustizia*, op. cit., p. 21-87.

3. Voir, de ce point de vue, la prise de conscience d’un monde nouveau dans les chapitres généraux des salésiens en 1965, 1971-1972 et 1990, et des filles de Marie auxiliaire en 1969, 1975 et 1990, décrite par Mario Midali “Educazione alla fede e impegno sociale. La progressiva consapevolezza della Famiglia Salesiana postconciliare”, dans le collectif *La dottrina sociale della Chiesa strumento necessario di educazione alla fede*. Atti della XV Settimana di Spiritualità della Famiglia Salesiana, Rome, éd. SDB, 1992, p. 93-139.

4. “La mèta a cui deve tendere la nostra azione pastorale è educare le giovani a discernere il disegno di Dio sulla propria vita e ad assumerlo come una missione. Aperte alle particolari prospettive della vocazione della donna nella Chiesa, cercheremo di renderle sensibili ai grandi problemi dell’oggi e capaci di contribuire con competenza e spirito evangelico all’edificazione di una società più rispondente alle aspirazioni della persona umana.” (Constitutions FMA, art. 72.)

5. CGS 67-77.

6. “1) Scegliamo la linea del progresso dei popoli. 2) Rifutiamo ogni compromesso con qualsiasi forma di ingiustizia sociale e ogni collusione con la ricchezza e la potenza. 3) Collaboriamo per la promozione del mondo operaio e degli emigranti. 4) Adottiamo uno stile di vita povera. 5) Poniamo alcuni gesti profetici.” (CGS 72-76).

7. CGS 77.

8. Nouveau Règlement des Coopérateurs salésiens, Rome, éd. SDB, 1974, art. 10.

9. D’après E. Viganò, “La nuova evangelizzazione impegna ad approfondire e a testimoniare la dimensione sociale della carità”, dans le collectif *La dimensione sociale della carità*. Atti della XIV Settimana di Spiritualità della Famiglia Salesiana, Rome, éd. SDB, 1991, p. 285.

10. “Lavoriamo in ambienti popolari e per i giovani poveri. Li educiamo alle responsabilità morali, professionali e sociali, collaborando con loro. [...] Partecipiamo in qualità di religiosi alla testimonianza e all’impegno della Chiesa per la giustizia e la pace. Rimanendo indipendenti da ogni ideologia e politica di partito, rifiutiamo tutto ciò che favorisce la miseria, l’ingiustizia e la violenza, e cooperiamo con quanti costruiscono una società più degna dell’uomo [...]” (Constitutions SDB, art. 33.)

11. Voici l’explication du recteur Viganò : “Un altro settore importante : la cultura. Don Bosco è stato un promotore della cultura popolare. Allora era assai diffuso l’analfabetismo, e la cultura aveva un significato “illuminista” ; era privilegio di alcune persone di alta società o di particolari studi. Oggi, invece, la cultura ha un senso “antropologico”, si riferisce alla crescita della coscienza sociale di tutto il popolo ; è una maniera di essere uomini in società ; ha come elemento fondamentale l’educazione, qual settore primario della cultura.” (“La nuova evangelizzazione ...”, art. cit., p. 273.) Voir, ci-dessous, l’entrée Inculturation.

12. “Noi consideriamo la cultura come la patria della nostra missione.” (E. Viganò, “La nuova evangelizzazione ...”, art. cit., p. 286.)

13. “Non è lecito mai dimenticare che Don Bosco ha scelto questa via per la nostra missione. Perciò il tipo di iniziative che ci allontana dall’ambito educativo culturale rimane per noi sospetto e può essere vocationalmente deviante.” (E. Viganò, *art. cit.*, ibidem.)

14. “Ci dovremmo sentire stimolati a impegnarci e ad evitare di rinchiuderci su un solo settore di opere educative. Qui bisogna dire che dobbiamo svegliarci bene, saper essere creativi, sentire vivamente il problema e saper collaborare con la Chiesa locale che magari ha già delle iniziative al riguardo.” (E. Viganò, *art. cit.*, p. 287.)

15. Voici l’ensemble de l’article : “§ 1. Il Cooperatore, fedele al Vangelo e alle indicazioni della Chiesa, - si forma una coscienza retta della propria responsabilità e partecipazione alla vita sociale negli ambiti della cultura, dell’economia, della politica ; - rifiuta tutto ciò che provoca e alimenta l’ingiustizia e l’oppressione, l’emarginazione e la violenza, e agisce coraggiosamente per rimuoverne le cause ; - si impegna a risanare e a rinnovare le mentalità e i costumi, le leggi e le strutture degli ambienti in cui vive e opera per renderle più conformi alle esigenze evangeliche di libertà, di giustizia e di fraternità ; - per dare più efficacia al suo intervento, si inserisce, secondo le proprie capacità e disponibilità, nelle strutture culturali, sindacali, socio-politiche. § 2. L’Associazione in quanto tale rimane estranea ad ogni politica di partito, per la sua natura ecclesiale e secondo il pensiero di Don Bosco. Tuttavia interviene coraggiosamente, seguendo le direttive della Chiesa locale, per promuovere e per difendere i valori umani e cristiani. Illumina e stimola i singoli Cooperatori ad assumere responsabilmente i propri impegni nella società. Per mezzo di Cooperatori qualificati, si rende presente in movimenti apostolici e in organismi che si prefiggono specialmente il servizio alla gioventù e alla famiglia, la solidarietà con i popoli in via di sviluppo e la promozione della giustizia e della pace.” (*Regolamento di Vita Apostolica*, art. 11.)

Espérance

L'espérance naturelle au spirituel salésien

Leur maître en spiritualité et le monde qui est le leur font des disciples de don Bosco des hommes et des femmes d'espoir humain et d'espérance théologique.¹

François de Sales, ce saint optimiste, fut un homme d'espérance². Son humanisme lui donnait confiance en la créature humaine destinée à être un digne enfant de Dieu. Plutôt qu'une vertu ascétique, l'espérance prenait chez lui, dans sa vie comme dans ses écrits, une forme "mystique". Elle imprégnait l'être spirituel. Toute la vie chrétienne lui paraissait emplie de l'amour que Dieu porte à son humble créature. Le Christ rédempteur, tête du corps mystique, est mort d'amour et pour l'amour de son Père. Dieu, présent à la vie humaine, appelle l'homme à s'unir à lui dans l'amour, autrement dit le destine à la béatitude dans la vie éternelle. La personne ainsi sollicitée ne peut être (ou : ne devrait être) que réponse confiante à l'immense amour de Dieu. Elle se doit de choisir librement le plus grand bien dans le plus grand amour pensable. L'optimisme de François s'enracinait dans ces certitudes. Les faiblesses humaines, qu'il réprouvait, suscitaient son regard indulgent. Il témoignait d'une confiance tranquille dans le développement spirituel de tous ceux qui acceptaient d'entrer dans une "vie dévote".

La spiritualité salésienne, répète-t-on au disciple de don Bosco, est une "spiritualité juvénile". La mission qu'il assume le fait participer à l'espérance naturelle à la jeunesse. Pouvoir marcher, parler, grandir, apprendre et savoir suppose chez le petit d'homme un espoir inné en l'avenir. Que ne ferai-je pas demain, quand je serai grand ? Ce garçon se voit casqué, cuirassé et chevauchant une grosse moto avec sa copine derrière lui. Cette fille s' imagine star dans un grand film et photographiée sur la couverture des magazines. La jeunesse est le temps des espoirs naïfs et un peu fous. L'avenir lui apportera le bonheur, elle le sait, elle le croit, elle en a la conviction. Les forces qui montent en elle le lui répètent. Certes les adolescents butent aussi sur leur environnement et sur eux-mêmes. Ils apprennent à leurs dépens que les déceptions jalonnent toute vie. Parfois le suicide les tente, ils perdent tout espoir et succombent. Mais alors, que de questions devant un geste incompréhensible ! La jeunesse ne devrait être que le temps de l'espérance.

Patronage de saint François de Sales et "mentalité juvénile" se conjuguent pour imbiber d'espérance théologique et d'espoir humain la spiritualité de la famille salésienne.

Une confiance joyeuse et génératrice d'initiatives

Dans l'idéal, le disciple de don Bosco, résolument optimiste et confiant en Dieu, ne se laisse pas vaincre par les difficultés de l'existence. "Que rien ne te trouble", disait et répétait don Bosco. Le disciple croit aux ressources naturelles et surnaturelles de l'homme, sans pour autant ignorer sa faiblesse. Il retient tout ce qui est bon, surtout quand cela plaît à la jeunesse. Parce qu'il annonce la Bonne Nouvelle, il est toujours joyeux et répand de la joie autour de lui. "Servons le Seigneur dans une sainte allégresse", recommandait don Bosco aux lecteurs de son *Giovane provveduto*³.

Le membre de la famille salésienne ne craint pas les engagements nouveaux, qui supposent de la confiance en l'avenir. Il a désormais appris à relier l'attente du Royaume de Dieu dans l'espérance théologique et l'attente d'une nécessaire instauration - certes toujours précaire et imparfaite, parce que temporelle - de plus de justice et de paix sur terre, objet de l'aspiration et de l'espoir des peuples. Il sait que les énergies spirituelles du Royaume exercent sur la promotion des valeurs humaines une action illuminatrice et vivificatrice. L'espérance théologique purifie, affermit et soutient l'espoir humain. Conscient du don de l'espérance, il se sait sollicité par les tâches urgentes de la construction de la cité, et, en fonction de son état de clerc ou de laïc, y contribue de son mieux.⁴

Tenu de garder le sens du concret, le membre de la famille salésienne demeure attentif aux "signes des temps", persuadé que le Seigneur manifeste aussi son vouloir à travers les urgences des lieux et de l'instant. Son esprit d'initiative naît de là. Nullement frileux, don Bosco se voulait "téméraire" quand le bien de la jeunesse désemparée ou le salut des âmes étaient en jeu. Il confiait un jour à l'un de ses amis : "Chaque fois qu'il s'agit du bien de la jeunesse en péril ou de gagner des âmes à Dieu, je cours en avant jusqu'à la témérité."⁵ Des réponses opportunes aux nécessités rencontrées amènent son disciple à suivre le mouvement de l'histoire et à l'assumer avec la créativité et l'équilibre du maître par les vérifications périodiques de son action.⁶

Les chemins de l'espérance

Les membres de la famille salésienne se voudraient semeurs d'espérance. Les religieux se sont mis à la recherche d'une méthode pour cet art difficile. En 1994, ils ont conclu une semaine de réflexion par une série de considérations, dont voici un choix un peu organisé.

Pour la diffuser, il faut d'abord être soi-même homme ou femme d'espérance. Le regard du croyant qui vit dans l'espérance traverse le visible pour atteindre au mystère. Il reconnaît le mystère de salut et d'amour dans lequel il se trouve immergé. Pour lui la vie a un sens. L'Esprit du Christ ressuscité, en qui tout est récapitulé, le lui donne et lui permet de dépasser la mort. Le désordre en soi-même est nocif à l'espérance, la solidité spirituelle la favorise. L'espérance théologique comme l'espoir humain supposent la reconnaissance du dynamisme de toute vie, qu'elle soit personnelle ou collective : l'aujourd'hui construit le lendemain. Qui se renferme sur son monde propre, pense et vit en égoïste, est

incapable de sentiments de solidarité avec son prochain immédiat, mais aussi avec ceux qui sont loin. Il n'espérera pas grand chose de la société. Au contraire, qui partage avec d'autres son temps, ses ressources et son savoir, ne serait-ce que par le dialogue amical, pensera et se comportera différemment.

L'homme ou la femme d'espérance lutte contre le défaitisme environnant, dans la conviction que l'espoir naît fréquemment du désert et se développe aussi dans des conditions difficiles. Salésien, l'être d'espérance tâche d'être présent au monde, en particulier à la jeunesse qu'il veut former et éduquer. La qualité de sa présence le préoccupe, car il est des présences désespérantes. Attentif aux valeurs positives des autres, dans ses relations avec autrui, soucieux lui-même de communion en esprit, il s'efforce de combler la distance qu'engendre souvent le langage. Pour le disciple de don Bosco, le chemin privilégié de l'espérance est un chemin de bonté et même de gentillesse⁷.

Cependant, le mal existe terrible, universel. Dans la nature soudain hostile, dans l'homme surtout. L'horizon du monde, supposé radieux par les discours apaisants, est, pour beaucoup sur cette terre, rempli de flammes et de cadavres. La méchanceté et la haine déterminée submergent des familles, des villes et des populations entières. Elles ont beau se démener : à vues humaines la situation peut et doit même être alors dite proprement désespérée. Que devient l'espérance dans l'horreur des destructions et de la mort innombrable ? Depuis toujours, dans les temps d'épouvante la malheureuse humanité se tourne vers la divinité, elle invoque son aide. "Dieu, nous périssons !" Il n'est plus de recours qu'en Lui ou en ses représentants. Le chrétien fervent, pour sa part, regarde la croix. Il se dit que le Christ pantelant lui indique la route de la résurrection et de l'éternité. Son espérance, qui ne repose plus qu'en Dieu, s'est purifiée. "Que ta volonté soit faite, Seigneur !" Le disciple de saint François de Sales n'espère plus que la "vie éternelle", si Dieu son Père veut bien le recevoir en son sein.

Notes

1. Le Dicastère pour la Famille salésienne a organisé dans la maison générale de Rome, entre le 24 et le 29 janvier 1994, une semaine d'études sur l'espérance en spiritualité salésienne. Ses résultats ont été aussitôt publiés sous le titre *I Sentieri della speranza nella spiritualità salesiana*, Rome, éd. SDB, 1994, 314 p.

2. Voir, dans le volume cité *I Sentieri della speranza* ..., p. 151-161, l'article de Valentin Viguera, "Speranza e ottimismo in san Francesco di Sales. Selezione di testi e presentazione", dont les conclusions vont être reprises ici.

3. Ces lignes adaptent l'article 17 des constitutions des salésiens de don Bosco.

4. Voir Vatican II, *Lumen gentium*, n. 48 et *Gaudium et spes*, n. 39.

5. "Nelle cose che tornano a vantaggio della pericolante gioventù o servono a guadagnare anime a Dio, io corro avanti fino alla temerità." (G. Bosco à Carlo Vespignani, Turin, 11 avril 1877.)

6. D'après les constitutions SDB, art. 19.

7. Les considérations de ce paragraphe ont été empruntées à un tableau intitulé : "La spiritualità salesiana dalla parte della speranza", qui, dans *I Sentieri della speranza* ..., op. cit., p. 308-309, rassemble les conclusions de la Semaine de spiritualité sur l'espérance.

Esprit Saint

L'Esprit Saint dans la vie salésienne consacrée

Il a fallu attendre le dernier quart du vingtième siècle pour que des mentions de l'Esprit Saint (*Spirito Santo*) commencent de figurer dans les tables des actes officiels de la famille salésienne. Jusqu'alors les constitutions des instituts de vie consacrée avaient une forme exclusivement juridique. Et, dans leurs exhortations, les recteurs majeurs successifs, certainement convaincus de l'action du Saint Esprit dans l'oeuvre héritée de don Bosco, ne parlaient pas de Lui. Il est arrivé à don Rua de regretter le silence salésien sur la "dévotion au Saint Esprit". "Nous pensons trop peu à lui", aurait-il dit à l'un de ses intimes.¹ Don Bosco et ses successeurs vivaient de l'Esprit, mais se taisaient sur sa présence et son action.

Puis la théologie ambiante amena les salésiens et les salésiennes à bien marquer le caractère trinitaire de leur spiritualité. Le recteur Viganò proclama dans son discours-programme de 1978 que, si le Verbe est révélateur du Père, le Saint Esprit est "don". "Sa mission est une mission d'amour, qui nous immerge en Jésus Christ, nous incorpore en lui, nous fait devenir membres de son Corps mystique, nous fait croître dans l'Eglise catholique, nous fait comprendre et approfondir la parole révélée, nous donne enfin l'enthousiasme de la docilité, de l'écoute, du contempler, du méditer."²

Les constitutions rénovées des trois instituts salésiens de vie consacrée reconnurent d'emblée toute leur place au Père, au Fils et à l'Esprit. Le premier article des constitutions salésiennes de 1984, où l'Esprit Saint reparait de proposition en proposition, fut particulièrement éloquent. Il dit : "Humblement et avec action de grâce, nous croyons que la Société de saint François de Sales est née, non d'un simple projet humain, mais par l'initiative de Dieu. Pour contribuer au salut de la jeunesse [...], l'Esprit Saint suscita, avec l'intervention maternelle de Marie, saint Jean Bosco. Il forma en lui un coeur de père et de maître, capable de se donner totalement [...] Pour prolonger sa mission dans le temps, il le conduisit à donner naissance à diverses forces apostoliques, en tout premier lieu à notre Société. L'Eglise y a reconnu l'action de Dieu [...] Dans cette présence active de l'Esprit, nous puisons l'énergie de notre fidélité et le soutien de notre espérance."³

Quant à elles, au début de leurs propres constitutions, les filles de Marie auxiliaresse ne multiplièrent pas les considérations pour détailler le contenu du "don de l'Esprit Saint", qui fut à l'origine de leur congrégation. L'article initial annonça simplement : "Par un don de l'Esprit Saint et grâce à l'intervention directe de Marie, saint Jean Bosco a fondé notre Institut en réponse de salut aux attentes profondes des jeunes. [...]"⁴

Toutefois le handicap avec leurs frères salésiens fut bientôt comblé dans les articles suivants. Certes les constitutions des salésiens, où les religieux, donnés comme “dociles à l’Esprit” selon une formule répétée sans tellement de discernement⁵, voient dans leur fondateur don Bosco un homme de Dieu “comblé des dons de l’Esprit Saint” (art. 21) et reconnaissent la présence et l’action de l’Esprit Saint dans leur vie (art. 12, 25), leur formation (art. 96, 99) et un apostolat, qu’ils exercent “avec le don de l’Esprit” (art. 3) en un monde où ils perçoivent “les fruits de l’Esprit” (art. 95). Lors de leurs chapitres généraux, les salésiens se “laissent guider par l’Esprit Saint” (art. 146).

Les articles des constitutions des soeurs salésiennes relèvent avec une insistance presque inquiète et par des formules régulièrement très choisies le rôle de l’Esprit Saint dans tous les aspects et à toutes les étapes de la vie de la religieuse. Lors de sa profession, le Père la “consacre par le don de l’Esprit”⁶. Selon la formule de cette profession, Dieu Père, à qui elle s’adresse, l’appelle, dit-elle, “par la force de ton Esprit”⁷. “Dans la grâce de l’Esprit Saint”, elle se donne alors à Dieu souverainement aimé⁸. Ses trois vœux sont prononcés sous la mouvance de l’Esprit: Elle sera chaste parce que “docile à l’action de l’Esprit”⁹, pauvre parce que “mue par l’Esprit Saint”¹⁰, et, dans l’obéissance, “par la force de l’Esprit Saint”, elle offrira librement sa “volonté en sacrifice d’elle-même à Dieu”¹¹. Quand elles prient, parce que la grâce les rend enfants adoptifs de Dieu, les filles de Marie auxiliaire croient que l’Esprit Saint “prie en elles”¹². Dans le silence de tout l’être, la Parole de Vérité les envahit alors “par la force de l’Esprit”¹³. Leur système éducatif “essaie de collaborer avec l’Esprit Saint”¹⁴, dont elles sont sûres “qu’il est déjà à l’œuvre dans ce monde”¹⁵. L’assistance salésienne, requise par le système préventif, est “attentive à l’Esprit Saint à l’œuvre en chaque personne”¹⁶. La directrice de communauté est “la première docile à l’Esprit Saint”¹⁷. D’ailleurs, toute fille de Marie auxiliaire appelée à un service d’autorité doit le vivre en attitude de pauvreté intérieure et “d’ouverture à l’Esprit”¹⁸. La formation de la religieuse, qui est “avant tout l’œuvre de l’Esprit Saint”¹⁹, trouve son fondement dans le dessein du Père qui, par l’Esprit, veut la rendre “conforme à l’image de son Fils”²⁰. Pendant le second noviciat, temps de préparation à la profession perpétuelle, la religieuse “relit sa vie à la lumière du Saint Esprit”²¹. Par la suite, dans son souci de formation permanente, “docile à l’Esprit Saint, elle sera attentive à discerner et à valoriser les occasions de mûrir sa vocation”²². Les constitutions rénovées des filles de Marie auxiliaire rendent ainsi une sorte d’hommage multiple à l’œuvre de l’Esprit Saint dans leur institut.

Les constitutions des Volontaires de Don Bosco approuvées par le Saint-Siège en 1990 furent, elles aussi, très attentives à la présence et à l’action de l’Esprit Saint. L’Esprit Saint éclaira leur fondateur, don Filippo Rinaldi (art. 1). Elles-mêmes sont consacrées par Dieu à travers l’Esprit Saint (art. 3). Dociles à l’Esprit (art. 28, 33), elles espèrent, par ce geste, participer à une “vie nouvelle” selon l’Esprit (art. 20). L’Esprit Saint, qui opère et prie en elle (art. 42), interpelle la Volontaire (art. 35, 55). Enfin Dieu la forme par Lui (art. 57)²³.

A la veille du jubilé de l'an 2000, l'Esprit Saint, vie et énergie de l'Eglise, n'était certainement plus le "grand inconnu" dans le monde des consacrés de la famille salésienne.

L'Esprit Saint chez les coopérateurs salésiens

Le Règlement de Vie Apostolique des coopérateurs salésiens promulgué en 1986 avait été composé dans les mêmes perspectives trinitaires.

Il commençait avec solennité : "§ 1. Pour contribuer au salut de la jeunesse, "la portion la plus délicate et la plus précieuse de la société humaine", l'Esprit Saint suscita, par l'intervention maternelle de Marie, saint Jean Bosco. Il forma en lui un cœur de père et de maître, capable d'un dévouement total, et lui inspira une méthode d'éducation toute imprégnée de la charité du Bon Pasteur. - § 2. Le même Esprit, afin de continuer et d'étendre cette mission, le guida dans la création de diverses forces apostoliques, parmi lesquelles les Coopérateurs salésiens."²⁴ L'Esprit Saint, continuait le Règlement, accompagne le coopérateur tout au long de son existence. C'est sous l'action de l'Esprit Saint que mûrit son choix de devenir coopérateur (art. 36). La formation requiert de sa part une vraie docilité à l'Esprit (art. 38), dans l'intimité duquel il vit (art. 27). Le Christ lui donne la lumière et la force de l'Esprit (art. 32). La charité pastorale du coopérateur est, pour le monde, don et présence de l'Esprit Saint, capable par son feu de renouveler la face de la terre (art. 28). La fidélité du coopérateur à sa mission suppose la "force d'Esprit", qu'il implore dans sa promesse d'engagement²⁵.

"Le primat de la vie dans l'Esprit"²⁶, formule de tournure mystique, est désormais reconnu en spiritualité salésienne, dont on sait pourtant le goût presque immodéré pour la charité active. Sous ce titre, un article de la charte de communion de la famille salésienne (1995) a affirmé que "le renouveau voulu par l'Eglise pour tous les groupes et toutes les communautés ramène à l'Esprit de la Résurrection et de la Pentecôte". Il poursuivait : "Toute la vie du croyant est sous le signe de l'Esprit. La fraternité, fruit du renoncement de l'homme intérieur, est une initiative de l'Esprit. L'homme intérieur, qui se rend disponible à Dieu [...], c'est l'homme nouveau qui marche dans l'Esprit selon le critère et les fruits de l'amour. La force de synthèse unifiante qui découle de la charité pastorale est un fruit de la puissance de l'Esprit Saint, qui garantit l'inséparabilité vitale entre l'union à Dieu et le dévouement au prochain, entre l'intériorité évangélique et l'action apostolique, entre le cœur en prière et les mains au travail."²⁷ La dévotion au Saint Esprit pénètre désormais l'ensemble du monde salésien. "Redécouvrons avec les jeunes la présence de l'Esprit dans l'Eglise et dans le monde", pouvait proclamer le recteur majeur Vecchi dans son étreinte spirituelle pour l'année 1998²⁸.

Notes

1. Selon don Giulio Barberis : “ ... Insisteva sulla maggior divozione allo Spirito Santo, dicendo che questa divozione era un pò trascurata dai Cristiani. Ne faceva in particolare la Novena e l'Ottavario e l'udii dire : E' lo Spirito Santo la fonte di ogni santità, e noi pensiamo troppo poco a Lui ... “ (G. Barberis, Procès ordinaire de canonisation de don Rua, ad 17^{um}, in *Positio super virtutibus*, Rome, 1947, p. 286.) Bien, entendu, à l'occasion, les membres de la famille salésienne donnaient toute sa place à l'Esprit Saint, comme en témoignait fort bien, par exemple, le petit livre de J. Aubry sdb, *Le Saint Esprit et notre vie spirituelle*, coll. Feuillet de vie spirituelle 30, Paris, Fleurus, 1956.

2. “Lo Spirito Santo è dono. La sua è una missione di amore, che ci immerge in Gesù Cristo, ci incorpora in Lui, ci fa diventare membra del suo Corpo mistico, ci fa crescere nella Chiesa cattolica, ci fa capire e approfondire la parola rivelata, ci dona infine l'entusiasmo della docilità, dell'ascolto, del contemplare, del meditare.” (E. Viganò, *Non secondo la carne, ma nello Spirito*, Rome, 1978, p. 26.)

3. “Con senso di umile gratitudine crediamo che la Società di san Francesco di Sales è nata non da solo progetto umano, ma per iniziativa di Dio. Per contribuire alla salvezza della gioventù, “questa porzione la più delicata e la più preziosa dell'umana società”, lo Spirito Santo suscitò, con l'intervento materno di Maria, san Giovanni Bosco. Formò in lui un cuore di padre e di maestro, capace di una dedizione totale [...] Per prolungare nel tempo la sua missione lo guidò nel dar vita a varie forze apostoliche, prima di tutte la nostra Società. La Chiesa ha riconosciuto in questo l'azione di Dio [...] Da questa presenza attiva dello Spirito attingiamo l'energia per la nostra Società e il sostegno della nostra speranza.” (Constitutions SDB, art. 1.)

4. “Per un dono dello Spirito Santo e con l'intervento diretto di Maria, san Giovanni Bosco ha fondato il nostro Istituto come risposta di salvezza alle attese profonde delle giovani.” (Constitutions FMA, art. 1.)

5. Constitutions SDB, art. 2, 64, 99.

6. “ ... consacra col dono dello Spirito” (Constitutions FMA, art. 5.)

7. “ ... con la forza del tuo Spirito” (*ibidem*, art. 10).

8. “Nella grazia dello Spirito Santo ci doniamo a Dio sommamente amato” (*ibidem*, art. 8.)

9. “Docile all'azione dello Spirito ... “ (*ibidem*, art. 13).

10. “ ... mosse dallo Spirito Santo” (*ibidem*, art. 18).

11. “Con la forza dello Spirito Santo offriamo liberamente la nostra volontà come sacrificio di noi stesse a Dio” (*ibidem*, art. 29).

12. “Per la grazia della nostra adozione a figli lo Spirito Santo prega in noi” (*ibidem*, art. 37).

13. “Nel silenzio di tutto il nostro essere, come Maria, “la Vergine in ascolto”, ci lasceremo pervadere dalla forza dello Spirito” (*ibidem*, art. 39). Voir aussi, dans l'article 48, “il silenzio che si fa attenzione allo Spirito”.

14. “ ... cerca di collaborare con lo Spirito Santo” (*ibidem*, art. 7).

15. “ ... sicura che lo Spirito opera già in questo mondo” (*ibidem*, art. 49).

16. “ ... si fa attenzione allo Spirito Santo che opera in ogni persona” (*ibidem*, art. 67).

17. “Docile per prima allo Spirito Santo ... “ (*ibidem*, art. 52).

18. “ ... viva in atteggiamento di povertà interiore e di apertura allo Spirito” (*ibidem*, art. 114).

19. “La formazione è anzitutto opera dello Spirito Santo ... “ (*ibidem*, art. 79).

20. “ ... che, per lo Spirito, vuole renderci conformi all'immagine del Figlio suo” (*ibidem*, art. 77).

21. “ ... riveda la propria vita alla luce dello Spirito Santo” (*ibidem*, art. 98).

22. “ ... docile allo Spirito Santo, sarà attenta a discernere e a valorizzare ogni occasione di maturazione vocazionale” (*ibidem*, art. 100).

23. *Les Constituzioni dei Volontari con Don Bosco* (Rome, 1995), écrites dans l'esprit des constitutions des Volontaires de Don Bosco, contiennent un article 40 intitulé : “Docilità allo Spirito Santo”.

24. “§ 1. Per contribuire alla salvezza della gioventù, “porzione la più delicata e la più preziosa dell’umana società”, lo Spirito Santo suscitò, con l’intervento materno di Maria, san Giovanni Bosco. Formò in lui un cuore di padre e di maestro, capace di una dedizione totale, e gli ispirò un metodo educativo tutto permeato dalla carità del Buon Pastore. - § 2. Lo stesso Spirito, al fine di continuare ed estendere questa missione, lo guidò nel dar vita a varie forze apostoliche, tra cui i Cooperatori salesiani.” (RVA, art. 1.)

25. “Donami, o Padre, la forza del tuo Spirito, perchè io sappia essere fedele a questo proposito di vita” (RVA, art. 40).

26. “Il primato della vita nello Spirito” (*Carta di comunione*, art. 29, titre).

27. “... Il rinnovamento voluto dalla Chiesa per tutti i gruppi e le comunità riconduce allo Spirito della Risurrezione e della Pentecoste. Tutta la vita del credente è sotto il segno dello Spirito. La fraternità è il frutto del rafforzamento dell’uomo interiore, è iniziativa dello Spirito. L’uomo interiore è quello che si rende disponibile a Dio [...]. E’ l’uomo nuovo che cammina nello Spirito con il criterio e i frutti dell’amore. La forza di sintesi unitiva che sgorga dalla carità pastorale è frutto della potenza dello Spirito che assicura l’inseparabilità vitale tra unione con Dio e dedizione al prossimo, tra interiorità evangelica e azione apostolica, tra cuore orante e mani operanti.” (*Carta di comunione*, art. 29.)

28. *Nella speranza siamo stati salvati : riscopriamo con i giovani la presenza dello Spirito nella Chiesa e nel mondo, per vivere e operare con fiducia nella prospettiva del Regno.* Strenna 1998. Commento di don Juan Edmundo Vecchi, Roma, Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice, 1998.

Esprit salésien

Le sens de l'expression

Il convient d'abord de s'entendre sur le sens donné ici à l'expression : esprit salésien. Salésien dérive du mot Sales, deuxième élément du nom composé François de Sales. L'esprit salésien peut donc très légitimement désigner l'esprit de saint François de Sales, tel qu'il ressort, par exemple, de l'ouvrage *L'Esprit du Bienheureux François de Sales* publié entre 1639 et 1641 sous le nom de l'évêque de Belley, Jean-Pierre Camus. En fait, il s'agit pour nous de toute autre chose.¹

Nous passons de la personne au groupe. On entend par "esprit général", "esprit social" ou "esprit national", le fonds d'idées et de sentiments qui dominent dans une société déterminée. Ce fonds ressort bruyamment lors des temps d'exaltation nationaliste, qu'elle soit d'origine sportive ou guerrière. En ces circonstances, tous les habitants de la nation concernée ne partagent pas nécessairement les mêmes idées et les mêmes sentiments. Certains les condamnent peut-être, mais la masse (ou le groupe qui la manipule) les impose. Au cran inférieur, les sociétés particulières ont d'ordinaire des finalités précises. L'esprit qui leur est propre tend à y "informer" les comportements des membres et à leur donner un sens. C'est "l'esprit maison", qui peut évoluer et que les cadres dirigeants s'efforcent habituellement d'entretenir. Enfin, créées à des raisons très déterminées, pourvues de modèles, de règlements, de spiritualités, de structures et de gestes rituels transmis de génération en génération, les sociétés très particulières que sont les sociétés religieuses possèdent nécessairement des "esprits" très typés. L'expérience le démontre aisément. L'esprit des communautés bénédictines diffère de l'esprit des communautés dominicaines, l'esprit des communautés de capucins diffère de celui des communautés de chartreux et l'esprit des monastères de clarisses diffère de celui des communautés de filles de la Charité. S'il est resté lui-même, le monde issu de don Bosco ne peut qu'avoir, comme les autres sociétés religieuses, un esprit propre. Parce que les sociétés concernées d'hommes, de femmes et de coopérateurs sont dites salésiennes, cet esprit a pu être dénommé "esprit salésien". L'expression "esprit salésien" désigne donc ici, non pas, comme on pourrait le penser, une mentalité dans la dépendance de saint François de Sales, mais le "fonds d'idées et de sentiments", qui confère une forme propre à la collectivité organique des disciples de don Bosco avec, en son centre, les sociétés religieuses des salésiens et des salésiennes.

Les exhortations de don Rua et de don Albera

L'esprit salésien a existé avant que le langage, toujours infirme, s'en empare. Ce fut d'abord et avant tout l'esprit de don Bosco, transmis par osmose plus que par le discours. Dans le monde des salésiens, l'esprit fut toujours considéré comme un dépôt de prix. La fidélité aux communautés des origines (le

Valdocco ou Mornese) suppléait aux longues explications. Sous les successeurs immédiats de don Bosco, un réseau informatif très nourri (lettres personnelles et circulaires, *Bollettino salesiano*) permettait aux centres d'orienter et de réorienter les confrères selon l'esprit dit désormais salésien.

Mais les erreurs, les faiblesses, la pression des circonstances et des influences modifiaient inévitablement l'esprit de la société née de don Bosco. Il pouvait non seulement évoluer, mais s'altérer. Don Bosco avait déjà, de son vivant, regretté certaines déviations dans l'application de son système éducatif. Plusieurs écoles ne conservaient plus que l'étiquette de "maisons de don Bosco". Huit ans après la mort du fondateur, don Rua s'inquiéta à son tour. Il rappela à ses religieux ce que la fidélité à l'esprit exigeait d'eux : "Chacun de nous a le strict devoir de posséder l'esprit [de la congrégation] et de vivre de vie salésienne ... Consacrons tous nos efforts et tous nos soins à donner à notre mode de penser, de parler et d'opérer une forme vraiment salésienne. Supplions Marie auxiliairice et saint François de Sales de nous obtenir la grâce que quiconque visite nos maisons s'aperçoive immédiatement qu'on y respire une atmosphère nettement salésienne et que, partout où nous nous trouvons, nous soyons immédiatement reconnus comme fils de don Bosco."² Sans user de l'expression, il souhaitait à chaque centre et à chaque membre de la société de saint François de Sales de se laisser totalement (pensées, paroles, actions) "informer" par un esprit dit par nous "salésien". L'imprégnation devait être perceptible au premier regard du visiteur.

Don Rua expliquait sommairement aux religieux comment développer cet esprit en eux-mêmes. Vivre salésiennement, écrivait-il dans la même lettre, consiste à travailler, en particulier au service de la jeunesse, dans l'esprit et selon le système de don Bosco, qui était "tout imprégné de douceur et de bonté". Qui parle souvent de don Bosco et raconte des traits édifiants de sa "vie si belle, si active et si sainte", témoigne d'une vie intérieure authentiquement salésienne. Le salésien de coeur lit et fait connaître les publications de sa société, surtout le *Bollettino salesiano* ; et il promeut les associations créées par don Bosco³. Au sentiment de don Rua, l'esprit salésien se forgeait dans les communautés et dans les personnes par l'action en même temps que par l'étude.

A la fin de sa vie, le recteur Albera synthétisa en quelques lignes les caractéristiques de l'esprit des salésiens et des salésiennes, tel qu'il le concevait lui-même. Aux salésiens il écrivait : "Employons-nous à toujours conserver en nous, dans nos communautés et dans tout notre Institut, l'esprit de travail et de zèle pour le bien de la jeunesse, l'esprit de discipline et de piété qui est le rempart de notre vocation, l'esprit de charité et de douceur qui doit cimenter toujours plus l'union cordiale entre nous et encourager d'autres âmes à entrer généreusement dans nos rangs sous la bannière de don Bosco."⁴ Et nous lisons sous sa signature ou, tout au moins, sous sa responsabilité, dans une série contemporaine de Normes aux provinciaux sur la direction spirituelle de l'Institut des Filles de Marie auxiliairice : "Que (l'Inspecteur) promeuve de toute manière l'esprit de l'Institut, qui est un esprit de sacrifice, de piété, de sainte jovialité, étant toujours sauves la vertu et la perfection religieuse." Et aussi : "(Le véritable progrès moral de l'Institut) se manifestera clairement par une activité inlassable, humble et

désintéressée à l'avantage des filles du peuple, dans l'amour de la pauvreté et dans l'esprit de sacrifice, que l'on verra fleurir dans toutes les communautés de nos bonnes religieuses.”⁵

L'esprit salésien défini à la fin du vingtième siècle

Après le concile Vatican II, les religieux furent invités à bien définir leur identité. Qui étaient-ils ? Jusqu'alors, les salésiens s'étaient contentés de se donner comme membres d'une congrégation fondée par don Bosco. C'était insuffisant. Ils partirent donc à la recherche de l'esprit qui les distinguait dans l'univers congrégationnel. Le chapitre général spécial de 1971-1972 s'y appliqua non sans bonheur, quand il le dit “notre propre style de pensée et de sentiment, de vie et d'action, dans la mise en oeuvre de la vocation spécifique et de la mission que l'Esprit ne cesse de nous donner”; ou bien, “le complexe d'aspects et de valeurs du monde humain et du mystère chrétien (Evangile d'abord, Eglise, Règne de Dieu ...), auxquels les fils de don Bosco, sous l'inspiration de l'Esprit Saint et en vertu de leur mission, sont particulièrement sensibles, tant dans leur attitude intérieure que dans leur comportement extérieur.”⁶

Les nouvelles constitutions salésiennes, d'abord *ad experimentum* (1972), puis définitives (1984) voulurent exprimer les caractéristiques de cet esprit dans un chapitre particulier intitulé “l'esprit salésien”. Ce chapitre commença en assimilant l'esprit de la société à un “style de vie et d'action” vécu et transmis par don Bosco, caractérisé par une puissante charité pastorale et un élan apostolique qui fait rechercher les âmes et servir Dieu seul (art. 10).⁷ Le salésien a pour modèle le Christ (art. 11). Il vit en union habituelle avec Dieu (art. 12), il aime l'Eglise “peuple de Dieu, centre d'unité et de communion de toutes les forces qui travaillent pour le Règne” (art. 13).⁸ Dans le monde salésien, la prédilection pour les jeunes est évidente (art. 14). On y cultive l'affection (*amorevolezza*), un esprit familial, l'optimisme, un goût intense du travail, la “tempérance”, la créativité et la souplesse dans l'action (art. 15-19). Le modèle immédiat du salésien demeure don Bosco, qui vécut une expérience spirituelle et éducative, appelée par lui Système préventif, manière de vivre et de travailler que les salésiens ont adoptée à sa suite (art. 20-21).

Le résultat paraît moyen. La spiritualité comme telle occupait une place démesurée dans cette description d'en esprit identitaire. Un commentaire officiel de ce chapitre constitutionnel l'avoua ingénument dans un recueil imprimé à Rome en 1986.⁹ Il peut donc être permis de préférer au chapitre des constitutions la première liste de caractéristiques - “certainement incomplète” - relevée par la *Ratio fundamentalis* salésienne de 1985 à la relecture du chapitre général spécial. C'est : “le lien profond entre l'engagement pour l'évangélisation et la promotion humaine ; l'attention préférentielle aux jeunes pauvres et aux classes populaires ; l'esprit d'adaptation et de créativité ; la sensibilité catéchistique et la piété simple et concrète ; une présence particulièrement incarnée et attentive aux valeurs humaines et religieuses de la culture locale ; un contact humain et facile, marqué par un optimisme évangélique, qui suscite la sympathie et exerce un attrait particulier pour notre proposition.”¹⁰

A ces descriptions, il manque un principe unificateur. Ne serait-ce pas, dans la lignée de saint François de Sales, le maître et le modèle, un genre particulier d'“humanisme dévot” propre à une population adonnée à l'éducation des jeunes ?

Notes

1. Parmi les études sur l'esprit salésien entendu comme esprit de la famille salésienne, on pourra se reporter à l'article de l'un des rédacteurs du chapitre général spécial, qui a cherché à le définir en 1971 : R. Frattallone, “I tratti fondamentali dello spirito salesiano elemento di unità nella Famiglia salesiana”, dans *La Famiglia salesiana*, Lussemburgo 26-30 agosto 1973, *Colloqui sulla vita salesiana* 5, Torino-Leumann, Elle di Ci, 1974, p. 223-266..

2. “... Di qui ne viene per ciascun di noi di possederne (della congregazione) lo spirito e di vivere di vita Salesiana ... Rivolgiamo tutti i nostri sforzi ed i nostri studi a dare al nostro modo di pensare, di parlare e di operare una forma veramente Salesiana. Suppliciamo Maria Ausiliatrice e S. Francesco di Sales di ottenerci la grazia che chiunque visiti le nostre Case subito si avveda che in esse si respira un'atmosfera prettamente Salesiana, e che ovunque noi ci troviamo, subito siamo riconosciuti quali figli di Don Bosco.” (M. Rua, *Lettre aux salésiens*, 29 janvier 1896 ; L.C., p. 144-145.)

3. “... E' indizio di vita Salesiana il parlare soventi volte di Don Bosco, raccontando tratti edificanti della sua vita si bella, operosa e santa. E' vivere da Salesiano l'interessarsi di tutto quanto concerne la nostra Pia Società, il leggere con affetto e direi quasi con avidità le notizie che ne dà il *Bollettino*, e specialmente ascoltare con attenzione la lettura delle circolari dei Superiori colle spiegazioni e commenti che i Direttori si devono dar premura di farvi”, etc. (M. Rua, *ibidem*, p. 144.)

4. “... Studiamoci di conservare sempre in noi, nelle nostre comunità, in tutto il nostro Istituto lo spirito di lavoro e di zelo per il bene della gioventù, lo spirito di disciplina e di pietà che è il baluardo della nostra vocazione, lo spirito di carità e di dolcezza che deve cementare ognor più la cordiale unione tra di noi, e attrarre altre anime a unirsi generosamente alle nostre file sotto la bandiera di D. Bosco.” (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 10 février 1921 ; L.C., p. 371.)

5. “Promuova (l'Ispettore) in ogni maniera lo spirito dell'Istituto, che è spirito di sacrificio, di pietà, di santa giovialità, salva sempre la virtù e la perfezione religiosa. [...] (Il vero progresso morale) si manifesterà chiaramente nell'attività instancabile, umile e disinteressata a pro delle fanciulle del popolo, nell'amore della povertà e nello spirito di sacrificio, che si vedranno fiorire in tutte le Comunità delle buone Suore.” (P. Albera, *Circulaire aux Inspecteurs*. “Norme per la Direzione spirituale dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice”, 20 février 1921 ; L.C., p. 381, 385.)

6. “... il proprio stile di pensiero e di sentimento, di vita et di azione, nel mettere in opera la vocazione specifica e la missione che lo Spirito non cessa di darci.” “Lo spirito salesiano è il complesso degli aspetti e dei valori del mondo umano e del mistero cristiano (Vangelo anzitutto, Chiesa, Regno di Dio ...) ai quali i figli di Don Bosco, accogliendo l'ispirazione dello Spirito Santo e in forza della loro missione, sono particolarmente sensibili, tanto nell'atteggiamento interiore quanto nel comportamento esteriore.” (CGS, n. 86.)

7. “Don Bosco ha vissuto e ci ha trasmesso, sotto l'ispirazione di Dio, uno stile originale di vita e di azione : lo spirito salesiano”, etc. (Constitutions SDB, art. 10.)

8. “Dal nostro amore per Cristo nasce inseparabilmente l'amore per la sua Chiesa, popolo di Dio, centro di unità e comunione di tutte le forze che lavorano per il Regno”. (Constitutions SDB, art. 13)

9. “Parlare di “spirito” di un Istituto religioso significa appunto riferirsi a quell’insieme di valori e di aspetti evangelici ed ecclesiali a cui i membri dell’Istituto, sull’esempio del loro Fondatore e accogliendo l’ispirazione dello Spirito Santo, sono particolarmente sensibili tanto nell’atteggiamento interiore quanto nel comportamento esteriore.” (*Il progetto di vita dei Salesiani di Don Bosco*, Roma, ed. SDB, 1986, p. 143.) Mais ce monde de valeurs religieuses à intégrer ou à mettre en évidence n’est-il pas celui de la spiritualité salésienne dans son objectivité ?

10. “Il legame profondo tra impegno di evangelizzazione e promozione umana ; l’attenzione preferenziale ai giovani poveri e alle classi popolari ; lo spirito di adattamento e creatività ; la sensibilità catechistica e la pietà semplice e concreta ; una presenza particolarmente incarnata e attenta ai valori umani e religiosi della cultura locale ; un approccio umano facile, marcato di ottimismo evangelico, che suscita simpatia ed esercita una particolare attrattiva per la nostra proposta.” (*La formazione dei Salesiani di Don Bosco*, Rome, éd. SDB, 1985, n. 75.) La liste suivante de caractéristiques de cette *Ratio*, donnée comme “plus profonde”, paraît, quant à elle, directement inspirée par le chapitre constitutionnel.

Eucharistie

Le Christ eucharistique, centre de la vie spirituelle

François de Sales avait écrit dans son *Introduction à la vie dévote* : “Je ne vous ay encor point parlé du soleil des exercices spirituels, qui est le tressaint, sacré et tres-souverain Sacrifice et Sacrement de la Messe, centre de la religion chrestienne, coeur de la devotion, ame de la pieté, mystere ineffable qui comprend l’abisme de la charité divine, et par lequel Dieu s’appliquant reellement a nous, nous communique magnifiquement ses graces et faveurs.”¹

Se conformant à l’esprit alors régnant de la Contre-Réforme, don Bosco et ses successeurs immédiats ont concentré la spiritualité salésienne de l’eucharistie sur cet aspect du “mystère ineffable”, que constitue la “présence réelle”. Par l’eucharistie, le Christ, fils de Dieu et Dieu lui-même, rendu “réellement” présent aux fidèles chrétiens, leur “communique magnifiquement” ses grâces et ses faveurs. La présence réelle du Christ dans l’eucharistie fascinait nos maîtres. La consécration, qui “transsubstantiait” le pain et le vin de l’autel en corps et sang du Christ, synthétisait pour eux toute la messe. Les prières, les lectures et les offrandes qui précédaient y préparaient, la communion et les prières finales lui formaient cortège. Pour les fidèles qui en étaient dignes, la vraie participation à la messe se ramenait à la communion au corps réel du Christ, source inépuisable de grâces. Neuf fois sur dix, lorsque don Bosco parlait de l’eucharistie, il ne s’agissait que de la seule communion. Aux jeunes des maisons salésiennes d’alors, la messe n’était qu’une occasion de prier et de communier.

La rencontre eucharistique de Jésus

Don Bosco et ses disciples immédiats étaient donc portés à réduire l’eucharistie à la présence vivante du Christ. Ce faisant, ils récupéraient inconsciemment un aspect du mystère christologique alors oublié. Le Christ eucharistique de leur vénération était le ressuscité présent depuis Pâques à toutes les générations et à tous les lieux. Là où le siècle suivant parlera de “Jésus ressuscité”, don Bosco parlait de “Jésus au saint sacrement”, c’est-à-dire du ressuscité mystérieusement présent dans le pain eucharistique. L’eucharistie lui permettait de penser au Christ non seulement comme à un personnage historique, qui vécut et mourut voici des siècles en Palestine, mais comme à un personnage actuel et concrètement proche. Le banquet eucharistique et le tabernacle furent, pour les premières générations salésiennes, des lieux où le fidèle pouvait avoir avec Lui, dans l’aujourd’hui, des rencontres réelles, vivantes et vitales.²

La communion est une rencontre réelle aux effets spirituels merveilleux avec un incomparable ami. Pour le fidèle, elle constitue d’abord un appui dans le combat quotidien. La vie chrétienne y trouve un principe de force, symbolisé par le

pain. Don Bosco et les premières générations salésiennes étaient convaincus que l'eucharistie est le pain des forts, une nourriture faite pour les faibles, pour qu'en se nourrissant ils deviennent forts.³

La communion est un acte de fusion sacramentelle avec Jésus. Le cœur doit appartenir à Jésus, être entièrement à Lui. L'union par la manducation, qui suscite dans l'âme croyante une joie très particulière, celle de l'ami conversant avec son ami, la fixe progressivement sur Jésus lui-même, qu'elle prend peu à peu pour centre de sa vie. Don Rua, rempli de cette idée, pouvait conclure un sermon sur "l'eucharistie, centre de notre vie" : "Que Jésus demeure dans notre esprit, que Jésus règne en nos cœurs, que nos paroles respirent notre amour envers Jésus, que nos actes soient l'expression de notre amour et de notre imitation de Jésus. Nous devons faire autour de Jésus comme la terre autour du soleil. Elle se règle sur lui comme sur son centre, et jamais ne s'écarte de lui pour se tourner vers d'autres astres. Que Jésus soit donc le centre de nos exercices de piété, le centre de nos occupations, le centre de nos pensées et de nos affections."⁴ Prise au sérieux, l'eucharistie "christianise" le chrétien.

"Quand vous ne pourrez pas avoir ce bien de communier réellement à la sainte Messe, communies au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par un ardent désir à cette chair vivifiante du Sauveur", avait recommandé saint François de Sales.⁵ Conformément à la doctrine de l'Eglise, pour les anciens salésiens la présence réelle du Christ subsistait après l'office. La "communication des grâces et faveurs" divines se poursuivait par contacts spirituels avec le "très saint sacrement" de l'autel. Les salésiens d'autrefois recommandaient sans cesse la communion spirituelle lors de "visites au saint sacrement". La visite au saint sacrement était l'un de leurs exercices de piété favoris. En fin de siècle, un valeureux témoin de la maison salésienne de Liège des années 1920 pouvait écrire, non sans quelque nostalgie : "Je me souviens qu'à la sortie du réfectoire après le repas de midi, toute la population scolaire, élèves, salésiens, professeurs, supérieurs, se dirigeait spontanément cahin-caha, vers la porte de la chapelle ou du jubé de l'église paroissiale, qui, selon la bonne tradition salésienne, était toujours facilement accessible à partir de la cour de récréation. On allait ainsi quotidiennement se recueillir devant Jésus au tabernacle"⁶. Quel que soit son âge, enfant, adulte ou vieillard, quelle que soit sa condition dans la société, le disciple de don Bosco plaçait au centre de sa vie Jésus au très saint sacrement.

La messe du prêtre salésien d'autrefois

Dans la célébration du sacrifice eucharistique, le prêtre salésien d'autrefois se montrait extrêmement sensible à la présence réelle du Christ. La messe, lui rappelait le recteur Albera, "est l'immolation d'un Dieu, qui d'une certaine façon se met entre nos mains ; c'est un Dieu qui adore, un Dieu qui rend grâce, un Dieu qui apaise, un Dieu qui implore. [...] La divine victime que nous offrons à Dieu donne sa chair en nourriture à notre âme, et se fait pour ainsi dire une seule chose avec nous, en nous communiquant sa vie même. C'est Dieu qui prend possession de notre être, pour substituer ses perfections à nos imperfections et à nos misères."⁷

Il fallait en tirer les conséquences. Selon ces conceptions, la divine présence, qui suscite dans le prêtre des sentiments et des comportements de “calme”, de “recueillement” et de “crainte révérentielle”, donnait à elle seule son sens à l’action liturgique. Après la consécration, la pensée constante du prêtre “doit être qu’il se trouve face à face avec Dieu en union intime avec Jésus prêtre et victime”. Les recommandations aux prêtres salésiens sur leurs célébrations eucharistiques tombaient dru sous la plume du recteur Albera, qui, à l’évidence, se méfiait des excentriques. Le célébrant devait observer avec une religieuse attention les plus minimes rubriques : prononciation distincte et intelligible de toutes les paroles, principalement celles du canon ; gravité simple et imprégnée de piété ; calme tranquille dans les gestes prescrits, nécessaire en particulier aux tempéraments vifs et expéditifs ; pas de singularité dans l’attitude, dans le ton de la voix, dans la prononciation des mots, dans les mouvements ; pas de demi-génuflexions, pas de regards curieux et distraits, pas de demi-signes de croix, pas d’exclamations, pas de soupirs.⁸

L’eucharistie, sacrement de l’alliance entre Dieu et l’homme

Avec les années, l’eucharistie conservait sa place centrale dans la spiritualité des disciples de don Bosco. La piété envers l’eucharistie demeurait le fondement de l’ascétique salésienne, rappelait le recteur Ricaldone à la veille de la deuxième guerre mondiale.⁹ Mais les perspectives s’élargissaient. Et, à la fin du vingtième siècle, la famille salésienne retrouva l’ampleur de ce sacrement, qu’une théologie trop faible avait longtemps rétrécie. A partir de l’enseignement de Vatican II, elle saisissait mieux le caractère premier et principal de la messe et, beaucoup plus que ne l’avaient fait don Bosco et ses premiers disciples, articulait sur elle la communion et la dévotion eucharistique.¹⁰

En effet, l’eucharistie n’est pas seulement la présence du Christ, elle est l’action par excellence du Christ présent et la célébration de toute sa pâque. Par l’eucharistie, la communauté “célèbre le mystère pascal et communie au corps du Christ immolé”, affirment les constitutions salésiennes rénovées.¹¹ Pour les filles de Marie auxiliaire, “l’eucharistie est source et sommet de notre prière, sacrifice pascal d’où découle toute la vie de l’Eglise.”¹² C’est “l’incomparable oeuvre pascalle du Christ”, le sacrement du renouvellement continu de l’alliance que Dieu Père accomplit avec la famille de ses fils convertis, par l’intermédiaire de son Fils incarné, mort et ressuscité. Par ce chef d’oeuvre, Dieu Père fait du Christ le coeur du monde, expliquait le recteur Viganò.¹³

Désormais, les fidèles sont invités à participer de bout en bout à cette action. La liturgie de la Parole n’est pas qu’une introduction à la célébration, elle en est une partie essentielle. Celui qui veut entrer dans le mystère de l’alliance doit commencer par écouter la Parole de Dieu. Dieu ne cesse de nous y expliquer son projet. La deuxième partie, avec la prière eucharistique et la consécration, célèbre l’amour filial avec lequel le Christ s’est donné lui-même sur la croix pour obéir à son Père et sauver ses brebis perdues. La messe est le mémorial de sa passion et de sa mort sanglante. Enfin, la troisième partie de l’office, qui est celle de la

communion, célèbre la reconstruction de la communauté en prière et l'union de chacun avec Dieu Père pour un meilleur service.

Le Christ, prêtre unique et unique victime immolée, est présent de plusieurs manières dans la célébration eucharistique : il y a le corps ressuscité de Jésus et aussi son corps mystique. Les conséquences spirituelles en sont immenses. La présence réelle et substantielle du corps ressuscité du Christ a pour effet de lui assimiler le fidèle dans le banquet de la communion. Et là, par la communion au corps et au sang du Christ, l'Esprit Saint réunit les chrétiens en un seul corps. Manger et boire sacramentellement entraîne un processus d'assimilation, une incorporation vitale au Christ, pour former avec lui un unique corps. Par la participation au corps et au sang du Christ, nous sommes changés en ce que nous absorbons, expliquait le pape saint Léon.¹⁴

Exigences salésiennes d'une spiritualité eucharistique

Mais, tandis que la réflexion théologique s'approfondissait, la souplesse nouvelle des rites et les progrès de la sécularisation tendaient à banaliser l'eucharistie. Etrangement, le sacrement se vidait de sa signification et de son caractère sacré. Les prêtres oubliaient la divinité de Jésus. Toute la vie spirituelle salésienne pouvait en pâtir. Les responsables s'alarmèrent.

Les communautés salésiennes doivent croître en sainteté autour de l'autel et tirer leurs richesses d'âme de la convivialité avec l'Emmanuel, rappelait le recteur Viganò. Le Christ n'est pas seulement le grand personnage de nos idéaux, mais l'ami divin, qui est chez lui avec nous et pour nous. Nous regardons continuellement vers lui dans l'expression suprême de sa Pâque. La centralité du Christ est vécue, dans la spiritualité salésienne, par une sensibilité extraordinaire à la contemplation et à l'amitié dans l'eucharistie. L'eucharistie "est l'acte central quotidien dans chacune des communautés salésiennes, acte vécu comme une fête dans une liturgie vivante."¹⁵ Cela suppose un extrême respect pour l'humble dimension du sacrement. Il faut embellir le sacrement par l'art, par la dignité des vêtements liturgiques et par l'élégance du culte. Un culte digne ne supporte ni les oublis, ni le mauvais goût, ni les grossièretés, ni la dégradation des messages symboliques. Dans l'eucharistie, apparemment tout est quasi insignifiant : la personne du prêtre (l'un de nous), un morceau de pain, un peu de vin, quelques prières. Si nous n'élevons pas ces éléments à la hauteur et à la dignité de leur expression sacramentelle, si nous rendons ordinaires les personnes des célébrants, si nous banalisons le rite de la messe, si nous manipulons à notre guise et en fonction de modes passagères la prière liturgique, nous vidons le sacrement de son mystère, c'est-à-dire de son essence.¹⁶

La vraie participation au sacrement se fait en six étapes, enseignait le recteur Viganò : 1) la conversion : qui n'a pas le sens du péché ne comprendra jamais le rôle central du Christ dans sa vie ; 2) l'éclairage de la Parole : seule la lumière de l'Evangile offre des réponses valides aux problèmes brûlants de l'existence ; 3) la conscience de la "présence réelle" du Christ dans la nouvelle alliance : on n'approfondira jamais assez les merveilles de la "sacramentalité" de

l'Eglise dans la célébrazione eucaristica ; 4) l'incorporazione vivante al Cristo : la comunione sacramentale è il berceau de l'homme nouveau ; 5) la missione : être corps du Christ dans le monde impose de s'engager à participer à son activité salvatrice ; 6) enfin, l'amitié dans l'adoration : la proximité de l'Emmanuel (Dieu avec nous) procure à chacun un lieu stratégique de reprise victorieuse dans la vie.¹⁷

Le tabernacle matérialise ce lieu stratégique. On y rend visite au Seigneur. "Jésus présent au tabernacle sera pour nous et pour les jeunes le coeur de la maison, édictent les filles de Marie auxiliaresse. Par la visite communautaire et par les fréquentes visites individuelles spontanées - une caractéristique de notre tradition - nous nous tiendrons devant Lui avec un amour confiant pour l'écouter et le remercier, pour nous laisser entraîner par sa volonté de salut et apprendre le secret d'un dialogue authentique avec notre prochain."¹⁸

Notes

1. *Introduction à la vie dévote*, seconde partie, chap. XIV ; *Oeuvres*, t. III, p. 100.
2. Observations de J. Aubry, *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, p. 219.
3. Peut être déduit des considérations des MB VI, p. 340.
4. "G. dimori nella ns mente, G. regni nei ns cuori, le ns par. spirino am. a G., le ns op. siano l'espressione dell'am., dell'imit. di G. Dobb. fare att. a G. come la terra att. al sole che sempre la rig. come suo centro, nè mai (?) da lui scosti per rivolg. ad altro astro. Sia adunque G. il centro dei nostri exerc. di pietà, centro delle ns occup., centro dei ns pens. ed aff." (M. Rua, "Eucaristia centro della nostra vita", in cahier ms non daté, p. 1-14. Le document a été reproduit en FdB 2896 C5-D1 ; le passage cité en D1.)
5. *Introduction à la vie dévote*, seconde partie, chap. XXI ; *Oeuvres*, t. III, p. 121.
6. Léon Widart sdb, Farnières (Belgique), le 17 février 1998.
7. "[La Messa] è l'immolazione di un Dio, che in certo modo si mette fra le nostre mani ; è un Dio che adora, un Dio che ringrazia, un Dio che placa, un Dio che implora. [...] La Vittima divina che offriamo a Dio dà la sua carne all'anima nostra, e si fa per così dire una sola cosa con noi, comunicandoci la sua vita medesima. E' Dio che prende possesso del nostro essere, per sostituirvi le sue perfezioni alle imperfezioni e miserie nostre." (P. Albera, *Lettre aux prêtres salésiens*, 19 mars 1921 ; L.C., p. 410.)
8. "Durante la celebrazione non pensiamo più ad altro che a mantenerci nelle disposizioni più sante possibili : calma, raccoglimento, timore riverenziale. Dopo la consecrazione, il pensiero costante che ci troviamo faccia a faccia con Dio e siamo in unione intima con Gesù Sacerdote e Vittima, ecciti in noi il fervore della preghiera e una santa avidità di approfittare di quegli'istanti così preziosi ... " Etc. (P. Albera, *Lettre citée*, p. 412.)
9. P. Ricaldone, *Lettre aux salésiens*, 24 avril 1939 ; *Atti* 93, p. 207.
10. Don Viganò affronta ce problème délicat avec énergie : "Nella Chiesa, dopo il Concilio Vaticano II, c'è un autentico salto di qualità ecclesiologica nella dottrina, fortemente organica, del mistero pasquale (di cui l'Eucaristia è Sacramento) e in tutto il culto liturgico. C'è un nuovo approfondimento dei concetti di Pasqua, di Nuova Alleanza, di Sacerdozio, di Presenza reale, di Corpo di Cristo, di Comunione e Missione, in una parola, di "Sacramento" che rilancia tutto il culto eucaristico in un'ottica di liturgia e di pietà fortemente rinnovate." (E. Viganò, *Lettre aux salésiens sur l'eucharistie*, 8 décembre 1987, in *Atti* 324, p. 13.)
11. "La comunità vi celebra il mistero pasquale e comunica al corpo di Cristo immolato." (Constitutions SDB, art. 88.)
12. "Sorgente e culmine della nostra preghiera è l'Eucaristia, sacrificio pasquale, da cui scaturisce tutta la vita della Chiesa" (Constitutions FMA, art. 40.)

13. Voir E. Viganò, "La prospettiva eucaristica del Concilio Vaticano II" et "L'insuperabile opera pasquale di Cristo", dans la lettre citée sur l'eucharistie; in *Atti* 324, p. 13-31.

14. Enseignement de Vatican II, *Lumen gentium* 26 ; repris par don Viganò, dans la lettre citée, p. 29-31

15. "Essa è l'atto centrale quotidiano di ogni comunità salesiana, vissuto come una festa in una liturgia viva;" (Constitutions SDB, art. 88.)

16. D'après E. Viganò, "Alcune esigenze della pedagogia eucaristica di Don Bosco", dans la lettre citée du 8 décembre 1987, in *Atti* 324, p. 39-40.

17. Même lettre, p. 44-45.

18. "Gesù presente nel tabernacolo sarà per noi e per le giovani il cuore della casa. Nella visita comunitaria e nelle visite individuali frequenti e spontanee - caratteristica della nostra tradizione - sosteremo davanti a Lui con amore confidente per ascoltarlo e ringraziarlo, per lasciarci coinvolgere dalla sua volontà di salvezza e imparare il segreto di un autentico dialogo con il prossimo." (Constitutions FMA, art. 40.)

Examen de conscience

L'examen général

Jusqu'aux années 1960, on lisait dans le manuel de piété officiel des salésiens au chapitre de la prière du soir commune aux confrères et aux jeunes : "Arrêtons-nous pendant quelques instants pour examiner l'état de notre conscience (courte pause). Si nous nous trouvons coupables de quelque faute, faisons de tout notre coeur un acte de contrition en promettant au Seigneur de nous en confesser le plus tôt possible."¹ L'invitation avait figuré à peu près dans ces termes dès 1847 dans l'édition primitive (p. 81-82) du *Giovane provveduto* de don Bosco.

C'était la figure simplifiée à l'extrême d'un exercice devenu traditionnel en spiritualité chrétienne. Le *Combat spirituel* de Lorenzo Scupoli avait dit : "Dans l'examen de votre conscience, vous avez trois choses à considérer : 1° les fautes que vous avez commises durant la journée ; 2° les occasions qui vous y ont engagé ; 3° la disposition où vous êtes de commencer tout de suite à vous défaire de vos vices, et à acquérir les vertus contraires."² L'examen général de conscience quotidien portait donc sur le péché de la journée, non, bien entendu, pour s'y complaire, mais pour évoluer. On construit son édifice spirituel à partir de bonnes résolutions prises pour déraciner les vices en soi, expliquait don Rua dans un sermon de retraite. L'examen de conscience, qui identifie les vices, est le sarcloir (*sarchiello*) des herbes folles de nos jardins intérieurs.³

Il s'agissait dans ce cas d'un examen approfondi, celui qui précède normalement la confession sacramentelle. Au cours d'une circulaire de 1900 aux salésiens, le même recteur prit la peine de détailler le schéma de cet exercice à l'occasion d'un exposé sur la journée du noviciat salésien. L'examen dure au minimum un quart d'heure et comporte cinq étapes désignées par des formules latines, enseignait-il : 1) *Gratias age* (Remercie), remercie Dieu de t'avoir conservé depuis le dernier examen et de t'avoir comblé de ses faveurs ; 2) *Pete lumen* (Demande de la lumière) pour reconnaître tes défauts ; 3) *Discute mentem* (Examine ta conscience) sur tes pensées, tes paroles, tes actions, tes devoirs, etc. ; 4) *Dole* (Regrette) les fautes que tu as commises ; 5) *Propone* (Propose), prends de bonnes résolutions pour l'avenir.⁴ Supposé fidèle à ces consignes, le salésien élargissait le champ de sa méditation et l'installait délibérément sous le regard de Dieu. Il réfléchissait sur lui-même dans une contemplation religieuse et transformait en prière une introspection qui aurait pu n'être que stérile, voire maladive.

Cet exercice est indispensable au religieux salésien, estimait-on au début du vingtième siècle. "Les Pères et les Docteurs de l'Eglise" l'ont jugé nécessaire "à tous les chrétiens qui veulent vivre dans la grâce de Dieu et faire leur salut",

proclamait le recteur Albera dans une phrase au reste imprudemment générale. Il l'est à plus forte raison pour ceux qui ont "embrassé l'état des conseils évangéliques".⁵ Pour que l'examen soit vraiment profitable, poursuivait-il, il faut qu'il soit quotidien, que l'on ne s'en dispense sous aucun prétexte et qu'il soit mené correctement, c'est-à-dire que les actes peccamineux soient scrutés jusque dans leurs racines premières, à la naissance de leurs "idées".⁶

Les salésiens furent longtemps invités à examiner leur conscience au cours de leurs prières du soir. Puis, à la fin des années 1960, l'introduction des vêpres quotidiennes fut fatale au petit exercice sous sa forme communautaire. Quand ils disaient que le sacrement de la réconciliation est "préparé par l'examen de conscience quotidien", les textes constitutionnels (1984) continuaient toutefois, quoique de manière indirecte, de l'imposer aux religieux.⁷ C'était tout. Chez les salésiennes, où l'exercice demeurait communautaire⁸, la relation avec la réconciliation sacramentelle était identique. Leurs constitutions demandaient que chaque religieuse prépare cette réconciliation "par l'examen de conscience quotidien".⁹ Les volontaires de Don Bosco avaient garde d'oublier l'examen de conscience, qui leur "apprend à évaluer leur fidélité quotidienne"¹⁰.

La *Ratio fundamentalis* salésienne de 1985 sortait heureusement de ce schéma plutôt étriqué de l'exercice, quand, retrouvant partiellement celui de don Rua, elle affirmait que "dans l'examen de conscience quotidien, nous découvrons devant Lui (Dieu), aidés de sa lumière, la réalité de notre situation, le louant pour les dons reçus et invoquant sa miséricorde et son pardon".¹¹

L'examen particulier

On entend habituellement par "examen particulier" un exercice spirituel qui concentre le combat ascétique sur un point déterminé. Cet exercice est méthodique ; il s'appuie essentiellement sur des examens quotidiens et vise à mettre l'âme en état de vigilance latente et permanente vers le but choisi. On fait remonter à saint Ignace de Loyola cette conception d'un examen polarisateur de l'oeuvre ascétique.¹²

Les maîtres salésiens d'autrefois recommandaient, avec l'examen général, cet examen dit particulier. "Le premier concerne tous les manquements commis dans la journée, le deuxième une seule espèce de ces manquements," expliquait le recteur Albera dans une petite étude qu'il lui consacrait.¹³

Don Rua préférait, quant à lui, parler de "l'examen de la passion dominante"¹⁴. L'examen particulier a pour but de déraciner cette "passion", autrement dit cette "mauvaise habitude" (*cattiva consuetudine*), enseignait don Albera. Pour l'identifier, expliquait-il, on commencera par invoquer les lumières du Saint-Esprit. Puis on examinera avec soin et à plusieurs reprises l'objet de ses pensées habituelles, ce qui vient spontanément à l'esprit le matin, le thème de ses rêves aux instants de solitude, la source la plus commune de ses joies et de ses tristesses, la cause de sa lassitude aux moments de découragement, ce qui détermine à agir et qui ordinairement inspire la conduite, l'origine des

manquements, et ainsi de suite. Le déracinement (*sradicarla*) suivra l'identification. Don Albera jugeait l'examen particulier souverainement utile au religieux dans son "progrès en perfection". Quant à la méthode à suivre et à l'organisation de l'exercice, que chacun adapte l'examen à ses besoins personnels, conseillait-il. L'adaptation consistera presque toujours à simplifier la recherche, au fur et à mesure du progrès dans la connaissance de soi, et à concentrer sur un point unique ses pensées, ses affections, ses actes et ses tendances. Il s'agira le plus souvent de parvenir à connaître la volonté de Dieu en *tel* moment, dans *telle* situation, face à *telles* oeuvres, à *telles* difficultés, après *telles* chutes, avec *tel* tempérament, etc.¹⁵ (Ce qui, soit dit entre parenthèses, nous convient davantage que l'"éradication de la passion dominante".)

Avec le temps, le monde salésien oublia plus ou moins cet exercice. "L'éradication de la passion dominante", raison d'être de l'examen particulier selon don Albera, s'accordait mal avec l'épanouissement de la personne, qui devenait un dogme de moins en moins contesté dans le monde ambiant. A partir de 1923, il est vrai, le règlement du noviciat de la Société imposera aux novices, à la suite d'une seconde lecture spirituelle de dix minutes un peu avant midi, un "examen particulier de conscience".¹⁶ Mais on ne sait trop ce que les rédacteurs cachaient sous cette formule. Les autres documents officiels du vingtième siècle : constitutions, règlements, *Ratio*, ... n'ont soufflé mot de l'"examen particulier", distingué de l'examen général.

L'examen de conscience mensuel

Les règlements généraux rénovés des filles de Marie auxiliaire demandent que, lors des recollections communautaires mensuelles, la "vérification personnelle dans l'examen de conscience" dure pour le moins "une demi-heure".¹⁷ Une disposition analogue a longtemps figuré dans les constitutions salésiennes. Puis, lors du chapitre général de 1965, l'article détaillant les éléments de l'exercice mensuel de la bonne mort fut transféré aux règlements généraux. Son deuxième point prévoyait un examen de conscience d'"au moins une demi-heure" sur les progrès ou les reculs "dans la vertu" au cours du mois écoulé.¹⁸ A l'origine de la congrégation salésienne, chaque confrère choisissait la demi-heure à sa convenance dans son emploi personnel du temps. Dès son mandat de provincial en France (1881-1892), le futur recteur Albera donna à l'exercice une forme communautaire guidée par une série de questions. Et l'idée fit son chemin. Un "formulaire d'examen de conscience" intégré dans l'exercice de la bonne mort naquit ainsi dans le manuel officiel de pratiques de piété salésiennes publié pour la première fois au cours du rectorat même de don Albera.¹⁹ Ouvert par une prière à l'Esprit Saint et une invitation à se mettre en présence de Dieu, l'examen, long et très détaillé, portait successivement sur les pratiques de piété, le "progrès dans la perfection", la pratique de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance, la vie commune, le soin de la tâche particulière, l'humilité, la charité fraternelle et la mortification. "Pour les défauts que j'ai trouvés en moi je ferai un acte de contrition et m'efforcerai de les corriger durant le mois à venir. Je prierai Marie auxiliaire d'affermir mes résolutions et de les rendre efficaces", lisait-on à la suite du questionnaire.²⁰

Avec les années, le langage de plusieurs questions de ce formulaire parut désuet ou inopportun. La vie religieuse changeait, les constitutions allaient être transformées. Le chapitre général salésien de 1965 voulut remédier aux déficiences. En 1966, le recteur Ricceri tint à démontrer les progrès accomplis dans un texte aussitôt rénové.²¹ Enfin, en 1989, le guide de la prière salésienne pouvait recommander, sous le titre “Pistes de réflexion personnelle et communautaire sur les engagements de la profession religieuse”, un plan très détaillé d’examen de conscience à partir des constitutions et de phrases du Nouveau Testament, qui était parfaitement adapté au renouveau spirituel et institutionnel consécutif à Vatican II²².

Les bienfaits d’un examen de conscience sous le regard de Dieu

Le dernier quart du vingtième siècle a dédaigné et même refusé l’examen de conscience. Il s’accordait mal avec la spontanéité de l’âme qui se laisse conduire par l’Esprit, estimaient divers spirituels. L’introspection systématique semblait plus ou moins malsaine. Et puis les gens actifs n’ont guère le temps de s’y livrer. C’est le premier exercice qu’abandonne le religieux, écrivait-on alors.²³

Quelques maîtres réagirent. Pour lui ôter son apparence inquisitoriale, on suggéra de le dénommer non plus “examen”, mais “relecture”. La “revision de vie”, alors très recommandée dans certains milieux ecclésiastiques, s’apparentait à un examen de conscience collectif.²⁴ En effet, l’examen de conscience n’est pas, remarquait-on, un simple recensement des fautes commises, mais un exercice spirituel, comprenant une action de grâces des bienfaits reçus et se transformant en prière.²⁵ Bien conduit, qu’il soit quotidien ou mensuel, général ou particulier, l’examen est bienfaisant à la vie spirituelle du membre de la famille salésienne.

Il se déroule sous le regard de Dieu dans un colloque avec Lui et conduit donc jusqu’à l’union sanctificatrice, en laquelle Dieu est premier et que l’homme doit personnellement vouloir. C’est une attitude constante de totale mise en disponibilité, une prise de conscience de ce que l’on est et de ce que l’on a à vivre et à faire. Sur cette voie, la réponse libre au vouloir divin provoque toutes les énergies à la lutte contre le mal. La fidélité recherchée à l’instant que Dieu donne à vivre prépare la fidélité du lendemain. Tout se simplifie et s’unifie dans la foi sans cesse exigée par l’examen. Le spirituel se rend attentif et vigilant, parce qu’il se tient en la présence de son Dieu et qu’il entend Le servir humblement et effectivement, Lui et son Eglise. Le dialogue rend Dieu proche de soi. Le rapprochement a ses temps forts, mais c’est pour devenir une attention continuelle et diffuse à Dieu. Dans la prière, l’examen fait ressentir au spirituel sa pauvreté de créature et l’infinie richesse de Dieu. Ainsi conçu, il conduit à aimer l’oeuvre de Dieu et pousse à l’action. C’est un exercice spirituel personnel, par lequel l’âme cherche à répondre à ce que Dieu veut d’elle-même, à ses grâces et à ses dons. Il livre la personne, purifiée et libre, à la volonté divine, qui, seule, est recherchée.²⁶ Vous qui prétendez (humblement) à la sainteté, connaissez-vous meilleur programme ?

Notes

1. "Fermiamoci alcuni istanti a considerare lo stato di nostra coscienza (*breve pausa*). E se ci troviamo colpevoli di qualche peccato, facciamo di cuore un atto di dolore, promettendo di confessarcene al più presto possibile." ("Pratiche di pietà comuni per confratelli e giovani", in *Pratiche di pietà in uso nelle case salesiane*. Edizione per sacerdoti, Torino, Scuola tipografica salesiana, 1948, p. 22.)

2. *Combattimento spirituale*, chap. LX

3. M. Rua, "Dell'esame di coscienza", dans *Prediche per esercizi*, quaderno primo, ms inédit, p. 18-21, FdB 2893 E2-5.

4. M. Rua, Lettre aux salésiens, 5 août 1900, L.C., p. 213.

5. "Perciò i Padri e i Dottori della Chiesa, e quanti hanno aperto scuole di cristiana perfezione, dai più antichi ai più recenti, inculcarono sempre l'esame di coscienza quotidiano [...] a tutti i cristiani che vogliono vivere in grazia di Dio e salvarsi ; e non solo a quelli, che sono chiamati ad abbracciare lo stato dei consigli evangelici." (P. Albera, Lettre aux prêtres salésiens, 19 mars 1921, L.C., p. 421-422.)

6. *Ibidem*, p. 423.

7. "Preparato dall'esame di coscienza quotidiano e ricevuto frequentemente ... " (Constitutions SDB, art. 90 d.) Unique item de la formule *esame di coscienza* dans l'index des constitutions et règlements SDB de 1984.

8. D'après les Règlements FMA, art. 24.

9. "Lo prepari con il quotidiano esame di coscienza" (Constitutions FMA, art. 41).

10. "Con l'esame di coscienza impari a valutare la sua fedeltà quotidiana ... " (Règlements VDB, art. 13 c.)

11. " ... quando nell'esame di coscienza quotidiano scopriamo davanti a Lui, aiutati dalla sua luce, la realtà della nostra situazione, lodandoLo per i doni ricevuti e invocando la sua misericordia e il suo perdono". (*La formazione dei Salesiani di Don Bosco. Ratio fundamentalis institutionis et studiorum*, 1985, § 111, p. 103-104.)

12. A. Liuiima et A. Derville, "Examen particulier", *Dictionnaire de spiritualité*, t. IV, deuxième partie, Paris, 1961, col. 1838, 1840.

13. "Il primo riguarda tutti i mancamenti commessi nella giornata, il secondo una sola specie di essi." (P. Albera, § *Soprattutto l'esame particolare*, lettre citée, 19 mars 1921 ; L.C., p. 423). Et il poursuivait citant saint Ignace.

14. M. Rua, Schéma : "Esame della passione predominante", dans un recueil manuscrit non paginé de *Prediche*, in FdB 2907 D3.

15. P. Albera, lettre citée, L. C., p. 424-425.

16. "Vi sarà altra lettura spirituale di circa dieci minuti prima di mezzogiorno, seguita [...] e dall'esame particolare di coscienza" (*Regolamenti della Società Salesiana*, 1923, art. 295, 2°.)

17. "La verifica personale nell'esame di coscienza, di almeno mezz'ora ..." (Règlements FMA, art. 34.)

18. "II. Ognuno pensi almeno per mezz'ora al progresso o regresso fatto nella virtù durante il mese precedente, soprattutto quanto ai proponimenti fatti negli esercizi spirituali e all'osservanza delle Regole ; e prenda ferme risoluzioni di vita migliore." (Constitutions SDB 1923, art. 157 § II.) Le chapitre de 1965 ordonne le transfert de cet article dans les Règlements généraux de l'époque, art. 23.

19. Composé d'abord par le provincial de Belgique, Francesco Scalon, puis réélabré, le formulaire fut généralisé sous le rectorat de don Albera par le manuel *Pratiche di pietà in uso nelle case salesiane*, Turin, 1916.

20. "Dei difetti che ho trovato in me farò un atto di pentimento, e mi sforzerò di correggerli durante il mese venturo. Pregherò Maria SS. Ausiliatrice perchè renda stabili ed efficaci i miei proponimenti." ("Formulario per l'esame di coscienza", dans *Pratiche di pietà in uso nelle case salesiane*, Turin, 1948, p. 66-72.)

21. L. Ricceri, "L'esame di coscienza nelle nuove Pratiche di pietà", *Atti* 246 (septembre 1966), p. 9-11.
22. "Tracce di riflessione personale e comunitaria sopra gli impegni della professione religiosa", *In dialogo con il Signore. Guida alla comunità salesiana in preghiera*, Leumann, Elle Di Ci, 1989, p. 789-799. Les formules initiales des deux grandes parties : "A. Il Vangelo e la Regola : via sicura per vivere la nostra chiamata alla santità" et "B. Dio è carità e ci chiama alla perfezione della carità", expriment bien l'esprit évangélique de cet examen de conscience.
23. G. Aschenbrenner, "L'examen de conscience spirituel", dans *Vie consacrée*, 1980, p. 283-297.
24. Voir le paragraphe *Revision de vie et examen de conscience*, dans J. Bréheret, "Revision de vie", *Dictionnaire de spiritualité*, t. XIII, 1988, col. 495.
25. Sylvie Robert, "Aux sources de la relecture : l'examen de conscience", *Christus* 174, avril 1997, p. 230-241.
26. Observations partiellement empruntées à A. Delchard, "Examen de conscience. Conclusion spirituelle", *Dictionnaire de spiritualité*, t. IV, deuxième partie, 1961, col. 1831-1838.

Exemple

L'exemple, valeur incarnée offerte à l'imitation

Don Bosco, archétype de la spiritualité salésienne, croyait infiniment plus en la force convaincante de l'exemple qu'en celle de l'argumentation théorique. Les discussions philosophiques ne l'intéressaient pas. Pour lui, qui ouvrit son premier ouvrage par la considération significative : "Etant donné que l'exemple des actions vertueuses a beaucoup plus de force que n'importe quel élégant discours ..."¹, la biographie spirituelle était, sans qu'il le sache, une "théologie"². Sans jamais écrire un traité des vertus, il les a constamment enseignées par l'exemple dans des récits, tels que la vie de Dominique Savio et des divers saints de ses histoires. En éducation, la qualité de l'exemple donné par les maîtres et les camarades lui était à cœur. Sur ses instructions, des associations de garçons se créaient autour de lui pour être sources de "bons exemples".

En effet, la spiritualité (enseignée) de don Bosco était, non pas "close", mais "ouverte" au sens bergsonien de l'adjectif. "Tandis que la première est d'autant plus pure et plus parfaite qu'elle se ramène à des formules impersonnelles, la seconde, pour être pleinement elle-même, doit s'incarner dans une personnalité privilégiée qui devient un exemple. La généralité de l'une tient à l'universelle acceptation d'une loi, celle de l'autre à la commune imitation d'un modèle."³

L'exemple est un modèle proposé à l'imitation. Les exemples vivants, ceux dont le pouvoir est "autre" selon un porte-parole de Pierre Corneille, sont certainement les "meilleurs". On s'en est pourtant méfié en un temps - qui est le nôtre - d'individualisme forcené. Ne fallait-il pas être soi, seulement soi, et donc ne pas s'en laisser conter et imposer par des "modèles" étrangers ? L'opinion éclairée croyait que la dialectique du maître et de l'esclave s'appliquait au cas du modèle imité. La différence lui échappait. Le chef influe sur le subordonné par voie d'autorité ou de commandement. Le modèle dit tout autre chose. Il agit par la force rayonnante de sa personnalité et n'impose donc pas la "valeur", qui ne devient vivante qu'à travers lui. Max Scheler (que nous suivons à cet endroit) a défini le modèle comme "la valeur incarnée dans une personne, une figure idéale qui est sans cesse présente à l'âme de l'individu ou du groupe, si bien que celle-ci acquiert peu à peu ses traits et se transforme en elle : son être, sa vie, ses actes, consciemment ou inconsciemment, se règlent sur elle, soit que le sujet ait à se féliciter de suivre son modèle, soit qu'il ait à se reprocher de ne pas l'imiter."⁴ Mais n'est-il pas étrange d'agir à l'instigation d'un autre et de se conformer à un être qui, dans l'ordre moral, occupe une position particulière différente de la sienne ? On répondra justement, semble-t-il, à cette objection que le disciple n'a pas à copier servilement son modèle, ni à devenir ce qu'il est. Ce qui s'opère en lui n'est pas, sous l'influence du modèle, une copie, mais une modification, mieux une

“conversion”. Il s’imprègne de son esprit. “Nous apprenons ainsi à vouloir et à agir à la manière dont l’être-modèle veut et agit, non à vouloir et à faire ce qu’il veut et ce qu’il fait.”⁵ On l’a compris, le modèle n’impose pas une sorte de patron qu’il suffirait d’imiter trait pour trait. La reproduction littérale et servile représente, en fait, la forme la plus mauvaise de l’influence d’une personne sur une autre. Elle tend à nier la destinée propre qu’elle a, au contraire, pour mission d’appeler à elle-même et de libérer. “La rectitude morale de l’action exige la reprise personnelle de l’intention morale, l’intériorisation de la motivation spirituelle, l’invention d’une réponse personnelle à l’appel toujours unique et nouveau de la valeur”⁶. La personne convertit donc les valeurs de son modèle en les rendant siennes.

Don Bosco, modèle du salésien et de la salésienne

La première génération salésienne se forgea spirituellement par l’imitation de don Bosco. Son enthousiasme pour don Bosco la menait très loin, - peut-être trop loin, parce qu’avec quelque servilité - , dans ce modelage. Le recteur Albera confiait aux salésiens : “Durant ces années principalement - les années 1858-1872 passées à proximité du maître - et aussi par la suite, dans les occasions toujours désirées que j’eus de me trouver avec lui et de l’accompagner dans ses voyages, je me persuadais que l’unique nécessaire pour devenir son digne fils était de l’imiter en tout. En conséquence, à l’exemple de nombre d’anciens confrères, qui reproduisaient déjà en eux-mêmes la manière de penser, de parler et d’agir de leur Père, je m’efforçai d’en faire autant moi aussi.”⁷ Le successeur immédiat de don Bosco, don Rua, imposa à tous les salésiens ce “programme” d’imitation. Deux mois après la mort du maître, il leur écrivait : “Notre sollicitude doit être de soutenir et, à l’occasion, de développer toujours plus les oeuvres entreprises par lui, de suivre fidèlement les méthodes qu’il a pratiquées et enseignées, et, dans notre manière de parler et d’agir d’imiter le modèle que, dans sa bonté, le Seigneur nous a donné en lui. Tel sera, mes très chers fils, le programme que je suivrai dans ma charge, que ce soit aussi le but recherché par chacun des salésiens.”⁸ Au témoignage de ses contemporains, lui-même parvint à se modeler admirablement sur don Bosco.⁹

L’invitation à imiter don Bosco sera, après don Rua, un leit-motiv des responsables généraux, adressée aussi bien, remarquons-le, aux salésiennes qu’aux salésiens. Don Albera, auteur de la lettre que nous venons de citer sur “Don Bosco, modèle du prêtre salésien”, demandait aux inspecteurs provinciaux salésiens d’“inciter (les soeurs) à toujours mieux recopier Don Bosco en elles-mêmes, en sorte que, non seulement leur “intérieur”, mais aussi leur comportement extérieur, leurs attitudes, leurs paroles, reflètent toujours la délicatesse, la réserve aimable et pleine de naturel de notre vénérable Père.”¹⁰ Le salésien et la salésienne “authentiques” se modelaient sur don Bosco, exemple que, fidèles à leur vocation, ils gardaient constamment à l’esprit.

Toutefois, l’éloignement dans le temps affaiblissait peu à peu l’attrait du modèle. Avec la deuxième guerre mondiale, qui fut contemporaine de la disparition progressive des derniers témoins directs du saint, un changement de

mentalité se produisit. La fascination de don Bosco diminua. Mais la leçon perdurait. Quoique avec moins d'insistance, l'image du fondateur continuait de s'imposer à l'imitation.

Et, de lui, on passait aux modèles vivants communautaires. Les constitutions rénovées rappelaient que, si "les premiers salésiens trouvèrent en don Bosco un guide sûr" et "qu'insérés au coeur de sa communauté active, ils apprirent à modeler leur vie sur la sienne"¹¹, ce chemin de formation devrait demeurer une norme des salésiens d'autres temps. L'idéal à vivre était incarné dans des modèles concrets propres à faciliter l'identification personnelle ; la vie commune fournissait (en principe) les nécessaires points de référence.¹²

Une spiritualité narrative

Don Bosco et ses disciples ont pratiqué systématiquement la narration édifiante, remplie de personnages exemplaires. Le premier livre de don Bosco proposa Luigi Comollo en exemple "à messieurs les séminaristes de Chieri", c'est-à-dire aux séminaristes qui avaient succédé au jeune homme à cet endroit.¹³ Il entamait à peine son apostolat auprès des garçons de Turin que l'une de ses brochures leur proposait déjà l'imitation de saint Louis de Gonzague.¹⁴ Louis y était donné en modèle successivement dans le regret de ses fautes, dans sa mortification, dans sa pureté, dans son détachement, dans sa charité fraternelle, dans son amour de Dieu, dans son don à Dieu, dans son esprit de prière et enfin au jour de sa mort. Ces pages destinées à être aussitôt reproduites dans un manuel de piété répéteraient la leçon aux innombrables usagers du *Giovane provveduto*. Quelques années après Louis de Gonzague, avec *Il Cristiano guidato alla virtù ...* (1848), venait le tour de Vincent de Paul, offert en modèle aux adultes pour un nombre impressionnant de vertus. C'était pour le moins, à s'en tenir aux seuls titres des chapitres : la charité fraternelle, la douceur, l'égalité d'humeur, l'humilité, la foi, l'esprit de mortification, la patience, la prudence, la pureté, la reconnaissance, la simplicité, la confiance en Dieu, le zèle et le détachement des biens terrestres.¹⁵ Les oeuvres les plus répandues du maître, hormis le manuel de piété *Il Giovane provveduto*, furent des biographies d'enfants-modèles : Dominique Savio, Luigi Comollo, Michele Magone ou Francesco Besucco, et des histoires : une *Histoire sainte* et une *Histoire ecclésiastique*, qui se voulaient des catéchèses historiques. On montrerait aisément que l'*Histoire d'Italie* de don Bosco affichait, elle aussi, des intentions moralisatrices. Les portraits, qui y abondaient, transmettaient des leçons claires ou suggérées. La catéchèse spirituelle de don Bosco à l'occasion de ses mots du soir était éminemment narrative. Pensons à ses "songes". La bouche et le comportement de personnages historiques ou imaginés exprimaient ses idées sur la vie chrétienne et religieuse. Ce n'était qu'exemples et contre-exemples.

Don Bosco pratiquait dans ses écrits le genre oratoire, dénommé *exemplum*, bref récit que les prédicateurs médiévaux relataient pour édifier leurs auditeurs. Les instructions de sa neuvaine en l'honneur de l'Ange gardien (1845) et des trente-et-un jours de son mois de Marie (1858) furent toutes suivies d'un *esempio*. La spiritualité salésienne (enseignée) des origines fut une spiritualité

narrative. Elle le resterait longtemps, quand les histoires tirées de la vie et des discours de don Bosco étaient répétées à l'infini dans des intentions didactiques.

Les salésiens peuvent l'ignorer, mais, avec le temps, la méthode - au reste aussi vieille que l'Evangile - s'est généralisée en pastorale chrétienne. Le contexte y portait. Les destins exemplaires faisaient recette dans le monde moderne. Que n'enseignaient pas les faits divers ? La pastorale contemporaine s'attachait aux tranches de vie. Il existait à la fin du vingtième siècle une théologie, une morale et une spiritualité "historiques", qui ne manquaient pas de prétentions. Le recteur majeur Vecchi signalait en 1997 "une tendance à présent solide dans la pastorale, pour laquelle semble dépassé le discours purement doctrinal, moral, liturgique et catéchistique qui ne vise pas à susciter, éclairer et appuyer une expérience où la personne s'engage dans la totalité de ses facultés. Les récits attirent, les expériences sont mises en valeur, les témoins sont présentés et presque exposés. Au conférencier spécialiste sur le thème de la paix, on préfère le Prix Nobel (Mgr Belo). Nous en avons des preuves dans chaque congrès ou manifestation mondiale. La spiritualité vécue et racontée se révèle comme la seule capable de rendre crédible la proposition éthique pour l'animer par le sens et la gratuité, de dépasser dans la pastorale la simple initiation catéchistique."¹⁶

Notes

1. "Siccome l'esempio delle azioni virtuose vale assai più di un qualunque elegante discorso ..." (*Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo* ..., scritti da un suo Collega, Turin, Speirani e Ferrero, 1844, p. 3.)

2. Allusion à J. W. Mac Clendon, *Biography as Theology. How Life Stories can remake Today's Theology*, New York, 1974, ouvrage qui a partiellement inspiré cet article.

3. H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, 4ème éd., Paris, 1932, p. 29. Bergson, qui parlait, non de spiritualité, mais de morale, est ici adapté.

4. M. Scheler, *Le saint, le génie, le héros*, trad. française d'E. Marry, Lyon-Paris, 1958, p. 27.

5. M. Scheler, *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*, trad. française de M. de Gandillac, Paris, 1955, p. 579.

6. E. Barbotin, *Le témoignage spirituel*, Paris, 1964, p. 145-146.

7. "Durante quegli anni principalmente, ed anche in seguito, nelle sempre desiderate occasioni che ebbi di stargli insieme o di accompagnarlo ne' suoi viaggi, mi persuasi che l'unica cosa necessaria per divenire suo degno figlio era d'imitarlo in tutto : perciò, sull'esempio dei numerosi fratelli anziani, i quali già riproducevano in se stessi il modo di pensare, di parlare e di agire del Padre, mi sforzai di fare anch'io altrettanto." (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 18 octobre 1920, L.C., p. 331.)

8. "... nostra sollecitudine dev'essere di sostenere e a suo tempo sviluppare ognora più le opere da lui iniziate, seguire fedelmente i metodi da lui praticati ed insegnati, e nel nostro modo di parlare e di operare cercare di imitare il modello che il Signore nella sua bontà ci ha in lui somministrato. Questo, o Figli carissimi, sarà il programma che io seguirò nella mia carica ; questo pure sia la mira e lo studio di ciascuno dei Salesiani." (M. Rua, *Lettre aux salésiens*, 19 mars 1888, L.C., p. 18-19.)

9. Répété par tous les biographes de don Rua. Voir, par exemple, le chapitre d'A. Amadei : "E' un altro Don Bosco !", dans *Il Servo di Dio Michele Rua*, t. I, Turin, SEI, 1931, p. 487-511.

10. “... incitarle a ricopiare sempre meglio D. Bosco in se stesse, cosicchè non solo il loro interno, ma anche il portamento esterno, gli atteggiamenti, le parole, rispecchino sempre il delicato sentire, il riserbo amabile e pieno di naturalezza del nostro Ven. Padre.” (P. Albera, *Circulaire aux inspecteurs salésiens*, 20 février 1921, L. C., p. 381.) Voir aussi, entre autres, la lettre de P. Albera aux prêtres salésiens, 19 mars 1921, intitulée : “Don Bosco modello del Sacerdote Salesiano”, L.C., p. 388-433 ; et le long exposé de P. Ricaldone, “Fedeltà a Don Bosco Santo”, *Atti* 74, 24 mars 1936, 195 p.

11. “I primi salesiani trovarono in Don Bosco la loro guida sicura. Inseriti nel vivo della sua comunità in azione, impararono a modellare la propria vita sulla sua.” (Constitutions SDB, art. 97.)

12. Observation de *La Formazione dei Salesiani di Don Bosco. Ratio fundamentalis* ..., édition de 1985, § 155.

13. “Ai signori seminaristi di Chieri”, introduction aux *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo* ..., Turin, Speirani et Ferrero, 1844, p. 3.

14. *Le sei domeniche e la novena di san Luigi Gonzaga con un cenno sulla vita del santo*, Turin, Speirani et Ferrero, 1846.

15. *Il Cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà secondo lo spirito di san Vincenzo de' Paoli*, Turin, Paravia et comp., 1848.

16. J. Vecchi, Conférence IV : *Spiritualité* (dans *CG 24 et Vie consacrée*, Paris, décembre 1997, polycopié), p. 3-4.

Expérience religieuse

L'expérience en spiritualité

Expérience traduit ici : “pratique que l’on a de quelque chose, considérée comme un enseignement”. Au temps de Molière, les médecins dissertaient encore parfois sur les maladies en fonction d’une logique scolastique. Au dix-neuvième siècle, Claude Bernard, après une série de recherches sur la chimie et la physiologie de la digestion et la section expérimentale des nerfs, balaya définitivement cette logique en médecine au bénéfice de l’expérimentation par son *Introduction à l’étude de la médecine expérimentale* (1865). Un phénomène analogue s’est produit en spiritualité. Les Pères de l’antiquité et les moines médiévaux pratiquaient et enseignaient une spiritualité fondée à la fois sur la Révélation et sur l’expérience. La seule logique déductive a pu ensuite dessécher la théologie spirituelle. Chez nos contemporains, l’étude approfondie de mystiques, comme saint Jean de la Croix¹ ou sainte Thérèse d’Avila², a fait préférer l’expérience religieuse aux déductions théologiques.

L’expérience religieuse est l’acte - ou l’ensemble d’actes - par quoi une personne se saisit dans son environnement en relation avec Dieu³. Dans l’expérience religieuse le “quelque chose” de toute expérience se confond avec les médiations englobantes, dont aucun acte religieux, qui est nécessairement relationnel, ne peut se dispenser. Bien entendu, Dieu, qui est tout autre, ne saurait être réduit à un objet disponible pour des expériences. L’“objet” même de l’acte religieux demeure donc inaccessible à l’expérience. Mais le milieu religieux intermédiaire objectivable est un lieu possible d’expérience. Les habitudes, puissances d’inclination et de transformation, constituent un fonds de dispositions spirituelles qui ouvrent ou ferment à l’Infini. Le “quelque chose” de l’expérience religieuse sera donc un geste, une attitude interne ou externe, mais aussi leurs prolongements médiats ecclésiaux : une image, un sacrement, une communauté, etc., qui soutiennent la relation d’une personne avec Dieu. Le moyen terme de la relation, qui a été objectivé, est le lieu de l’expérience religieuse.

Un historien (salésien) de la catéchèse nous assure : “La complexité du fait religieux requiert aujourd’hui de centrer l’attention sur ce qui en constitue le noeud vital, c’est-à-dire l’expérience religieuse dans sa signification anthropologique et culturelle. On peut dire qu’aujourd’hui la recherche religieuse se concentre de préférence sur l’expérience, passant ainsi peu à peu du fait confessionnel à la naissance même de l’invocation et de l’annonce religieuse. Il ne pourra donc y avoir d’approche vraiment sérieuse du fait religieux si, au-delà des manifestations historiques et phénoménologiques de la religion, on ne pénètre pas au coeur même du comportement religieux, jusqu’à l’expérience religieuse en tant que lecture en profondeur du vécu, à la rencontre du problème du sens, de l’ouverture au transcendant, à l’invocation et à l’annonce.”⁴ On nous affirme

même que, désormais, “il n’y a pas de discours véritablement théologique si l’expérience liturgique, sacramentelle, ascétique et mystique de l’Eglise tout entière ne vient pas le nourrir et le prolonger.”⁵

La spiritualité salésienne ne s’appuie guère que sur l’expérience religieuse, à commencer par celle de saint Jean Bosco, qui lui est fondatrice.⁶ La lecture de l’expérience spirituelle salésienne est, par elle-même, une leçon de spiritualité.

Les valeurs de l’expérience religieuse salésienne

Le fonds de dispositions qui l’ouvrent à l’Infini constitue l’objet de l’expérience spirituelle du membre de la famille salésienne. Ne considérons d’abord que le salésien et la salésienne consacrés par vœux. Leur expérience spirituelle est fondée (dans l’idéal) sur un ensemble de “valeurs” vécues, que la *Ratio fundamentalis* des salésiens de don Bosco (1985) s’est attachée à détailler, surtout à partir des constitutions de la congrégation. Voici, très librement, quelques grandes lignes de cet exposé.

L’expérience religieuse de don Bosco fut avant tout, nous dit-elle, une expérience de l’action de Dieu en lui et à travers lui. L’expérience salésienne est essentiellement une expérience théologale. Comme don Bosco, le salésien vit donc la *sequela Christi* en vue de l’édification du Royaume de Dieu. Il va son chemin spirituel dans l’union à Dieu Père qui le consacre et qui l’envoie, et dans l’attention et la docilité à l’Esprit Saint, source de sa sanctification et de son renouveau spirituel. La “valeur” principale de son expérience est l’amour enraciné en Dieu même, c’est-à-dire la charité divine, que, toutefois, il ne faudrait pas isoler indûment. Le Christ, médiateur du Père, est rencontré dans l’Eglise, son Corps, et sous l’égide de sa mère Marie, première coopératrice de Jésus dans l’œuvre de salut. Toute immédiate et personnelle qu’elle soit, l’œuvre d’amour de chacun est accomplie dans le monde de la communion des saints. Cet ensemble est le décor de l’expérience religieuse salésienne.

Le vocable “amour” nous renvoie automatiquement à l’affection et à la fusion sensible des êtres. En quoi il nous trompe quand il s’agit de l’amour de Dieu. Ramener cet amour au sentiment affectueux qu’il suscite est très insuffisant. L’amour vient de Dieu et s’adresse à une créature. Dans le geste aimant, le propre de celle-ci ne peut être que le renoncement à soi-même, dont la mort chrétienne est la traduction en termes terrestres. Le Fils ressuscité, modèle ineffable d’amour, ne souffre plus, il est vrai. Il ne s’en remet pas moins totalement à son Père et ne fait pas moins sa volonté que sur la croix. L’expérience filiale, qui est la nôtre, est substantiellement identique, que ce soit dans les épreuves ou dans les joies. L’important n’est pas ce que l’on ressent, à quoi beaucoup réduiraient volontiers l’expérience religieuse, surtout celle de l’amour, mais de se laisser saisir et transformer par Dieu en faisant sa volonté. “Que votre volonté soit faite”, telle est la bonne réponse à l’offre aimante de Dieu. Toute la vie du disciple est concernée. C’est au prix de l’accomplissement exact de cette volonté que nous devenons semblables au Christ et que nous “connaissions” le Père.

L'authentique expérience religieuse porte le salésien à l'engagement pratique, autrement dit à la *praxis*. Par son orientation la *praxis* est une valeur de son expérience. "Connaître Dieu Père", dans le sens le plus purement biblique, c'est lui obéir, mettre en pratique sa volonté, donner sa vie de façon concrète. Le terme "faire" sous toutes ses formes ("mes oeuvres", "les oeuvres du Père") jalonne toutes les pages de l'Évangile. Pour saint Jean il n'y a pas de "connaissance" de Dieu, de véritable expérience de Dieu sans amour concret d'autrui. Réaliser l'expérience de Dieu ne saurait se réduire pour un salésien à contempler intellectuellement et à accepter affectivement sa présence libératrice en ce monde. Un assentiment purement conceptuel ou affectif ne le rapproche pas de Dieu selon sa vocation apostolique⁷.

C'est par l'action que le salésien progresse dans son expérience de communion avec le Christ, qui l'accompagne et lui communique sa force et son amour.

La prière entre naturellement dans l'expérience religieuse du salésien. En lui, la rencontre d'amour de Dieu suscite en premier lieu l'adoration. La personne religieuse, pour qui "Dieu est Dieu et il n'en est pas d'autre", s'incline ou se prosterne devant lui dans une attitude de profond respect. Elle tient, par son langage, par son culte et par sa vie, à le reconnaître comme tel, à lui "rendre gloire", pour reprendre une formule biblique. Pour elle, Dieu est toujours le Dieu dont la gloire est le bien inaliénable. Le salésien se souvient que don Bosco a fondé son oeuvre "pour la plus grande gloire de Dieu" d'abord, "pour le salut des âmes" ensuite, même si "sauver des âmes" fut pour lui le moyen par excellence de servir la gloire de Dieu. Il s'efforce donc de proclamer avec conviction l'invocation adoratrice de Dieu Trinité : "Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit", qui ouvre chacune de ses prières liturgiques. Sans adoration l'expérience se banalise et se sécularise. L'expérience religieuse authentique est imprégnée d'adoration.

La prière salésienne est en grande part de demande et de remerciement. Car la créature souffre de sa pauvreté et de sa faiblesse, elle les reconnaît. Les psaumes interprètent bien ces sentiments. Quelle que soit sa forme, la prière établit le disciple en dialogue avec son Seigneur. La méditation prend la forme d'un colloque. Dans la tradition salésienne, textes, méthodes et temps de l'oraison imposent une prière intimement liée à l'action. Le salésien fait l'expérience religieuse d'une prière personnelle ou communautaire intégrée à la vie courante.

Enfin, les salésiens vivent en commun une expérience de Dieu qui les rapproche et les unit par une même vocation, par sa Parole et par son amour. Il n'est pas d'expérience de Dieu en Jésus qui ne passe par le sacrement obligé du prochain personnel et communautaire. Pauvreté, chasteté et obéissance donnent une couleur particulière à cette vie commune. Les salésiens célèbrent leur expérience par l'eucharistie, au cours de laquelle la communauté renouvelle son engagement apostolique et se reconstruit dans le Christ en tant que communion fraternelle.

Avec l'action et la prière, la vie communautaire est (ou devrait être) pour les salésiens le lieu de leur expérience religieuse.

L'expérience religieuse du coopérateur salésien

Le Règlement de Vie Apostolique des coopérateurs salésiens contient un article sur leur expérience religieuse, dite de foi engagée (*esperienza di fede impegnata*), qui présente heureusement l'expérience religieuse du salésien non religieux.

“§ 1. Le coopérateur participe à l'expérience spirituelle de don Bosco, vécue avec une intensité particulière parmi les jeunes du premier oratoire au Valdocco [turinois].

§ 2. Il éprouve Dieu comme Père et Amour sauveur. Il rencontre en Jésus Christ le Fils Unique et l'Apôtre parfait du Père, le Bon Pasteur rempli de sollicitude envers les petits et les besogneux, le Ressuscité qui demeure avec nous “tous les jours” comme Seigneur de l'histoire. Il vit en intimité avec l'Esprit Saint, l'Animateur du Peuple de Dieu dans le monde. Il vénère en Marie celle qui “a coopéré de manière absolument unique à l'oeuvre du Sauveur” et ne cesse de coopérer comme Mère et Auxiliatrice du peuple chrétien. Il se sent partie vivante de l'Eglise, Corps du Christ, centre de communion de toutes les forces qui opèrent pour le salut.

§ 3. Il découvre de la sorte l'aspect le plus profond de sa vocation : être un véritable “coopérateur de Dieu” dans la réalisation de son dessein de salut : “Des choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes” [disait et écrivait don Bosco]”.⁹

Notes

1. Jean Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, 2^{ème} éd., Paris, Alcan, 1931.

2. E. Renault, *Sainte Thérèse d'Avila et l'expérience mystique*, Paris, 1970.

3. Voir, *ci-dessus*, Introduction, p. 12-13.

4. “La complessità del fatto religioso chiede oggi di mettere al centro dell'attenzione ciò che ne costituisce il nucleo vitale, vale a dire l'*esperienza religiosa* nel suo significato antropologico e culturale. Si può dire che oggi la ricerca religiosa si concentra preferentemente sull'*esperienza*, trasferendosi man mano dal dato confessionale al sorgere stesso dell'invocazione e del presagio religioso. Non si potrà essere perciò un approccio veramente impegnativo e serio al fatto religioso se, al di là delle manifestazioni storiche e fenomenologiche della religione, non si va al cuore stesso dell'atteggiamento religioso, all'*esperienza religiosa* in quanto lettura in profondità del vissuto, incontro col problema del senso, apertura al trascendente, invocazione e presagio.” (E. Alberich, “L'educazione religiosa oggi”, in *Orientamenti pedagogici* 44 (1997), p. 326.)

5. J. Duchesne, “L'épreuve de l'amour”, *Communio* 1, n° 8, novembre 1976, p. 3.

6. Voir, dans l'Introduction, *ci-dessus*, p. 12-16, le paragraphe "A l'origine, l'expérience religieuse de don Bosco".

7. *La formazione dei Salesiani di Don Bosco. Principi e Norme. Ratio fundamentalis institutionis et studiorum*, 2^{ème} éd., Rome, Ed. SDB, 1985, n. 67-111, p. 75-104. Les seules "valeurs spirituelles" sont prises en considération à cet endroit de la *Ratio*.

8. Voir à ce sujet et d'un point de vue jésuite P. Arrupe, "L'expérience de Dieu dans la vie religieuse", *Vie consacrée*, 1977, p. 338.

9. "§ 1. Il Cooperatore partecipa all'esperienza spirituale di Don Bosco, vissuta con particolare intensità tra i giovani del primo Oratorio in Valdocco. - § 2. Sente Dio come Padre e Amore che salva. Incontra in Gesù Cristo l'Unigenito Figlio e l'Apostolo perfetto del Padre, Buon Pastore pieno di sollecitudine per i piccoli e i bisognosi, il Risorto che sta con noi "tutti i giorni" come Signore della storia. Vive in intimità con lo Spirito Santo, l'Animatore del Popolo di Dio nel mondo. In Maria venera colei che "ha cooperato in modo assolutamente unico all'opera del Salvatore" e non cessa di cooperare come Madre e Ausiliatrice del popolo cristiano. Si sente parte viva della Chiesa, Corpo di Cristo, centro di comunione di tutte le forze che operano per la salvezza. - § 3. Scopre così l'aspetto più profondo della sua vocazione : essere vero "cooperatore di Dio" nella realizzazione del suo disegno di salvezza : Delle cose divine, la più divina è quella di cooperare con Dio a salvare le anime." (*Regolamento di Vita Apostolica*, art. 27.)

Famille

De la famille patriarcale à la famille conjugale

Jusqu'à la fin du vingtième siècle, la tradition salésienne a relativement peu parlé de la spiritualité familiale, objet de cet article, si ce n'est, dans le cas de don Ricaldone¹, pour déplorer la déchéance de la famille moderne, et, de façon générale, à l'occasion de certains récits biographiques. Ainsi, l'histoire de Margherita Bosco (Maman Marguerite), intitulée par don Lemoyne : *Scènes morales de famille*², fut une catéchèse familiale narrative à l'intention du public populaire de la revue salésienne, dite *Letture cattolice*.

Toutefois, hormis les documents relatifs aux coopérateurs, on découvre aux deux extrémités de la chaîne, lors de la naissance de la congrégation salésienne et sous le gouvernement du septième successeur de don Bosco, trois pièces consacrées directement à la famille et, par là, plus ou moins à la spiritualité familiale : le *Porta teco, Cristiano* (1858) de don Bosco et les lettres circulaires de don Egidio Viganò, *Appelli del Sinodo 80* (Appels du Synode 80) (1980) et *Nell'anno della famiglia* (En l'année de la famille) (1994). Le *Porta teco* de don Bosco, bâti sur la question des devoirs dans la famille, énonçait successivement les devoirs des pères de famille, les devoirs des fils de famille, les devoirs des mères et des filles de famille, et n'oubliait pas ceux de la domesticité. Sa participation en 1980 au synode romain des évêques sur le thème de la famille incita le recteur Viganò, aussitôt après la clôture, à confier aux salésiens ses découvertes et ses impressions. Et, quand 1994 eut été déclarée par l'ONU année internationale de la famille, le même don Viganò revint sur ce problème cher au pape d'alors, que le recteur vénérât particulièrement. Les notes de spiritualité abondaient dans ces trois pièces³.

Toutefois, les exhortations différaient beaucoup de la plus ancienne aux plus récentes. Entre 1858 et 1980, l'image de la famille avait en effet beaucoup changé dans le monde. De la famille patriarcale, avec sa maisonnée dominée par le père, la société occidentale du vingtième siècle était passée à la famille conjugale, de plus en plus monoparentale⁴, imprégnée de permissivité sexuelle, où, de toute manière, le père ne gouvernait plus en tant que "chef de famille"⁵.

Les désordres déplorés dans la famille conjugale du vingtième siècle finissant ne ressemblaient guère à ceux de la famille patriarcale du dix-neuvième siècle. En 1858, on recommandait aux pères de "ne pas traiter leurs enfants comme des esclaves" et de leur "laisser une honorable liberté"⁶ ; de ne pas dilapider la dot et les autres biens de leurs femmes, et de ne jamais les contraindre à les aliéner. Il leur fallait les tenir au courant des affaires de la maison, mais avec la précision significative : "toutes les fois que ce sera au bénéfice de la famille"⁷. L'égalité des sexes était alors une idée subversive. Le contrôle paternel s'étendait

à la domesticité. Le père devait veiller à ses bonnes moeurs et faire en sorte qu'elle accomplisse ponctuellement tous les devoirs du bon chrétien.⁸ Etc. Cent quarante ans après, au sentiment du recteur Viganò la situation de la famille était devenue "bien triste", "surtout si nous nous remémorons, écrivait-il, nos familles d'hier, remplies d'amour chrétien, débordantes de vie et témoins de simple sagesse"⁹. Le lien du mariage s'était relâché, les pères étaient de plus en plus fragilisés, la contraception et l'avortement autorisés par la mentalité générale rendaient en quelque sorte la mère propriétaire de l'enfant, les progrès de la bioéthique, selon lesquels les pères n'étaient plus indispensables à l'acte sexuel, tendaient à les évincer de la famille, la dénatalité devenait alarmante, le nombre des "orphelins de parents vivants" augmentait sans cesse, on approchait de la reconnaissance légale des couples homosexuels, l'institution famille tout entière se précarisait¹⁰. En somme, son identité s'était brouillée. A ce train, on ne pourrait bientôt plus la considérer comme "la cellule fondamentale de la société"¹¹.

Une spiritualité familiale pour les temps nouveaux

Les deux lettres de don Viganò sur la famille proposaient à l'attention des religieux quelques grandes lignes d'une spiritualité familiale déduite de Vatican II, du synode romain de 1980 et des actes de Jean-Paul II, en particulier de son exhortation apostolique *Familiaris consortio* (22 novembre 1981) et de sa *Lettre aux familles* (2 février 1994). Le recteur centrait cette spiritualité sur l'amour, terme compris évidemment par lui dans son sens le plus noble de fusion personnelle d'esprit et de corps pour le meilleur bien de chacun et pour celui du couple, devenu foyer et donc source de vie. "L'amour, déplorait-il, a été séparé de la vie et, par là même, dégradé. On ignore désormais son fonds de "martyre" et son lien historique indispensable avec le sacrifice ; la croix n'est plus l'expression majeure de l'amour. Si aimer n'est plus que synonyme d'expérimenter un plaisir ..., etc."¹² L'amour, qui implique le don de soi, ne peut jamais être purement égoïste ; le plaisir, qu'il ne refuse certes pas, ne se confond pas avec lui. Mais la culture contemporaine, systématiquement hédoniste, n'y trouve pas son compte. Par fidélité à l'amour et à la vie que l'amour appelle, la famille peut donc être obligée de choisir un style contraire à la culture et à la mentalité courantes, ainsi qu'aux comportements communs relatifs à la sexualité, à la liberté individuelle et aux biens matériels. "Eglise domestique"¹³, la famille chrétienne est au monde sans être du monde.

Le recteur relevait avec intérêt deux "Propositions" des évêques au pape lors du synode de 1980. Elles condensaient les idées des pères synodaux sur la nature de la spiritualité familiale et les conditions de son développement.¹⁴ La spiritualité familiale est à la fois, disaient-elles, une spiritualité de la création, de l'alliance, de la croix et de la résurrection. Les époux sont, en effet, créateurs de vie. Ils choisissent la vie, non pas le néant. Leur union construit une communauté vivante, dont ils assument la responsabilité. Cette communauté devrait être le lieu de leur croissance personnelle. Par leur alliance, ils deviennent une seule chair, destinée à fructifier charnellement et surtout spirituellement. Cette alliance implique un don réciproque, que l'enfant vient sceller. A l'imitation de Jésus, la spiritualité familiale consiste dans le don mutuel de la vie. Ce don, qui est

permanent, passe, nous apprend Jésus, par la croix. Il ne va donc jamais sans renoncement ni sacrifice. A travers les épreuves, une spiritualité de résurrection impose aux époux de toujours recommencer, de pardonner, d'oublier les injustices et, malgré tout, de cultiver la joie des renaissances.

Dans cet esprit, continuait le synode, le couple chrétien cultive la connaissance et l'affection de l'un pour l'autre. Les relations familiales éveillent et nourrissent connaissance et affection. Les deux conjoints se respectent mutuellement et, par le dialogue, participent à l'autorité dans la famille. L'austérité, la sobriété, la simplicité et un climat de pureté devraient caractériser leur foyer face à la société de consommation environnante violemment érotisée.

Que faire, pour au moins approcher de cet idéal ? D'abord accomplir fidèlement les tâches propres à toute famille, en particulier pour l'éducation des enfants. Puis prier en famille en tant que famille. Les formes possibles de cette prière sont variées : prières communes en soirée, lecture et méditation de la parole de Dieu, préparation à la réception des sacrements en famille, récitation du chapelet, et aussi participation de la famille comme telle à des célébrations communautaires pendant les principaux temps liturgiques et à l'occasion des événements les plus importants de la vie familiale.¹⁵

La spiritualité familiale du Règlement de Vie Apostolique

Le nouveau règlement des coopérateurs salésiens (1986), association constituée avant tout de laïcs, a abordé la question de la famille en fonction de la spiritualité conciliaire dans deux articles qu'il suffira de présenter et de commenter succinctement ici, l'un sur l'état de mariage, sacrement de l'amour et fondateur du foyer familial (art. 9), l'autre sur la famille comme telle, qui devrait être, nous répète-t-on, une "église domestique" (art. 8).¹⁶

Le coopérateur marié trouve dans le sacrement de l'amour la capacité de vivre avec enthousiasme sa mission d'époux et de parent. Témoin de la foi, il s'engage à construire une communion conjugale profonde. Le couple s'efforce de communier aux plans spirituel, cordial, physique et dans l'action même. L'un et l'autre s'aident réciproquement jusque dans leur croissance chrétienne. "Coopérateur de l'amour de Dieu créateur", le coopérateur salésien est responsable et généreux dans l'accueil et la transmission de la vie. Il donne par conséquent une réponse positive à son appel. Loin de le refuser et de le craindre, il l'assume et l'accueille, convaincu de la beauté et de la grandeur de cette mission. Sachant que les parents sont les premiers et les principaux éducateurs de leurs enfants, il veille à leur croissance par l'exemple et par la parole, selon la méthode de la bonté, qui est propre au Système préventif. Et il les aide à découvrir, puis à suivre leur vocation propre en les orientant vers l'action apostolique.

Le coopérateur connaît bien les valeurs de la famille. Son idéal serait de lui donner une forme tout à fait chrétienne et d'en faire une "église domestique", c'est-à-dire "une sorte de sanctuaire domestique de l'Eglise", "un lieu saint, où Dieu est présent, adoré et servi, dont les membres s'aiment vraiment dans la

sincérité et la sérénité”¹⁷. Il contribue donc à la croissance humaine et chrétienne de ses membres par le dialogue, l’affection mutuelle et la prière commune, une prière commune malheureusement inexistante en tant de familles chrétiennes, déplore le commentateur de l’article.

L’amour qui remplit sa vie conjugale et familiale est éminemment oblatif. Il refuse donc toute forme d’égoïsme, non seulement personnel, mais collectif. Le coopérateur soigne l’ensemble de sa parenté, à commencer par la plus proche, avec une attention particulière pour les plus jeunes et les anciens. Généreux et hospitalier, il vient au secours de ceux qui en ont besoin et s’offre à collaborer avec les autres familles.

Qui ne voit les possibilités pour le coopérateur de se montrer apôtre salésien à l’intérieur de sa propre famille ? Pensons au foyer des Becchi, qui a été la semence d’un esprit salésien, dit avec raison “de famille”, imprégné d’affection mutuelle et jamais simulée, de religion vraie, d’abnégation courageuse et de simplicité cordiale, maintenant répandu dans le monde entier.

Notes

1 P. Ricaldone, § “La famiglia, la scuola, il tempio”, dans sa lettre aux salésiens, 24 décembre 1939, *Atti* 96, p. 14 et sv.

2 G. B. Lemoyne, *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco*, Turin, typographie et librairie salésienne, 1886, VIII-190 p.

3. *Porta teco, Cristiano, ovvero Avvisi importanti intorno ai doveri del Cristiano, acciocchè ciascuno possa conseguire la propria salvezza nello stato in cui si trova*, Turin, Paravia, 1858 ; E. Viganò, Lettre aux salésiens, 8 décembre 1980, *Atti* 299, janvier-mars 1981, p. 3-30 ; Lettre aux salésiens, 10 juin 1994, *Atti* 349, juillet-septembre 1994, p. 3-32.

4. Dans la quasi-totalité des cas, il s’agit de familles sans père. Les statistiques à ce sujet donnent à réfléchir. Aux Etats-Unis, le *Population Council* estime qu’environ 24 % des ménages avec enfants à charge sont dirigés par un seul parent, le plus souvent la mère. Dans la communauté noire, la proportion est traditionnellement plus importante : 57 % des enfants grandissent dans un foyer monoparental. Mais, aujourd’hui, l’évolution à la hausse du pourcentage de familles monoparentales touche désormais l’ensemble de la population, surtout dans les couches les plus pauvres. Sur le continent européen, selon les chiffres donnés en 1995 par Eurostat, la proportion des familles monoparentales a augmenté dans des proportions allant de 25 à 50 % dans la plupart des pays européens depuis le début des années 80. Les cellules monoparentales représentent aujourd’hui environ 18 % de l’ensemble des familles. Les pays les plus touchés sont la Norvège, la Finlande, la Grande-Bretagne, la Belgique et l’Autriche. Pour ce qui concerne la France seule, Evelyne Sullerot évaluait en 1993 à deux millions et demi le nombre d’enfants vivant avec leur seule mère. (D’après J.-Cl. Guillebaud, “Refaire famille”, dans *La tyrannie du plaisir*, Paris, Seuil, 1998, p. 356-357.)

5. Modification très significative : à partir de la loi du 4 juin 1970 le mari ne fut plus désigné dans le Code civil français (art. 213) comme étant le “chef de la famille”.

6. “Non tenga i figliuoli come schiavi, ma dia loro onorata libertà” (*Porta teco*, p. 17).

7. “Non iscialacquare le doti od altri loro averi ; nè costringerle a forza di acconsentirne l’alienazione. Mettetele a parte degli affari della casa, tutte le volte che tal cosa può tornare vantaggiosa per la famiglia.” (*Porta teco*, p. 23).

8. *Porta teco*, p. 28.

9. “La crisi ci colpisce di più se riandiamo con la memoria alle nostre famiglie di ieri ripiene di amore cristiano, traboccanti di vita e testimoni di saggezza nella semplicità. Certamente sono cambiati i tempi.” (Lettre du 10 juin 1994, *loc. cit.*, p. 6.)

10. Note sur le mariage dans la France contemporaine. - En 1997, 284 000 mariages civils ont été célébrés. En 1960, 320 000 unions avaient été déclarées. Aujourd’hui, le mariage n’est plus l’acte fondateur du couple : 87 % des couples vivent ensemble avant de se marier ; ils n’étaient que 15 % dans ce cas en 1960. Dans les années 70, la cohabitation apparaît comme un mariage à l’essai, puisque, deux ans après le début de leur vie commune, la moitié des couples se marient. En 1990, 9 % des couples se sont mariés après un an de vie commune, 30 % au bout de cinq ans, mais 48 % sont restés concubins. En 1996, 118 000 divorces ont été prononcés, dont 36 % concernant des couples sans enfants mineurs. 4,2 millions de personnes sur les 29,4 millions vivant en couple en 1994, n’étaient pas mariées. En 1995, 35,6 % des enfants sont nés de parents non mariés, contre 11,4 % en 1980. Aujourd’hui, plus de la moitié des premiers enfants naissent hors mariage. (D’après *Le Monde*, 15 septembre 1998.)

11. E. Viganò, Lettre du 10 juin 1994, *loc. cit.*, p. 6-7.

12. “L’amore è stato disgiunto dalla vita e, perciò stesso, degradato. Non si considerano più le sue risorse di martirio e il suo indispensabile legame storico con il sacrificio ; non si guarda più alla croce come alla massima espressione dell’amore. Se amare è solo sinonimo di sperimentare un piacere ... “ Etc. (Lettre du 8 décembre 1980, *loc. cit.*, p. 14.)

13. Vatican II, *Lumen gentium*, n. 11.

14. “La teologia del matrimonio e la indiscussa vocazione dei coniugi alla santità, hanno mosso i padri sinodali a trattare con singolare cura il tema di una spiritualità della famiglia.” (Même lettre du 8 décembre 1980, *loc. cit.*, p. 22.)

15. Tout ceci d’après les Propositions 36 et 37 du synode de 1980.

16. Commentaire autorisé de ces articles dans J. Aubry, *Guida di lettura al Regolamento di vita apostolica dell’Associazione Cooperatori Salesiani ...*, Roma, éd. Cooperatori, 1987, p. 35-40.

17. “Come il santuario domestico della Chiesa, un luogo santo, dove Dio è presente ed è adorato e servito, dove i membri si vogliono veramente bene, con sincerità e serenità.” (J. Aubry, *Guida di lettura ...*, p. 36, qui s’inspire de Vatican II, *Apostolicam actuositatem*, n. 11.)

Famille salésienne

La famille salésienne des origines¹

Don Bosco a toujours pensé et affirmé que la “famille salésienne” naquit avec son oeuvre turinoise vers 1844, une quinzaine d’années avant sa société religieuse masculine (1859). C’était alors déjà, selon lui, “une sorte de congrégation”, dont les membres, sans prononcer de vœux, s’aidaient mutuellement et promettaient de travailler sous sa conduite dans l’oeuvre naissante.² Certes, ce disant, il forçait les traits d’une association très peu structurée. Il n’importe, nous sommes là à la naissance de la réalité de la “famille salésienne”, collectivité organisée qui se rattache à lui et à ses successeurs.

Dans les années 1840 et 1850, il y avait autour de don Bosco des ecclésiastiques et des laïcs, des hommes et aussi des femmes, qui participaient de plus ou moins loin à son oeuvre d’apostolat auprès des jeunes Piémontais réunis dans sa maison de banlieue. Don Bosco avait engagé les plus dévoués pour des cours du soir (lecture, écriture, chant, rudiments d’arithmétique et de langue italienne) ; ou pour l’enseignement du catéchisme, généralement vers midi durant l’hiver. Les femmes cousaient, lavaient, rapiéçaient et fournissaient linge et vêtements à une population souvent malpropre et en haillons.³ Puis, en 1859, “la congrégation fut partagée en deux catégories ou plutôt en deux familles”, expliquait don Bosco. Ceux qui étaient libres et s’y sentaient destinés décidèrent de demeurer ensemble au Valdocco de Turin ; tandis que les autres, les “externes”, restaient chez eux, tout en maintenant des liens avec “l’oeuvre des oratoires”.⁴ Il y aura désormais, d’un côté, la congrégation des religieux salésiens, et, de l’autre, ce que l’on dénommera bientôt l’union des coopérateurs salésiens. La “famille salésienne” amorçait son évolution.

La famille salésienne née du chapitre général spécial (1971)

Successivement, la famille salésienne vit apparaître en son sein, en 1872 les filles de Marie auxiliarice, en 1876 l’union des coopérateurs salésiens, en 1908 l’association des anciens élèves de don Bosco, en 1916 la société destinée à devenir les volontaires de don Bosco. Et, au cours du vingtième siècle, des sociétés religieuses naquirent, qui, parce que des prêtres ou des évêques salésiens les avaient créées, se réclamaient de l’esprit salésien de don Bosco. Une famille salésienne existait donc, vivante, quoique non reconnue. Car ses frontières demeuraient floues. Fallait-il y faire entrer les “anciens élèves des salésiens et des salésiennes” et diverses petites congrégations du sillage de don Bosco ? Et l’opinion salésienne s’en désintéressait. La plupart des religieux doutaient de la simple existence d’une famille salésienne. D’ailleurs aucune structure définie n’assurait une communion quelconque entre ses composantes. L’efficacité de l’ensemble en pâtissait. Au lendemain de Vatican II, l’attention portée à la mission

tournait les esprits vers cette famille, dont les membres sans se connaître oeuvraient dans le même sens. Qu'y faisait-on du principe de don Bosco, selon lequel un fil triple a toujours plus de force qu'un fil simple ?

En 1971, le chapitre général réuni à la suite de Vatican II commença de remédier à une déficience de plus en plus évidente. Il consacra une étude particulière à la famille salésienne. La famille salésienne est un fait depuis don Bosco, remarqua-t-il d'emblée. Son intention très homogène fut, dès 1841, de réunir dans une sorte de vaste ensemble tous ceux qui accepteraient de travailler avec lui. L'unité familiale résulte d'une même consécration baptismale, d'une commune mission, d'un esprit dit salésien commun et d'une authentique fraternité. La communion dans une même vocation de base réclame un minimum d'unité institutionnelle, qui favorise l'intercommunication et la collaboration entre les divers groupes composant cette famille⁵. Un statut était ainsi ébauché, que reprendra bientôt un article constitutionnel. C'est alors que la famille salésienne naquit officiellement, comme le remarquait vingt-cinq ans plus tard le recteur Vecchi.⁶

Le scepticisme de règle sur sa vitalité s'atténua. Un dicastère particulier veilla sur la famille salésienne dans le conseil général salésien de Rome. Chaque année, à partir de 1973, une semaine de spiritualité, organisée le plus souvent par ce dicastère, fut consacrée à l'étude d'un problème de la famille : le système préventif, les jeunes, la femme, les vocations, la direction spirituelle, les exercices spirituels, le laïcat, l'engagement social, l'éducation de l'amour ... Une pensée commune se formait. On s'accoutumait à travailler ensemble. Les constitutions salésiennes rénovées en 1984 rappelèrent que, de don Bosco, provenait un vaste mouvement de personnes oeuvrant de diverses manières au salut de la jeunesse, que la société de saint François de Sales, l'institut des filles de Marie auxiliaire et l'association des coopérateurs salésiens, fondés par lui, poursuivaient sa mission selon leurs vocations particulières, enfin, que d'autres groupes s'y étaient agrégés après sa mort. Le tout, reconnaissait le document, constitue la "famille salésienne".⁷ Il n'était plus permis d'ignorer sa réalité.

La famille salésienne au temps de don Viganò

Le recteur Egidio Viganò (1978-1995), dont la première circulaire fut intitulée de manière significative : "Marie rénove la Famille salésienne"⁸, plaça d'emblée la famille salésienne au coeur de ses préoccupations. Il lui consacra toute une lettre pour dire qu'elle constituait un précieux héritage de don Bosco, que cet héritage exigeait une vraie fidélité de la part de ses fils religieux, que don Bosco avait constitué une famille spirituelle unifiée et vivifiée par son charisme, et enfin qu'il n'était pas question de s'endormir sur le passé glorieux de la congrégation masculine.⁹ Ce recteur ne manquait jamais l'occasion de parler dans ses lettres de la famille salésienne, que ce soit les étrennes spirituelles sur la promotion du laïcat (1986) ou sur la communion dans la famille (1987), le cent cinquantième anniversaire de la naissance de sainte Marie Dominique Mazzarello (1987), la célébration du centenaire de la mort de don Bosco (1988), la béatification de don

Rinaldi (1990), le message du synode des évêques sur la vie consacrée (1994), etc..... Il y revenait sans cesse¹⁰.

Cependant, la famille salésienne s'élargissait par l'affiliation de diverses sociétés fondées par des salésiens : les Hijas de los Sagrados Corazones de Jesús y de María en 1981, les Salesiane Oblate del Sacro Cuore en 1983, les Apostole della Sacra Famiglia en 1984, les Caritas Sisters of Miyazaki en 1986, les Missionary Sisters of Mary Help of Christians en 1986, et six autres encore entre les années 1987 et 1992. Des critères d'appartenance étaient demandés aux associations postulantes. Il leur fallait témoigner d'un certain nombre de valeurs : une vocation salésienne signifiée par l'adhésion au charisme de don Bosco, une participation à la mission salésienne auprès des jeunes et du peuple, le partage de l'esprit et de la méthode d'éducation propres à la famille salésienne, une vie évangélique nourrie d'esprit "salésien", ainsi qu'une volonté manifeste de s'insérer dans la famille et d'y vivre dans la fraternité et la collaboration, en reconnaissant au recteur majeur des salésiens une fonction de père et de centre d'unité.¹¹

La Charte de communion (1995)

Enfin, le statut d'ensemble de la famille salésienne, qui faisait encore défaut, vit le jour, fruit d'un long travail de collaboration entre ses différents groupes. L'accent y fut mis sur la "communion". Peu avant sa mort, le recteur Viganò présenta, à la date du 31 janvier 1995, ce document intitulé "Charte de communion dans la Famille salésienne"¹².

"L'Esprit Saint, disait cette charte, a suscité, à travers don Bosco, la Famille Salésienne, pour un meilleur accomplissement de la mission qui lui avait été confiée." Et elle la définissait sommairement : "La Famille salésienne est un ensemble de baptisés et de consacrés qui, en fonction du don qui leur est propre, se mettent au service de la mission de l'Eglise, Corps du Christ, sacrement universel de salut."¹³ La communion, échange de dons dans la réciprocité, justifiait l'existence de cette famille. En effet, dans une Eglise qui est toute entière communion, la famille salésienne manifeste "un seul coeur et une seule âme" par des expériences de communion fraternelle et apostolique au service de la mission et pour l'enrichissement mutuel de ses groupes et des personnes qui les composent¹⁴.

La charte avait trente-huit articles distribués en cinq chapitres : 1) La grâce de communion dans la Famille salésienne, 2) La participation à la Famille salésienne, 3) Les traits caractéristiques du visage salésien, 4) La formation à une fraternité active, 5) Les services de communion.

Les considérations spirituelles abondaient dans cette charte. Un article presque exalté, où affleuraient certaines convictions du recteur Viganò, y disait la place centrale de don Bosco dans la spiritualité familiale (art. 7). Don Bosco, lisait-on, fut "un géant de l'esprit" (*gigante dello spirito*), qui a laissé en héritage un patrimoine spirituel riche et bien défini. C'est l'initiateur d'une véritable école de spiritualité apostolique, nouvelle et attrayante. Il constitue un point de

référence obligé pour ceux qui, par une impulsion particulière de l'Esprit, se sentent appelés, dans l'aujourd'hui de l'histoire, à partager son destin et sa mission dans divers états de vie, chacun au niveau qui lui est propre. L'appartenance se construit autour d'un centre unificateur, qui est une personne, un critère et un style. La personne est celle de don Bosco. La famille salésienne s'inspire de l'humanisme de saint François de Sales, vécu de façon particulière par don Bosco. "Ce qui lie ensemble les différents groupes et leurs membres en une seule famille est une sorte de parenté spirituelle en don Bosco, qui est vraiment le père de tous".¹⁵ Le troisième chapitre de cette charte, avec une série commentée de "paroles" particulièrement significatives de don Bosco et une suite dite d'"éléments porteurs" de l'esprit commun, était à sa manière un condensé de spiritualité salésienne.¹⁶

L'union dans la famille n'est pas seulement spirituelle, mais aussi juridique. Il ne suffit pas d'invoquer le patronage de don Bosco pour vivre dans l'unité familiale. L'appartenance à un ensemble de nombreux groupes dans le respect de leur originalité et de leur autonomie, nécessite un centre vital propre à y maintenir le rapport au fondateur, à l'esprit commun et à la même mission. Le centre garant de l'unité était, dans la pensée de don Bosco, le recteur majeur des salésiens. Tous les groupes de la famille salésienne reconnaissent donc au recteur majeur qui lui succède un triple ministère d'unité : le recteur est le successeur de don Bosco, le Père de tous et le centre d'unité de la famille.¹⁷

Notes

1. Quelques problèmes généraux de la "famille salésienne" (histoire primitive, éclosion lors du chapitre général spécial des salésiens, traits fondamentaux de l'esprit, place du recteur majeur dans la famille) ont été étudiés lors d'un colloque qui lui fut consacré à Luxembourg en 1973. Voir : *La Famiglia salesiana*, coll. *Colloqui sulla vita salesiana* 5, Torino-Leumann, Elle Di Ci, 1974, 351 p.

2. "... Onde per conservare l'unità di spirito e disciplina, da cui dipende il buon esito degli oratorii, fin dall'anno 1844 alcuni ecclesiastici si radunarono a formare una specie di congregazione aiutandosi a vicenda e coll'esempio e coll'istruzione (...) Essi non fecero alcun voto propriamente detto ; tutto si limitò di fare una semplice promessa di non occuparsi se non in quelle cose che il loro superiore giudicava di maggior gloria di Dio e vantaggio dell'anima propria. Riconoscevano il loro superiore nella persona del Sac. Bosco Gioanni." (*Congregazione di S. Francesco di Sales*, ms inédit, vers 1858, p. 5)

3. Voir, par exemple, le récit de don Bosco intitulé : *Storia dei Cooperatori Salesiani*, édité dans les actes du colloque *La Famiglia salesiana*, p. 341-343, qui fut publié dans sa revue *Bibliofilo Cattolico o Bollettino Salesiano mensile*, ann. III, n 6 [septembre 1877].

4. "... ma in quell'anno [1858] la Congr. fu divisa in due categorie o piuttosto in due famiglie. Coloro che erano liberi di se stessi e ne sentivano vocazione, si raccolsero in vita comune, dimorando nell'edificio che fu sempre avuto per casa madre e centro della pia associazione [...]. Gli altri ovvero gli esterni continuarono a vivere in mezzo al secolo in seno alle proprie famiglie, ma proseguirono a promuovere l'opera degli Oratorii ..." (*Cooperatori Salesiani*, ms autographe de don Bosco, publié par E. Ceria, MB XI, p. 85-86.)

5. "Le prospettive della "famiglia" salesiana oggi", in CGS n. 151-177.

6 Juan Edmundo Vecchi, "La Famiglia Salesiana compie venticinque anni", *Atti* 358, janvier-mars 1997, p. 3-41.

7. Voici cet article dans sa formulation définitive de 1984 : "Da Don Bosco trae origine un vasto movimento di persone che, in vari modi, operano per la salvezza della gioventù. Egli stesso, oltre la Società di san Francesco di Sales, fondò l'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice e l'Associazione dei Cooperatori salesiani che, vivendo nel medesimo spirito e in comunione fra loro, continuano la missione da lui iniziata, con vocazioni specifiche diverse. Insieme a questi gruppi e ad altri nati in seguito formiamo la Famiglia salesiana. In essa, per volontà del Fondatore, abbiamo particolari responsabilità : mantenere l'unità dello spirito e stimolare il dialogo e la collaborazione fraterna per un reciproco arricchimento e una maggiore fecondità apostolica. Gli Exallievi ne fanno parte per l'educazione ricevuta. La loro appartenenza diviene più stretta quando si impegnano a partecipare alla missione salesiana nel mondo." (Costituzioni SDB, art. 5.)

8. E. Viganò, *Lettre aux salésiens*, "Maria rinnova la Famiglia salesiana", 25 mars 1978, *Atti* 289, janvier-juin 1978, p. 3-35.

9. E. Viganò, *Lettre aux salésiens*, 24 février 1982, *Atti* 304, avril-juin 1982, p. 5-20.

10. Voir, dans l'*Indice* de ses circulaires, l'item *Famiglia salesiana*, p. 1667-1668.

11. Voir G. Nicolussi, "Riconoscimento di appartenenza alla Famiglia Salesiana", *Atti* 363, avril-juin 1998, p. 50-57.

12. *Carta di comunione nella Famiglia salesiana di Don Bosco*, Leumann, Elle Di Ci, 1996, 50 p. La traduction française imprimée à Rome (éd. SDB) en avril 1996 comporte en appendice une liste bien documentée des groupes de la famille salésienne mise à jour en octobre 1995.

13 "Lo Spirito Santo ha suscitato la Famiglia salesiana, attraverso Don Bosco, affinché meglio si compisse la missione a lui affidata. La Famiglia salesiana è un insieme di battezzati e di consacrati che, con l'originalità del proprio dono, si pongono al servizio della missione della Chiesa, Corpo di Cristo, sacramento universale di salvezza." (*Carta di comunione*, art. 4.)

14. *Carta di comunione*, art. 6.

15. "La Famiglia salesiana si ispira all'umanesimo di San Francesco di Sales, rivissuto in modo peculiare da Don Bosco. Ciò che lega i differenti gruppi e i loro membri in una Famiglia è una specie di *parentela spirituale* in Don Bosco, che è veramente il Padre di tutti." (*Carta di comunione*, art. 7.)

16. Ce chapitre, intitulé "I tratti caratteristici del volto salesiano", comporte deux sections : "A. "Parole" particolarmente significativa di Don Bosco", "B. Elementi portanti del comune spirito" (*Op. cit.*, p. 18-34.)

17. *Carta di comunione*, art. 9.

Fête

La fête salésienne traditionnelle¹

Le style des fêtes salésiennes n'a guère changé au cours du premier siècle des congrégations fondées par don Bosco. On les adaptait seulement aux ressources de l'endroit. Car "Pauvreté n'est pas vice !" Toujours essentiellement religieuses, elles se déroulaient dans l'enceinte des "oratoires" et des "maisons", celles-ci étant le plus souvent des internats. Don Bosco leur avait donné au Valdocco de Turin un objet, un programme et un esprit, que ses disciples s'appliquaient à reproduire et que l'on retrouvait donc alors aussi bien en Espagne, en France et en Belgique, qu'en Amérique du Sud, en Pologne et en Inde.²

En ce temps-là, les fêtes salésiennes scandaient l'année scolaire des communautés : jeunes, religieux ou religieuses, auxquels s'associaient les amis de l'oeuvre. Le 8 décembre, on solennisait l'Immaculée conception de Marie. Puis, le 25, venait Noël. Fin janvier voyait arriver la St François de Sales (le 29), que la St Jean Bosco remplacerait (le 31) à partir de la canonisation de 1934. Le Mardi-Gras, avec ses fantaisies, mais aussi ses prières expiatoires, tombait en février ou au début de mars. Les écoles professionnelles marquaient la St Joseph, fête des manuels (le 19 mars). Le mois de mai, tout entier éclairé par le sourire de la mère de Dieu, culminait le 24 dans la fête de Marie auxiliaire. Il y avait assez régulièrement une solennité à prévoir dans les derniers jours de juin : St Louis de Gonzague (le 21), St Jean-Baptiste (le 24) ou Sts Pierre et Paul (le 29), que l'on jugeait souvent convenir pour fêter le directeur local ou le père inspecteur provincial. L'objet des fêtes salésiennes était donc la plupart du temps la célébration d'un saint ou d'une sainte. Mais ces êtres célestes patronnaient aussi occasionnellement des personnages de chair et d'os, qui étaient alors l'objet réel de la fête. Les esprits des institutions salésiennes vivaient ainsi, au long des mois, dans l'attente, la joie, puis le souvenir des fêtes qui les rythmaient

Don Bosco avait attaché la plus grande importance à la préparation, surtout religieuse, des fêtes. Cette préparation devenait de plus en plus fiévreuse à mesure de leur approche. Toute la communauté y participait. Les chants d'église, les concerts d'orchestre et les pièces de théâtre exigeaient de multiples répétitions. La confection des costumes des acteurs, la décoration des lieux, les menus améliorés, éventuellement les illuminations, réclamaient beaucoup d'ingéniosité. Et les âmes devaient être rendues disponibles à une pieuse et fructueuse célébration. A l'occasion de ses mots du soir, le directeur local multipliait les exhortations à sa communauté pendant les neuf jours (la neuvaine) précédant les fêtes principales de l'Immaculée, de Noël et de Marie auxiliaire, parfois celles de St François de Sales et de St Joseph. Pour les responsables, la réussite de la fête se mesurerait (idéalement) au progrès en vertu de leurs communautés. En règle habituelle, des

“bouquets spirituels” (*fioretti*) très pratiques, orientaient quotidiennement les efforts. Par exemple, don Bosco demandait aux siens : un jour une grande exactitude dans l’accomplissement de leur devoir d’état, un autre une “modestie” (pureté) minutieuse, un autre donner un bon conseil à un ami, un autre se bien tenir à l’église, un autre encore obéir parfaitement aux chefs, etc.³ L’exercice paraliturgique de la neuvaine de Noël avait une forme poétique parfaitement adaptée à la solennité. Le petit monde de l’endroit pénétrait de la sorte dans le mystère de Jésus enfant. Enfin, à la veille de la fête, le directeur fidèle à don Bosco organisait des séances de confessions. Pleine liberté était laissée à chacun, mais le digne accès du plus grand nombre à la communion eucharistique du lendemain devait être facilité. En ce temps là, on redoutait fort les sacrilèges des communiantes en état de péché mortel faute de s’être bien confessés.

Le jour de la fête se levait. Dans toute la mesure possible, les célébrations religieuses dans une église ou une chapelle très ornée seraient longues, vibrantes et scintillantes de lumières et de couleurs. Le programme était fixe : deux messes au cours de la matinée, l’une dite de communion, l’autre chantée ; et, après le déjeuner, vêpres, prédication et bénédiction du saint sacrement, parfois aussi une procession. Ce jour-là, les ornements liturgiques brillaient et un abondant petit clergé solennisait les cérémonies. La polyphonie était le plus souvent de règle pour les chants d’église. La partie profane de la journée devait être soignée. Don Bosco, qui n’était pas un pharisien, dédia aux *pranzi* (repas) un chapitre de son livre de 1868 sur la consécration de son église de Marie auxiliaire. La musique résonnait en concert. Les festivités pouvaient prendre des proportions grandioses. Ce fut le cas pour la St Jean Baptiste au Valdocco des dernières années de don Bosco. Jean Baptiste était le saint patron de notre Jean Bosco. Fin juin, le temps était beau et il commençait de faire chaud. La manifestation avait lieu dans la cour de récréation, sur un podium, avec un ou plusieurs fauteuils, une couronne d’invités, à l’occasion un baldaquin, plusieurs discours, des morceaux de musique et des poésies de circonstance. Le lendemain, il y aurait théâtre. Les maisons de l’époque disposaient la plupart du temps d’une salle de théâtre, qui était, si nécessaire, un réfectoire ou une salle d’étude transformés pour l’occasion. Drames ou comédies, agrémentés en entractes de sketches et de morceaux de musique, le tout interprété par les jeunes et les salésiens de l’endroit, figuraient au programme. La fête entière était une action.⁴ Un feu d’artifice venait parfois clore ces fêtes salésiennes régulièrement mouvementées, sonores et brillantes.

Pour une spiritualité salésienne de la fête

Le modèle traditionnel ne résista pas aux transformations culturelles de la deuxième partie du vingtième siècle. Le cadre et le public des institutions avaient changé. Les goûts évoluaient sans cesse. De nouveaux modèles sociaux s’imposaient. Le programme salésien antérieur, surtout dans sa partie proprement religieuse, était devenu inapplicable. Les fêtes salésiennes traditionnelles s’estompèrent et se transformèrent ou même disparurent de la plupart des institutions.

Toutefois un esprit subsistait, qui reparaissait, entre autres, lors des *campobosco*⁵ espagnols, des *confronto* ou des fêtes du centenaire de la mort de don Bosco (1988), notamment à Turin et à Colle Don Bosco, solennisées par la présence du pape et la béatification de Laura Vicuña, toutes pleines de vie, de lumières, de chansons, de danses et empreintes de cordialité⁶. Est-il permis de remarquer ici que les Journées mondiales de la jeunesse, organisées à la demande du pape Jean-Paul II, telles qu'on les vécut dans les années 1990, qui furent de longues fêtes religieuses, avec des catéchèses originales, des chants de tous les continents, des danses, des jeux, et surtout des liturgies à la fois magnifiques, sérieuses, pieuses et vivantes, auraient comblé les vœux de don Bosco sur la fête telle qu'il la concevait ?

Cependant des salésiens réfléchissaient sur la fête salésienne et ses bienfaits.⁷

D'abord, jugeaient-ils, la fête est en soi une bonne chose. Les abus ne lui sont pas essentiels. Tous ne pensent pas automatiquement ainsi sur cette terre. Qui a le culte exclusif du travail et de la production ne trouvera jamais le temps de décrocher, de se reposer et de festoyer. Pour le militant acharné, la détente s'apparente à une trahison de la cause. En vérité, la fête peut beaucoup apporter.

La fête est en accord parfait avec la spiritualité juvénile de la famille salésienne. Les jeunes auxquels salésiens et salésiennes se vouent sont des organismes "biologiquement en fête", parce que débordants de vie, de mouvement et d'allégresse. Don Bosco canalisait ces énergies dans la fête, "qui est typique de sa spiritualité". "La spiritualité juvénile salésienne est une spiritualité de la fête et de la joie, fondée sur un optimisme qui fait apprécier tout ce qui est humain, qui fait confiance à l'homme et au jeune"(Morante)⁸.

Cependant, toute fête organisée par les salésiens ne peut être dite pour cette seule raison fête salésienne au sens propre, c'est-à-dire selon l'esprit de don Bosco. La dimension religieuse lui est indispensable. La fête salésienne est une fête chrétienne. En son centre, il y a la célébration liturgique, qui lui imprime un caractère sacramentel. Toute célébration est évocatrice de l'action de Dieu dans la vie du monde, et, dans la personne des saints, quand il s'agit d'eux. La fête ainsi organisée joue un rôle hautement didactique. Par elle se maintient et s'affermite la foi, dont la célébration annonce les mystères, en même temps qu'elle proclame l'enseignement de l'Evangile. Les divers rites liturgiques valent surtout par leur puissance sacramentelle et leur efficacité pour alimenter la vie chrétienne. Rappelons-nous ce que pensait don Bosco de la communion eucharistique des siens lors des fêtes du Valdocco.

La fête salésienne est non seulement divertissante, mais éducatrice. Don Bosco et ses disciples avaient compris la puissance éducatrice de la fête, telle qu'ils la concevaient, non seulement religieuse, mais joyeuse et sensible. A travers elle, des valeurs étaient transmises et accueillies. Les participants, jeunes ou adultes, en sortaient meilleurs qu'ils n'étaient entrés. La vraie fête salésienne les remplissait de joie. Pour cette seule raison, l'atmosphère créée était positive. L'un

des principaux buts de don Bosco éducateur était atteint. “Sois joyeux !”, répétait-il à ses garçons. Mais l’on ne contraint pas les gens à être joyeux. La fête, source d’allégresse, est un instrument propre à immerger dans la joie. Elle fortifie toute la personne, dans son corps et dans son âme. Et don Bosco, sans nulle méfiance envers l’humain, le trop humain, s’en félicitait. L’allégresse du corps en fête, qui regarde, chante, joue et mange ; et de l’âme en paix avec elle-même et avec Dieu, qui se donne pour et avec les autres dans l’unanimité festive, met le jeune dans l’euphorie. Et c’est très bien ainsi, car la vivacité et la joie tonifient, alors que la tristesse déprime. L’allégresse d’un contexte à prédominance religieuse favorise les comportements vertueux. Par ces fêtes, les jeunes existences salésiennes recevaient des impressions salutaires, qui décideraient de leurs (bons) choix d’avenir.

Intelligemment organisée la fête salésienne fait grandir. La société elle-même y gagne. Elle constitue pour les communautés un moment privilégié de croissance, à la fois humaine et religieuse, quand cette deuxième dimension n’a pas été négligée. La fête intensifie les rapports interpersonnels, renforce la collaboration et la corresponsabilité si, comme il est souhaitable, les participants se sentent vraiment protagonistes de son déroulement. Des possibilités cachées, des capacités inédites se révèlent à son occasion. Dans l’atmosphère cultivée en esprit salésien, le jeu et le divertissement sont spirituellement constructifs. La fête rapproche ceux qui sont éloignés. L’un des salésiens consultés a même pu écrire : “Notre fête (salésienne) est une expérience de profonde solidarité avec tous les hommes ; c’est un appel à diffuser la vie, pour que tous puissent bénéficier de la joie de faire la fête.” (R. Tonelli)⁹

Pourquoi ne pas donner à la fête authentique une place centrale dans l’existence ? Certes, si la fête la remplissait tout entière, elle perdrait son caractère d’exception. Les partisans du “tous les jours, c’est fête” peuvent l’oublier : un quotidien uniformément “festif” banalise et aplatit la fête. La fête est l’explosion d’une vie habituellement contenue. C’est un sommet, auquel on accède en peinant dans l’ordinaire des jours. Telle était la pensée de don Bosco.

Notes

1. Voir, entre autres, C. Semeraro (dir.), *La festa nell’esperienza giovanile del mondo salesiano*, coll. *Colloqui sulla vita salesiana* 14, Leumann, Elle Di Ci, 1988, 280 p.

2. Dans le recueil cité n. 1, voir F. Desramaut, “La festa salesiana ai tempi di Don Bosco”, p. 79-99, R. Alberdi, “La festa nell’esperienza salesiana della Spagna (1881-1901)”, p. 100-129, N. Palmisano, “Festa e formazione. Dai “trulli” di Locorotondo all’aspirantato di Ivrea”, p. 130-145, L. Craeynest, “La festa nell’esperienza salesiana femminile del Belgio”, p. 146-149.

3. Les *Memorie biografiche* contiennent de multiples exemples de *fioretti*.

4. Elle amorça sa décadence entre les deux guerres mondiales le jour où le cinéma, qui ne demandait aucune préparation, mais engendrait la passivité, remplaça le théâtre.

5. Voir Maria del Carmen Canales, fma, “Campobosco. Dall’incontro alla festa. Un’esperienza dei giovani in Spagna”, dans l’ouvrage cité *La festa ...*, p. 150-157.

6. On pourra se faire une idée de ces fêtes : Confronto 88, visite du pape et béatification de Laura Vicuña, en lisant le numéro du *Bollettino salesiano* (octobre 1988), qui leur a été entièrement consacré.

7. On aligne ici librement, jointes à des observations personnelles, quelques réflexions empruntées aux professeurs salésiens Giuseppe Morante, “Per una catechesi sulla festa”, dans l’ouvrage cité *La festa ...*, p. 211-223, et Riccardo Tonelli, “Tra festa e croce. Una spiritualità della gioia o una spiritualità della vita dura”, *ibidem*, p. 165-181.

8. “La spiritualità giovanile salesiana è una spiritualità della festa e della gioia, basata su un ottimismo che porta ad apprezzare tutto ciò che è umano, ad avere fiducia nell’uomo e nel giovane.” (G. Morante, “Per una catechesi sulla festa”, dans *La festa ...*, p. 220.)

9. “Per questo la nostra festa è una esperienza di profonda solidarietà con tutti gli uomini ed è una vocazione ad espandere la vita, perchè tutti siano restituiti alla gioia di far festa.” (R. Tonelli, “Tra festa e croce ...”, dans *La festa ...*, p. 177.)

Filles de Marie auxiliatrice

L'institut des filles de Marie auxiliatrice¹

L'institut des filles de Marie auxiliatrice, dites couramment salésiennes, fut réellement fondé quand, le 29 janvier 1872, un groupe de pieuses jeunes filles d'un village du sud du Piémont (Mornese, dans le diocèse d'Acqui) élut son conseil supérieur en vertu de constitutions que don Bosco lui faisait remettre ce jour-là. Don Bosco voulait créer pour les filles, sous sa responsabilité et sous sa direction, une société religieuse analogue à celle de ses salésiens pour les garçons. Les raisons d'être des deux sociétés, telles que leurs constitutions respectives les formulaient, étaient identiques. Les filles de Marie auxiliatrice devraient, non seulement veiller à leur propre "perfection" spirituelle, mais aussi contribuer au salut de leur prochain en donnant aux fillettes du peuple une éducation morale et religieuse. Le 5 août suivant, elles prononçaient à Mornese leurs premiers vœux de religion. Marie-Dominique Mazzarello, sainte femme intelligente, adroite et perspicace, qui en était la supérieure, imprimait à la communauté naissante un style dont l'institut ne se départirait pas.

La minuscule communauté de 1872 grandit vite et bientôt essaima. Aux derniers jours de 1877, les premières missionnaires salésiennes embarquaient déjà pour l'Amérique du Sud. En 1879, le centre fut déplacé de Mornese dans une localité (Nizza Monferrato) proche de Turin et donc de don Bosco. C'est là que Marie Dominique Mazzarello mourut prématurément (14 mai 1881), laissant 139 religieuses et 50 novices, distribuées dans 26 centres. La vigueur de la jeune société ne se démentit pas. L'institut ne cessa de s'étendre. Des maisons nouvelles furent fondées en Italie, en France, dans le reste de l'Europe occidentale et aussi, bien entendu, en Amérique du Sud. A la mort de don Bosco, en 1888, seize ans après la fondation de l'institut, les religieuses professes étaient déjà, dans 50 centres, au nombre de 390, auxquelles s'ajoutaient 99 novices.

L'épisode le plus grave vécu par la première génération des filles de Marie auxiliatrice fut leur séparation juridique d'avec les salésiens. L'union des deux instituts, telle que don Bosco l'avait voulue, était étroite. Les constitutions des filles de Marie auxiliatrice édictaient : "L'institut est sous la dépendance immédiate du supérieur général de la société de St François de Sales, auquel [les soeurs] donnent le nom de supérieur majeur. Dans chaque maison il pourra se faire représenter par un prêtre avec le titre de directeur des soeurs. Le directeur général sera un membre du chapitre supérieur de la congrégation salésienne."² Et ces titres n'étaient pas qu'honorifiques. On vécut ainsi une trentaine d'années. Puis, au début du vingtième siècle, un décret romain³ interdit cette sorte d'union dans la catholicité. Salésiens et salésiennes tentèrent vainement d'obtenir une dérogation. Mal leur en prit. Le recteur majeur don Rua dut, en 1906, entériner la réforme des constitutions des filles de Marie auxiliatrice : les salésiens ne s'occuperaient des

soeurs que requis par les Ordinaires locaux⁴. Toutefois, les supérieures salésiennes, qui ne se résignaient pas à la fracture, finirent par obtenir en 1917 que le recteur majeur des salésiens, en tant que délégué apostolique - c'est-à-dire du Saint-Siège - auprès des filles de Marie auxiliaire, serait, leur autonomie administrative demeurant sauve, chargé de veiller au maintien parmi elles de l'esprit du fondateur, ainsi qu'à leur "progrès spirituel, moral et scientifique"⁵. Les liens entre les deux instituts, l'un et l'autre fortement attachés au patrimoine de don Bosco, se resserrèrent à nouveau.

Et la congrégation des filles de Marie auxiliaire continua de se développer jusqu'à la crise des années 1960, qui l'atteignit avec l'ensemble des congrégations de vie active. C'était alors, par le nombre, la deuxième société religieuse féminine catholique dans le monde.

Avec l'affermissement de la famille salésienne à partir de l'année 1971, l'union entre la société de saint François de Sales et l'institut des filles de Marie auxiliaire redevint de plus en plus authentique. La logique de la communion des origines l'imposait. Don Bosco et Marie Dominique Mazzarello avaient entamé une expérience d'unité et de collaboration, dont les salésiens et les salésiennes voulaient assumer toujours mieux les exigences. Quand le partage des dons de chacun des deux instituts s'avérait réel, les expériences positives réjouissaient les coeurs et aboutissaient à des enrichissements réciproques. Le jubilé de l'an 2000 leur fut, selon une formule conjointe du recteur majeur et de la mère générale, un appel à vivre dans un "enthousiasme renouvelé le don de communion, inscrit dans (leur commune) vocation"⁶.

L'esprit de Mornese

Le concile Vatican II ayant demandé aux sociétés religieuses de relire, pour se renouveler, l'esprit de leurs origines, l'institut des filles de Marie auxiliaire s'attacha, dans les années 1970, à bien définir l'esprit de sa communauté primitive, Mornese, quand elle était dirigée par sainte Marie Dominique Mazzarello. De leur côté, les salésiens réfléchissaient à la question en s'aidant des observations des soeurs⁷. En conclusion de ces études, à l'occasion du centenaire de la mort de la sainte (1981), le recteur majeur Egidio Viganò consacra à la "redécouverte de l'esprit de Mornese" une longue lettre circulaire adressée à la supérieure générale et à l'ensemble des filles de Marie auxiliaire⁸.

L'esprit, très sévère et très exigeant de la communauté de mère Mazzarello, doit d'abord être replacé dans son temps, remarquait-il. La cruauté de la situation sociale et la pauvreté alors fréquente en Piémont imposaient, dans le logement, l'alimentation et l'horaire des journées, un mode de vie héroïque dont les conséquences nous paraissent avoir été catastrophiques. Les religieuses de la première génération mouraient trop souvent avant trente ans.⁹ Il ne peut donc être question de reprendre ce modèle tel quel. Mais il recèle un certain nombre de valeurs, qui, quant à elles, doivent demeurer exemplaires pour les générations suivantes.

Le recteur, guidé par les études des soeurs, a donc essayé de dégager les valeurs permanentes de l'esprit de la communauté mornésienne. Ses caractéristiques ont été rangées par lui sous cinq titres.¹⁰

C'était d'abord un *esprit de foi*, animé de piété fervente, simple et pratique, et entraînant un souci constant de l'union à Dieu, une ferveur particulière pour l'eucharistie, la certitude de l'aide de la Providence, un sens aigu du paradis et une dévotion toute spéciale envers la Vierge Marie, saint Joseph et l'ange gardien. La deuxième caractéristique était une *rupture énergique avec les goûts du monde*, induite par une participation courageuse à la croix du Christ, et réclamant une pauvreté héroïque, le sens de la mortification, une pureté délicate à partir d'un contrôle constant de la sensibilité et des mouvements du coeur, une forte abnégation et une tempérance permanente. La troisième caractéristique était la *simplicité de la vie*, dont témoignaient un bon sens habituel, un jugement équilibré, un penchant naturel pour l'humilité, une activité laborieuse incessante et joyeuse, un esprit communautaire familial, souple et facile, une corresponsabilité instinctive, une grande obéissance soutenue par une confiance cordiale envers l'autorité, et un respect filial pour don Bosco et les supérieurs qui le représentaient. Puis venait, quatrième caractéristique, un *zèle ardent pour le salut des jeunes filles* selon l'esprit du système préventif de don Bosco, c'est-à-dire un amour maternel à la fois tendre et fort envers elles, un amour impartial capable de s'adapter aux faiblesses de chacune, une disponibilité missionnaire dérivant d'un sens généreux de l'Eglise, une adhésion dévote aux orientations du souverain pontife et des évêques, ainsi qu'une magnanimité naturelle dans les initiatives apostoliques, qui rendait les religieuses prêtes à assumer, même au prix de sacrifices, les exigences de la préparation culturelle requise. Enfin, cinquième et dernière caractéristique de l'esprit de Mornese relevée par le recteur Viganò : un *sincère attachement à la consécration religieuse* propre à l'institut, une conscience claire et enthousiaste des choix impliqués par la profession et un sens vif d'appartenance à la congrégation, le désir de connaître, d'estimer et de pratiquer ses constitutions, une préoccupation constante de la formation personnelle et de celle des nouvelles vocations qui affluaient.

Tout cela constituait la grande richesse spirituelle de la première communauté de Mornese, extérieurement si pauvre, si petite et si jeune. En elle toutes les soeurs participaient à la formation et à l'accroissement du bien commun. Mais celle qui inspirait, qui créait, qui encourageait, qui guidait et qui donnait l'exemple était Marie Dominique Mazzarello. Ce fut elle la principale créatrice et le premier modèle de l'esprit de Mornese. Sa personne reflétait avec force, une par une, toutes les caractéristiques qui viennent d'être relevées. Marie Dominique Mazzarello incarnait l'esprit de Mornese.¹¹

Notes

1. Sur l'Institut, depuis les origines jusqu'à la mort de don Bosco, voir : G. Capetti, *Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice. Cronistoria*, Roma, Scuola tipografica privata FMA, 1974-1978, 5 vol.

2. "L'Istituto è sotto l'immediata dipendenza del Superiore Generale della Società di S. Francesco di Sales, cui danno il nome di Superiore Maggiore. In ciascuna Casa egli potrà farsi rappresentare da un Sacerdote col titolo di Direttore delle Suore. Direttore Generale sarà un membro del Capitolo Superiore della Congregazione Salesiana." (*Regole o Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice aggregate alla Società Salesiana*, Turin, tipografia e libreria salesiana, 1878, titre II, art. 1.)

3. Congrégation des Evêques et Réguliers, *Normae secundum quas*, 28 juin 1901.

4. M. Rua, Lettre aux inspecteurs et aux directeurs, 21 novembre 1906 ; L.C., p. 357-359. Récit de cette affaire dans E. Ceria, *Annali della Società salesiana*, t. III, Turin, 1946, p. 645-671.

5. Décret romain du 19 juin 1917, commenté par P. Albera, Lettre aux inspecteurs, 20 février 1921 ; L. C., p. 374-387. Cette "faculté" du recteur majeur, d'abord quinquennale, a été rendue définitive à la suite de son inclusion dans les "Privilèges salésiens" concédés par le pape Pie XII (décret du 24 avril 1940).

6. "Il Dio della vita ci chiama - all'inizio del terzo millenio - a vivere con rinnovato entusiasmo il dono di comunione, inscritto nella nostra vocazione" (Comunicazione del Rettor Maggiore e della Madre Generale ai Salesiani e alle Figlie di Maria Ausiliatrice : "Per un cammino di collaborazione", Roma, 24 juillet 1998, in *Atti* 365, octobre-décembre 1998, p. 88-93.)

7. Les salésiennes ont rassemblé, au début de leurs Règlements généraux de 1982, trois textes à leurs yeux significatifs de "lo spirito delle origini vissuto a Mornese". "Spirito primitivo : grande obbedienza, semplicità, esattezza alla Santa Regola ; ammirabile raccoglimento e silenzio ; spirito di orazione e di mortificazione ; candore ed innocenza ; amore fraterno nel conversare, gioia e allegria così serena che pareva un ambiente di Paradiso. Non si pensava, né si parlava che di Dio e del suo santo amore, di amare Maria, S. Giuseppe e l'Angelo Custode, e si lavorava sempre sotto i loro dolcissimi sguardi, come fossero lì presenti e non si avevano altre mire. Come era bella la vita !" (Madre Enrichetta Sorbone, *Memorie private*.) "Mornese fu sempre la casa del fervore, dello zelo per la salute delle anime, dello spirito di sacrificio, della perfetta obbedienza, del santo silenzio e dell'angelica semplicità e allegria." (Mgr Giacomo Costamagna, *Scritti di vita e di spiritualità salesiana*, a cura di E. Valentini, Rome, 1979, p. 204.) " ... vivere poveramente, lavorare molto e pregare con fervore erano sempre le tre note predominanti nella Casa" (E. Ceria, *Memorie biografiche*, t. XII, p. 283.)

8. E. Viganò, *Riscoprire lo spirito di Mornese*. Lettera del Rettor Maggiore don E. Viganò per il centenario della morte di S. Maria Mazzarello, Rome, Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice, 1981, 64 p. Dans une circulaire aux salésiens publiée simultanément en *Atti* 301, p. 3-69, le recteur, après une brève introduction, a recopié textuellement sa lettre contemporaine aux salésiennes. Notre paragraphe, qui ne prétend pas à l'originalité, en reprend quelques éléments.

9. Dans un catalogue officiel de la congrégation, les seize notices nécrologiques de filles de Marie auxiliatrice pour les années 1879-1880 concernent toutes des femmes nées dans les années 1850, donc mortes entre vingt et trente ans. (D'après la deuxième partie de l'*Elenco generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice*, 1881, p. 15-48.)

10. Sous leur forme italienne : "Spirito di fede, Energica rottura con i gusti mondani, Semplicità di vita, Zelo ardente per la salvezza delle giovani, Sincero attaccamento alla propria consacrazione religiosa." (Lettre citée du 14 mai 1981, in *Atti* 301, p. 48-50.)

11. L'article 2 des constitutions des filles de Marie auxiliatrice, approuvées par le Saint-Siège le 24 juin 1982, affirme solennellement : "Con le nostre prime sorelle essa (Maria Domenica Mazzarello) ha vissuto in fedeltà creativa il progetto del Fondatore, dando origine allo "spîrito di Mornese" che deve caratterizzare anche oggi il volto di ogni nostra comunità." Voir, ci-dessous, l'item Mazzarello, Maria-Domenica.

Fins dernières

La méditation des fins dernières dans l'ancienne tradition salésienne

Dans l'ancienne tradition salésienne, durant un siècle, de don Bosco au recteur majeur don Ricaldone (+ 1951), la méditation des fins dernières (*novissimi*) a été l'un des thèmes constants, sinon préférés, des salésiens, surtout lors de leurs retraites ou de leurs recollections spirituelles. Ils revenaient sans cesse sur la mort, le jugement, l'enfer et le paradis.

Don Bosco, que ses disciples immédiats suivirent soigneusement, n'avait eu qu'à se laisser porter par l'air de son temps pour juger ce genre de réflexion très salubre au spirituel. Saint François de Sales avait recommandé à sa Philothée en introduction à dix chapitres sur les fins dernières : "Il faut que vous vous exerciez soigneusement aux méditations suivantes, lesquelles estans bien pratiquées desracineront de vostre coeur, moyennant la grace de Dieu, le péché et les principales affections du péché."¹ Les dissertations inquiètes d'Alphonse de Liguori alimentaient la spiritualité de don Bosco, son propre salut le préoccupait, le péché le tourmentait, le jugement de Dieu le hantait. L'axiome *In omnibus respice finem* (En toutes choses considère la fin) orientait sa vie quotidienne. Depuis au moins le temps de son séminaire il avait entendu retentir à ses oreilles l'invitation de l'Ecclésiastique : "*Fili, memorare novissima tua et in aeternum non peccabis*" (Eccli 7, 40) , qu'il traduisait : "Mon fils, rappelle-toi tes fins dernières et tu ne pêcheras jamais." Inlassablement, il redisait le message à ses fils, comme en font foi pour nous les instructions plutôt terrorisantes du manuel de piété *Il Giovane provveduto* et du mois de Marie *Il Mese di maggio*.

Les "Sept considérations pour chaque jour de la semaine" du *Giovane provveduto* invitaient les jeunes à méditer successivement sur la fin de l'homme, le péché mortel, la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité des peines de l'enfer, enfin le paradis, thèmes proposés, notons-le bien, à quiconque parmi eux ne possédait pas de livre de lecture spirituelle, c'est-à-dire à beaucoup de monde.² Sur un total de trente-et-une, neuf instructions respectivement intitulées : la fin de l'homme, le salut de l'âme, le péché, la mort, le jugement particulier, le jugement universel, les peines de l'enfer, l'éternité des peines de l'enfer et le paradis, développaient les mêmes idées dans le *Mese di maggio* destiné au "peuple".³

Les livres ne suffisaient pas au zèle de notre saint. De gré ou de force, chez don Bosco on méditait souvent sur les fins dernières. Choisissons deux exemples un peu au hasard. Une année, sur douze bouquets spirituels (*fioretti*) proposés aux jeunes lors des journées préparatoires aux fêtes de saint François de Sales et de la Purification de Marie, cinq portaient sur la mort comme instant de la décision irrévocable pour le salut éternel et, une autre année, les neuf *fioretti* de la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph concernaient cette même mort,

l'éternité et le paradis.⁴ Dans un genre qui paraissait l'en maintenir éloigné, un panégyrique de saint Philippe Néri ramenait don Bosco à son thème favori. Devant une assemblée de prêtres il s'écriait : " ... Mais ce qui doit absolument nous pousser à remplir avec zèle cet office est le compte très strict que, nous, ministres de Jésus Christ, nous devons rendre à son Divin Tribunal pour les âmes à nous confiées. [...] Cet instant suprême viendra pour tous les chrétiens, mais, ne nous faisons pas illusion, il viendra aussi pour nous, les prêtres. Nous serons à peine délivrés des liens de notre corps, à l'instant où nous comparâtrons devant le Divin Juge, nous verrons clairement quelles furent les obligations de notre état et quelle a été notre négligence. L'immense gloire de Dieu préparée pour ses fidèles apparaîtra à nos yeux ..." Etc. Et la description du jugement continuait.⁵

La méditation des fins dernières avait pour don Bosco et ses disciples une finalité ascétique : faire éviter le péché et pratiquer la vertu. Si les gens songeaient sans cesse à leur salut, toute leur vie deviendrait correcte, estimaient-ils. Par leurs discours sur la mort, le jugement, l'enfer et le paradis, les prédicateurs salésiens incitaient d'un côté les enfants à ne pas perdre leur temps et, de l'autre, leurs maîtres à se dépenser pour les âmes que Dieu leur confiait. La sainteté consistant à pratiquer héroïquement les vertus, surtout celle de charité, le rappel des *novissimi* encourageait les meilleurs, tels Dominique Savio, Michele Magone ou Francesco Besucco, à progresser en sainteté, pour, au dernier jour, se présenter au tribunal de Dieu dans les conditions les plus favorables.

Une mentalité différente

C'était en un autre siècle. Car les temps changèrent. Un certain silence sur les fins dernières s'établit au milieu du vingtième siècle. Sermons et mots du soir salésiens évoquèrent de moins en moins ou même plus du tout l'effroi du pécheur à l'annonce de la sentence qui le précipite dans les supplices éternels. Une pratique chère à don Bosco faisait bientôt les frais du changement de mentalité.

En 1947, à l'occasion de la canonisation de saint Joseph Cafasso, qui avait été le directeur spirituel de don Bosco, le recteur Ricaldone s'élevait contre le remplacement, pour lui inquiétant, de la formule Exercice de la bonne mort par celle, oublieuse des fins dernières, dite Récollecion mensuelle (*Ritiro mensile*). "Car l'expression Récollecion mensuelle, si elle peut nous rappeler la première partie de l'article 156 des Constitutions : "Chacun, se libérant autant que possible de ses tâches temporelles, rentrera en soi-même", est tout à fait insuffisante pour nous remettre en mémoire sa deuxième partie, bien plus importante et plus indispensable : " ... et fera l'exercice de la bonne mort, mettra ordre à ses affaires spirituelles et temporelles comme s'il allait quitter ce monde et partir pour l'éternité." Le recteur continuait en répétant l'enseignement traditionnel sur la bienfaisance de la méditation des fins dernières, gage de salut et de sainteté : "Que le nouveau saint Joseph Cafasso obtienne à tous les membres de la Famille Salésienne la grâce de faire fidèlement et exactement l'Exercice mensuel de la Bonne Mort, de manière à pouvoir, à son exemple et par son intercession, vivre une sainte vie, qui se termine par une sainte mort."⁶

Mais la cause était (apparemment et provisoirement ?) perdue. Les adversaires de l'attention aux fins dernières l'avaient emporté dans les esprits des temps nouveaux, non seulement de ceux qui considéraient la vie éternelle comme une hypothèse sans fondement ou étaient convaincus que tout s'arrête à la mort, mais de ceux pour qui elle est nuisible ou tout simplement impossible. "Il ne faut jamais penser à la mort, écrivait Voltaire à madame du Deffand le 18 novembre 1761. Cette pensée n'est bonne qu'à empoisonner la vie."⁷ Telle était désormais l'opinion commune en Occident, surtout par rapport à la jeunesse, auditoire habituel du prédicateur salésien. Les disciples de don Bosco eux-mêmes abandonnaient à la fois la formule et le contenu de l'"exercice de la bonne mort". En 1984, les constitutions et les règlements rénovés des salésiens ignorèrent cette pratique, définitivement supplantée par le *ritiro mensile*⁸. A la même date, les soeurs salésiennes considéraient les deux formules comme équivalentes : "Que chaque communauté consacre à la recollection mensuelle ou "Exercice de la bonne mort" une demi-journée tous les mois, une journée entière tous les trimestres", édictaient leurs Règlements généraux⁹. Désormais les prédicateurs de retraites salésiennes ne parlaient plus, ou peu s'en fallait, de fins dernières. A tout prendre, ils préféraient l'"eschatologie", notion plus générale et moins angoissante.

"Je crois à la vie éternelle"

La famille salésienne partageait simplement la foi de l'Eglise sur cette eschatologie : la mort, le jugement, le ciel, l'enfer, les "cieux nouveaux" et la "terre nouvelle", telle que, à partir d'une relecture de la Bible, le Catéchisme de l'Eglise catholique l'enseignait en 1992. Ses prédicateurs l'expliquaient, non plus pour effrayer leurs auditeurs par l'éventualité d'une damnation éternelle, mais pour tenter de nourrir leur espérance par la description d'un avenir confié à un Dieu d'amour.

"Je crois à la vie éternelle", dit un article du Credo. La mort met fin à la vie de l'homme comme temps ouvert à l'accueil ou au rejet de la grâce divine manifestée dans le Christ. Chaque homme reçoit dès lors dans son âme immortelle sa rétribution éternelle en un jugement particulier qui réfère sa vie au Christ, soit à travers une purification, soit pour entrer immédiatement dans la béatitude céleste, soit pour se damner immédiatement pour toujours.

Ceux qui meurent dans la grâce et l'amitié de Dieu, et qui sont parfaitement purifiés, vivent pour toujours avec le Christ. Ils sont pour toujours semblables à Dieu, parce qu'ils Le voient "tel qu'Il est" (1 Jean 3, 2), face à face. Cette vie parfaite avec la Très Sainte Trinité, cette communion de vie et d'amour avec Elle, avec la Vierge Marie, les anges et tous les bienheureux est appelée "le ciel", précise le Catéchisme. Le ciel est la fin ultime et la réalisation des aspirations les plus profondes de l'homme, l'état de bonheur suprême et définitif. Dans la gloire du ciel, les bienheureux continuent d'accomplir avec joie la volonté de Dieu par rapport aux autres hommes et à la création tout entière. Déjà ils règnent avec le Christ ; avec Lui "ils régneront pour les siècles des siècles" (Apocalypse 22, 5).

Ceux qui meurent dans la grâce et l'amitié de Dieu, mais imparfaitement purifiés, bien qu'assurés de leur salut éternel, souffrent après leur mort une purification, afin d'obtenir la sainteté nécessaire pour entrer dans la joie du ciel. L'Eglise appelle Purgatoire cette purification finale des élus qui est tout à fait distincte du châtement des damnés. Son enseignement s'appuie en particulier sur la pratique de la prière pour les défunts, dont parlait déjà le deuxième livre des Maccabées. "Voilà pourquoi il (Judas Maccabée) fit faire ce sacrifice expiatoire pour les morts, afin qu'ils fussent délivrés de leur péché" (2 Maccabées 12, 46). Dès les premiers temps l'Eglise a honoré la mémoire des défunts et offert des suffrages en leur faveur.

Nous ne pouvons pas être unis à Dieu à moins de choisir librement de L'aimer. Mais nous ne pouvons pas aimer Dieu si nous péchons gravement contre Lui, contre notre prochain et contre nous-même : "Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Quiconque hait son frère est un homicide ; or vous savez qu'aucun homicide n'a la vie éternelle demeurant en lui" (1 Jean 3, 15). Mourir en état de péché mortel sans s'en être repenti et sans accueillir l'amour miséricordieux de Dieu, signifie demeurer séparé de Lui pour toujours par notre propre choix libre. C'est cet état d'auto-exclusion définitive de la communion avec Dieu et avec les bienheureux qu'on désigne par le mot "enfer". Dieu ne prédestine personne à aller en enfer ; il faut pour cela une aversion volontaire à l'encontre de Dieu (un péché mortel), et y persister jusqu'à la fin. Dans sa liturgie eucharistique et dans les prières quotidiennes des chrétiens, l'Eglise implore la miséricorde de Dieu, qui veut "que personne ne périsse, mais que tous arrivent au repentir" (2 Pierre 3, 9).

La résurrection de tous les morts, "des justes et des pécheurs" (Actes 24, 15), précédera le jugement dernier. Ce sera "l'heure où ceux qui gisent dans la tombe en sortiront à l'appel de la voix du Fils de l'Homme ; ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, ceux qui auront fait le mal pour la damnation" (Jean 5, 28-29). Alors le Christ "viendra dans sa gloire, escorté de tous les anges (...). Devant Lui seront rassemblées toutes les nations, et Il séparera les gens les uns des autres, tout comme le berger sépare les brebis des boucs. Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche (...). Et ils s'en iront, ceux-ci à une peine éternelle, et les justes à la vie éternelle" (Matthieu 25, 31. 32. 46). Le jugement dernier révélera jusque dans ses ultimes conséquences ce que chacun aura fait de bien ou omis de faire durant sa vie terrestre.

A la fin des temps, le Royaume de Dieu arrivera à sa plénitude. Après le jugement universel, les justes régneront pour toujours avec le Christ, glorifiés en corps et en âme, et l'univers lui-même sera renouvelé. Cette rénovation mystérieuse, qui transformera l'humanité et le monde, la Bible l'appelle "les cieux nouveaux et la terre nouvelle" (2 Pierre 3, 13). Ce sera la réalisation définitive du dessein de Dieu de "ramener toutes choses sous un seul Chef, le Christ, les êtres célestes comme les terrestres" (Ephésiens 1, 10). Dans cet "univers nouveau" (Apocalypse 21, 5), la Jérusalem céleste, Dieu aura sa demeure parmi les hommes. "Il essuiera toute larme de leurs yeux ; de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé" (Apocalypse 21, 4).

Pour l'homme, cette consommation sera la réalisation de l'unité du genre humain, voulue par Dieu dès la création et dont l'Eglise en pèlerinage est "comme le sacrement", selon une formule de *Lumen gentium*¹⁰. Ceux qui seront unis au Christ formeront la communauté des rachetés, la Cité sainte de Dieu, "l'Epouse de l'Agneau" (Apocalypse 21, 9). La vision béatifique, dans laquelle Dieu s'ouvrira de façon inépuisable aux élus, sera la source intarissable du bonheur, de la paix et de la communion mutuelle. Quant au cosmos, la Bible affirme la profonde communauté de destin du monde matériel et de l'homme. "Car la création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu (...) avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption. (...) Nous le savons en effet, toute la création jusqu'à ce jour gémit en travail d'enfantement. Et non pas elle seule ; nous-mêmes qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons nous aussi intérieurement dans l'attente de la rédemption de notre corps." (Romains 8, 19-23). L'univers visible est donc destiné, lui aussi, à être transformé, "afin que le monde lui-même, restauré dans son premier état, soit, sans plus aucun obstacle, au service des justes"¹¹, participant à leur glorification en Jésus Christ ressuscité¹².

Au début du vingt-et-unième siècle, la famille salésienne exprime avec des mots nouveaux et un recours plus systématique à la Bible l'enseignement de saint François de Sales et de don Bosco sur les fins dernières. Pour elle, la perspective s'est beaucoup élargie. Les chrétiens n'espèrent plus leur seul salut individuel, mais aussi celui de l'humanité entière et même de l'univers dans son immensité.

Notes

1. St François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, première partie, chapitre VIII. Suivent dans l'ouvrage une série de méditations en partie sur les fins dernières, qui couvrent les chapitres IX-XVIII.

2. "Sette considerazioni per ciascun giorno della settimana", dans *Il Giovane provveduto*, Turin, 1847, p. 31-50. On lit dans l'introduction : "Siccome io desidero grandemente che ogni giorno facciate qualche poco di lettura spirituale, per cui non tutti potranno avere i libri convenienti, così io vi presento sette brevi considerazioni, distribuite per ciascun giorno della settimana, le quali saranno di comodità per quelli che non possono avere libri opportuni." (*Op. cit.*, p. 31-32.)

3. G. Bosco, *Il Mese di maggio consacrato a Maria SS. Immacolata ad uso del popolo*, Turin, Paravia, 1858, p. 75-118 pour les huit premières instructions, et p. 159-164 pour l'instruction sur "le paradis", qui a été séparée des autres.

4. Ces listes, pour les années 1866 et 1869, en MB VIII, 292 et IX, 567.

5. "Ma ciò che ci deve assolutamente spingere a compiere con zelo quest'ufficio si è il conto strettissimo che noi, come ministri di G.C., dovremo rendere al suo Divin Tribunale delle anime a noi affidate. [...] Quel momento supremo verrà per tutti i Cristiani, ma, non facciamoci illusione, verrà anche per noi sacerdoti. Appena saremo svincolati dai lacci del corpo e compariremo davanti al Divin Giudice, vedremo in modo chiaro quali fossero gli obblighi del nostro stato, e quale sia stata la negligenza. Davanti agli occhi apparirà l'immensa gloria di Dio preparata ai suoi fedeli ..." (Panégyrique de saint Philippe Néri, Alba, mai 1868, MB IX, 220.)

6. "Ora l'espressione Ritiro mensile, se può richiamare a noi la prima parte dell'articolo 156 delle Costituzioni : "Ognuno, liberandosi per quanto gli sarà possibile dalle cure temporali, si raccoglierà in se stesso", è affatto insufficiente a inculcarci la seconda parte,

ben più importante e indispensabile : “e farà l’esercizio della buona morte, disponendo le cose spirituali e temporali come se fosse per lasciare il mondo e partire per l’eternità.” Il novello Santo Giuseppe Cafasso ottenga a tutti i membri della Famiglia Salesiana la grazia di compiere con fedeltà ed esattezza l’Esercizio mensile della Buona Morte, in modo da potere, sul suo esempio e mediante la sua intercessione, vivere una santa vita, cui tenga dietro una santa morte.” (P. Ricaldone, *Lettre aux salésiens*, 24 avril 1947, *Atti* 140, p. 11.)

7. Voltaire, *Correspondance*, Bibliothèque de la Pléiade, t. VI, p. 686.

8. Constitutions SDB, art. 91 ; Règlements SDB, art. 72.

9. “Ciascuna comunità dedichi al ritiro mensile o “Esercizio di buona morte” mezza giornata ogni mese, una giornata intera ogni trimestre.” (Règlements généraux FMA, art. 34).

10. Vatican II, *Lumen gentium*, n. 1.

11. Irénée de Lyon, *Adversus haereses*, livre 4, chap. 32.

12. Ce paragraphe d’après le *Catéchisme de l’Eglise catholique*, éd. de 1992, n. 1020-1065, *passim*.

Foi

La “vraie foi” au temps du modernisme

Sous les rectorats salésiens de don Rua (1888-1910) et de don Albera (1910-1921), la vague moderniste projeta brusquement la foi au premier plan de la spiritualité salésienne.

Jusqu'alors, les camps avaient été bien délimités. A l'intérieur de chacun, la foi ne posait pas de problèmes. Les catholiques croyaient à la Révélation directe de Dieu à ses prophètes ; à la parfaite véracité des saintes Ecritures, parole d'un Dieu qui ne pouvait ni se tromper ni les tromper ; à l'exactitude des vies de Jésus rédigées à partir d'une interprétation littérale des évangiles ; à la vérité des histoires de l'Eglise primitive ; à l'institution par Jésus Christ des sept sacrements tels qu'ils étaient administrés autour d'eux au dix-neuvième siècle ; à l'apostolicité des dogmes de leur Eglise ; à la pérennité de l'enseignement du “catéchisme” et à beaucoup d'autres éléments de leur religion, qu'ils jugeaient intouchables, bien que contestés par des rationalistes, nécessairement incroyants. Ces catholiques partageaient la “vraie foi”, leur foi était “ferme”. En face d'eux, il y avait des incroyants plus ou moins caractérisés : protestants, libres penseurs, rationalistes, athées et païens de tous poils, qui n'adhéraient pas aux “vérités” garanties par l'Eglise romaine. Ces gens-là avaient peu ou point de foi, une foi considérée comme un bagage à enseigner, à recevoir et à accepter pour en vivre.

Puis, à partir de 1890 environ, le socle doctrinal de la catholicité parut trembler et vaciller. Quelques professeurs audacieux et fêrus de “critique” savante voulaient adapter l'Eglise à la culture de leur temps. Une fraction du jeune clergé, guidée par eux, commença donc de mettre en cause le rôle des prophètes dans la transmission du message révélé, l'interprétation traditionnelle de la Bible, la biographie reçue de Jésus, l'histoire primitive de l'Eglise telle qu'elle était enseignée dans les séminaires, la formation des sept sacrements dès les temps apostoliques, la théologie scolastique jugée périmée, la naissance des dogmes, estimés par eux tributaires des lois générales de l'évolution, et, de ce fait, de fil en aiguille, l'enseignement contemporain de la hiérarchie, pape et évêques. Le monde salésien ne fut pas insensible aux idées nouvelles. Le modernisme est entré dans nos maisons avec des livres et des revues, déplorait don Rua en 1906 ; certains confrères parlent mal de l'Eglise et de son auguste chef, de la théologie et de la sainte Ecriture.¹

Au sentiment de l'autorité ecclésiastique, donc à celui des recteurs majeurs salésiens, ces “modernistes”, comme on se mettait à les appeler, minaient la vraie foi, base de la vraie religion. Autrement dit, les tenants des nouvelles doctrines versaient dans l'hérésie, laquelle sépare du Christ et de Dieu même. Le salut des âmes était en cause. L'encyclique du pape Pie X *Pascendi* (1907) n'eut

pas de qualificatifs trop durs pour les modernistes. Un témoin de son procès de canonisation fera dire à don Rua : “Le Seigneur nous a appelés à la vraie religion : montrons-lui notre reconnaissance par la fermeté de notre foi. Ne nous laissons pas abuser par les fausses doctrines actuelles. Combattons le modernisme qui voudrait saper les fondements de notre sainte religion et qui courtise les rationalistes et les protestants, dont (ses tenants) voudrai(en)t nous faire embrasser les erreurs. Ne vous en étonnez pas : l’Eglise a toujours été combattue, mais elle l’a toujours emporté et nous devons coopérer à ses victoires.”²

La vraie foi demandait aux membres de la famille salésienne de participer à la lutte pour la défendre, d’adhérer à tous les articles du Credo, de s’opposer aux erreurs des modernistes et de professer énergiquement les vérités niées par eux. .

La vie de foi selon don Albera (1912)

La foi était adhésion aux vérités révélées. Sous le titre “De la foi”, don Rua, dans une série de schémas de sermons, commentait simplement les principaux articles du Credo : Je crois en Dieu, Je crois en Dieu Père, Je crois en Dieu Père tout-puissant, Je crois au créateur de la terre, Je crois en Jésus Christ son fils unique, notre Seigneur, Je crois en celui qui fut conçu de l’Esprit Saint et naquit de la Vierge Marie, Je crois en Jésus Christ ressuscité.³

En 1912, don Albera, en peine d’un sujet de circulaire qui répondît aux nécessités de l’actualité, eut l’impression d’entendre dans son cœur une voix qui lui disait : “Démontre la nécessité pour chaque salésien de vivre vraiment une vie de foi.”⁴ L’inspiration le décida à composer en ce sens. Et il écrivit sur “la vie de foi” une longue lettre assortie de trois annexes significatives : 1) La sainte liturgie, 2) Le souverain pontife, 3) Les journaux. La réaction antimoderniste battait son plein.

Nous avons trois vies, expliquait le recteur : la vie des sens, la vie de la raison et la vie de la foi. La vie de la foi, par laquelle la raison “éclairée par les vérités que Dieu lui même nous a révélées, s’élève au-dessus des choses humaines, parvient à une meilleure connaissance des perfections divines et (grâce à laquelle) l’âme, bien qu’encore pèlerine en ce monde, devient capable d’une vie semblable à celle des heureux habitants du ciel,” cette vie est évidemment la plus noble des trois.⁵ Il appliquait à ceux qui vivent de la foi, la formule de Pierre : “Ils sont participants de la nature divine” (2 Pierre 1, 4), et celle de Paul : “Je vis, mais ce n’est plus moi qui vis, c’est le Christ qui vit en moi” (Galates 2, 20).⁶

Plusieurs degrés sont possibles dans la vie de foi, enseignait alors le recteur. Une multitude de croyants croit fermement aux vérités de foi. C’est essentiel, mais il y a mieux. Don Albera se délectait à l’évocation de saints qui y avaient adhéré jusqu’à l’héroïsme. Quand il méditait sur l’enfer et les effroyables supplices des damnés, saint François Borgia tremblait à en faire trembler sa cellule. L’éternité des peines infernales épouvantait tellement sainte Thérèse d’Avila, qu’elle allait par les couloirs de son monastère répétant aux religieuses rencontrées : “*Quam longa ! Quam terribilis aeternitas !*” (Comme elle est longue, comme elle

est terrible l'éternité !). Saint Stanislas Kostka éprouvait un tel enthousiasme pour les prérogatives de la Vierge Marie que son visage s'enflammait et que ses yeux se remplissaient de larmes à la pensée de Marie, quand il passait devant une église qui lui était dédiée et même à la simple prononciation de son nom. La foi brûlante de saint Alphonse de Liguori en la présence réelle liquéfiait son âme (*la cui anima si liquefaceva*) quand il priait devant un tabernacle. La certitude de don Bosco en la vigilance de la Divine Providence à l'égard de ses créatures était sans égale. Et il doutait si peu de l'excellence divinisatrice de la coopération avec Dieu au salut de l'humanité qu'il aurait voulu, au prix de n'importe quel sacrifice, détruire partout le péché et sauver les âmes à travers le monde entier.

Le Seigneur est en droit d'exiger des salésiens, écrivait le recteur, non seulement de croire toutes les vérités révélées - sinon ils auraient le malheur de sombrer dans l'hérésie - mais d'y adhérer de toutes les forces de leur esprit et avec l'affection la plus intense de leurs coeurs.⁷

La vie de foi pour le salésien de la fin du vingtième siècle

La difficulté de l'adhésion aux vérités de foi s'accrut pour les Occidentaux à mesure que la culture honnie par l'intégrisme religieux s'imposait aux croyants du vingtième siècle. Elle secouait la foi paisible des anciens. Un retournement s'opérait dans la vieille société occidentale, où l'incroyance devenait un fait massif et tranquille. Des milieux entiers, souvent culturellement dominants, se développaient hors de toute référence religieuse. Etre croyant ou incroyant ne représentait aucune différence sensible dans la plupart des activités professionnelles ou des engagements extra-professionnels. Du coup, la conversion mentale touchait le croyant lui-même. Il avait de plus en plus de peine à estimer, comme ses aînés, que l'incroyant était un homme ou une femme à qui il manquait quelque chose pour être tout à fait soi. C'était plutôt lui ou elle, le croyant ou la croyante, qui faisait de plus en plus figure d'anormal. La foi s'évanouissait sans bruit.⁸

Les salésiens, qui avaient pour mission de former à la foi, s'en inquiétèrent à juste titre. En 1990, un chapitre général, ayant pris pour thème : "Eduquer les jeunes à la foi", exprima leur opinion.⁹ L'apologétique antérieure ne convainquait plus guère. On ne s'attachait plus à des idées reçues d'ailleurs, qui auraient constitué à elles seules l'*objet* de la foi. La personnalité, toute la personnalité, se construit dans et par la relation, rappelaient les philosophes personnalistes. L'expérience personnelle émeut les esprits et les coeurs, que les raisonnements, subtils ou non, laissent indifférents. La foi naît ou renaît dans l'expérience. L'expérience offre donc à l'éducation de la foi son "but global" (*meta globale*). L'*objet* de la foi est la personne même du Christ, qui, par une grâce venue du Père, engendre cette foi.

Le but de l'éducation à la foi est, pour la personne qui croit, d'être configurée au Christ, homme parfait. L'Evangile la guide. Elle prend le Christ pour "réfèrent" "dans sa mentalité et dans sa vie". Les vérités de foi, que l'on aurait crues un temps oubliées, réapparaissent alors. La référence au Christ, de

plus en plus explicite et de mieux en mieux intériorisée, aide la personne à considérer l'histoire comme le Christ la voit, à juger de la vie à sa manière, à choisir et à aimer comme lui, à espérer comme il l'enseigne et à vivre en lui la communion avec le Père et l'Esprit Saint. Par la mystérieuse fécondité de cette référence, la personne se construit en unité existentielle. Elle assume ses responsabilités et recherche le sens ultime de sa vie. A l'intérieur du peuple des croyants, elle vit intensément de sa foi, elle l'annonce et la célèbre avec joie dans la vie quotidienne.

La foi transforme la vie du croyant. Les comportements, qui ouvrent à la vérité, qui font respecter et aimer les personnes, qui encouragent à se donner et à servir librement autrui, mûrissent en lui et lui deviennent connaturels. Foi et vie s'intègrent mutuellement, conformément aux souhaits de la "nouvelle évangélisation" des papes Paul VI et Jean-Paul II. Telle était la vie de foi que le monde salésien de la fin du siècle voulait aider à grandir dans le monde contemporain.¹⁰

Pour cela, une "nouvelle éducation" est indispensable, affirmait le recteur Viganò. Les communautés évangélisatrices salésiennes doivent être des "signes de foi", des "écoles de foi", des "centres de communion et de participation"¹¹. Quant au coopérateur salésien, son Règlement de Vie Apostolique affirme qu'il éduque les jeunes à rencontrer le Christ dans la foi et qu'il croit en la valeur éducative de l'"expérience de foi"¹². L'inspiration de ces divers documents du dernier quart du vingtième siècle ne changeait pas. L'*objet* de la foi était toujours le Christ Jésus.

Notes

1. M. Rua, Lettre aux inspecteurs et aux directeurs, 1^{er} novembre 1906 ; L.C., p. 352-353.

2. "Il Signore ci ha chiamati alla vera religione : dimostriamogli la nostra riconoscenza colla fermezza nella fede. Non lasciamoci travolgere dalle false dottrine attuali. Combattiamo il modernismo, che vorrebbe scalzare la nostra Santa Religione dalle fondamenta e che accarezza i razionalisti e protestanti, dei quali vorrebbe farci abbracciare gli errori ; e non meravigliatevi : la Chiesa è sempre stata combattuta, ma ha sempre vinto e noi dobbiamo cooperare alle sue vittorie." (A. Amadei, Procès ordinaire de don Rua, ad 18um ; dans *Positio super virtutibus*, Summarium, Rome, 1947, p. 373.)

3. Voici les titres successifs des paragraphes dans leur formulation originale : 1) Credo in Deum, 2) Credo in Deum Patrem, 3) Omnipotentem, 4) Sopra la parola terrae, 5) ed in Gesù Cristo suo figliuolo unico Signor nostro, 6) Qui conceptus est de Spiritu Sancto, natus de Maria Virgine, 7) Varie apparizioni del Salvatore dopo la sua risurrezione. (D'après M. Rua, Cahier manuscrit *Appunti di Prediche*, N. 9, p. 18-23, in FdB 2898 C9-D3.)

4. "Mi rivolsi al Signore chiedendogli d'ispirarmi quell'argomento che meglio rispondeva ai nostri bisogni attuali. Mi sembrò di sentire in cuore una voce che mi dicesse per tema del tuo dire prendi a dimostrare esser necessario che la vita d'ogni salesiano sia veramente vita di fede." (P. Albera, Lettre aux salésiens "sulla vita di fede", 21 novembre 1912, L.C., p. 82-106. La citation, p. 82.)

5. "Per mezzo di essa la ragione illuminata dalle verità che Dio stesso ci ha rivelate, si eleva al di sopra delle cose umane, assorbe a una maggior conoscenza delle perfezioni di Dio, e

pur rimanendo ancora pellegrina in questo mondo, l'anima nostra diventa capace d'una vita somigliante a quella dei felici abitanti del Cielo" (Lettre citée, p. 83-84.)

6. *Op. cit.*, p. 84.

7. "I gradi della fede", *op. cit.*, p. 86-87.

8. Sur ce phénomène, voir un fascicule de la *Vie spirituelle*, 614, mai-juin 1976.

9. CG 23 "Educare i giovani alla fede", Rome 4 mars - 5 mai 1990, *Atti* 333, mai 1990, 268 p.

10. Ces alinéas ont été écrits à partir de l'article du 23ème chapitre général intitulé "La meta globale", in *Atti* 333, p. 74-77.

11. Voir les lettres d'E. Viganò aux salésiens le 15 août 1990, in *Atti* 334, p. 38-43 ; et le 19 mai 1991, in *Atti* 337, p. 6-11.

12. RVA, art. 14 et 15.

François de Sales

La vie de François de Sales¹

Celui qui donnerait un jour son nom aux fils de don Bosco vécut dans le duché de Savoie alors indépendant, à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle, autrement dit alors que sévissaient, puis que s'apaisaient en France les guerres dites "de religion". On sait que l'Edit de Nantes, qui y mit fin, fut daté du 13 avril 1598, et que le roi pacificateur, Henri IV, mourut assassiné en 1610.

François de Sales naquit le 21 août 1567 au château de Sales, à Thorens (Savoie) et fit ses études d'abord dans son pays savoyard, puis à Paris, chez les jésuites du "collège de Clermont", enfin à Padoue, où il entreprit l'étude du droit et poursuivit celle de la théologie, qui avait été commencée à Paris. C'est à Padoue qu'il découvrit le *Combat spirituel* du théatin Lorenzo Scupoli, un petit livre qui paraissait alors (1589) et qu'ensuite il portera toujours dans sa "pochette". Rentré en Savoie, François accepta la prévôté de l'église Saint-Pierre de Genève, qu'à son insu son père avait demandée au pape pour lui. Elle faisait de lui le deuxième personnage de ce diocèse de Genève. L'évêque, Claude de Granier, que la réforme calviniste obligeait à séjourner à Annecy, lui conféra le sacerdoce le 18 décembre 1593.

Prévôt de Genève, François se donna avec zèle aux devoirs de sa charge : il prêcha, confessa, non seulement à Annecy, mais dans les paroisses de la campagne environnante, puis dans le Chablais. L'histoire retiendra surtout son action dans cette région, autour de la ville de Thonon. Convertie de force par les Bernois calvinistes (1536), elle venait d'être rendue à la Savoie (1593). Les autorités civiles et religieuses tenaient à ramener ses cinquante-deux paroisses à la foi catholique. François et l'un de ses cousins, chanoine de Genève, s'y employèrent à partir de septembre 1594, à l'origine seuls et au milieu de difficultés en tous genres et de grands dangers. François obtint des conversions et parvint à rencontrer, quoique sans succès, à Genève, Théodore de Bèze, qui y avait succédé à Jean Calvin. D'autres prédicateurs vinrent seconder les premiers apôtres. Et la solution ne tarda pas : en 1598, le retour du Chablais au catholicisme était considéré chose acquise.

En 1599, un voyage d'affaires à Rome valut à François de Sales d'être félicité par le pape pour son apostolat en Chablais et nommé par lui évêque coadjuteur du diocèse de Genève. Rentré en Savoie, il aida de son mieux Mgr de Granier. En 1602, celui-ci le députa à Paris pour une négociation difficile sur les biens des catholiques du pays de Gex, territoire jusque-là français qui venait d'être rattaché à la Savoie. Ces biens usurpés par les calvinistes devaient leur être restitués. C'est pendant son voyage de retour qu'il apprit la mort de Mgr de

Granier. De ce chef, il devenait automatiquement lui-même évêque de Genève. François fut ordonné (on disait : sacré) évêque le 8 décembre 1602 dans l'église Saint-Maurice de Thorens, où il avait été baptisé.

François de Sales sera désormais tout entier à l'administration de son diocèse : confirmations, visites de paroisses, ordinations, mandements, synodes diocésains, réforme des ordres religieux, règlement d'un conflit entre le chapitre cathédral de Genève et le chapitre collégial de Notre-Dame de Liesse, etc. Il consacrait aussi de longues heures à entendre les confessions et à catéchiser les enfants. Ce pasteur exemplaire acceptait de prêcher hors de son diocèse et joignait à ses multiples activités le soin de diriger par correspondance les âmes qu'il rencontrait. Ses lettres remplirent onze volumes dans l'édition d'Annecy. Il écrivait aussi pour publier. Et il prenait l'initiative d'une congrégation religieuse particulière.

En 1604, pendant le carême qu'il donnait à la Sainte-Chapelle de Dijon, une jeune veuve, la baronne Jeanne de Chantal, lui fut présentée et devint immédiatement sa dirigée assidue. L'ordre de la Visitation naîtra de cette entrevue. L'inspiration de créer un ordre nouveau pour les chrétiennes généreuses incapables de porter physiquement les austérités des clarisses et des carmélites semble avoir germé dans l'esprit de François dès cette rencontre de Jeanne de Chantal. Il avait l'intention d'utiliser les filles ainsi "congrégées" pour assister les pauvres et les malades d'Annecy. Toutefois, en 1605, le projet n'était pas encore mûr. Il fallait y préparer la fondatrice et lui laisser le temps de veiller à la première éducation de ses quatre enfants. La direction spirituelle de François de Sales pendant les années d'attente fut un chef d'oeuvre du genre. Il aida la baronne à découvrir et à choisir, quand Dieu voudrait, le plan de Dieu ; il l'encouragea à fréquenter le tout récent carmel de Dijon, se réservant de contrôler et parfois de nuancer l'enseignement spirituel qu'elle y recevait ; il l'incita à s'y instruire dans les voies de Dieu et à s'initier aux usages de la vie religieuse. Enfin, le 4 juin 1607, François, après avoir éprouvé la "tressainte indifférence" à laquelle sa dirigée était parvenue, lui déclara "fort simplement" le dessein qu'il avait de l'institut. La réalisation tardera encore trois ans, pendant lesquels François, qui rédigeait et revoyait l'*Introduction à la vie dévote*, se documenta sur la vie religieuse. Enfin, le 6 juin 1610, Jeanne de Chantal et deux compagnes inaugurèrent la vie commune dans une petite maison d'Annecy. La Visitation Sainte Marie, autrement dit l'ordre des visitandines, était née.

François de Sales mourut à Lyon le 28 décembre 1622.

Les traités de vie spirituelle

François de Sales entama sa vie de publiciste dès les années du Chablais par des tracts de propagande religieuse, qui furent un jour réunis sous le titre de *Controverses*. Sa *Défense de l'Estendart de la sainte Croix de nostre Sauveur Jésus Christ* (publiée en 1600), plaidoyer en faveur de la dévotion à la croix, se rattache à l'apostolat en Chablais². Après la mort de François, ses conférences

simples et profondes aux visitandines, qui avaient été notées par des auditrices attentives, seront publiées sous le titre curieux de *Vrays Entretiens spirituels*.³

Deux traités ont, depuis quatre siècles, hissé saint François de Sales au premier rang des auteurs de vie spirituelle. Le premier est resté l'un des livres religieux les plus répandus dans la chrétienté.

L'*Introduction à la vie dévote*⁴, dédiée à Philothée (amie de Dieu), s'adresse en fait à tout chrétien vivant dans le monde et désireux de correspondre aux exigences de son baptême en tendant, selon le commandement du Seigneur, à la "perfection". Cette perfection, François l'appelle de préférence "dévotion"⁵. Dans une première partie, il en établit l'excellence, prouve qu'elle ne convient pas aux seuls religieux et que, pour y progresser, il faut avoir un bon directeur spirituel. Il s'agit d'abord de se purger du péché mortel, puis de toute affection au péché véniel, et enfin de l'affection aux choses inutiles et dangereuses, ainsi que de ses mauvaises inclinations. Dans une deuxième partie, François s'applique à convaincre Philothée de la nécessité de la prière et lui propose une méthode pour faire oraison, entendre la messe, recevoir les sacrements, écouter la parole de Dieu, etc. La troisième partie de l'*Introduction* contient, selon son titre, "plusieurs avis touchant l'exercice des vertus". François donne d'abord des règles sur le choix des vertus à pratiquer et insiste sur l'humilité et la douceur, vertus salésiennes par excellence. Suivent des chapitres consacrés aux vertus propres aux religieux, mais que les gens du monde ne sont pas dispensés de pratiquer selon leur condition ; d'autres sur des problèmes particuliers, tels que les amitiés, le respect des personnes dans les pensées et les conversations, les passe-temps, etc. ; et enfin des avis adressés aux gens mariés, aux veuves et aux vierges. La quatrième partie parle des tentations. Ses remarquables chapitres 11 et 12 sur l'inquiétude et la tristesse sont typiquement salésiens. Enfin, la cinquième et dernière partie, dite par l'auteur contenir "des exercices et avis pour renouveler l'ame et la confirmer en la dévotion", est une manière de post-scriptum, qui justifie telle et telle position de l'ouvrage.

Le *Traité de l'amour de Dieu*, publié en 1616 chez Pierre Rigaud, à Lyon, plus long et plus savant, est, pour cette raison, d'un abord plus difficile que l'*Introduction à la vie dévote*. On y retrouve cependant le même auteur, qui constelle ses dissertations théologiques de comparaisons tirées de la nature et d'historiettes de la vie des saints. Malgré la hauteur du sujet, François refusait de briller par la profondeur de ses analyses. Ce pasteur ne prétendait qu'à instruire et, pour cela, à intéresser. Il écrivait dans sa préface : "J'ay simplement pensé a représenter simplement et naïvement, sans art et encore plus sans fard, l'histoire de la naissance, du progres, de la decadence, des opérations, proprietes, avantages et excellences de l'amour divin." Souriant, afin de prévenir les reproches de longueurs inutiles, il ajoutait à l'adresse du lecteur, dénommé par lui Théotime (qui honore Dieu) : "Que si outre cela tu treuves quelque autre chose, ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible d'éviter a celui qui, comme moy, escrit entre plusieurs distractions : mais je croy bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature mesme, qui est une si sage ouvriere, projetant la production des raysins, produit quant et quant, comme par une prudente

inadvertence, tant de feuilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'ayent besoin en leur sayson d'estre esfeuillees et esbourgeonnees." La vigne du théologien François, sortie d'une terre fertile et bien exposée au soleil divin, est en effet foisonnante, quoique toujours accessible à l'esprit préparé.

L'ouvrage comporte douze livres. Après une manière de préparation d'ensemble sur le gouvernement des facultés de l'âme par la volonté (livre I), François trace l'histoire de l'amour divin dans l'âme fidèle, de sa naissance à son éventuelle décadence (livres II, III, IV). Les deux "principaux exercices" de cet amour sacré se font par complaisance et par bienveillance (livre V). Les livres VI et VII décrivent admirablement l'oraison mystique, qui aboutit dans l'idéal à l'union parfaite, à la "liquéfaction" de l'âme en Dieu, à la "blessure d'amour" et même à la "mort d'amour", comme il advint à la "glorieuse Vierge" Marie. On descend alors du Sinaï pour des considérations moins sublimes sur "l'amour de conformité, par lequel nous unissons nostre volonté a celle de Dieu qui nous est signifiée par ses commandemens, conseils et inspirations" (livre VIII) et sur "l'amour de sousmission par lequel nostre volonté s'unit au bon playsir de Dieu" (livre IX). Il reste à reconnaître l'ampleur de l'amour de Dieu. Dieu nous a commandé de l'aimer en toutes choses (livre X), et, si toutes les vertus lui sont agréables, l'amour sacré a "autorité" sur chacune d'elles (livre XI). Cependant, l'amour ne manque jamais d'aléas. Des chapitres délicieux sur la crainte amoureuse, qui peut être naturelle, servile, mercenaire, et sur la tristesse "presque tous-jours inutile, ains contraire au service du saint amour", nous en préviennent. Au moment de clore son oeuvre, François semble, dans le livre XII, regretter d'avoir négligé bien des situations communes. Non, le progrès dans le saint amour ne dépend pas de la complexion naturelle ; non, les occupations légitimes ne nous empêchent pas de vivre le divin amour. Il faut se servir de toutes les occasions ordinaires pour le pratiquer, et donc avoir soin d'accomplir ses actions "fort parfaitement". Quoi qu'il en soit, l'amour est exigeant. Tenons-nous le pour dit : "Le mont de Calvaire est la vraye academie de la dilection", selon l'intitulé du chapitre ultime.

Une méthode spirituelle du quotidien

La lecture des traités, des lettres et des sermons de François de Sales permet de dégager une "méthode salésienne de spiritualité", qui est une spiritualité du quotidien.⁶

De façon générale le disciple de François de Sales vise principalement à plaire à Dieu, comme le *Traité de l'amour de Dieu* le dit et le redit. Dieu ne lui est-il pas toujours présent ? Pour cela, il se "purge" de ses imperfections et cherche à ne rien faire par contrainte, à tout faire par amour. En principe, il est fort et domine les situations où la vie le plonge. Il vit en esprit de liberté, joyeux et paisible. Il va son chemin "tout bellement", avec une douce diligence, ne pense qu'à l'aujourd'hui, ne demande rien, ne refuse rien et reprend inlassablement sa tâche quotidienne.

C'est la confiance en Dieu qui lui infuse cette belle sérénité. "Il faut avoir une grande fidélité, expliquait François à des religieuses, mais sans anxiété ni empressement ; nous servir des moyens qui nous sont donnés selon nostre vocation, et puis nous tenir en repos pour tout le reste ; car Dieu, sous la conduite duquel nous nous sommes embarqués, sera toujours attentif à nous pourvoir de ce qui nous sera nécessaire. Quand tout nous manquera, lors Dieu prendra soin de nous, et tout ne nous manquera pas, puisque nous aurons Dieu qui doit estre nostre tout."⁷ Et il écrivait à une jeune novice : "Mon troysiesme commandement est que vous facies comme les petitz enfans : pendant qu'ilz sentent leur mere qui les tient par les manchettes, ilz vont hardiment et courent tout autour, et ne s'estonnent point des petites bricoles que la foiblesse de leurs jambes leur fait faire : ainsy, tandis que vous appercevres que Dieu vous tient par la bonne volonté et resolution qu'il vous a donné de le servir, allés hardiment, et ne vous estonnez point de ces petites secousses et choppemens que vous feres ; et ne s'en faut fascher, pourveu qu'a certains intervalles vous vous jetties entre ses bras et le baysies du bayser de charité. Allés joyeusement et à coeur ouvert le plus que vous pourres ; et si vous n'allez pas tousjours joyeusement, allés tousjours courageusement et confidemment."⁸

François lui-même vécut ainsi en des temps fréquemment troublés, calme, paisible et souriant sous le regard de son Dieu.

François de Sales, don Bosco et les salésiens⁹

Ce que don Bosco connut et admira en François de Sales, un saint compatriote savoyard, ne l'oublions pas, célébré solennellement chaque année le 29 janvier par un panégyrique dans son séminaire de Chieri, ce fut, beaucoup plus qu'une oeuvre de théologien spirituel, qu'il ignora, ou peu s'en fallait, une figure d'apôtre rempli de charité douce et bonne dans la vie quotidienne.

Sa quatrième résolution d'ordination sacerdotale disait : "Que la charité et la douceur de saint François de Sales me guident en toute chose."¹⁰ Dans ses *Memorie dell'Oratorio*, il expliqua lui-même comment il avait été amené à préférer François pour patron et pour modèle. En 1844, la pièce de l'immeuble, où se réunissaient les garçons de son oratoire naissant, étant ornée d'un tableau de saint François, la chapelle d'abord, l'oratoire ensuite prirent le titre "de saint François de Sales". La deuxième raison était, écrivit-il, "parce que cette forme de ministère exigeant de notre part un grand calme et une grande mansuétude, nous nous étions mis sous la protection de ce saint pour qu'il nous obtienne de Dieu la grâce de pouvoir l'imiter dans son extraordinaire mansuétude et dans sa conquête des âmes." Il joignait à ces motifs une raison supplémentaire, qui ne lui était probablement venue à l'esprit que quelques années plus tard, vers 1848-1850, quand les vaudois "protestants" eurent entamé une propagande jugée par lui périlleuse pour la foi populaire et qu'il entreprit de reproduire à Turin François de Sales dans sa mission en Chablais. "Une autre raison de nous mettre sous la protection de ce saint était que du ciel il nous aidât à l'imiter dans sa lutte contre les erreurs opposées à la religion, surtout contre le protestantisme qui commençait

à se glisser insidieusement dans nos régions et en particulier dans la ville de Turin.”¹¹ Toujours l’imitation, et rien que l’imitation !

Le titre de l’oeuvre primitive de don Bosco : “de saint François de Sales”, allait durer et s’étendre. L’oratoire du Valdocco, maison-mère de l’oeuvre, sera dit “de saint François de Sales” ou “oratoire salésien” ; la société religieuse fondée par don Bosco en 1859 prendra le nom de “société de saint François de Sales” et ses membres seront progressivement et naturellement dénommés eux aussi “salésiens”. François de Sales sera le patron de la congrégation fondée par don Bosco. Avec les années, il s’imposera toujours plus à la dévotion, à l’imitation, et enfin, de fil en aiguille, à l’étude même des membres de la famille “salésienne de don Bosco”. Ils trouvent chez François de Sales une “spiritualité du quotidien, de la joie et de l’optimisme”, qui leur convient à merveille, comme nous l’apprend une étude du vingt-troisième chapitre général des salésiens de don Bosco¹².

Notes

1. Pour composer ce premier paragraphe, je me suis largement servi de l’excellente notice de Pierre Sérouet, “François de Sales”, dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t. V, 1964, col. 1057-1097. Pour les écrits du saint, nous nous référons, ici et ailleurs, à l’édition des visitandines d’Annecy : *Oeuvres de saint François de Sales évêque de Genève et docteur de l’Eglise*, Annecy, J. Niérat, 1892-1964, 27 volumes, citée *Oeuvres*.

2. Sur ce gros ouvrage, voir, ci-dessus l’article *Adoration*.

3. Car il y eut de “faux Entretiens”. En effet, un cordelier anonyme devança la mère de Chantal en publiant, en mai 1628, à Tournon, *Les Entretiens et Colloques spirituels du Bien-Heureux François de Sales, Evêque et Prince de Geneve, Fondateur des dames de la Visitation*. La sainte femme protesta : le cordelier avait défiguré les conférences de François. Et elle fit éditer en 1629, à Lyon, chez Coeurssilly, *Les Vrais Entretiens spirituels du Bien-Heureux François de Sales, Evêque et Prince de Geneve, Instituteur, et Fondateur de l’Ordre des Religieuses de la Visitation Ste Marie*, titre qui a subsisté depuis lors.

4. Première édition en 1608, chez Pierre Rigaud, à Lyon ; dernière édition du vivant de François en 1619, chez J. Cottureau, à Paris.

5. Voir, ci-dessus, l’article *Dévotion*.

6. Je suis à cet endroit l’item “Méthode salésienne de spiritualité” de la *Table analytique des Oeuvres de saint François de Sales* dressée par le P. Alphonse Denis (Annecy, 1964), p. 67.

7. Sermon pour le IV^e dimanche de carême, dans *Oeuvres*, t. X, p. 102.

8. François de Sales à la soeur de Soulfour, 16 janvier 1603, dans *Oeuvres*, t. 12, p. 168-169.

9. Voir, sur cette question, l’ouvrage collectif *San Francesco di Sales e i Salesiani di Don Bosco* (a cura di J. Picca e J. Strus), Roma, LAS, 1986, en particulier, p. 139-159, la contribution de P. Stella, “Don Bosco e S. Francesco di Sales : incontro fortuito o identità spirituale ?”.

10. “La carità e la dolcezza di S. Francesco di Sales mi guidino in ogni cosa.” (*Memorie dal 1841 al 1884-5-6*, p. 4-5.)

11. “2° Perchè la parte di quel nostro ministero esigendo grande calma e mansuetudine, ci eravamo messi sotto alla protezione di questo Santo, affinché ci ottenesse da Dio la grazia di poterlo imitare nella sua straordinaria mansuetudine e nel guadagno delle anime. Altra ragione era quella di metterci sotto alla protezione di questo santo, affinché ci aiutasse dal cielo ad imitarlo nel combattere gli errori contro alla religione specialmente il protestantismo, che cominciava insidioso ad insinuarsi nei nostri paesi e specialmente nella città di Torino.” (MO Da Silva, p. 133.)

12. Voir les deux premiers titres : “Spiritualità del quotidiano” et “Spiritualità della gioia e dell’ottimismo” de l’article de ce chapitre intitulé : “La spiritualità giovanile salesiana” (CG 23, n. 162-166). Pour éviter toute équivoque, soulignons qu’il s’agit là d’un parallélisme non signalé par le chapitre général.

Humanisme

L'humanisme dévot de François de Sales

Le terme *humanisme*, de résonance originellement peu catholique, n'est apparu qu'après Vatican II dans les documents officiels salésiens. Don Bosco "a su nous offrir un incomparable exemple d'humanisme pédagogique et chrétien", remarquait alors le pape Paul VI¹. Le vingt-troisième chapitre général salésien (1990) affirma que la conscience des jeunes est spontanément perméable au "nouvel humanisme" et à ses valeurs qui sont notamment : le sens de la liberté, l'absolue dignité de la personne, le sens d'un projet personnel de vie, le besoin d'authenticité et d'autonomie, toutes instances, assurait-il, "qui s'ouvrent à l'Évangile"². Par "humanisme" il fallait entendre dans cette phrase une doctrine prenant pour fin la personne humaine et son épanouissement, en se gardant toutefois de la clore sur elle-même. Les salésiens de 1990 qualifiaient probablement d'"ancien humanisme" une manière de paganisme, soit l'humanisme des Renaissants des quinzième et seizième siècles, qui étaient fêrus de culture gréco-romaine, soit, peut-être, le "pur humanisme" d'Ernest Renan, "c'est-à-dire le culte de tout ce qui est de l'homme, la vie entière sanctifiée et élevée à une valeur morale"³.

Le disciple de saint François de Sales découvre sous ce vocable un pays familier. François a en effet pratiqué un humanisme dit aujourd'hui "dévot". L'expression "humanisme dévot" appliquée à la spiritualité de notre saint fut créée par Henri Bremond en 1916 pour le premier volume de son *Histoire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion*.⁴ S'il y a un humanisme éternel, qui ne croit pas l'homme méprisable, qui "prend toujours et cordialement le parti de notre nature" et témoigne d'"une confiance inébranlable dans la bonté foncière de l'homme", cet humanisme prend des formes différentes selon les philosophies auxquelles il est lié, remarquait Bremond. L'humanisme chrétien, dont l'humanisme dévot est une variante, préfère insister sur la rédemption, qui a surélevé la nature, plutôt que sur le péché originel, qui l'a viciée.

L'humanisme dévot de saint François de Sales est exaltation de cette merveille de grâce et même de nature qu'est l'homme, continuait-il. Si le péché originel (une "felix culpa" !) a laissé dans la partie inférieure de l'âme quelque tendance à la rébellion, ces résistances sont bonnes et entretiennent l'humilité et la force. L'homme a heureusement conservé "la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses". L'humanisme est, chez François, une manière d'être dans le monde, avec ses semblables et avec Dieu. Cette manière d'être colore tout ce qu'il est et tout ce qu'il écrit. Chez lui, sentiment de la nature, philosophie et culture, vie morale et religieuse, ses ouvrages livrés au public comme ses lettres intimes, sont marqués de façon constante par cet humanisme qui intègre tout l'homme. François de Sales voulait que l'humain soit entièrement replacé dans l'économie du salut. Relisons une page de l'*Introduction à la vie dévote*⁵. Dès sa

“conversion”, Philothée, “après avoir ... considéré qu’au jour de (son) sacré Baptême (elle fut) si heureusement et saintement vouée et dédiée à son Dieu pour être sa fille ... , desire, propose, délibère et (se résout) irrévocablement de le servir et aimer maintenant et éternellement, lui donnant à ces fins, dédiant et consacrant (son) esprit avec toutes ses facultés, (son) âme avec toutes ses puissances, (son) cœur avec toutes ses affections, (son) corps avec tous ses sens ...” Noter la répétition insistante du mot *tous*. L’auteur de cette phrase entendait ne rien oublier. L’humanisme dévot réhabilite l’art, par lequel Dieu est loué, le plaisir d’écrire, la poésie, les “délices naturelles” et encore l’“eutrapélie”, autrement dit l’“honnête joyeuseté” des bonnes conversations, recommandée par François à sa Philothée⁶. Comme tout cela est plaisant !

Un humanisme salésien fondé sur la charité

À la fin du vingtième siècle, les correspondances entre l’humanisme de saint François de Sales et ce que, désormais, l’on disait être l’humanisme de don Bosco furent relevées avec soin dans le monde salésien. “Avant d’être action, l’apostolat est relation personnelle de charité, et toute activité non imprégnée d’amour est finalement vouée à l’échec,” écrivait-on alors (il est vrai, un peu abusivement). L’auteur poursuivait de façon plus convaincante : “Cette conviction a dicté à François de Sales comme à Jean Bosco une série de comportements typiquement “salésiens”. C’est d’abord ce qu’on a appelé leur humanisme, ou leur optimisme, leur confiance radicale en l’homme et en ses capacités naturelles et surnaturelles. L’un et l’autre, fins connaisseurs de l’homme, ont glorifié les valeurs et les vertus “humaines”, donné leur place à l’affection, à la joie, à la culture, à l’effort vers le progrès. Ils ont cru foncièrement à l’utilité et à la valeur de l’action. Convaincus que tout homme est éducatible, ils ont fait appel au maximum à ses puissances intérieures, à son intelligence, à sa liberté, à son cœur, à sa foi ... , dans la patience qui sait attendre, espérer et recommencer.”⁷

Toute la famille salésienne s’insère “dans le grand courant salésien de l’humanisme” a proclamé, quant à elle, la Charte de communion de 1995. Les auteurs de ce document se sont expliqués. “Pour don Bosco (un don Bosco qui désigne ici toute sa famille spirituelle !) humanisme salésien signifie mise en valeur de tout le positif présent et caché dans la vie des personnes, dans les choses, dans l’histoire. Cette inspiration humaniste salésienne le conduit à saisir les valeurs du monde, surtout si elles agréent aux jeunes ; à s’insérer dans le flux de la culture et du développement humain de son temps, en favorisant l’essor du bien sans se contenter de gémir sur ses maux, à rechercher la coopération du grand nombre, convaincu que chacun possède des dons visibles ou décelables ; à croire en la force de l’éducation qui anime et soutient le changement et la croissance du jeune jusqu’à “l’honnête citoyen et le bon chrétien” ; à se confier sans atermoyer à la Providence de Dieu, considéré et aimé comme un Père.”⁸ L’humanisme proclamé de la famille salésienne de don Bosco avait désormais et très officiellement un contenu.

L'humanisme salésien et la femme

Dans le dernier quart du vingtième siècle, les progrès du féminisme ont amené la famille salésienne, en particulier l'institut des filles de Marie auxiliaresse, à réfléchir sur la valorisation du féminin dans notre monde. Cette valorisation était, somme toute, incluse dans la profession humaniste des salésiens. Comment imaginer un instant que la "mise en valeur" pompeusement célébrée "de tout le positif présent et caché dans la vie des personnes" ne concerne pas d'abord la meilleure moitié de l'humanité ? Les disciples de don Bosco se sont donc employés à "mettre en valeur" la spécificité et la culture propre de l'univers féminin.

Jusqu'au rectorat de don Ricceri inclus (1965-1977), les index des lettres circulaires des supérieurs généraux salésiens ne connaissaient pas le mot *donna* (femme).⁹ Le synode romain des évêques de 1980 sur la "famille chrétienne" décida le recteur Viganò (1978-1995) à bousculer les habitudes. Le problème de la femme intéresse toute la culture humaine, affirma-t-il. Notre civilisation scientifique et technique est une civilisation unilatéralement "masculinisée". La femme possède une capacité particulière d'humaniser et de personnaliser les relations et les milieux. Elle est pour cette raison porteuse d'espérance dans l'Eglise et dans la société. Le synode a présenté des propositions très concrètes en faveur de la libération et de la valorisation sociale de sa mission spécifique. La promotion de la femme n'entraîne nullement sa "masculinisation", comme si sa libération devait la ramener au niveau de l'homme. Cette libération consiste plutôt dans le plein développement et la maturation de sa féminité.¹⁰ La lettre apostolique de Jean-Paul II *Mulieris dignitatem* (15 août 1988) ne pouvait qu'encourager l'évolution. Le recteur reviendra à plusieurs reprises sur l'identité et la promotion de la femme, en particulier de la religieuse, dans les années 1993-1994, lors de la préparation et du déroulement du synode romain des évêques sur la "vie consacrée" (1994), synode auquel il prit une très grande part¹¹.

Durant toute cette période, les salésiennes manifestaient de plus en plus d'activité intelligente dans leur réflexion sur la féminité. En 1981, pour le centenaire de la mort de sainte Marie-Dominique Mazzarello une Semaine de spiritualité de la famille salésienne choisit pour thème : "La femme dans le charisme salésien"¹². Comme de juste, les religieuses y intervinrent en première ligne. En fin de siècle, les chapitres généraux de l'institut des filles de Marie auxiliaresse furent intitulés, l'un : "Eduquer les filles. Apport des filles de Marie auxiliaresse à une nouvelle évangélisation dans les divers contextes socio-culturels" et l'autre : "FMA. Communautés de femmes enracinées dans le Christ et appelées à une mission éducative interculturelle vers le troisième millénaire".¹³ C'est par l'éducation que la salésienne oeuvre pour la dignité et une exacte identité de la femme. Simultanément, l'Auxilium, Faculté universitaire romaine des filles de Marie auxiliaresse, faisait ouvertement de la promotion de la femme dans l'Eglise et dans le monde son sujet de prédilection. Deux congrès importants que cette Faculté organisait, l'un, en 1988, à Frascati : "Vers l'éducation de la femme aujourd'hui", l'autre, en 1997, à Collevale (province de Perugia) : "Femme et humanisation de la culture au seuil du troisième millénaire", en témoignaient.¹⁴

Les salésiennes refusaient justement toute “complémentarité” condescendante de la femme par rapport à l’homme. Entre masculin et féminin, leur féminisme demandait de passer de la différence à la “réciprocité”. “Liberté et responsabilité pour une plénitude de vie”, réclamaient-elles. La science nous fait aujourd’hui prendre conscience que l’humanité se concrétise non dans une dichotomie irréductible, mais bien dans la distinction et l’intégration du masculin et du féminin, sans qu’une de ces dimensions puisse prétendre à l’exclusivité, à l’hégémonie ou à la supériorité. L’anthropologie, la biologie et la psychologie nous montrent, dans leur état actuel, quelle réciprocité existe entre le masculin et le féminin, combien l’un est présent et agissant dans l’autre, quelle influence l’un exerce sur l’autre, comment l’un ne peut être compris sans l’autre.

L’humanisme salésien a ainsi progressé avec le siècle. La nouvelle conscience que les femmes ont d’elles-mêmes aide désormais les hommes, y compris naturellement les salésiens, à revoir leurs schémas mentaux, leur façon de se comprendre eux-mêmes, de se situer dans l’histoire et de l’interpréter, d’organiser la vie sociale, politique, économique, religieuse et ecclésiale. Quant à elle, pour réaliser sa vocation, l’Eglise a le plus grand besoin des charismes proprement féminins, où la nature et la grâce s’accomplissent mutuellement. Car le mystère d’alliance dont elle vit a une dimension féminine d’écoute, d’accueil et d’attention intérieure, qui prime sur la décision, l’engagement et l’organisation, tâches dans lesquelles les hommes se complaisent et qu’ils croient naturel de se réserver. Les femmes jouent un rôle unique et sans doute déterminant dans l’évolution du monde. Il leur revient de promouvoir un “nouveau féminisme” qui, “sans succomber à la tentation de suivre les modèles “masculins”, sache reconnaître et exprimer le véritable génie féminin dans toutes les manifestations de la vie en société, travaillant à dépasser toute forme de discrimination, de violence et d’exploitation”.¹⁵ Au seuil du vingt-et-unième siècle l’humanisme salésien contribuait donc à “l’humanisation de la culture”, conformément aux vœux des filles de Marie auxiliaire dans leur congrès de 1997.

Notes

1. Discours à l’Athénée pontifical salésien de Rome, 29 octobre 1966.
2. “La coscienza giovanile recepisce, in forma spontanea, il “nuovo umanesimo” e i suoi valori : il senso della libertà, l’assoluta dignità della persona, il senso del proprio progetto di vita, il bisogno di autenticità e di autonomia. Sono istanze queste che si aprono al Vangelo.” (CG 23, n. 184.)
3. E. Renan, *L’Avenir de la science*, *Oeuvres*, t. III, p. 809.
4. Voir, dans ce beau livre, les p. 1-17 et 68-127, dont on répète ici quelques éléments.
5. Première partie, chap. 20.
6. Troisième partie, chap. 28.
7. J. Aubry, *Les saints de la famille*, Rome, éd. SDB, 1996, p.34.
8. “Ci inseriamo come Famiglia di Don Bosco nella più grande corrente salesiana dell’umanesimo, offrendo alla Chiesa un contributo di originalità sia nell’ambito educativo che nel lavoro pastorale. Per Don Bosco umanesimo salesiano significa valorizzazione di tutto il positivo presente e radicato nella vita delle persone, nelle cose, nella storia. Questa ispirazione umanistica salesiana lo porta a cogliere i valori del mondo, specie se graditi ai giovani ; a

inserirsi nel flusso della cultura e dello sviluppo umano del proprio tempo, stimolando il bene e non accontentandosi di gemere sui mali ; a ricercare la cooperazione di molti, convinto che ciascuno ha un suo dono evidente o da scoprire ; a credere nella forza dell'educazione che anima e sostiene il cambiamento e la crescita del giovane verso l'onesto cittadino e il buon cristiano ; ad affidarsi senza tentennamenti alla provvidenza di Dio, avvertito e amato come Padre.” (*Carta di comunione*, art. 8.)

9. Le mot apparaît dans celui des *Atti del Capitolo Superiore* au temps de don Rinaldi (1922-1931), assorti de l'avertissement : “Precauzioni da osservare”, mais pour une note du “directeur spirituel général” de la congrégation.

10. E. Viganò, Lettre aux salésiens, 8 décembre 1980, *Atti* 299, janvier-mars 1981, p. 23.

11. E. Viganò, Lettres aux salésiens, 8 décembre 1993, *Atti* 347, p. 27 ; 15 août 1994, *Atti* 350, p. 27 (“ ... la novità culturale collegata con l'identità e dignità della donna, tanto a livello ecclesiale, quanto a livello civile e secolare”) ; 8 décembre 1994, *Atti* 351, p. 16-19 (§ La donna consacrata).

12. *La donna nel carisma salesiano. Apporto della donna e in particolare di S. Maria Domenica Mazzarello al carisma salesiano*. Ottava Settimana di Spiritualità della Famiglia Salesiana. Roma, 25-31 gennaio 1981, Leumann, Elle Di Ci, 1981, 288 p.

13. “Educare le giovani : apporto delle Figlie di Maria Ausiliatrice a una nuova evangelizzazione nei diversi contesti socio-culturali” et “FMA : Comunità di donne radicate in Cristo chiamate a una missione educativa interculturale verso il Terzo Millennio”.

14. *Verso l'educazione della donna oggi*, Rome, LAS, 1989 ; “Donna e umanizzazione della cultura alle soglie del terzo millennio. La via dell'educazione”, compte rendu d'Enrica Rosanna, dans la *Rivista di scienze dell'educazione*, ann. XXXV, 1997, p. 441-452.

15. Considérations partiellement empruntées à Jean-Paul II, *Vita consecrata*, 25 mars 1996, n. 57 et 58.

Humilité

L'humble société salésienne des origines

Don Bosco fut un humble, non seulement parce qu'il était né pauvre et ignoré, mais parce qu'il garda toujours au long de sa vie, même et surtout face aux foules de ses admirateurs, un petit sentiment de lui-même. La leçon de la Dame du songe de ses neuf ans, telle qu'il la répétait : "Sois humble, fort et robuste"¹, ne fut jamais oubliée par lui. A ses yeux, l'ancien vacher des Moglia persistait sous la soutane du prêtre adulé de Turin. Sa correspondance abondait en formules du genre "ma pauvre personne", qui, à ceux qui savaient lire, ne signifiaient pas qu'il était sans le sou, mais rappelaient sa modestie jamais démentie.² Il ne se méprisait pas, mais entendait ne jamais forcer son talent. Naissait et renaissait en lui sans feinte le "sentiment qu'une personne éprouve de sa faiblesse, de son insuffisance, et qui la pousse à s'abaisser volontairement en réprimant son orgueil", par quoi les lexicographes définissent aujourd'hui l'humilité³.

Les sociétés religieuses que don Bosco fonda héritèrent de sa modestie. Quand il arrivait à son successeur don Rua de mettre en scène la congrégation dont il avait la charge, l'épithète "humble" (ou ses synonymes) tombait presque automatiquement de sa plume. Ainsi, dans ses circulaires aux salésiens pour les années 1893-1896, il écrivait le 29 janvier 1893 : " ... Le très sage Léon XIII aime aussi notre humble Société"⁴ ; et, le 29 janvier 1894 : "Il n'est pas douteux que notre humble congrégation fait un grand bien à la société civile en procurant un asile à tant de pauvres enfants"⁵. En 1895, au congrès salésien de Bologne, il avait, reconnaissait-il, assisté à un "sublime spectacle de foi, de zèle, de charité, et, disons le mot, de sympathie envers notre humble Société". Ce congrès avait "mis toujours plus en évidence la bonté du Seigneur envers les humbles fils de don Bosco." Grande était donc, en ce monde, l'"estime envers les pauvres fils de don Bosco"⁶. Quelques mois passaient et il s'exclamait : "La Divine Providence, par un trait particulier de sa bonté, a fait en sorte qu'en un très court laps de temps notre humble congrégation prenne un développement tel qu'il semble tenir du prodige"⁷. Profonde et authentique était la modestie de don Rua parlant de sa congrégation religieuse. Vanité, orgueil, forfanterie, prétention, triomphalisme étaient normalement étrangers aux disciples de don Bosco d'alors, supposés fidèles à leurs maîtres. Ayant opté pour une humilité collective, lucides ils reconnaissaient leurs réussites évidentes, mais ne s'en croyaient pas pour autant. N'appartenaient-ils pas à l'"humble congrégation salésienne" ?

L'humilité prêchée aux salésiens par don Rua et don Albera

Toutefois, rien n'est jamais acquis en cet ordre de choses. Il fallait prêcher l'humilité aux salésiens. "Imitons-le (don Bosco) dans le faible (*basso*) sentiment de nous-mêmes, leur recommandait don Rua, en nous souvenant que, s'il est loué

et admiré par des gens de toutes les langues, de toutes les catégories et de toutes les conditions, c'est là le prix de sa profonde humilité.”⁸

Un sermon “sur l’humilité” ouvrait une série de ses instructions de retraite à ses religieux sur “le grand édifice de la sainteté”. “La première partie de n’importe quelle bâtisse, ce sont ses fondations, rappelait-il. Or, le fondement de la sainteté, c’est l’humilité.” Il invoquait en ce sens l’autorité de saint Cyprien, de saint Jérôme et de saint Augustin. Une image suggestive de ce dernier l’avait séduit : “Magnus esse vis ? A minimo incipe.” (Tu veux être grand ? Commence par en bas.) “Tu rêves de construire le faite d’un grand bâtiment ? Pense d’abord aux fondements, c’est-à-dire à l’humilité.” Et il concluait à un accord d’ensemble des spirituels pour faire de l’humilité le fondement de la sainteté.⁹ Il montrait ensuite, dans son sermon, que l’humilité est indispensable à la pratique correcte des vertus théologales de foi, d’espérance et de charité, ainsi qu’à celle des trois vœux religieux, de pauvreté, de chasteté et d’obéissance. La vanité condescendante guette les supérieurs salésiens, pensait ce recteur majeur. L’humilité, qui maintient dans la ferveur, qui règle l’humeur, qui inspire douceur et charité, qui garde dans l’obéissance, leur est d’autant plus nécessaire. *Deus ... humilibus dat gratiam* (Dieu donne sa grâce aux humbles), opinait-il.¹⁰

Le souci du rôle primordial de l’humilité dans la vie spirituelle reparut dans l’“étrenne” de don Albera aux salésiens pour l’année 1921 : “Persuadés que l’humilité est le fondement de la perfection, nous nous emploierons à la pratiquer le mieux possible dans nos pensées, nos paroles et notre comportement.”¹¹ A l’image de ses prédécesseurs, ce recteur majeur affectionnait l’épithète *humble* pour se qualifier lui-même ainsi que sa congrégation. Il répétait dans ses lettres “mon humble personne” et “notre humble société”, formules qui, disons-le tout de suite, à partir de don Ricaldone, recteur de 1932 à 1951, n’apparaîtront plus dans les circulaires des recteurs majeurs salésiens.¹²

Après don Rua, don Albera crut bon lui aussi de prêcher l’humilité à ses supérieurs régionaux et locaux. A l’égard de leurs subordonnés ils doivent se montrer des “pères” Mais à quoi bon leur conseiller la paternité, s’ils ne s’efforcent pas d’être des humbles ! Qui est plein de soi sera toujours dénué de patience et d’affabilité envers son prochain. Le “bon supérieur”, parce que conscient de sa propre incapacité, n’a pas aspiré aux charges. Quand, contre son attente, il est élevé à une dignité quelconque, bien loin de s’y complaire et d’y reconnaître la récompense de ses mérites, il n’y voit que “le châtement de ses péchés” (sic : *un castigo per i suoi peccati*). L’authentiquement humble ne jouit pas de sa prééminence et n’aime pas les honneurs qui lui sont attribués pour le poste qu’il occupe. Il les supporte comme les exigences inévitables d’une communauté bien ordonnée et les signes de la bonté de ses subalternes, comme si sa personne n’y était pour rien. Il n’y a pas de danger qu’il se répande sur lui-même, qu’en conversation il répète avec complaisance des *mon* (mon oeuvre, ma maison, mon collège, ma province, etc.), habitué qu’il est à se considérer comme un membre de la famille, tenu par son seul devoir d’y occuper la première place. On ne peut déceler chez lui une ombre de jalousie pour les réalisations d’autrui sous son gouvernement. Les articles de presse à sa louange ne

l'impressionnent pas, convaincu, comme il se doit, qu'ils n'ajoutent rien à ses mérites face au Seigneur. Etc.¹³

Les recteurs Rua et Albera exaltaient donc la vertu d'humilité (conçue de manière un peu simpliste, il est vrai) et la réclamaient aux fils de don Bosco, surtout quand les circonstances auraient pu la leur faire oublier et négliger.

Une vertu de moins en moins célébrée

Le bienheureux Filippo Rinaldi, dont le temps de rectorat (1922-1931) suivit celui de don Albera, fut, au sentiment unanime des observateurs, un modèle d'humilité, sa biographie et les actes de son procès de canonisation en font foi. Les témoins auraient même plutôt tendance à lui reprocher un goût excessif de l'obscurité. Combien, en 1928, il eût désiré se trouver exonéré du fardeau du rectorat !

Cependant, à partir de son gouvernement, les recommandations sur la vertu d'humilité se sont raréfiées dans les actes officiels salésiens. Et elles disparurent à peu près dans la deuxième partie du vingtième siècle.¹⁴ Si les rangs salésiens comptaient toujours des humbles, dont certains, très imprudemment, n'hésitaient pas à se proclamer tels, les responsables ne pensaient plus à les encourager à poursuivre dans leur "petite voie". Pourquoi ce quasi-silence ? L'orgueil et le triomphalisme contemporain auraient-ils alors peu à peu contaminé la spiritualité héritée de don Bosco ?

Humilité est un terme "ambigu", si l'on nous permet cet adjectif alors très en vogue dans les milieux d'Eglise. Il recouvre, selon les gens, un domaine de qualité très diverse. Tous les humbles ne s'appellent pas don Bosco, don Rua, don Rinaldi, mère Mazzarello ou mère Morano, ces salésiens et ces salésiennes énergiques et aux réalisations éclatantes. De soi-disant humbles justifient par son patronage leurs coupables démissions. Sous son couvert, ils entretiennent la mollesse, la paresse, la lâcheté, la couardise, la poltronnerie, la vilenie, que sais-je encore ? "Les grands desseins qui les dépassent" offenserait, paraît-il, leur humilité. En conséquence, tristes adultes parasites de la communauté humaine, malgré des dons qu'ils ont renoncé à faire fructifier, ils végètent reclus dans leurs chambres avec quelque chien ou quelque chat pour leur tenir compagnie. Des conceptions de cette sorte ont été étendues à des catégories sociales entières, et il s'est régulièrement trouvé des sots, des inconscients ou des malins, à l'occasion hommes d'Eglise, pour les y encourager. Sous prétexte d'humilité, les "damnés de la terre" continueraient à marcher courbés vers le sol, *humblement* courbés. Ils ne se redresseraient donc jamais. Par humilité congénitale, tel serait leur destin. La pauvreté serait le lot, que la Providence assigne à une humilité éternelle, de classe ou de race celle-là.

Pareille marchandise s'accommodait mal des puissants mouvements de "personnalisation" et de "libération", qui, au cours du vingtième siècle, triomphaient dans la conscience occidentale.¹⁵ La déformation de l'humilité cautionne les abus des puissants et les bassesses des petits, proclamaient ces

mouvements.. La théologie de la libération ne faisait pas bon ménage avec l'humilité des pauvres comme des riches. Les prêcheurs d'humilité n'enseignaient-ils pas aux pauvres une dérisoire résignation ? Beaucoup voyaient dans le discours chrétien le grand barrage aux désirs de libération des peuples. Ils rejetaient d'un bloc un héritage suspect. Non seulement l'humilité relèverait d'une vaste entreprise de mystification spirituelle plus ou moins consciemment démobilisatrice, mais, du point de vue des psychologues, elle s'alimenterait aux pires sources de l'impuissance et du ressentiment. La psychologie des profondeurs, le culte de la force et un christianisme dit de choc s'unissaient pour refuser d'introduire l'humilité dans une spiritualité catholique renouvelée. L'humilité semblait tomber dans l'oubli. On n'en parlait plus, on n'osait plus en parler. Sans doute en avait-on trop parlé dans le passé, et souvent très mal. Le mot lui-même fut banni du *Nouveau dictionnaire de théologie* de Paul Eicher¹⁶. L'auteur a probablement préféré ne rien dire d'un concept piégé. Le sentiment de perversion de l'humilité ne pouvait qu'influencer, même à leur insu, les responsables salésiens contemporains dans leurs discours sur la vie spirituelle. Surtout lorsque, comme c'était le cas de don Viganò, ils prêchaient à tous les vents l'action entreprenante et l'épanouissement des personnes.

L'humilité, vertu salésienne permanente

Et pourtant, le modèle demeurerait. Par-delà don Bosco, il y avait et il y aura toujours pour le chrétien Jésus lui-même, qui s'humilia jusqu'à en mourir. Croire demeurerait, à sa suite, se faire humble devant Dieu Père. Ici, comme souvent, l'Islam donne aux chrétiens une précieuse leçon. L'humilité n'est pas la pâle vertu des faibles, qui, par rouerie, tireraient parti de leur faiblesse pour disposer des forts à leur guise. Elle n'a non plus rien à voir avec le mépris de soi ou l'impuissance. L'humilité authentique n'a rien de commun avec la résignation. Elle relève d'une décision à reprendre sans cesse, quand l'on est croyant en Jésus Christ : celle d'un homme qui veut se situer en vérité devant Dieu, avec Dieu et en Dieu. C'est en ce sens que l'on dit et répète (sans le bien comprendre) que "l'humilité, c'est la vérité". L'humilité est une disposition de la conscience, qui se sait dépendante. Vous croyez en la création ? Sachez que croire, "c'est accepter de recevoir d'un autre ce qui ne dépend que de soi-même".¹⁷

L'humilité modère la présomption et l'orgueil. Elle est abnégation, renoncement que l'homme s'impose ou qu'il accepte. Ce peut être aussi un attribut de sa liberté qui mûrit dans les tensions et les conflits. L'humilité extirpe les tendances à la suffisance idolâtre de soi. Elle crée des dispositions intérieures d'action de grâces à Dieu, d'abandon confiant à Dieu, de docilité à l'Esprit du Seigneur, et aussi de conscience de soi équilibrée.

Nous retrouvons don Bosco et François de Sales, deux saints très humbles, mais aussi très équilibrés, qui ne se méprisaient pas et n'avaient rien de faibles pleurnichards. François de Sales conciliait l'humilité et la magnanimité, la grandeur de l'âme généreuse qui en constitue une sorte de contre-poids. La pusillanimité, la bassesse et la mesquinerie font de l'humilité un vice détestable. "L'humilité, disait François aux visitandines, n'est autre chose qu'une parfaite

recognoscenza que nous ne sommes rien qu'un pur néant, et elle nous fait tenir en cette estime de nous-mêmes." Elle ne nous empêche cependant pas, elle nous enjoint même de nous estimer grandement "à cause des biens qui sont en nous, et non pas de nous, qui sont la foy, l'esperance, l'amour de Dieu, pour peu que nous en ayons, et aussi une certaine capacité que Dieu nous a donnée de nous unir à luy par le moyen de la grace." Cette estime est "le fondement de la generosité de l'esprit". L'humilité ne consiste pas seulement "à nous defier de nous-mêmes, ains aussi à nous confier en Dieu ; et la defiance de nous-mêmes et de nos propres forces produit la confiance en Dieu, et de ceste confiance naist la generosité d'esprit."¹⁸ L'humble vertueux est libre, généreux et magnanime.

Les salésiens contemporains prêchent l'humilité aux générations montantes. "Apporter l'humilité dans le troisième millénaire, c'est s'assurer toutes les autres vertus, affirmait le *Bollettino* en 1999. L'humilité est l'aiguillon qui empêche l'homme de se complaire en soi-même, de se refermer sur soi. C'est le refus d'exister loin de Dieu. "J'ai trouvé Dieu le jour où je me suis perdue de vue", répétait sainte Thérèse. Toutes les vertus frappent à la porte de l'an 2000, l'humilité vient l'ouvrir. Sois humble et tu te retrouveras fort et robuste dans toutes les traverses de la vie."¹⁹ Un siècle auparavant, don Rua ne tenait pas un langage différent.

Notes

1. "Renditi umile, forte, robusto" (MO Da Silva, p. 36).
2. L'éditeur du deuxième tome de son nouvel *Epistolario* pour les années 1864-1868 (Roma, 1996) a collectionné, p. 683, ses "povera mia persona" et ses "povera anima mia" au cours de la période.
3. Voir *Le Grand Robert de la langue française*, s.v. Humilité.
4. " ... il sapientissimo Leone XIII ama pure l'umile nostra Società" (M. Rua, L.C., p. 430).
5. "Non v'ha dubbio, l'umile nostra Congregazione fa un gran bene alla civile società col procurare un asilo a tanti poveri giovanetti ..." (M. Rua, L.C., p. 437.)
6. A Bologne, don Rua avait assisté "ad un sì sublime spettacolo, di fede, di zelo, di carità e, diciamolo pure, di simpatia verso l'umile nostra Società" (...) " ... questo Congresso fa vie maggiormente risaltare la bontà del Signore verso gli umili figli di Don Bosco" (...) " ... stima verso i poveri figli di Don Bosco" (M. Rua, Circulaire aux salésiens, 30 avril 1895, L.C., p. 130, 131, 132.)
7. "La Divina Provvidenza per tratto particolare di sua bontà dispose, che l'umile nostra Congregazione in brevissimo lasso di tempo prendesse uno sviluppo tale che sembra tenere del prodigioso" (M. Rua, Circulaire aux salésiens, 29 janvier 1896, L. C., p. 137).
8. "Imitiamolo soprattutto nel basso sentir di noi stessi ricordando che, se egli è lodato ed ammirato da gente d'ogni lingua, d'ogni ceto e condizione, questo è il premio della sua profonda umiltà" (M. Rua, Circulaire aux salésiens, 20 janvier 1898, L.C., p. 174.)
9. Voici les notes citées de ce sermon autographe demeuré inédit : " ... dovrò limit. ad indic. solo le parti più essenz. del grande edific. della nostra santific. Prima parte di un edific. qualunque sono le fondam. Ora il fondamento della santità è l'umiltà (...) S. Agost. spieg. più diffusam. questa bella idea. Soggiung. magnus esse vis ? A minimo incipe. Cogitas magn. fabr. constr. celsitud. ? De fundam. prius cogita humilitatis." (M. Rua, "Sull'umiltà", Recueil de *Prediche* non datées, FdB 2900 A2.)
10. M. Rua, Circulaire aux inspecteurs et directeurs d'Amérique, 24 août 1894, L.C., p. 112.

11. "Intanto, eccovi la mia Strenna per il nuovo anno. Per i Salesiani. Persuasi che l'umiltà è il fondamento della perfezione, ci studieremo di praticarla meglio che ci sia possibile, nei pensieri, nelle parole, nel portamento." (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 24 décembre 1920, L.C., p. 363.)

12. Voir sa première circulaire aux salésiens : " ... Ma voi così buoni e indulgenti verso l'umile mia persona." " ... Il Vicario di Gesù Cristo si fece vedere ben informato di quanto riguarda l'umile nostra Società ..." " ... i disegni di Dio sulla nostra umile Congregazione" (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 25 janvier 1911, L.C., p. 7, 15, 19-20.) Et une lettre circulaire de 1915 : " ... il sapientissimo novello Pontefice Benedetto XV ama pure grandemente l'umile nostra Società." "Altro motivo di conforto per noi tutti si è la stima che gode l'umile nostra Società in Roma" (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 29 janvier 1915, L.C., p. 161, 162).

13. Phrases traduites plus ou moins littéralement du paragraphe *Umiltà* de la lettre de P. Albera aux inspecteurs et aux directeurs (21 avril 1917), intitulée : *Consigli ed avvisi per conservare lo spirito di D. Bosco in tutte le Case*, L. C., p. 227-228.

14. Deux références secondaires pour le temps du rectorat de don Ricaldone (1932-1951), aucune pour celui de don Ziggotti (1952-1965), une seule pour le rectorat de don Ricceri (1965-1977), enfin une seule pour le temps de don Viganò (1978-1995), au reste concernant l'humilité de don Rinaldi.

15. On sait que le recteur Viganò trouvait en eux des leviers de la transformation de la spiritualité salésienne. Voir notre Introduction, ci-dessus.

16. 2ème éd., Paris, Cerf, 1996. Le terme *Humilité* est ignoré, non seulement du corpus, mais, ce qui est un comble pour un dictionnaire de théologie chrétienne, du copieux *Index thématique* de ce volume. Moins esclave des courants contemporains, le *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale* (dir. M. Canto-Sperber, Paris, PUF, 1996), connaît pour sa part, dans l'*Index rerum* (p. 1706), l'*Humilité chrétienne*.

17. Formules en partie empruntées au fascicule "L'humilité des croyants", revue *Christus* 104, octobre 1979.

18. François de Sales, *Entretiens spirituels*, 5 : "De la générosité", dans *Oeuvres*, t. VI, p. 74-77, passim.

19. "Portare nel terzo millenio l'umiltà è assicurarsi tutte le altre virtù. L'umiltà è un puntiglione che impedisce all'uomo di compiacersi, di fermarsi. E' il rifiuto di esistere all'infuori di Dio. "Ho trovato Dio il giorno che ho perso di vista me stessa", ripete santa Teresa. A bussare alla porta del 2000 sono tutte le virtù, ad aprirla è l'umiltà. Renditi umile e ti troverai forte e robusto per tutte le traversie che la vita ti presenta." (Carlo Terraneo, "Lettera ai giovani. Abitare il 3° millenio in umiltà", in *Bollettino salesiano*, janvier 1999, p. 19.)

Inculturation

Un terme récent et d'une précision relative

“Apparu en 1975 environ dans le vocabulaire de la missiologie chrétienne et, depuis 1977, dans les textes officiels de l'Eglise catholique, le terme d'inculturation répond au souci des missionnaires de prendre en compte la spécificité des cultures locales au lieu de leur imposer le modèle ecclésial des communautés européennes,” nous apprend une encyclopédie indépendante¹. Les spécialistes théologiens, qui en furent les inventeurs, ont, depuis sa création, essayé de s'accorder avec plus ou moins de bonheur sur le sens de ce mot.

Le problème est celui de l'entrée (in = mettre dans) du message chrétien, confondu avec l'Evangile, dans des cultures qui ne le connaissent pas. Il ne peut s'agir, nous assurent-ils, d'“adaptation” (insuffisant), d'“indigénisation” (offensant), de “contextualisation” (trop faible) de l'Eglise du Christ en telle ou telle région, mais plutôt, (selon la définition, peut-être audacieuse, d'un congrès salésien de 1983), de “l'insertion de la vie et du message chrétien dans une aire culturelle concrète, de façon à ce que cette vie et ce message non seulement parviennent à s'exprimer dans les éléments propres à la culture en question, mais aient aussi une fonction inspiratrice, normative et unificatrice, qui transforme et recrée cette culture, donnant origine à une nouvelle création.”²

Là où l'inculturation est prise à la lettre, le sens traditionnel de la mission se trouve inversé. Dans une homélie lors du cinquantième anniversaire de son Eglise (1978), Mgr Anselme T. Sanon, évêque de Bobo-Dioulasso (Burkina-Faso), remarquait : “Nous ne fêtons pas le départ des missionnaires, nous fêtons la mort de la mission venue de là-bas. Celle-ci est finie. Nous célébrons la mission qui naît d'ici comme un jaillissement de notre propre coeur, de notre propre terre.”³ L'inculturation entraîne alors ce que Jean-Paul II n'a pas craint d'appeler l'“africanisation” de l'Eglise.

Cette présentation est-elle tout à fait satisfaisante ? Inutile de rêver sur un message chrétien hors-culture, dénudé, qui n'a jamais existé. A ne considérer que le premier millénaire du christianisme, le Christ et son message ont toujours été portés aux nations par une culture, qu'elle ait été juive, syriaque, grecque ou romaine, de Jérusalem à Antioche, d'Antioche à Corinthe, de Corinthe à Rome et Byzance, de Byzance à Kiev (vers Moscou), de Rome à Lutèce, Cantorbéry et Aix-la-Chapelle, etc., etc. La mission implique nécessairement une rencontre de cultures, laquelle est productrice d'*acculturation* (ad = aller vers), mot qui sert aux ethnologues à qualifier le “processus par lequel un groupe humain assimile tout ou partie des valeurs culturelles d'un autre groupe humain”, comme il est arrivé aux Amérindiens aux Etats-Unis.⁴ A la fin du siècle, après avoir “affirmé avec force que l'inculturation est un travail permanent pour la fécondité de

l'Evangile dans toute culture : l'Evangile doit porter du fruit dans toute culture", un théologien ajoutait prudemment en note de son article : "Nous voulons, en disant cela, prendre nos distances par rapport à la tendance illusoire qui voudrait introduire le message évangélique dans la culture africaine comme s'il était purement saisissable par nous. Notre perspective s'ouvre donc vers l'acculturation, qui a l'avantage de poser dès le début la différence de cultures."⁵ . Au nom de l'inculturation de la foi, les jeunes Eglises d'Asie ou d'Afrique refuseraient volontiers l'héritage philosophique grec ou latin, dans lequel le message chrétien s'est coulé⁶. En quoi, elles auraient tort. Il est vain d'oublier le passage nécessairement "acculturant" de l'évangélisation.

Quoi qu'il en soit, le mot *inculturation* a commencé de pénétrer en 1971 dans le vocabulaire officiel salésien sous la pression des représentants de l'Inde (Bangalore), pendant le chapitre général spécial et lors de la préparation lointaine de l'article 7 des constitutions de 1984 de la Société de St François de Sales. Cet article intitulé : "Notre Société dans le monde contemporain", dira : "Notre vocation nous demande d'être intimement solidaires avec le monde et son histoire. Ouverts aux cultures des pays où nous travaillons, nous cherchons à les comprendre et en accueillons les valeurs, pour incarner en elles le message évangélique."⁷ A partir du rectorat de don Viganò et de la naissance du Projet Afrique de la congrégation (1978), le terme *inculturation* est devenu d'usage courant dans le monde salésien.⁸

Mais nous achoppons là sur une difficulté connexe. Le mot *inculturation* fait appel à une conception de la *culture*, sur laquelle il importe de s'entendre. Il ne faudrait surtout pas en rester à la "culture", sous-entendu "littéraire", des beaux esprits. La culture, selon la *Ratio fundamentalis* salésienne de 1985, "c'est la totalité complexe qui embrasse les notions, les croyances, les arts, les habitudes et toutes les sortes de capacités et de constantes activités propres à l'homme comme membre de la société. C'est la vie d'un peuple. C'est l'ensemble des valeurs qui l'animent, des contre-valeurs qui l'amoindrissent et qui, partagés par la multitude de ses membres, l'unissent dans une même "conscience collective". La culture, c'est aussi les formes par lesquelles ces valeurs ou contre-valeurs s'expriment et se dessinent, telles que les coutumes, la langue, les institutions et les structures de la vie sociale, quand d'autres cultures dominantes ne les répriment et ne les étouffent pas."⁹ On le devine, et l'article cité des constitutions le signifie clairement, dans l'oeuvre d'inculturation, les salésiens de la fin du vingtième siècle se sont particulièrement intéressés aux "valeurs" et aux "contre-valeurs" culturelles.

Comprendre et accueillir les valeurs culturelles

L'effort d'inculturation salésienne de l'Eglise tend en effet à inscrire l'Evangile dans les valeurs culturelles du monde contemporain. Tel est son voeu. Aidé par les discours de Jean-Paul II aux Africains quand s'ouvrirait son mandat, le recteur Egidio Viganò voulut montrer à ses disciples le chemin à suivre dans leur apostolat à travers ce continent, en tout cas dans sa partie sub-saharienne.¹⁰ Sa description constitue une sorte de modèle d'inculturation salésienne dans les diverses formes de sociétés. Don Viganò ne voilait pas les difficultés de

l'entreprise, car "l'inculturation est un thème délicat et difficile, qui exige continuellement une réflexion pénétrante et un discernement toujours attentif"¹¹. La bonne volonté ne suffit donc pas aux évangélisateurs. Connaître, comprendre et accueillir les valeurs culturelles locales est indispensable à leurs tentatives d'inculturation.

"Le règne que l'Évangile annonce est vécu par des hommes profondément liés à une culture, disait alors Jean-Paul II aux évêques du Zaïre, la construction du royaume de Dieu ne peut pas se dispenser d'emprunter des éléments des cultures humaines. Et même, l'évangélisation doit aider celles-ci à faire surgir de leur propre tradition vivante des expressions originales de vie, de célébration et de pensée chrétiennes. Il importe donc de se livrer à une investigation approfondie des traditions culturelles des diverses populations, et des données philosophiques qui les sous-tendent pour y déceler les éléments qui ne sont pas en contradiction avec la religion chrétienne et les apports susceptibles d'enrichir la réflexion théologique."¹² L'inculturation impose, avec un sens chrétien aiguisé, une attitude d'humilité peu naturelle à qui estime posséder la Vérité. Dans le domaine éthique, recommandait aussi le pape, diverses ressources de l'âme africaine sont comme des pierres d'attente du christianisme. Paul VI les avait déjà évoquées dans son message à l'Afrique du 29 octobre 1967. C'est notamment la vision spirituelle de la vie, le sens de la famille et des enfants, celui de la vie communautaire.¹³

Pour sa part le recteur majeur Viganò chercha à rassembler, à l'intention des salésiens, une collection de ces valeurs africaines à partir des discours pontificaux de 1980. C'était, écrivait-il, le cœur des Africains, leur sagesse, leur sens de l'homme, leur sens de Dieu, leur puissant sentiment communautaire dans les divers groupes des structures sociales, leur propension innée au dialogue, leur sens de la célébration qui éclate en joie spontanée, leur révérence pour la vie, une conception du monde où le sacré tient une place centrale, une conscience profonde du lien entre la nature et le Créateur, la joie de vivre qui s'exprime par la poésie, la danse et le chant, enfin une culture où la dimension spirituelle est omniprésente.¹⁴ L'Afrique constitue une réserve d'authentiques valeurs humaines, un patrimoine qu'il convient absolument de sauvegarder et d'accroître harmonieusement

Cet effort de compréhension, prélude nécessaire à l'inculturation, ne peut être réservé aux peuples d'évangélisation récente, remarquait-on alors dans les rangs salésiens. Les salésiens, au contact des cultures neuves de la jeunesse de tous les pays, devraient se rendre capables de "percevoir les signes positifs de la nouvelle culture" et "les valeurs de croissance humaine dont témoignent et que proclament les jeunes d'aujourd'hui", affirmait don Viganò en préparation à un chapitre général sur l'éducation des jeunes à la foi chrétienne.¹⁵ La création du Père, qui est "effluve de bien", agit sur le perpétuel devenir de l'histoire, rappelait notre recteur théologien. L'Esprit, puissance de transformation, opère continuellement dans les cœurs et dans les communautés. Il nous faut humblement discerner les résultats bénéfiques de l'action céleste, recommandait-il.¹⁶

Inculturation et filles de Marie auxiliaire

De leur côté, les filles de Marie auxiliaire réfléchissaient alors fortement aux incidences de l'inculturation sur leur mission à la fois d'éducatrices et d'apôtres.

Sans employer le mot, leurs constitutions rénovées (1982) témoignaient d'une juste compréhension de sa portée, quand elles disaient : "Nous travaillons parmi les populations auxquelles n'est pas encore parvenue l'annonce de la Parole, afin qu'elles puissent trouver, dans le Christ, le sens profond de leurs aspirations et de leurs valeurs culturelles. Nous faisant présence d'Eglise, en leur offrant de les accueillir avec l'esprit de famille qui nous caractérise, nous contribuons à ce que nos frères - spécialement les jeunes - expérimentent, de façon progressive, l'amour personnel de Dieu, qui pourra faire naître en eux le désir d'accueillir l'Evangile et d'en devenir à leur tour témoins et apôtres."¹⁷ Appel aux valeurs des cultures particulières, acculturation par contact créant un désir d'Evangile en vue d'une évangélisation proprement dite, rien ne manquait à une inculturation formelle, telle que les milieux ecclésiaux s'étaient mis à en dessiner les contours.

Puis, lors d'un chapitre général de 1990, les salésiennes entreprirent de développer leurs idées sur les rapports entre l'inculturation et l'évangélisation dans deux paragraphes qu'elles intitulèrent : "l'inculturation, aujourd'hui expression de fidélité au charisme pour la nouvelle évangélisation" et "l'inculturation, condition fondamentale de la nouvelle évangélisation"¹⁸. Glanons-y quelques propositions, qui illustreront la conception salésienne de l'inculturation.

L'inculturation est, nous font-elles comprendre à partir de l'Incarnation, l'entrée dans une culture. En Jésus Christ, Dieu s'est incarné dans une culture spécifique, en un temps et sur un espace précis. Pour sauver l'humanité il est entré dans l'histoire et dans la culture de son temps. Selon la logique de ce mystère, l'Eglise prend en charge l'homme et la femme dans leurs réalités concrètes pour leur pleine humanisation. L'inculturation aboutit ainsi, par insertion graduelle du message évangélique dans la sagesse des peuples, à la réinterprétation et à la réexpression originales de ce message. La culture et les cultures doivent être évangélisées en profondeur. Toute culture recèle, en effet, des valeurs qui peuvent s'enrichir à la lumière de la Révélation. Ainsi conçue, "l'inculturation est, pensaient-elles, un chemin dans lequel nous devons nous engager de manière plus responsable si nous voulons prendre au sérieux une Nouvelle Evangélisation qui permette au message chrétien de pénétrer dans le cœur de l'humanité et dans les structures mêmes de la vie sociale."¹⁹

La vie consacrée est une force de personnes, de communautés, de charismes et d'institutions, sans laquelle on ne peut comprendre "l'insertion de l'Evangile dans toutes les situations humaines". La confiance de l'Eglise encourage les salésiennes à se réapproprier leur charisme propre et à en actualiser l'"inculturation" de façon plus consciente."²⁰

Le dialogue est l'instrument normal de l'enrichissement culturel. L'oeuvre d'inculturation consiste surtout à favoriser le dialogue des cultures et des peuples

avec l'Évangile. Les salésiens, missionnaires et éducateurs, trouvent là leur terrain apostolique. Car l'éducation salésienne aide peuples, ethnies et catégories sociales (jeunes) à prendre conscience de l'autonomie de leurs propres cultures, à s'ouvrir aux autres cultures et à entrer ainsi en dialogue avec l'Évangile. Quand le contexte n'est pas chrétien, une éducation ouverte au dialogue avec les diverses religions contribue au discernement des "semences du Verbe" (*i semi del Verbo*) qu'elles recèlent et ainsi à la "transformation" (terme que nous pouvons probablement traduire ici par le vocable *acculturation*) "de la socio-culture".²¹

Tout dialogue suppose le recours à un langage approprié. L'inculturation passe par le langage. En son temps, don Bosco s'est servi de la culture populaire et de son langage pour communiquer avec ses jeunes, surtout les plus pauvres. Il est ainsi parvenu à les entraîner par sa présence et par le témoignage de sa vie. Don Bosco et mère Mazzarello, avec la sagesse qui les caractérisait, entraînent pleinement dans la culture de leur temps en cherchant à répondre aux demandes des garçons et des filles. Le style des "oratoires", la nouveauté de leur méthode, le climat éducatif des classes et des ateliers, le dévouement évangéliste dans les missions exprimaient concrètement cette incarnation. L'entrée de don Bosco en dialogue avec les jeunes s'est effectuée par des procédés typiquement salésiens : le mot du soir, le mot à l'oreille, le jeu, les promenades, les fêtes, les "songes", la musique, le théâtre, la presse. Ces "langages" continuent de permettre aux disciples de don Bosco et de mère Mazzarello de créer des relations éducatives qui accueillent et qui transforment.²²

L'inculturation salésienne suit de multiples chemins, le principal étant celui de la langue, comme on le voit par exemple pour les populations Bororos, Chavantès et Yanomamis en Amérique du Sud²³. En principe, ils débouchent tous de près, de loin, voire de très loin, sur la découverte du Christ de l'Évangile.

Notes

1. *Thesaurus* de l'*Encyclopaedia universalis*, Paris, 1990, p. 1716. Sur le sens donné au mot, voir les articles de A.A. Roest Crolius, S.J., "Inculturazione", dans le *Dizionario di missiologia*, Bologna, Ed. Dehoniane, 1993, p. 281-286, et, de préférence, de G. Collet, "Inculturation", dans le *Nouveau dictionnaire de théologie* (dir. P. Eicher), 2ème éd., Paris, Cerf, 1996, p. 424-430, où l'histoire du mot est décrite avec plus de soin.

2. "L'inculturazione è, dunque, "l'inserzione della vita e del messaggio in una concreta area culturale, in modo tale che questa vita e questo messaggio non solo riescano ad esprimersi negli elementi propri della cultura in questione, ma abbiano una funzione ispiratrice, normativa e unificante, che trasforma e ricrea questa cultura, dando origine ad una nuova creazione." (Citation de Z. Alszeghy, S.J., "Il problema teologico dell'inculturazione del cristianesimo", dans les actes du congrès *Inculturazione e formazione salesiana*, Roma, 12-17 settembre 1983, Roma, Direzione generale SDB, 1984, p. 15-39.)

3. Dans *Alléluia africain*, Bobo-Dioulasso, n° 17-18, février-mars 1978, p. 18-19.

4. Au début des années 1990, la lexicographie française courante ne connaissait encore que l'*acculturation*. Il semble d'ailleurs que Jean-Paul II assimile inculturation et acculturation. (D'après A. Amato, dans les actes du congrès *Inculturazione e formazione salesiana*, p. 413.)

5. J. Diouf, "L'Eglise en Afrique", dans la *Nouvelle Revue Théologique*, t. 120, 1998, p. 255.

6. Jean-Paul II, vigoureux apôtre de l'inculturation depuis le début de son pontificat, a commencé de déplorer sérieusement cette mise à distance dans son encyclique *Fides et ratio* (15 octobre 1998) : "Refuser un tel héritage serait aller contre le dessein providentiel de Dieu, qui conduit son Eglise au long des routes du temps et de l'histoire" (n. 72).

7. "La nostra vocazione ci chiede di essere intimamente solidali con il mondo e con la sua storia. Aperti alle culture dei paesi in cui lavoriamo, cerchiamo di comprenderle e ne accogliamo i valori, per incarnare in esse il messaggio evangelico". (Constitutions SDB, art. 7.)

8. Voir, dans l'Index des circulaires de don Viganò, p. 1678-1679, les onze items du mot *Inculturazione*.

9. "Cultura è la totalità complessa che abbraccia nozioni, credenze, arti, abitudini e tutti gli altri tipi di capacità e di costanti attività che sono propri dell'uomo come membro della società. E' la vita di un popolo. E' l'insieme dei valori che lo animano, dei disvalori che lo debilitano e che, essendo condivisi dalla moltitudine dei membri, lo riuniscono in base a una stessa "coscienza collettiva" (*Evangelii nuntiandi*, n. 8). Sono cultura anche le forme attraverso le quali questi valori o disvalori si esprimono e si configurano, cioè i costumi, la lingua, le istituzioni e le strutture della convivenza sociale, quando non sono impediti e repressi da altre culture dominanti." (*La formazione dei Salesiani di Don Bosco. Ratio fundamentalis institutionis et studiorum*, Rome 1985, n. 15.)

10. E. Viganò, "Il nostro impegno africano", Lettre aux salésiens, 24 juin 1980, *Atti* 297, p. 3-29.

11. "L'argomento dell'inculturazione del Vangelo ... è un tema delicato e difficile, che exige continuamente una riflessione acuta e un discernimento sempre attento" (lettre citée, 24 juin 1980, p. 13).

12. Jean-Paul II aux évêques du Zaïre, 3 mai 1980, discours (en français), *Osservatore romano*, 4 mai 1980.

13. Même discours aux évêques du Zaïre.

14. E. Viganò, lettre citée, 24 juin 1980, p. 11.

15. "Vorrei insistere, in modo particolare, sulla capacità di percepire i segni positivi della novità culturale in cui viviamo e i valori di crescita umana testimoniati e proclamati dai giovani d'oggi." (E. Viganò, Lettre aux salésiens, 6 août 1988, *Atti* 327, p. 22.)

16. *Ibidem*.

17. "Lavoriamo tra le popolazioni a cui non è ancora giunto l'annuncio della Parola, perchè possano trovare in Cristo il significato profondo delle loro aspirazioni e dei loro valori culturali. Facendoci presenza di Chiesa, contribuiamo a maturare in questi nostri fratelli - specialmente nei giovani - l'esperienza dell'amore personale di Dio, che potrà far nascere in loro il desiderio di accogliere il Vangelo e di essere a loro volta testimoni e apostoli, offrendo loro l'accoglienza propria del nostro spirito di famiglia." (Constitutions FMA, art. 75.)

18. "L'inculturazione, espressione di fedeltà al carisma, oggi, per la nuova evangelizzazione" et "L'inculturazione, condizione fondamentale per la nuova evangelizzazione", in Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice, *Atti del Capitolo generale XIX, 19 settembre - 17 novembre 1990*, p. 43-45 et 55-56, auxquelles nous joindrons les p. 57-59, avec un paragraphe sur "le langage" qui prolonge le précédent.

19. "L'inculturazione è una via da assumere più responsabilmente se vogliamo attuare una Nuova Evangelizzazione che permetta al messaggio cristiano di penetrare nel cuore dell'umanità e nelle strutture stesse della vita sociale." (*Atti del ...*, p. 55-56.)

20. *Atti del ...*, p. 44.

21. *Atti del ...*, p. 56.

22. *Atti del ...*, p. 43-44, 57.

23. Notes intéressantes sur ce point dans l'article d'Ervino Martinuz, "Inculturazione : parola chiave", *Bollettino salesiano*, février 1998, p. 18-20, qui esquisse l'histoire des tentatives récentes et laborieuses d'inculturation dans ces peuples indiens.

Jésus Christ

Pour don Bosco, le Christ était un maître et un modèle¹

Quand, à la fin de sa vie, don Bosco évoqua le Christ dans son testament spirituel aux salésiens, il nota spontanément : “Notre vrai supérieur, le Christ Jésus, ne mourra pas. Il sera toujours notre maître, notre guide et notre modèle. Mais retenez qu’en son temps, il sera notre juge et le rémunérateur de notre fidélité à son service”². Il voyait le Christ avec les yeux d’un Latin du dix-neuvième siècle, moins familier du Christ glorieux, tête de l’Eglise et principe d’unité du monde présent et futur, que du Christ historique, maître et modèle de vie chrétienne, du Christ rédempteur, incarné pour effacer les péchés du monde, mais aussi son juge à la fin des temps, et enfin du Christ eucharistique qui donne aux âmes la force et la vie de Dieu.

Le Christ vivant fut un ami et un compagnon de route des jeunes saints de don Bosco : Dominique Savio ou Francesco Besucco, qui le suivaient de préférence sur son chemin de la croix. Cet ami était pour don Bosco lui-même un professeur de sagesse. A la question : “Qu’est-ce que Jésus Christ disait de soi ?”, il répondait : “Il disait de lui-même qu’il était le fils unique de Dieu et le sauveur promis aux hommes, venu du ciel sur la terre pour leur enseigner la route du salut”³. Ce sauveur était un maître. On remarque, non sans surprise, que la moitié d’un chapitre doctrinal du Mois de mai de don Bosco, intitulé pourtant : *La Rédemption*, résumait la morale évangélique.⁴ Car, du Christ docteur, il relevait de préférence les leçons de morale sur “la pénitence, le pardon des injures, le mépris des richesses, le renoncement à soi-même”⁵. Et, quand il eut décidé de consacrer un chapitre de son Histoire sainte à raconter des paraboles, il choisit : la brebis perdue, l’enfant prodigue, les dix vierges, Lazare et le mauvais riche, historiettes dont les moralités étaient immédiatement applicables⁶.

La simple vie du Christ était, au regard de don Bosco, un enseignement pour ses fidèles. Il écrivait : “Le modèle que chaque chrétien doit copier est Jésus Christ. Nul ne peut se vanter d’appartenir à Jésus Christ s’il ne s’emploie à l’imiter. Dans la vie et les actions du chrétien, on doit donc retrouver la vie et les actions de Jésus Christ lui-même. Le chrétien doit prier comme fit Jésus sur la montagne, avec recueillement; avec humilité, avec confiance. Le chrétien doit ... “, etc.⁷. Comme il était normal, certains traits de son visage le séduisaient plus que d’autres. Quand les sujets s’y prêtaient, il relevait devant ses disciples ou ses enfants l’obéissance de Jésus, son extrême humilité et sa pauvreté constante de la crèche à la croix. L’esprit de l’époque orientait ses regards vers le Christ pénitent et ployant sous les péchés du monde. Telle était la vision que devaient conserver les lecteurs de son *Mois de mai*, qui s’achevait en effet le 1^{er} juin sur ce tableau. Mais, quand, dans sa maturité et sa vieillesse, don Bosco s’abandonnait à ses goûts, il retrouvait surtout le Christ doux et bon, cherchant la brebis perdue ou

caressant les cheveux des enfants. “La douceur est la vertu préférée de Jésus Christ”, dira l’Introduction aux constitutions salésiennes.⁸ Au reste, “tous ceux qui ont lu l’Evangile savent que Jésus Christ naquit d’une Vierge dont le nom était Marie, par la seule opération du Saint-Esprit ; qu’il naquit dans une étable, qu’il vécut du travail de ses mains et que toutes les vertus, notamment la bonté et la douceur, ont constitué son caractère.”⁹ Le Christ de don Bosco, professeur de sagesse, n’était donc pas seulement l’ami compréhensif, mais surtout le maître souffrant, doux et bon, attitude qu’il conciliait parfaitement avec le zèle pour la plus grande gloire de son Père céleste, qualité que notre saint se plaisait à relever partout où il la rencontrait.

Pour don Bosco le Christ était source de vie

Don Bosco voyait également dans le Christ le médiateur de la vie divine. Sa doctrine de l’incarnation rédemptrice était plutôt négative. Il pensait que le fils de Dieu s’était incarné “pour détruire le péché”, ou bien qu’“il était venu au monde pour sauver les pécheurs” et “pour libérer par sa mort tous les hommes de l’esclavage du démon”. Dans un lexique, il définissait le rédempteur en ces termes : “Nom donné par excellence à Jésus Christ qui nous a rachetés du péché, de la mort et de l’esclavage du démon”.¹⁰ De manière plus positive, il écrivait, dans la Vie de Dominique Savio, que “Jésus Christ a versé tout son sang pour délivrer [notre] âme de l’enfer et l’emmener avec lui au paradis”¹¹. Il n’empêche : le rôle vivificateur du Christ était relativement peu marqué dans l’enseignement de don Bosco sur le Verbe incarné.

Il faut chercher ailleurs ses idées sur Jésus, vie nouvelle des croyants. De manière générale, il affirmait que “Jésus Christ (...) est la sainteté par essence”, “la source de toute sainteté”¹², et que sa sainteté est génératrice de force : “Nous ne sommes pas seuls, Jésus est avec nous, et saint Paul nous dit qu’avec son aide nous devenons tout-puissants”¹³. Le Christ, principe de vie surnaturelle, se trouve dans l’Eglise qui, par l’intermédiaire des évêques et du pape, selon l’ecclésiologie professée par don Bosco, unit les catholiques à leur chef invisible, le Christ. Il réside tout particulièrement dans l’eucharistie, son mystère le plus sacré, où le sauveur est tangiblement présent. Quand, dans une brève présentation de saint Louis de Gonzague, don Bosco eut à choisir deux mystères du Christ pour l’édification de ses jeunes lecteurs, il retint Jésus crucifié et Jésus dans le saint sacrement, la passion et l’eucharistie.¹⁴ Ses jeunes héros se sanctifiaient par leurs communions sacramentelles ou spirituelles au pain de vie. Là où nous attendrions le Seigneur ou le Sauveur, don Bosco parlait quelquefois et, peut-être, souvent du Christ sacramentel, c’est-à-dire du Christ du tabernacle.

Il n’est pas possible de comprendre pourquoi don Bosco recommandait avec insistance, d’une part les vertus de douceur et de compréhension et, d’autre part, la pratique des sacrements de pénitence et d’eucharistie, si l’on ignore à quel point sa spiritualité nettement christocentrique faisait du Christ “doux et humble de coeur” à la fois son guide et son soutien dans ses démarches d’homme et de prêtre.

Jésus dans les constitutions salésiennes postconciliaires

Les salésiens demeurèrent fidèles aux idées favorites de leur maître en matière de christologie. Toutefois, l'évolution de la spiritualité catholique au cours du vingtième siècle ne pouvait, dans son dernier quart, qu'accentuer dans leurs conceptions certains traits du visage du Christ et en estomper d'autres. Désormais la "mission" libératrice primait dans l'Eglise. Dans la spiritualité salésienne renouvelée, le Seigneur Ressuscité de Pâque remplaça le plus souvent la Victime sacrifiée du Calvaire. Celui qui efface les péchés du monde devint le Sanctificateur de l'humanité. On ne parla plus du Juge des derniers instants. Le Modèle universel fut aussi et d'abord le Vivant dans l'Esprit, l'Apôtre ou le Missionnaire du Père qui oeuvre dans l'aujourd'hui à l'avènement du Royaume de Dieu. Les disciples de don Bosco tâchaient de ne jamais oublier les relations permanentes du Fils à son Père et à l'Esprit Saint. Les constitutions des deux sociétés religieuses, salésiens et filles de Marie auxiliaire, refondues après Vatican II, témoignèrent de ces préoccupations.¹⁵

Les constitutions de la Société de St François de Sales firent à juste titre de la vie religieuse une *sequela Christi*, littéralement une suite de Jésus Christ, et s'efforcèrent d'en tirer les conséquences. Le principe fut posé à l'article 3 : "Par la profession religieuse, nous nous offrons nous-mêmes à Dieu pour marcher à la suite du Christ et travailler avec Lui à la construction du Royaume." Il trouvait son écho dans la formule de profession. L'offrande du religieux à Dieu Père est faite "en réponse à l'amour de ton Fils Jésus, le Seigneur, qui m'appelle à Le suivre de plus près" (art. 24). Conséquence nécessaire : "L'esprit salésien a son modèle et sa source dans le coeur même du Christ apôtre du Père" (art. 11). Vivre et agir dans un esprit salésien impose de prendre exemple sur Jésus et de s'abreuver à sa grâce.

Les exigences de la *sequela Christi* sont développées dans l'article initial sur les vœux de religion : "Nous suivons Jésus Christ qui, chaste et pauvre, racheta et sanctifia les hommes par son obéissance, et nous participons plus étroitement au mystère de sa Pâque, à son anéantissement et à sa vie dans l'Esprit" (art. 60). Chaque vœu est une incitation à imiter Jésus. "Par notre profession d'obéissance nous offrons à Dieu notre volonté et nous revivons, dans l'Eglise et dans la Congrégation, l'obéissance du Christ en accomplissant la mission qui nous est confiée" (art. 64). "Appelés à une vie intensément évangélique, nous choisissons de suivre le Sauveur qui naquit dans la pauvreté, vécut dans la privation de toutes choses et mourut dépouillé sur la croix" (art. 72). Par la chasteté consacrée, "nous suivons de près Jésus Christ en choisissant une façon intensément évangélique d'aimer Dieu et nos frères d'un coeur non partagé. Nous nous insérons ainsi, par une vocation spécifique, dans le mystère de l'Eglise totalement unie au Christ et, participant de sa fécondité, nous nous donnons à notre mission" (art. 80).

Ces données fondamentales retentissent sur la méditation et sur l'action salésiennes. Etre le disciple du Christ et son héraut suppose qu'on le connaisse intimement. "Notre science la plus éminente est donc de connaître Jésus Christ, et

notre joie la plus profonde est de révéler à tous les insondables richesses de son mystère” (art. 34). Le salésien cohérent avec sa vocation diffuse le mystère de Jésus et reproduit son image. “Nous rendons effective la charité salvifique du Christ” (art. 41). Sa chasteté fait de lui un “témoin de l’amour privilégié du Christ pour les jeunes” (art. 81). “Le salésien prêtre ou diacre apporte au travail commun de promotion et d’éducation de la foi la spécificité de son ministère, qui le rend signe du Christ pasteur, en particulier par la prédication de l’Evangile et l’action sacramentelle” (art. 45). “A l’exemple du Fils de Dieu, qui s’est fait semblable à ses frères en toutes choses, le missionnaire salésien assume les valeurs des peuples qu’il évangélise et partage leurs angoisses et leurs espérances” (art. 30).¹⁶ Alors que le Christ n’intervenait que parcimonieusement dans les constitutions antérieures de la congrégation salésienne, de forme juridique comme il se devait alors, sa présence s’imposait à chaque pas de ses constitutions renouvelées.

D’un examen sommaire des articles des nouvelles constitutions des filles de Marie auxiliaire, il résulte vite que la personne et le mystère de Jésus Christ y tiennent une place centrale.¹⁷ Les références au Christ reflètent le progrès continu de l’autoconscience des filles de Marie auxiliaire au cours d’une histoire désormais plus que centenaire. Il y apparaît sous les titres les plus divers, mais tous inspirés par le Nouveau Testament. Le Christ, Seigneur et Fils de Dieu, est le Premier Né, l’Envoyé du Père, le Rédempteur, le Serviteur, le Ressuscité, la Parole de Vérité, la Vie, le Pain et la Parole, le Bon Pasteur, l’Apôtre et l’Adorateur du Père. Le Jésus des constitutions des filles de Marie auxiliaire n’a rien d’une figure statique, figée dans le passé. Il est vivant et dynamique. C’est le Jésus d’hier, d’aujourd’hui et de toujours. La “suite du Christ” est conçue à l’intérieur du mystère trinitaire. Le Père est l’origine et la source de la vocation religieuse, le Fils son fondement et son centre, l’Esprit sa force et son guide. “Dieu Père, tu m’as consacrée par le baptême et tu m’appelles aujourd’hui, par la force de l’Esprit à suivre Jésus Christ de plus près”¹⁸. Toute la vie de la fille de Marie auxiliaire, qu’il s’agisse de prière, de communauté, de mission apostolique ou de formation, est centrée sur le Christ.

La vie de prière de la salésienne est participation à la prière du “Fils de Dieu” qui, “par son incarnation, est entré dans l’histoire, faisant de chaque heure un temps de salut” (art. 42). Sa méditation est un “dialogue intérieur” avec le Fils de Dieu, Parole de Vérité et de Vie”, qui “l’interpelle sans cesse, personnellement et communautairement” (art. 39). Sa vie fraternelle “élément essentiel de sa vocation”, consiste à “vivre et à travailler ensemble au nom du Seigneur” Jésus. Sa communauté, “réunie par le Père, est fondée sur la présence du Christ ressuscité et se nourrit de Lui, Parole et Pain” (art. 49). La mission de son Institut est une participation à la mission salvifique du Christ dans son Eglise. En vertu de leur baptême, les filles de Marie auxiliaire participent au ministère prophétique, sacerdotal et royal du Christ (art. 63). “Le cœur de leur action pastorale est l’annonce du Christ” (art. 70). “L’assistance salésienne, expression typique du Système Préventif (qui est le leur) naît comme exigence éducative de (leur) union avec le Christ” (art. 67). La formation de la salésienne a une dimension christologique. “Le but de la formation est la maturation intégrale de la personne dans une configuration progressive au Christ, apôtre du Père” (art. 78). Enfin,

dans l'Institut, l'autorité est conçue comme un service. En effet, "elle se fonde sur le mystère de l'incarnation du Christ, venu pour servir et donner sa vie pour ses frères afin de les conduire au Père" (art. 108)¹⁹.

L'Institut est donc passé, remarquent aujourd'hui les religieuses, de la catégorie imitation à celle de *sequela*, du concept d'exemplarité à ceux d'insertion, de configuration et de participation. L'appel lancé par le concile à une double fidélité : à l'Évangile et aux fondateurs, a fécondé toujours plus la réflexion sur l'identité de l'Institut menée à partir de 1969. Le texte constitutionnel qui en est résulté, fruit très mûri d'une longue réflexion, présente une plus grande richesse de contenu que le précédent et une meilleure articulation des éléments exprimant la place centrale du Christ dans la vie des religieuses.

Les "icônes salésiennes" de Jésus à l'orée du vingt-et-unième siècle

Les disciples de don Bosco continuaient à lire l'Évangile comme lui-même l'avait fait. Mais leur réflexion s'était approfondie. En 1997, dans un discours d'étrene spirituelle de la famille salésienne ainsi formulée : "Le regard fixé sur Jésus, premier-né d'une multitude de frères, aidons les jeunes à l'accueillir dans la foi"²⁰, le recteur majeur Juan Vecchi consacra un paragraphe aux "icônes salésiennes de Jésus"²¹. Certaines représentations du Christ attirent particulièrement l'attention des membres de la famille salésienne, remarquait-il. Elles inspirent leur spiritualité et décident de leur pédagogie. Le recteur en discernait quatre : le Bon Pasteur, l'Amoureux de l'humanité, l'Ami des jeunes et le type de l'Homme nouveau.

La principale icône salésienne de Jésus est celle du Bon Pasteur. Le recteur Viganò y avait insisté. Tous les consacrés ont le Christ pour centre de leur méditation. Les membres de la famille salésienne voient en lui de préférence le "Bon Pasteur", qui a créé l'homme et en aime les qualités, qui l'a racheté et lui a pardonné, et qui, par l'Esprit, le transforme en une nouvelle créature. Préférer le Christ Bon Pasteur implique pour le salésien un dévouement généreux envers les jeunes, leur "conquête" par la douceur, le don de soi, la bonté, l'affection et l'amitié, toutes qualités que l'on se plaît à admirer en Jésus bon et tendre berger de son troupeau²². Quant à lui, après avoir cité son prédécesseur, le recteur Vecchi semblait plus particulièrement intéressé par les images du Pasteur dans l'Ancien Testament. Le Pasteur de la Bible, expliquait-il, c'est Dieu qui libère son peuple de l'esclavage et le guide à travers le désert, qui le conduit vers des eaux tranquilles et des terres verdoyantes, qui le corrige, mais lui fait éprouver son amour et sa proximité, qui le purifie et l'attire à soi, le fait devenir communauté humaine à Lui consacrée, capable d'accueillir et de transmettre ses promesses, enfin qui le bouscule sans cesse vers de plus hauts degrés de sagesse.

Le salésien contemple ensuite dans le Christ l'amour qui ouvre au Père et veut donner à tous, proches et lointains, sages et ignorants, la plénitude de la vie. Cet amour rejoint chacun dans sa singularité et, pour cela, se donne tout entier lui-même dans le quotidien de la mission et dans l'offrande de la croix. Il fait entendre sa voix aux siens, prie pour eux le Père avec confiance et affection et leur

apprend à prier eux-mêmes avec des mots justes et tendres. La mission salésienne auprès des jeunes s'inspire de ce Christ amoureux dans la pratique patiente du Système Préventif.

De cette image, le salésien rapproche naturellement celle du Christ ami des jeunes. Don Bosco rappelait souvent le geste du Christ qui accueille et bénit les enfants. Jean-Paul II, écrivait le recteur, a magistralement commenté cette image le 31 mars 1985, dans sa lettre aux garçons et aux filles du monde. Il y filme pour ainsi dire Jésus dans son dialogue avec le jeune sur la vie éternelle. Quant à don Viganò, il a relevé avec soin les nombreux passages de l'Evangile, qui manifestent la prédilection de Jésus pour les enfants. Jésus les aime, il les veut à ses côtés, il les invite à le suivre, il les guérit, il les ressuscite, il les libère du démon, il les privilégie dans le pardon, il demande leur collaboration pour accomplir des merveilles. Le coeur salésien rempli par le Christ aime les jeunes comme Lui les aime.

Enfin, le salésien voit dans le Christ l'Homme nouveau. Le concile Vatican II lui a rappelé cette icône. C'est en Jésus, fils de Dieu incarné, que s'éclaire le mystère de l'homme. Il est l'image du Dieu invisible, l'homme parfait, uni d'une certaine manière à tout homme et le premier-né d'une multitude de frères. Au sein du monde contemporain, aux ambitions illimitées, techniques et humanistes, sans cesse à la recherche de nouvelles possibilités de domination de la matière et de la vie, l'action éducative salésienne est guidée par une image de l'homme inspirée surtout par la personne de Jésus, qui réalisa parfaitement en soi la communion avec Dieu et la solidarité avec tous ses frères, les hommes. Le Christ avait à la fois le sens de la justice et celui de l'amour, il combinait dans sa personne la conscience de soi et le don aux autres, il servait simultanément le présent du monde et son avenir définitif.

Dans son oeuvre d'évangéliste et d'éducateur, le membre de la famille salésienne, qu'il soit salésien, fille de Marie auxiliaire, coopérateur, volontaire de don Bosco ou qu'il appartienne à l'une des nombreuses congrégations associées²³, regarde ces icônes du Christ Jésus pour une meilleure promotion de l'homme, qui ne peut que le rapprocher de Dieu.

Notes

1. Je répète, dans ces paragraphes sur le Christ de don Bosco, la substance des pages de mon livre *Don Bosco et la vie spirituelle* (Paris, Beauchesne, 1967, p. 94-99), consacrées à ce thème, où l'on trouvera toutes les références aux textes cités ici.

2. "Ma il nostro vero superiore Cristo Gesù, non morrà. Egli sarà sempre nostro maestro, nostra guida, nostro modello ; ma ritenete che a suo tempo egli stesso sarà nostro giudice e remuneratore della nostra fedeltà nel suo servizio." (G. Bosco, *Memorie dal 1841* ... , ms, p. 30-31.)

3. "D. Quali cose G. C. diceva di se medesimo ? - R. Di se medesimo egli diceva che era il figliuolo unico di Dio, e il Salvatore promesso agli uomini, venuto dal cielo in terra per

insegnar loro la strada della salute.” (G. Bosco, *Maniera facile per imparare la storia sacra ...*, 2ème éd., Turin, Paravia, 1855, § XX.)

4. G. Bosco, *Il Mese di maggio consacrato a Maria SS. Immacolata ...*, Turin, Paravia, 1858, troisième jour : *La Redenzione*, p. 28-32.

5. “Con luminosissime prove faceva a tutti conoscere che egli era quel Redentore tanto sospirato da’ Patriarchi e tante volte annunziato da’ Profeti. In ogni luogo predicava la penitenza, il perdono delle ingiurie, il disprezzo delle ricchezze, l’annegazione a ciascuno di se medesimo.” (G. Bosco, *Storia sacra ...*, 3ème éd. augmentée, Turin, typographie de l’Oratoire St François de Sales, 1863, septième époque, chap. 4.) Nous utilisons de préférence ici la troisième édition de cette Histoire sainte, très améliorée par rapport à la première, éditée chez Speirani et Ferrero en 1847.

6. G. Bosco, *Storia sacra ...*, éd. citée, septième époque, chapitre 6.

7. “Il modello che ogni Cristiano deve copiare è Gesù Cristo. Niuno può vantarsi di appartenere a G. C. se non si adopera per imitarlo. Perciò nella vita e nelle azioni di un Cristiano devonsi trovare la vita e le azioni di Gesù Cristo medesimo. Il Cristiano deve pregare, siccome pregò Gesù sopra la montagna con raccoglimento, con umiltà, con confidenza. Il Cristiano deve ...”, etc. (G. Bosco), *La Chiave del paradiso ...*, Turin, Paravia, 1856, p 20).

8. “La mansuetudine è virtù molto diletta da Gesù Cristo” (Introduction aux *Regole o Costituzioni ...*, éd. de 1877, p. 35.)

9. “Tutti quelli che hanno letto il Vangelo sanno che G. C. nacque da una Vergine il cui nome era Maria, per sola opera dello Spirito Santo ; che nacque in una stalla, visse del lavoro di sue mani, e che tutte le virtù, soprattutto la bontà e la dolcezza, formarono il suo carattere.” (G. Bosco, *Storia sacra ...*, éd. citée, Introduction à la *Storia sacra del Nuovo Testamento*.)

10. “Gesù Cristo erasi fatto Uomo per distruggere il peccato.” (*Storia sacra ...*, éd. cit., septième époque, chap. III) ; “Gesù Cristo era venuto al mondo per salvare i peccatori” (*ibidem*, chap. VI) ; “... avvicinandosi poi l’ora in cui doveva [...] colla sua morte liberare tutti gli uomini dalla schiavitù del demonio” (*ibidem*, chap. VII) ; “Redentore. Nome dato per eccellenza a G. C. che ci ha ricomprati dal peccato, dalla morte e dalla schiavitù del demonio” (*ibidem*, *Dizionario dei vocaboli*, s. v.)

11. “Gesù Cristo ha sparso tutto il suo sangue per liberarla dall’inferno e condurla seco lui al paradiso” (G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, Turin, 1859, chap. XXI, p. 106.)

12. “Gesù Cristo essendo la santità per essenza”, “sorgente di ogni santità” ... (G. Bosco, *Il Cattolico nel secolo*, Turin, typ. et libr. salésienne, 1883, p. 146.)

13. “Non siamo soli ma Gesù è con noi e S. Paolo dice che coll’aiuto di Gesù noi diventiamo onnipotenti.” (G. Bosco à soeur Maddalena Martini, s.d. (août 1875), *Epistolario* Ceria, t. II, p. 492.)

14. G. Bosco, *Il giovane provveduto ...*, Turin, 1847 : *Le sei domeniche ...*, sixième dimanche, p. 65. Ces lignes reparurent dans le *Giovane provveduto* tout au long de la vie de don Bosco.

15. Je m’appuie ici principalement sur les contributions d’une semaine de spiritualité salésienne consacrée en 1997 à “Jesus Christ”. Voir Dicastero per la Famiglia salesiana, *Gesù Cristo. Appunti per una spiritualità ispirata al carisma salesiano*. Atti della XIX Settimana di Spiritualità della Famiglia Salesiana, a cura di A. Martinelli, Roma, ed. S.D.B., 1997, 435 p.

16. Formulations italiennes des passages cités. “Con la professione religiosa offriamo a Dio noi stessi per camminare al seguito di Cristo e lavorare con Lui alla costruzione del Regno” (art. 3). “Dio Padre [...] in risposta all’amore del Signore Gesù tuo Figlio, che mi chiama a seguirlo più da vicino, e condotto dallo Spirito Santo [...] mi offro totalmente a Te” (art. 24). “Lo spirito salesiano trova il suo modello e la sua sorgente nel cuore stesso di Cristo, apostolo del Padre” (art. 11). “Seguiamo Gesù Cristo il quale, casto e povero, redense e santificò gli uomini con la sua obbedienza e partecipiamo più strettamente al mistero della sua Pasqua, al suo annientamento e alla sua vita nello Spirito” (art. 60). “Con la professione di obbedienza offriamo a Dio la nostra volontà e riviviamo nella Chiesa e nella Congregazione l’obbedienza di Cristo, compiendo la missione che ci è affidata” (art. 64). “Chiamati ad una vita intensamente evangelica, scegliamo di seguire il Salvatore che nacque nella povertà, visse nella privazione di tutte le cose e morì nudo in croce” (art. 72). “Seguiamo da vicino Gesù Cristo, scegliendo un modo intensamente evangelico di amare Dio e i fratelli senza divisione del cuore. Ci inseriamo

così con una vocazione specifica nel mistero della Chiesa, totalmente unita a Cristo e, partecipando alla sua fecondità, ci doniamo alla nostra missione” (art. 80). “La nostra scienza più eminente è quindi conoscere Gesù Cristo e la gioia più profonda è rivelare a tutti le insondabili ricchezze del suo mistero” (art. 34). “Attuiamo la carità salvifica di Cristo, organizzando attività e opere a scopo educativo pastorale, attenti ai bisogni dell’ambiente e della Chiesa” (art. 41). “Essa (la castità) ci fa testimoni della predilezione di Cristo per i giovani” (art. 81). “Il salesiano presbitero o diacono apporta al comune lavoro di promozione e di educazione alla fede la specificità del suo ministero, che lo rende segno di Cristo pastore, particolarmente con la predicazione del Vangelo e l’azione sacramentale” (art. 45). “Sull’esempio del Figlio di Dio che si è fatto in tutto simile ai suoi fratelli, il missionario salesiano assume i valori di questi popoli e condivide le loro angosce e speranze” (art. 30).

17. Je reprends à cet endroit quelques conclusions de l’article bien documenté de la soeur salésienne Ko Ha Fong Maria, sous le titre “Figlie di Maria Ausiliatrice. Gesù Cristo nelle costituzioni”, dans le recueil cité *Gesù Cristo ...*, p. 91-109.

18. “Dio Padre, tu mi hai consacrata nel battesimo e mi chiami ora, con la forza dello Spirito a seguire Gesù Cristo più da vicino ...” (art. 10)

19. Formulations italiennes des articles cités. “Il Figlio di Dio con la sua incarnazione è entrato nella storia, facendo di ogni ora un tempo di salvezza” (art. 42). “Dio ci ha tanto amati da mandare il suo Figlio, Parola di Verità e di Vita, che ci interpella costantemente come persone e come comunità ed esige una risposta concreta. Momento forte di questo dialogo interiore è la meditazione” (art. 39). “Vivere e lavorare insieme nel nome del Signore è un elemento essenziale della nostra vocazione. La nostra comunità, adunata dal Padre, fondata sulla presenza di Cristo Risorto e nutrita di lui, Parola e Pane ...” (art. 49). “La nostra missione nasce dall’iniziativa salvifica del Padre che ci chiama a partecipare nella Chiesa - come comunità apostolica salesiana - al ministero profetico, sacerdotale, regale di Cristo” (art. 63). “Cuore della nostra azione evangelizzatrice è l’annuncio di Cristo” (art. 70). “L’assistenza salesiana, tipica espressione del Sistema Preventivo, nasce come esigenza educativa dalla nostra comunione con Cristo” (art. 67). “Scopo della formazione è quindi la maturazione integrale della persona in una progressiva configurazione a Cristo, Apostolo del Padre” (art. 78). “(L’autorità) si fonda sul mistero dell’Incarnazione di Cristo, venuto a servire e a dare la vita per i fratelli allo scopo di condurli al Padre” (art. 108).

20. “Con lo sguardo fisso in Gesù primogenito di molti fratelli, aiutiamo i giovani ad accoglierlo nella fede”. Voir le recueil cité *Gesù Cristo ...*, p. 403.

21. J. Vecchi, “La strenna per il 1997”, dans *Gesù Cristo ...*, op. cit., p. 421-424.

22. Voir E. Viganò, *Lettre aux salésiens*, 15 août 1990, *Atti* 334, p. 34.

23. Voici les titres des douze groupes qui, avec les salésiens et les salésiennes, ont tenu à dire, au cours des journées romaines de 1997, la place de Jésus dans leurs constitutions ou leurs statuts : l’Association Coopérateurs salésiens, les Volontaires de don Bosco, la confédération mondiale des anciens élèves de don Bosco, la confédération mondiale des élèves des filles de Marie auxilatrice, l’Association de Marie auxilatrice, les Salésiennes Oblates du Sacré Coeur, les Apôtres de la Sainte Famille, les Filles des Saints Coeurs, les Soeurs de la Charité de Miyazaki, les Soeurs Ancelles du Coeur Immaculé de Marie, les Soeurs Missionnaires de Marie auxilatrice, les Soeurs de Marie Immaculée et les Filles de la Royauté de Marie Immaculée. (Voir le recueil cité *Gesù Cristo...*, p. 110-205.)

Jeunes

La priorité apostolique de don Bosco

Le songe de neuf ans avait été sans équivoque. Giovanni Bosco y voyait, racontera-t-il, un terrain où s'amusait une multitude d'enfants. Les uns riaient, d'autres jouaient, plusieurs blasphémaient. Une Dame - la Vierge Marie dans son interprétation - lui apparaissait majestueuse et toute de lumière. "Regarde, lui disait-elle." Les enfants s'étaient enfuis. Une foule de chevreaux, de chiens, de chats, d'ours et d'autres bêtes avait pris leur place. "Voilà ton champ, voilà où tu dois travailler", avait continué la Dame¹. Et, les animaux plus ou moins excités s'étaient métamorphosés en doux agneaux, qui gambadaient et couraient autour d'elle comme pour lui faire fête. Le "champ" d'apostolat, c'est-à-dire le domaine d'élection de Giovanni Bosco, sera la jeunesse.

La leçon du songe demeura gravée en lui au long de sa vie. Quand il chercha de l'aide et fonda pour cela deux congrégations religieuses, les salésiens et les filles de Marie auxiliarice, ce fut prioritairement pour "le salut de la jeunesse". Selon le premier chapitre de ses constitutions approuvées en 1874, le but de la Société de saint François de Sales, autrement dit des salésiens, était, outre la "perfection chrétienne" de ses membres, puisqu'il s'agissait de religieux, "toute oeuvre de charité spirituelle et corporelle envers les jeunes, spécialement les pauvres, ainsi que l'éducation du jeune clergé."² De même, les constitutions contemporaines des filles de Marie auxiliarice disaient que les salésiennes avaient pour "but", avec leur "propre perfection" spirituelle, la participation au salut de leur prochain, "surtout par l'éducation chrétienne des filles du peuple"³.

Le premier chapitre des constitutions de don Bosco détaillait alors les trois formes que prenait cette action salésienne au service de la jeunesse, au vrai celles pour lesquelles il avait opté lui-même à cette époque. La première consistait à "recueillir des enfants pauvres et abandonnés pour les instruire dans la sainte religion catholique, les jours de fêtes (religieuses !) en particulier"⁴. Mais, comme l'état d'abandon de certains rendrait inutile tout travail éducatif à leur égard, si on ne leur assurait pas un abri, une deuxième forme de l'action salésienne était d'ouvrir des maisons, où, avec le vivre et le couvert, une éducation à la fois religieuse et professionnelle leur serait procurée⁵. La troisième forme d'action concernait les jeunes aspirants à l'état ecclésiastique, plus exactement les jeunes, qui, parce qu'à la fois de bonnes moeurs et intellectuellement aptes à entreprendre des études secondaires, donnaient quelque espoir de devenir prêtres un jour. Don Bosco leur proposait un milieu moralement et religieusement favorable⁶. Alors seulement, après ces trois articles sur les jeunes, les deux derniers articles du chapitre constitutionnel envisageaient des actions salésiennes dans le monde des adultes par la prédication et par la presse⁷. La jeunesse était vraiment prioritaire pour le don Bosco des origines.

Le jour où, lors du chapitre général spécial de 1971-1972, elle fut invitée à réfléchir sur sa mission, la congrégation salésienne redit la “priorité absolue” qu’elle donnait aux jeunes et, parmi eux, aux jeunes pauvres et abandonnés. Cette double priorité lui apparaissait en clair dans la vie, les paroles et les songes de don Bosco, dans les constitutions qu’elle professait et dans la conscience des confrères de l’époque. Elle ne s’interrogeait que sur le sens à attribuer au mot “jeunes”. La liturgie, remarquait-elle, appelle don Bosco “père et maître des adolescents”. Les salésiens en concluaient qu’ils croyaient être envoyés de façon précise aux préadolescents, adolescents et jeunes, selon l’âge qui, dans les divers pays et cultures, correspond à cette étape décisive de la vie humaine. S’occuper des enfants leur paraissait devoir être une tâche seulement occasionnelle, vue comme préparation à l’étape qui suit.⁸ Les salésiennes du temps ne se croyaient pas tenues de suivre cette argumentation.

Les pauvres et les abandonnés

Le chapitre général spécial des salésiens, qui donnait ainsi une priorité, parmi les destinataires de leur mission, aux jeunes “pauvres et abandonnés”, tint aussi à s’exprimer sur le sens de ces deux adjectifs.

Le mot pauvres, affirma-t-il, désigne pour nous ceux qui sont victimes d’une forme quelconque de pauvreté. Soit de pauvreté économique, source d’une foule d’autres privations et, pour cette raison, à la première place parmi les préoccupations salésiennes ; soit de pauvreté sociale et culturelle, ressentie comme frustration et comme aliénation ; soit encore de pauvreté affective (orphelin, enfant difficilement accepté par les siens), morale et spirituelle (par ignorance des valeurs et surtout du vrai Dieu).

Don Bosco parlait dans ses instructions des “plus pauvres et des abandonnés”. L’aide aux plus besogneux est donc pour le salésien une priorité parmi les priorités. Tel est le cas, poursuivait le chapitre général spécial, quand l’une ou l’autre forme de pauvreté atteint un haut degré de gravité. Il s’agit des jeunes installés dans la misère, qui ont faim, sont analphabètes, et, s’ils ne sont pas aidés, ne peuvent prétendre à une vie normale ; des jeunes tourmentés par des problèmes religieux et moraux ; et aussi des jeunes marginalisés sur le chemin de la délinquance, ou sortis de prison, ou désespérés, ou sans foi ni loi, ou encore drogués. Les diverses formes de pauvreté s’accumulent souvent dans les pays du Tiers Monde et dans les grandes cités des pays développés : jeunesse prolétaire et sous-prolétaire des bidonvilles, jeunes immigrés, Quart-Monde. Beaucoup de confrères salésiens, relevait alors le chapitre, pensent que, même là où l’Etat intervient de façon générale pour une meilleure justice sociale, une marge de jeunes et de pauvres que ses réformes n’atteignent pas subsiste toujours. La tâche des fils de don Bosco est d’aller vers ceux auxquels personne ne vient en aide et de témoigner de la sorte que Dieu aime et veut sauver “les plus perdus”⁹.

Les jeunes, garçons et filles

Les précisions sur l'âge et la catégorie sociale des jeunes destinataires de l'apostolat salésien ne suffisaient plus au cours des années 1970. Dans l'esprit de don Bosco, les salésiens étaient destinés à l'éducation des garçons et les salésiennes à l'éducation des filles. Leurs constitutions respectives désignaient par le mot jeunes les seuls jeunes hommes *ou* les seules jeunes femmes. Mais les mentalités évoluaient beaucoup en Occident au cours de la deuxième partie du vingtième siècle. La mixité, autrefois l'exception, devenait progressivement la règle de la vie des jeunes, à l'école et partout. "La mixité est en train de devenir un fait dont il faut prendre acte", avait affirmé en 1965 le dix-neuvième chapitre général des salésiens.¹⁰

Conséquence de la mixité, filles et garçons se mêlent dans les écoles. Salésiens et surtout salésiennes ne s'y résolvaient que difficilement. Sous le titre "les filles", un paragraphe du chapitre général spécial des salésiens disait pourtant les avantages du mélange pour l'éducation des garçons : "Il y a pour nous l'exigence pédagogique d'une éducation intégrale de nos jeunes, dans laquelle toutes les valeurs de la vie (l'amour, la beauté, etc.) vues à la lumière du dessein de Dieu constituent de précieux éléments de maturation de la personnalité du garçon."¹¹ Le dix-septième chapitre général des filles de Marie auxiliaire (1981) souligna l'urgence du problème de la coéducation des filles et des garçons. La conférence épiscopale italienne venait alors de prendre position. Garçons et filles doivent s'engager à se connaître, à s'écouter, à apprendre les uns des autres, à surmonter d'inévitables difficultés nées d'une présence mutuelle et se préparer ainsi aux tâches de la vie. La coéducation a pour but de mettre les garçons et les filles dans les conditions les meilleures pour une rencontre positive et sereine, propre à les faire entrer dans un dialogue constructif.¹² L'anomalie antérieure passait pour norme dans l'aujourd'hui. Les salésiennes en concluaient que, à leur titre d'éducatrices, elles se devaient, elles aussi, d'"assumer une position équilibrée et se préparer, comme toute éducatrice moderne, à oeuvrer aussi pour les garçons; là où des raisons pastorales le requéraient"¹³. De leur côté, en 1984, les salésiens, qui refusaient encore de faire de la jeunesse en général (donc indifféremment des garçons et des filles) la destinataire de leur mission¹⁴, adoptaient officiellement une position similaire : leurs élèves pouvaient très bien être des filles¹⁵.

A la fin du siècle, en Occident tout au moins, la mixité scolaire paraissait normale aux salésiens et aux salésiennes¹⁶. En 1996, les deux écoles salésiennes du Valdocco de Turin, jusque-là réservées l'une aux seuls garçons et l'autre aux seules filles, très emblématiques pour les salésiens et les filles de Marie auxiliaire, adoptaient de commun accord la mixité.

Il est vrai que l'action éducative ne s'en trouvait que plus compliquée, surtout pour des salésiens traditionnellement peu préparés à l'éducation des filles. La coéducation est un "problème délicat", remarquait le recteur Viganò dans l'une de ses dernières circulaires. Il faut d'une part, pensait-il, que les personnes soient formées selon les exigences spécifiques de leur sexe, et, de l'autre, que l'on cultive en elles un type de réciprocité, qui affermisserait et rende possible leur croissance sexuelle en fonction de leur dignité propre.¹⁷

Spiritualité salésienne de la jeunesse

Normalement, garçons et filles reçoivent du monde salésien une formation spirituelle. Don Bosco a en effet conçu à leur intention une spiritualité, “une méthode de vie” selon sa formule, qui porte son cachet. Les jeunes de son premier “oratoire” étaient invités à choisir certaines valeurs, à adopter certains comportements, à organiser d’une certaine manière leur vie de croyants, en somme à vivre selon une spiritualité. Cette spiritualité était simple, sans aucun doute, mais aussi apte à les mener très haut. Les leçons morales du manuel de piété *Il Giovane provveduto* (1ère éd., 1847) et du *Regolamento della casa annessa all’Oratorio* (demeuré manuscrit), celles qui parsemaient la biographie de Luigi Comollo (1ère éd., 1844), l’Histoire ecclésiastique (1ère éd., 1845) ou l’Histoire sainte (1ère éd., 1847) de don Bosco, contribuèrent pendant les années 1850, avec ses conseils distribués oralement, aux progrès spirituels de la génération des jeunes Dominique Savio et Michele Rua. Peu à peu, une spiritualité de la jeunesse - spiritualité principalement narrative (vies de Dominique Savio, de Francesco Besucco et de Michele Magone, avec leurs descriptions de chemins de sainteté) - fut ainsi constituée, pour être transmise aux salésiens et aux salésiennes au cours du premier siècle de leur histoire.

L’évolution de plus en plus rapide des idées et des mœurs imposait alors d’adapter plus ou moins cette spiritualité aux temps nouveaux. Le chapitre général spécial (1971), puis le vingt-et-unième chapitre général (1977) des salésiens s’y essayèrent. Enfin, le vingt-troisième (1990), qui avait pris pour thème “l’éducation des jeunes à la foi”, se crut en mesure de la caractériser à ses risques et périls dans un long article intitulé précisément : “La spiritualité juvénile salésienne”¹⁸.

Cette spiritualité était rassemblée autour de cinq “noyaux”, que nous nous contenterons de présenter schématiquement ici, assortis des quelques lignes de commentaires d’un résumé introductif. Selon le chapitre, la spiritualité salésienne de la jeunesse est 1) essentiellement une “spiritualité du quotidien”. Car le quotidien, à l’image de la vie de Jésus à Nazareth, est le lieu où le jeune reconnaît la présence active de Dieu et vit sa réalisation personnelle. C’est ensuite 2) une “spiritualité de la joie et de l’optimisme”. Le jeune vit le quotidien dans une joyeuse atmosphère sans, pour autant, renoncer aux engagements concrets et aux prises de responsabilités. Puis 3) une “spiritualité de l’amitié avec le Seigneur Jésus”. Le Christ de Pâques recrée le quotidien. Le jeune découvre ainsi les raisons de son espérance, la vie dans laquelle il est introduit recèle une plénitude de sens. Et 4) une “spiritualité de communion ecclésiale”. Car le jeune expérimente son quotidien dans l’Eglise, milieu naturel de croissance de sa foi par les sacrements. Il y trouve Marie, première croyante, qui le précède, l’accompagne et l’inspire. Enfin, c’est 5) une “spiritualité de service responsable”. Le quotidien est offert aux jeunes sous la forme d’un service, qui, ordinaire ou extraordinaire, se doit de toute manière d’être généreux.¹⁹

La même année 1990, un ouvrage alignait les éléments principaux de cette spiritualité pour la jeunesse dans un livre publié par la maison générale de Rome et

destiné aux membres de la famille salésienne. Don Bosco, écrivait l'auteur à partir d'une relecture de la première partie de son *Giovane provveduto*, a proposé aux jeunes un chemin du bonheur, qui est un chemin de sainteté. Une série de "béatitudes" le balisait, d'où se dégageait un programme de sanctification "juvénile"²⁰.

1) "Bienheureux vous, les jeunes, parce que Dieu a pour vous une prédilection et qu'il vous destine au bonheur !" "Les adolescents sont grandement aimés de Dieu", lisons-nous en effet dans le *Giovane provveduto*.²¹ 2) "Bienheureux qui choisit et sert Dieu, parce qu'il choisit la vie en plénitude !" Ce bonheur que Dieu offre par amour, il faut, pour le recevoir, l'accepter Lui-même et vouloir "Le servir", c'est-à-dire accomplir avec amour sa volonté, "faire en toutes choses ce qui lui plaît", pratiquer les vertus chrétiennes à l'imitation du Christ. 3) "Bienheureux qui choisit Dieu sans tarder, parce qu'il choisit la vie en plénitude, une mort sereine, une éternité heureuse !" Ne pas être fidèle à l'option religieuse fondamentale, ne pas se donner à Dieu au temps de sa jeunesse, c'est risquer de ne jamais se donner et de manquer à la fois la vie présente et la vie future. 4) "Bienheureux qui prend les moyens de faire la volonté du Seigneur !" Qui entend rester sur la route du bonheur cherche des appuis dans sa marche. Heureux est-il si des éducateurs lui indiquent les moyens nécessaires pour servir Dieu et se maintenir dans sa joie ! En conséquence, il accepte les exigences du devoir quotidien, il cherche à connaître Dieu à travers l'instruction et la méditation, il se mortifie, il prie, il se purifie dans la confession, il rencontre le Christ dans la sainte communion, il se confie à la Vierge Marie. Simultanément, il a le courage de vaincre les attrait du mal et d'accepter les situations douloureuses exigées par la fidélité à sa propre conscience et à son Dieu. 5) "Bienheureux qui assume ces divers choix, parce qu'il s'achemine vers la sainteté !" "Servir le Seigneur dans une sainte allégresse" est une méthode facile, mais suffisante, pour mener quelqu'un à la sainteté. Don Bosco croyait fermement à la sainteté des jeunes, à la sainteté possible de celui qui "se donne avec promptitude au Seigneur". Pour lui, la sainteté chrétienne n'était pas liée à la maturité bio-psychologique de l'homme, ni d'ailleurs non plus aux prières prolongées, aux austérités, aux miracles et aux extases, mais seulement à l'exactitude assidue des devoirs de chaque jour et à l'offrande généreuse des difficultés quotidiennes, par amour. "Tenons-nous-en aux choses faciles, mais qu'elles soient faites avec persévérance", écrivait-il dans la biographie de Michel Magon²². Nous retrouvons dans ces lignes la "spiritualité du quotidien" du chapitre général.

Notes

1. "Ecco il tuo campo, ecco dove devi lavorare." (MO Da Silva, p. 36.)

2. "... ogni opera di carità spirituale e corporale verso dei giovani, specialmente poveri, ed anche l'educazione del giovane Clero." (*Regole o Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales*, Torino, 1875, chap. 1, art. 1.)

3. "Lo scopo dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice è di attendere alla propria perfezione, e di coadiuvare alla salute del prossimo, specialmente col dare alle fanciulle del

popolo una cristiana educazione.” (*Regole o Costituzioni dell'Istituto delle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice*, Torino, 1878, titre I, art. 1.)

4. “Il primo esercizio di carità sarà di raccogliere giovanetti poveri ed abbandonati per istruirli nella santa Cattolica religione, particolarmente ne' giorni festivi” (*Regole o Costituzioni* ... , éd. citée, chap. I, art. 3.)

5. *Regole o Costituzioni* ... , ibid., art. 4.

6. *Regole o Costituzioni* ... , ibid., art. 5.

7. *Regole o Costituzioni* ... , ibid., art. 6 et 7.

8. CGS, n. 45-46.

9. CGS, n. 47-48.

10. “La convivenza mista sta diventando un'esperienza di cui bisogna prendere atto.” (CG XIX, doc. XIX, chap. V.)

11. “Sorge dunque l'esigenza pedagogica di un'educazione integrale dei nostri giovani. In essa tutti i valori della vita (amore, bellezza, ecc.), visti alla luce del disegno divino, saranno elementi preziosi per maturare la personalità del giovane.” (CGS, n. 51 : “Le giovani”.)

12. Conférence épiscopale italienne, *Educazione sessuale nella scuola. Orientamenti pastorali* (Leumann, Elle Di Ci, 1980), n. 26.

13. “... come educatrici, dobbiamo assumere una posizione di equilibrio e prepararci come ogni educatrice moderna a prestare il nostro ministero in favore anche dei ragazzi, là dove ragioni pastorali lo richiedono.” (Istituto FMA. Capitolo generale XVII. Roma, 15 settembre 1981 - 28 febbraio 1982, *Atti*, p. 112.)

14. Voir Constituzioni SDB, art. 25. Noter que, dans leurs recueils de constitutions rénovées, le mot *jeunes* est toujours resté systématiquement au masculin (*i giovani*) du côté des salésiens et à peu près toujours au féminin (*le giovani*) du côté des filles de Marie auxiliatrice.

15. Regolamenti SDB, art. 3.

16. On pourra voir, sur ce point, les actes du colloque international salésien de 1992, publiés sous le titre *Coeducazione e presenza salesiana*, a cura di Cosimo Semeraro, Leumann, Elle Di Ci, 1993, 234 p.

17. E. Viganò, Lettre aux salésiens “Nell'anno della famiglia”, 10 juin 1994, *Atti* 349, p. 22.

18. “La spiritualità giovanile salesiana”, CG 23, *Atti* 333, mai 1990, p. 97-112. La formule “spiritualité juvénile”, bizarre en français, où l'on attendrait plutôt “spiritualité de la jeunesse”, permet toutefois d'appliquer aussi cette spiritualité aux adultes, conformément à l'idée des rédacteurs de l'article.

19. Voici la formulation italienne du texte du chapitre, qui, trop abstraite à notre goût, n'a pas été traduite littéralement ci-dessus. “1. Spiritualità del quotidiano. Il quotidiano ispirato a Gesù di Nazareth (cf. Cost. 12) è il luogo in cui il giovane riconosce la presenza operosa di Dio e vive la sua realizzazione personale. - 2. Spiritualità della gioia e dell'ottimismo. Il quotidiano va vissuto nella gioia e nell'ottimismo, senza rinunciare per questo all'impegno e alla responsabilità (cf. Cost. 17 e 18). - 3. Spiritualità dell'amicizia con il Signore Gesù. Il quotidiano è ricreato dal Cristo della Pasqua (cf. Cost. 34) che dà le ragioni della speranza e introduce in una vita che trova in Lui la pienezza di senso. - 4. Spiritualità di comunione ecclesiale. Il quotidiano si sperimenta nella Chiesa (cf. Cost. 13 e 35), ambiente naturale per la crescita nella fede attraverso i sacramenti. Nella Chiesa troviamo Maria (cf. Cost. 20 e 34), prima credente, che precede, accompagna e ispira. - 5. Spiritualità di servizio responsabile. Il quotidiano viene consegnato ai giovani in un servizio (cf. Cost. 31) generoso, ordinario e straordinario.” (“I nuclei fondamentali”, dans l'article “La spiritualità giovanile salesiana”, *loc. cit.*, p. 100.)

20. J. Aubry, “Foi et bonheur. Don Bosco propose à ses jeunes les Béatitudes évangéliques”, dans *Avec Don Bosco vers l'an 2000. Vingt conférences salésiennes*, Rome, Maison générale, 1990, p. 52-83. Ci-après, la formule de la quatrième béatitude a été adaptée.

21. “I giovanetti sono grandemente amati da Dio” (*Il Giovane provveduto* ... , 1847, p. 10-11.)

22. “Teniamoci alle cose facili, ma si facciano con perseveranza.” (G. Bosco, *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele* ... , Turin, Paravia, 1861, p. 47.)

Joie

Joie, gaîté, plaisir et bonheur

“Le Coopérateur (salésien) nourrit en soi une joie profonde et sereine et la diffuse pour témoigner que le Seigneur l’accompagne à chaque instant de son amour : Servons le Seigneur dans une sainte allégresse.”¹ Le coopérateur serait-il obligatoirement un bon type, un “enjoué”, celui “qui a toujours le mot pour rire” ?

Essayons de sortir du flou dans l’interprétation d’un mot fréquent en spiritualité salésienne depuis François de Sales lui-même. Certaines confusions de langage ne sont pas sans incidences sur la vie spirituelle. On trouve, au fil de l’article d’un auteur salésien sur “Foi et bonheur”, l’observation : “Le monde moderne offre à nos jeunes bien des plaisirs et des divertissements, mais peu de joie. L’éducateur peut estimer avoir effectué un grand pas en avant dans son oeuvre éducative lorsqu’il a fait comprendre et mieux encore expérimenter au jeune la différence qui existe entre plaisir et joie.”² Il convient en effet, ici comme toujours, de distinguer pour mieux comprendre. Pour nous, dans cet article, la joie ne sera en principe synonyme ni de bonheur, ni de gaîté, ni de plaisir, avec lesquels elle est aisément confondue. Conformément aux explications des lexicographes, le terme *joie* (*gioia, joy, alegria, Freude*) évoquera de préférence “un sentiment exaltant ressenti par toute la conscience”, un sentiment qui est à l’origine d’“une émotion agréable et profonde”³. Soulignons l’épithète *profonde*. Ainsi conçue, la joie se distingue du plaisir. “Il existe un plaisir des sens (...), mais il ne saurait se muer en joie véritable s’il ne s’y joint une espèce de “ravisement”, une satisfaction centrale de l’être.”⁴ Elle n’a pas le même caractère de plénitude et de durée que le bonheur, assimilé à la béatitude, qui est l’état d’une conscience pleinement satisfaite. Quant à la gaîté, on y voit communément un premier degré agréable de l’existence, alors que la joie est un sentiment plus pénétrant.

“Dieu est Dieu de joye”, se risquait à écrire saint François de Sales⁵. Cette assertion nous prépare à admettre que, pour lui, la vraie joie était foncièrement “sérieuse et grave”. “Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je vous le redis, réjouissez-vous.” Après avoir répété, dans une lettre à la mère Angélique Arnauld, ce verset de l’épître aux Philippiens, il annonçait à cette religieuse un livre rempli de “maximes tres importantes”, dont le contenu le faisait bientôt réagir. “S’il vous sembloit qu’il vous portast hors de la sainte allegresse que je vous conseille si fort, croyes que ce n’est pas sa pretention, ains seulement de rendre serieuse et grave cette joye, comme aussi faut il qu’elle soit. Et quand je dis grave, je ne dis pas morne, ni affectee, ni sombre, ni desdaigneuse, ni altiere, mais je veux dire sainte et charitable.”⁶ Sensible à toutes ces distinctions, le spirituel salésien cité à l’instant voudrait que l’éducateur aide le jeune “à percevoir quelle joie profonde et sainte on trouve dans l’adhésion vivante au Christ crucifié et ressuscité, dans le service, dans le renoncement, dans la prière, et souverainement dans l’eucharistie.”⁷ Qui

s'aviserait de confondre avec le plaisir, la gaîté ou même le bonheur pareille joie très intime et très secrète ?

La joie dans les constitutions salésiennes

On ne fera pas grief aux salésiens et aux salésiennes de mélanger les sens et d'ajouter instinctivement à leurs joies de la gaîté et une bonne dose de plaisir. C'était le cas pour les membres de la *Société de l'allégresse* du collégien Bosco à Chieri, un titre qui convenait fort à celui-ci, expliquera-t-il. Ils étaient strictement tenus de rechercher les livres, de raconter des histoires et de trouver des divertissements propres à "rendre joyeux" (*stare allegri*). En revanche, ils devaient bannir de leurs conversations tout ce qui aurait pu engendrer de la "mélancolie"⁸. Lorsqu'ils affichent le trinôme : Travail, Piété et Joie, qui, à leur avis, condense leur spiritualité, il ne vient pas à l'esprit des salésiens de dépouiller son troisième élément de toute gaîté et de tout plaisir. De même, quand don Bosco encourageait les siens d'un "Sta allegro !" (Sois joyeux !) après leur confession ou s'il les trouvait un peu tristes. La "joie de vivre", qui, au contraire d'une certaine "spiritualité de la vie dure", caractériserait la leur selon l'un de ses interprètes, ne peut être imaginée qu'agréable et gratifiante.⁹ On ne trouvera donc leurs idées sur la joie au sens propre de cet article que dans des textes bien surveillés. Soucieuses de précision, leurs constitutions, où les mots *joie* et *joyeux* tiennent une place honorable, nous instruisent sur ce beau sentiment salésien.¹⁰

L'existence des salésiennes est tissée de joie sainte. Les Volontaires de Don Bosco, qui, au jour de leurs vœux, offrent leur vie au Père dans une réponse à la fois "consciente, libre et *joyeuse*"¹¹, disent cultiver systématiquement une joie toute religieuse, celle de se sentir filles de Dieu Père et, de ce fait, soeurs de Jésus¹². Quant à elles, les filles de Marie auxiliaire entendent imprégner de joie "chaque instant" de leur vie. "Nous transformons chaque instant de notre existence en une hymne *joyeuse* d'adoration et de louange" à Dieu. Elles pensent refléter ainsi sur terre "les biens du ciel" (en être les signes), y compris par conséquent avec leurs joies ineffables.¹³

Selon leurs textes constitutionnels, les membres des deux congrégations (salésiens et salésiennes) vivent leur vie religieuse dans un esprit de joie et trouvent de la joie dans leurs activités apostoliques. La "joie et l'optimisme" caractérisent leur esprit, affirment les constitutions des salésiens dans un article sous ce titre. Méditons-en les quatre alinéas. Dans l'idéal tout au moins, le salésien n'est pas un être gémissant. Parce que pleinement confiant en Dieu Père, les difficultés ne le découragent pas. L'exhortation de don Bosco : "Que rien ne te trouble !" (dont, au reste, on sait qu'il ne l'a pas inventée), lui demeure fichée dans la mémoire. L'humanisme de saint François de Sales l'inspire, il croit aux ressources naturelles et surnaturelles de l'homme, sans pour autant ignorer ses faiblesses. Le monde a ses valeurs, il en tient compte et y puise ce qui lui paraît bon, surtout quand cela plaît aux jeunes. Parce qu'il annonce la Bonne Nouvelle évangélique, il est toujours joyeux (*lieto*) et répand la joie (*questa gioia*) autour de lui.¹⁴

Au coeur des salésiens et des salésiennes, la pratique des conseils évangéliques, dans l'idéal tout au moins faut-il ajouter ici encore, secrète la joie. "Le climat fraternel de la communauté aide (les salésiens) à vivre dans la joie le célibat pour le Royaume"¹⁵. Par l'accueil du don précieux de la chasteté pour le Royaume, les salésiennes livrent au Seigneur "avec joie et reconnaissance" leurs forces d'aimer.¹⁶ L'obéissance "franche et prompte" du salésien, est pratiquée "d'un coeur joyeux et humble"¹⁷. De même, "nous obéirons en esprit de foi, d'un coeur joyeux et humble", déclarent les salésiennes¹⁸. Elles ajoutent que leur "adhésion" aux supérieures sera "spontanée et joyeuse"¹⁹. "Quand son état de pauvreté lui apporte gêne et souffrance, (le salésien) se réjouit de pouvoir participer à la béatitude promise par le Seigneur aux 'pauvres en esprit'"²⁰. Et, de son côté, la salésienne, "selon l'enseignement de don Bosco et de mère Mazzarello", affirme sa volonté d'adopter "un mode de vie sobre et austère, dans le style salésien de tempérance, de joie et de simplicité"²¹. Naturellement, la joie imprègne sous ses diverses formes toute la prière salésienne.²²

Salésiens et salésiennes, missionnaires de joie, voudraient, partout où la Providence les dirige, bâtir un monde de joie, comme don Bosco avait fait dans son oeuvre première. L'oratoire primitif était "pour les jeunes, la maison qui accueille, la paroisse qui évangélise, l'école qui prépare à la vie" et, tout à la fois, "la cour de récréation pour se rencontrer en amis et *vivre dans la joie*." Ils disposent dans ce modèle, assurent-ils, d'"un critère permanent de discernement et de renouvellement de toutes leurs activités et de toutes leurs oeuvres".²³ On nous les montre ainsi rêvant de créer un peu partout des sociétés de *joyeuse amitié*.

La "joie parfaite" du salésien

Dans les difficultés morales ou physiques, le bon salésien, tel Andrea Beltrami, qui souffrait sans cesse, demeure joyeux. L'un de ses familiers témoignait qu'"entrant dans sa chambre, on le trouvait toujours comme immergé dans la plus profonde méditation, mais le visage joyeux et serein, comme (lui-même) avait souvent pu le vérifier."²⁴ La joie salésienne de Beltrami était une joie du coeur. "Un coeur joyeux éclaire le visage, mais, quand le coeur est triste, l'esprit est déprimé", lisons-nous au livre des Proverbes. (Proverbes, 15, 13 et 17,22.)

L'Evangile est une invitation à la joie et une expérience de joie véritable et profonde. "Réjouis-toi, Marie, pleine de grâce", dit l'Ange de l'Annonciation (Luc, 1, 28.) Lors de son discours d'adieu aux apôtres, Jésus, selon l'évangile de Jean, les avertissait : "Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite." (Jean 15, 1.) Cette "joie parfaite" est la délectation que donnent les biens proprement spirituels. Dans la mesure où il est un être spirituel créé par Dieu et pour Dieu, l'homme ne peut, en effet, trouver de repos et donc de "joie parfaite" que dans l'union avec son Créateur.²⁵ En l'occurrence, la joie, "fruit de l'Esprit Saint" avec l'amour et la paix (Galates 5, 22), sourd, dans l'idéal encore et toujours, d'une âme sereine. La charité active du salésien et de la salésienne a rassemblé et structuré dans une heureuse harmonie toutes les tendances, aspirations et forces de la personnalité. En elle éclate la joie, fruit et signe, disait

Bergson, d'un être bien dans sa peau et d'une vie réussie et féconde, parce que d'une merveilleuse utilité.²⁶

Notes

1. "Il Cooperatore nutre in sé una gioia profonda e serena e la diffonde per testimoniare che il Signore lo accompagna in ogni momento col suo amore : Serviamo il Signore in santa allegria." (*Regolamento di Vita Apostolica*, art. 31, § 1.)
2. J. Aubry, *Avec Don Bosco vers l'an 2000*, Rome, Maison générale SDB, 1990, p. 79-80.
3. *Le Grand Robert de la langue française*, t. 5, p. 821.
4. Jean Maisonneuve, *Les sentiments*, p. 59-60, cité *ibidem*.
5. Lettre à la Présidente Brulart, Annecy, vers le 18 février 1605, dans *Oeuvres*, t. XIII, p. 16.
6. Lettre à Madame Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal à Maubuisson, Paris, vers 15-20 juin 1619, dans *Oeuvres*, t. XVIII, p. 389-390.
7. J. Aubry, *op. cit.*, p. 80.
8. MO Da Silva, p. 61.
9. Voir R. Tonelli, "Tra festa e croce. Una spiritualità della gioia di vivere o una spiritualità della vita dura", dans le recueil *La festa nell'esperienza giovanile del mondo salesiano*, a cura di C. Semeraro (Leumann, Elle Di Ci, 1988), p. 165-181.
10. Voir ici, du côté salésien, dans le recueil *Parola di Dio e spirito salesiano* (a cura di Juan Bartolomé e Fausto Perrenchio, Leumann, Elle Di Ci, 1996, p. 283-296), l'article d'Andrea Strus, "Ottimismo e gioia", qui traite en fait, de bout en bout, de l'optimisme et de la joie dans les constitutions de la Société de saint François de Sales.
11. "... rispondiamo in modo cosciente, libero e gioioso" (Constitutions VDB, art. 8b).
12. "... Lo Spirito Santo [...] ci porta ad affidarci al Padre per compiere la sua volontà, nella gioia di sentirci figlie sue nel Figlio". (Constitutions VDB, art. 42a.)
13. "Collaborando così nella Chiesa con nuovo e speciale titolo per l'avvento del Regno, trasformiamo ogni istante della nostra esistenza in un gioioso inno di adorazione e di lode e diveniamo segno dei beni celesti già presenti in questo mondo." (Constitutions FMA, art. 8d.)
14. Constitutions SDB, art. 17 : *Ottimismo e gioia*.
15. "Il clima fraterno della comunità ci aiuta a vivere nella gioia il celibato per il Regno" (Constitutions SDB, art. 83).
16. "... diamo una risposta riconoscente e gioiosa con la donazione delle nostre forze d'amore" (Constitutions FMA, art. 12.)
17. "... con un'obbedienza schietta, pronta e fatta con animo ilare e con umiltà" (Constitutions SDB, art. 65c.)
18. "Obbediremo in spirito di fede, con animo ilare et con umiltà" (Constitutions FMA, art. 32).
19. "...con spontanea e gioiosa adesione nell'eseguire" (Constitutions FMA, art. 33b.)
20. "E quando il suo stato di povertà gli è causa di qualche incomodo e sofferenza, si rallegra di poter partecipare alla beatitudine promessa dal Signore ai poveri in spirito." (Constitutions SDB, art. 75d.)
21. "Tenendo presente l'insegnamento di don Bosco e di madre Mazzarello adotteremo un tenore di vita sobrio e austero, nello stile salesiano di temperanza, gioia e semplicità" (Constitutions FMA, art. 23b.)
22. Constitutions SDB, art. 86, 89, 90, 92 et 93.
23. "Don Bosco visse una tipica esperienza pastorale nel suo primo oratorio, che fu per i giovani casa che accoglie, parrocchia che evangelizza, scuola che avvia alla vita e cortile per incontrarsi da amici e vivere in allegria. - Nel compiere oggi la nostra missione, l'esperienza di

Valdocco rimane criterio permanente di discernimento e rinnovamento di ogni attività e opera.” (Constitutions SDB, art. 40.)

24. “Entrando in sua camera lo si trovava sempre come intento alla più profonda meditazione, però col volto lieto e sereno, come io stesso ebbi più volte a constatare.” (G. Barberis, Procès ordinaire de canonisation d’Andrea Beltrami, Novara, ad 17 ; *Positio super virtutibus*, 1955, p. 274.)

25. Observation de F. Bussini, “Joie”, *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 8, 1974, col. 1236.

26. Observation de J. Aubry, *Avec don Bosco vers l’an 2000*, p. 165.

Laïc

Le mot *laïc* aux origines salésiennes

Le mot *laïc* est apparu sous la plume de don Bosco dès les origines salésiennes, non seulement pour qualifier ses collaborateurs non prêtres dits plus tard : coopérateurs, mais, dans ses constitutions elles-mêmes, pour désigner une catégorie de sa société religieuse. “Le but de cette congrégation est de réunir ensemble ses membres ecclésiastiques, clercs et aussi laïcs, afin de se perfectionner eux-mêmes en imitant, autant que possible, les vertus de notre divin sauveur”, lisait-on, en 1858, dans le premier texte constitutionnel conservé, celui qui fut recopié par le jeune Michele Rua.¹ En 1921, à la veille de la revision complète qui suivit la promulgation du Code de Droit Canonique de 1917, un article dérivé disait encore : “Haec autem Societas constat ex presbyteris, clericis atque laicis”, c’est-à-dire : “Cette société est constituée de prêtres, de clercs et aussi de laïcs.”² S’agissait-il des salésiens “externes”, ceux qui seront plus tard dénommés coopérateurs et que don Bosco aurait voulu intégrer tout à fait à sa congrégation religieuse ? Au vrai, il avait emprunté sa liste de membres de sa société à des articles parallèles des constitutions des lazaristes, des rédemptoristes et surtout de la congrégation des frères Cavanis, dite des Prêtres séculiers des écoles de charité, où le mot *laïcs* désignait les *fratres laici*, en français les “frères laïcs”, rangés depuis lors parmi les religieux à proprement parler.³ Et il ne voulait très probablement pas dire autre chose. Mais le “caractère laïc”, rendu par le terme de “laïcité”, a persisté, sans doute avec raison, dans ce troisième élément de la société de St François de Sales. Les théoriciens salésiens ont revendiqué le “caractère laïc” du coadjuteur. “Le salésien coadjuteur apporte dans tous les champs éducatifs et pastoraux la valeur propre de sa laïcité”⁴, affirment les constitutions rénovées de 1984, qui n’hésitent pas à le dénommer tout uniment “salésien laïc”⁵. Une communauté salésienne sans sa “composante laïque”, parce que sans coadjuteurs, perdrait à leurs yeux de son originalité ou de son authenticité. En 1980, le recteur majeur Viganò consacra une lettre circulaire à “la composante laïque de la communauté salésienne”.⁶ La laïcité du salésien coadjuteur est, à leurs yeux, analogue à celle du membre d’un “institut laïque” de vie consacrée, dont la fonction propre “n’implique pas l’exercice d’un ordre sacré”, aux termes du Code de Droit canonique de 1983 (can. 588 et 589).

La mission dévolue aux laïcs chrétiens

La constitution dogmatique sur l’Eglise *Lumen gentium* du concile Vatican II a pris parti sur l’acception du terme *laïc*, objet depuis longtemps de controverses entre théologiens.⁷ L’identité du laïc y est d’abord définie par exclusion : le laïc n’est ni un clerc, ni un religieux. “Sous le nom de laïcs, on entend ici l’ensemble des chrétiens qui ne sont pas membres de l’ordre sacré et de l’état religieux sanctionné par l’Eglise,” y lisons-nous en toutes lettres. La suite du

texte est heureusement positive. Elle explique que le laïc est un baptisé, par conséquent un enfant adoptif de Dieu Père, un frère ou une soeur de Jésus, qui vit de l'Esprit Saint, avec tous les droits et devoirs d'une telle dignité. "Incorporés au Christ par le baptême, intégrés au peuple de Dieu, faits participants à leur manière de la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ, (les laïcs) exercent pour leur part, dans l'Eglise et dans le monde, la mission qui est celle de tout le peuple chrétien."⁸

Cette mission a une forme propre. Le caractère particulier du laïc, comparé à celui du prêtre et du religieux, est la sécularité.⁹ Les rédacteurs de la constitution conciliaire se sont appliqués avec bonheur à déterminer la mission "séculière" des laïcs chrétiens, à partir, entre autres, de la *Lettre à Diognète*, ce beau document du deuxième siècle. "La vocation propre des laïcs consiste à chercher le règne de Dieu précisément à travers la gérance des choses temporelles qu'ils ordonnent selon Dieu, ont-ils écrit. Ils vivent au milieu du siècle, c'est-à-dire engagés dans tous les divers devoirs et travaux du monde, dans les conditions ordinaires de la vie familiale et sociale dont leur existence est comme tissée. A cette place, ils sont appelés par Dieu pour travailler comme du dedans à la sanctification du monde, à la façon d'un ferment, en exerçant leur propre charge sous la conduite de l'esprit évangélique, et pour manifester le Christ aux autres avant tout par le témoignage de leur vie, rayonnant de foi, d'espérance et de charité. C'est à eux qu'il revient, d'une manière particulière, d'éclairer et d'orienter toutes les réalités temporelles auxquelles ils sont étroitement unis, de telle sorte qu'elles se fassent et prospèrent constamment selon le Christ et soient à la louange du Créateur et Rédempteur."¹⁰ La famille salésienne de la fin du vingtième siècle ne connut évidemment pas de meilleur programme à proposer à ses membres laïcs.

Don Bosco et la vie spirituelle du laïc

Elle pouvait, sans grands complexes, se référer, non pas à la théorie, mais à l'action de don Bosco, qui, loin de se contenter d'un apostolat auprès de la jeunesse, avait prêché aux adultes laïcs tout au long de sa vie sacerdotale. Ses publications suffirent à en témoigner. A travers le livre (au reste copié sur un auteur français), qu'il intitulait *Le chrétien guidé à la vertu et à la civilité selon l'esprit de saint Vincent de Paul*¹¹, sous un mode narratif il exhortait le laïc catholique à nombre de vertus : la charité fraternelle, la douceur, l'égalité d'humeur, l'humilité, la foi, l'esprit de mortification, la patience, la prudence, la pureté, la reconnaissance, la simplicité, la confiance en Dieu, le zèle, le détachement des biens terrestres, etc.¹² La revue mensuelle intitulée *Letture cattolice*, qu'il fonda avec l'évêque Moreno en 1853, était explicitement destinée aux laïcs. Un gros ouvrage d'apologétique populaire au titre complet évocateur l'ouvrait. C'était : *Le Catholique instruit dans sa religion*. Entretiens d'un père de famille avec ses fils selon les besoins du temps présentés par le prêtre Giovanni Bosco¹³, ouvrage qui deviendra à la fin de sa vie *Le Catholique dans le siècle*¹⁴. En ces premières années 1850, pour protéger la foi des simples il ferraillait dans ses brochures avec les vaudois et les "protestants". Peu après, il publiait le manuel de dévotion *La Clef du Paradis entre les mains du catholique qui pratique ses*

*devoirs de bon chrétien*¹⁵ et le vade-mecum *Porta teco, cristiano* (Emporte-le avec toi, chrétien)¹⁶, l'un et l'autre évidemment propres à nourrir la vie spirituelle des laïcs. Les biographies de jeunes de cette période, celle de Dominique Savio (1859) par exemple, instruisaient les laïcs de tous âges. En 1868, *le Catholique instruit pour ses pratiques de piété avec les instructions nécessaires selon les besoins du temps*¹⁷ adaptait aux adultes le *Giovane provveduto* des enfants. Les très hagiographiques *Vies des papes* des trois premiers siècles (publiées à partir de 1857) et, au temps de Vatican I (1869-1870), les brochures de don Bosco sur le concile, le pontife romain et l'Eglise du Christ, qui n'oubliaient pas les prêtres, visaient de préférence le laïcat catholique. Don Bosco n'a cessé pendant sa vie d'apôtre de parler aux laïcs chrétiens et d'écrire pour eux.

Cette pieuse littérature n'a pas toujours grande valeur. Cependant, de ses livres et, plus encore, de l'action charitable de don Bosco, quelques principes de spiritualité du laïcat se dégagent.¹⁸ Son programme éducatif souvent répété : former de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens, les condense assez fidèlement.¹⁹

Dans la théologie de don Bosco, le "bon chrétien" était celui qui "fait son salut", autrement dit qui réussit sa vie. Ce n'était pas d'abord (logiquement) le baptisé loyal envers l'Eglise, qui s'acquitte consciencieusement de ses devoirs religieux, mais celui qui, par des comportements conformes à la volonté divine, prépare ce salut. Le but ultime de toute vie humaine étant le "salut éternel", le "bon chrétien" était celui qui, par la grâce de Dieu sanctionnant ses bonnes oeuvres, serait un jour "sauvé". La soumission à la volonté divine, confondue en premier lieu par don Bosco avec les commandements de Dieu, devait être active, libre, consciente, en un mot : vertueuse. Son type de "bon chrétien" était, par-delà le quelconque, le saint aux vertus morales héroïques, humainement parlant un valeureux. Don Bosco ignorait le surnaturalisme, qui projette la perfection et la "sainteté" dans un empyrée inaccessible. "Si lui, pourquoi pas moi ?", faisait-il dire à ses garçons mis en face de Dominique Savio, un jeune prodigieusement vertueux. Dans la formule "bon chrétien", la bonté avait une valeur éthique. Les biographies exemplaires de don Bosco décrivaient la progression de ses héros de vertus en vertus. L'histoire de son élève Michele Magone (1861) était, de chapitre en chapitre, celle de la réforme morale de ce garçon (chap. III), de sa piété (chap. VI), de sa fidélité au devoir (chap. VII, début), de son ardeur au travail (chap. VII, suite), de sa dévotion mariale (chap. VIII), de sa chasteté (chap. IX) et enfin de sa charité fraternelle (chap. X). Le "bon chrétien" de don Bosco était toujours un être d'action. A l'opposé, son "mauvais chrétien" était le vicieux, l'homme du vice, qui est l'envers de la vertu. Entendez par vicieux le paresseux, l'égoïste, le voleur, l'impur et l'impie, tel, dans l'une de ses histoires (1866), le malheureux Valentino, qui, entraîné par un certain Mari, s'était abandonné "à toute sorte de vices".

Don Bosco joignait à la finalité individuelle de l'éducation qu'il voulait donner : former de "bons chrétiens", une finalité sociale à laquelle on ne prête pas toujours assez d'attention. Il prétendait aussi former d'"honnêtes citoyens". Il aimait et répétait la double formule ou ses équivalences. Les anciens élèves prêtres réunis pour le fêter l'entendirent un jour affirmer : "Vous devez venir en aide à

don Bosco pour atteindre plus facilement et plus largement le noble but qu'il s'est proposé : l'avantage de la religion et le bien-être de la société civile par la culture de la jeunesse pauvre.²⁰ Le citoyen de don Bosco était l'homme de la société civile. Il mettait son "honnêteté" de citoyen au service de cette société. Le binôme "bon chrétien et honnête citoyen" ne semble donc pas avoir été, dans le langage de don Bosco, une synthèse entre la tradition (le croyant) et l'ordre nouveau (le citoyen), comme on l'entend dire parfois. Le croyant et le citoyen étaient à la fois pour lui l'homme du temps et de l'instant, qu'il situait d'une part face à sa destinée, de l'autre parmi ses semblables. Le citoyen, qui appartient à la cité, peut soit gêner, soit servir la société dans laquelle il vit. Le citoyen malhonnête lui est un poids, le citoyen honnête une aide.

Le laïc exemplaire de don Bosco, à la fois "bon chrétien" et "honnête citoyen", c'était le membre consciencieux des conférences de Saint Vincent de Paul (introduites à Turin dès 1850), tels le Piémontais Carlo Cays ou le Français Léon Harmel, deux hommes qu'il aima et vénéra. Le comte Carlo Cays (1813-1882), "remarquable de piété, de talents, de savoir", mit, au dire de don Bosco, "sa longue vie au service de Dieu"²¹. Veuf à 32 ans, il se consacra à la société, en particulier à l'avantage de don Bosco, dont il catéchisait les garçons. Elu pour une législature député au parlement des Etats sardes, il fut longtemps président des conférences turinoises. Enfin, ordonné prêtre salésien à 65 ans, il termina sa vie dans l'humilité et la pauvreté.²² Léon Harmel (1829-1915), le "Bon père" de l'usine du Val des Bois, près de Reims, très admiré par don Bosco pour son oeuvre sociale, s'arrêtait à Turin avec ses pèlerinages d'ouvriers vers Rome et le pape pour le saluer lui-même, puis son successeur don Rua²³. Les portraits de ces deux chrétiens, hommes de foi et hommes d'action, vertueux s'il en fut jamais, illustrent utilement les conceptions de don Bosco sur la vie spirituelle du laïc.

Laïcs et communautés salésiennes

Longtemps, la famille salésienne ne crut pas comme telle devoir réfléchir sur le laïc. Elle recommandait à ses coopérateurs laïcs la charité et la bonté et se contentait à peu près de leur répéter les leçons de saint François de Sales dans l'*Introduction à la vie dévote*. Les communautés religieuses cherchaient à maintenir le plus possible leur homogénéité et donc à écarter les laïcs de leur vie commune. Puis les choses changèrent au cours du dernier quart du vingtième siècle. Les salésiens se mettaient au diapason de l'Eglise issue de Vatican II. On retiendra ici la Semaine de spiritualité de 1986 sur "les laïcs dans la famille salésienne"²⁴, la circulaire du recteur majeur Viganò de cette même année sur "la promotion du laïc dans la famille salésienne"²⁵ et le vingt-quatrième chapitre général des salésiens tenu à Rome en 1996, qui prit pour thème "Salésiens et laïcs. Communion et partage selon l'esprit et la mission de don Bosco"²⁶.

Il fallait "rénover la carte d'identité salésienne", écrivait alors le recteur Viganò. Les salésiens ont besoin de se secouer, pensait-il. Comment ? En tout cas, "une chose est certaine : si don Bosco vivait aujourd'hui devant les grands horizons de Vatican II, il entraînerait des quantités de laïcs dans son projet opératoire".²⁷ La nouvelle mentalité ecclésiale impose aux salésiens (et aux

salésiennes) de ne plus se recroqueviller sur eux-mêmes, mais d'accepter résolument les exigences de la "communion" avec les laïcs dans leurs entreprises apostoliques. Et il leur traçait un programme. 1) Approfondir la doctrine de Vatican II sur la vocation et la mission du laïc. 2) Développer chez les laïcs la conscience d'être de vrais catholiques engagés, des témoins de leur baptême. 3) Orienter l'intérêt des collaborateurs laïcs vers la promotion intégrale de la jeunesse et les exigences de l'évangélisation des milieux populaires. 4) Intensifier chez les laïcs un esprit de générosité et d'invention, dans leur vie quotidienne et plus particulièrement pendant les temps de loisir. 5) Leur faire connaître et aimer le patrimoine évangélique de don Bosco.²⁸

Les rapports entre salésiens et laïcs touchent à la fois "la communion, la mission et la spiritualité", enseignera le recteur Vecchi au début de son mandat. Les salésiens entrent en relation spirituelle avec les laïcs dans les communautés éducatrices et pastorales, qui les rassemblent dans un travail d'éducation des jeunes ; puis à l'intérieur de la famille salésienne, formée de groupes reconnus par l'Eglise et unie par un commun esprit salésien ; enfin au sein d'un "mouvement salésien", constitué d'individus et de groupes non institués, que rapprochent "la sympathie et un certain degré de participation aux valeurs et aux intentions de la mission salésienne".²⁹ Que ce soit de plus en plus vrai ! Nous sommes là, en ce qui concerne le laïcat, devant un programme salésien pour le vingt-et-unième siècle. Trop ambitieux ? L'avenir le dira.

Notes

1. "Lo scopo di questa congregazione si è di riunire insieme i suoi membri ecclesiastici, chierici ed anche laici a fine di perfezionare se medesimi imitando per quanto è possibile le virtù del nostro Divin Salvatore." (*Congregazione di s. Francesco di Sales*, cap. "Scopo di questa congregazione", art. 1, sans les corrections postérieures.)

2. Constitutions SDB 1921, cap. *Finis*, art. 1.

3. Le modèle immédiat de don Bosco disait : "Haec Congregatio Scholarum Charitatis est societas Presbyterorum et Clericorum Soecularium una cum Laicis fratribus inservientibus qui omnes communem vitam ducunt ..." (*Constitutiones congregationis Sacerdotum saecularium scholarum charitatis*, Venise, Andreolo, 1837, chap. I, art. 1).

4. "Il salesiano coadiutore porta in tutti i campi educativi e pastorali il valore proprio della sua laicità." (Constitutions SDB 1984, art. 45.)

5. Voir : "La formazione iniziale dei salesiani laici, dei futuri sacerdoti ..." etc. (Constitutions SDB 1984, art. 106.)

6. E. Viganò, Lettre aux salésiens "La componente laicale della Comunità Salesiana", *Atti* 298, oct.-déc. 1980, p. 3-50.

7. Sur ces controverses, voir, de manière générale, les études du P. Yves Congar, dont les résultats ont été condensés dans son article "Laïc et laïcat", *Dictionnaire de spiritualité*, t. IX, 1976, col. 79-108.

8. *Lumen gentium*, n. 31.

9. Voir, dans ce recueil de *Cent mots-clefs*, le mot Sécularité.

10. *Lumen gentium*, n. 31.

11. *Il Cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà secondo lo spirito di san Vincenzo de' Paoli*. Opera che può servire a consecrare il mese di luglio in onore del medesimo santo, Turin,

Paravia, 1848, était une copie partielle et avouée d'un livre au titre analogue d'André-Joseph Ansart.,

12. Voir, ci-dessus, l'article *Exemple*.
13. *Il Cattolico istruito nella sua Religione*. Trattenimenti di un padre di famiglia co' suoi figliuoli secondo i bisogni del tempo, epilogati dal Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1853.
14. *Il Cattolico nel secolo*, Turin, 1883.
15. *La Chiave del Paradiso in mano al cattolico che pratica i doveri di buon cristiano*, Turin, 1856.
16. Turin, 1858.
17. *Il Cattolico provveduto per le pratiche di pietà con analoghe istruzioni secondo il bisogno dei tempi ...*, Turin, 1868.
18. Voir P. Braidò, "Laicità e laici nel progetto operativo di don Bosco", dans le recueil (cit. n. 24) *Laici nella Famiglia Salesiana*, p. 17-34.
19. Voir P. Braidò, *même art.*, p. 23-25.
20. "Voi dovete venire in aiuto a D. Bosco, a fine di conseguire più facilmente e più largamente il nobile scopo, che si è proposto, il vantaggio cioè della Religione, il benessere della civile società, mediante la cultura della povera gioventù." D'après l'édition du discours dans le *Bollettino salesiano*, septembre 1880, p. 11.
21. " ... si tratta di una persona molto distinta per pietà, per talenti, per dottrina, per vita lunga ed operosa in servizio di Dio ..." (G. Bosco au Préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers, 18 juin 1878, *Epistolario* Ceria, t. III, p. 364.)
22. L. Terrone, *Il conte Cays, sacerdote salesiano. Memorie*, Colle Don Bosco, L.D.C., 1947.
23. Sur lui, voir la biographie de G. Guittón, *Léon Harmel, 1829-1915*, Paris, Spes, 1927, 2 vol.
24. *Laici nella Famiglia Salesiana*. Atti della XII Settimana di Spiritualità della Famiglia Salesiana, Roma, ed. S.D.B. 1986.
25. E. Viganò, Lettre aux salésiens, 24 février 1986, *Atti* 317, p. 3-22.
26. *Salesiani e laici. Comunione e condivisione nello spirito e nella missione di don Bosco*. Documenti del Capitolo Generale 24 della Società di San Francesco di Sales, *Atti* 356, mai 1996, 358 p.
27. "Una cosa è certa : se Don Bosco fosse vivo oggi avendo a sua disposizione i grandi orizzonti del Vaticano II, si lancerebbe a coinvolgere tanti Laici nel suo progetto operativo." (Lettre du 24 février 1986, § "Un invito a rinnovare la nostra carta d'identità", *loc. cit.*, p. 4.)
28. *Même lettre* du 24 février 1986, § "Quali obiettivi ci proponiamo ?", *loc. cit.*, p. 15-20.
29. J. Vecchi, "De la vie fraternelle en communauté", dans *CG 24 et vie consacrée*, conférences de Paris, décembre 1997, II, p. 6-8.

Lecture spirituelle

Les recommandations de saint François de Sales

“Ayez tous-jours auprès de vous quelque beau livre de devotion, comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson, de Denis le Chartreux, de Louys Blossius ... “ (comprendre : Louis de Blois), disait saint François à sa Philothée. Et il lui alignait neuf autres noms d’auteurs spirituels en vogue de son temps. Puis il l’exhortait : “Lises en tous les jours un peu avec grande devotion, comme si vous lisiez des lettres missives que les Saints vous eussent envoyées du Ciel, pour vous monstrier le chemin et vous donner le courage d’y aller.” Au près des livres de devotion, il lui conseillait les histoires et les vies des saints. Elle y verrait le “portrait” de la vie chrétienne et pourrait faire son profit de leurs actions selon sa vocation personnelle. Bien entendu, certaines histoires de saints sont plus enrichissantes que d’autres. François éprouvait un faible pour Thérèse de Jésus, pour les premiers jésuites, pour Charles Borromée, pour Bernard de Clairvaux, pour François d’Assise, ainsi que pour les *Confessions* de saint Augustin. Toutefois, les histoires où “il y a plus de sujet d’admiration que d’imitation”, telles les vies de Siméon le Stylite, de Marie l’Egyptienne, des deux Catherine, celle de Sienne et celle de Gênes, d’Angèle de Foligno, et d’autres aussi merveilleuses, que l’on aurait tendance à négliger parce que trop extraordinaires, laissent au moins, jugeait-il, un “grand goût général du saint amour de Dieu”.¹ L’âme dévote ne recherche finalement pas autre chose.

Il s’agit pour elle d’union à Dieu. Et la lecture quotidienne d’ouvrages de cette sorte la favorise. “Je voudroy qu’il ne se passast aucun jour sans que vous donnassiez une demi heure ou une heure a la lecture de quelque livre spirituel, car cela vous serviroit de predication”, écrivait François à l’une de ses plus fidèles dirigées. Et il terminait son paragraphe par une conclusion significative : “Voilà les principaux moyens de se bien unir avec Dieu”.²

A l’occasion, François guidait ses correspondants avec un foisonnement de détails. A la veille de son sacre d’évêque de Dol, Antoine de Revol (1548-1629) reçut ainsi de lui de multiples instructions sur ses pieuses lectures. L’évêque a des responsabilités temporelles, pour lesquelles M. de Revol devrait se renseigner dans des ouvrages spécialisés. Mais, en tant qu’ecclésiastique, il lui fallait commencer par la “vie monastique”, “avant que de venir a l’oeconomique et politique”. Beaucoup de noms d’écrivains, très oubliés de nos jours, arrivaient sous la plume de François. L’un d’eux lui paraissait s’imposer. Il aurait voulu que Louis de Grenade (1504-1588) fût le “second bréviaire” du nouvel évêque. Louis de Grenade “dresserait” son esprit à l’amour de la “vraie devotion et à tous les exercices spirituels” qui lui sont nécessaires. Et d’indiquer en quel ordre et selon quel rythme Antoine de Revol devrait lire les oeuvres de ce dominicain espagnol. Pour que cette lecture lui soit fructueuse, il lui recommandait de ne pas se presser.

Les chapitres lus “avec révérence et dévotion” devaient être “pesés”, “prisés”, “ruminés”, et appliqués à l’âme avec “beaucoup de considérations” et de prières à Dieu.³

Quelque temps après, dans le même sens il conseillait à sa dirigée la baronne de Chantal : “Lises peu a la fois, mais avec attention et devotion, et si vous rencontres quelque chose qui vous console, esleves vostre esprit, benisses Dieu qui l’a inspiré à l’escrivain.”⁴

“Retenes bien vostre esprit en Dieu ; lises le plus souvent que vous pourrez, mais peu a la fois et avec devotion.”⁵ Saint François de Sales voulait que le spirituel lise méthodiquement et savoure les auteurs ou les histoires qu’il lui recommandait. Des lectures superficielles et sans attention à Dieu ne lui seraient pas de grand profit. La lecture spirituelle bien conduite aide à se bien confesser, à méditer la vie et la mort du Sauveur, en somme à avancer sans relâche sur le chemin d’une vie pleinement chrétienne.

La *lectio divina*

Les règlements salésiens contemporains imposent aux religieux un temps quotidien de “lecture spirituelle” communautaire., qui dure “ordinairement un quart d’heure”, édictent les filles de Marie auxiliairice⁶. Par ailleurs, leurs constitutions rénovées en 1984 affirment que les salésiens, “ayant quotidiennement entre les mains la Sainte Ecriture”, comme Marie accueillent la Parole et la méditent dans leurs coeurs “pour la faire fructifier et l’annoncer avec zèle”⁷. Ce nouvel exercice quotidien peut être dénommé, sans trop d’abus, une *lectio divina*.

A parler strictement, la *lectio divina* n’est pas une “lecture spirituelle”, même si la lecture menée comme le voulait saint François de Sales finit par lui ressembler.⁸ Les moines, qui ont créé l’expression *lectio divina*, nous en expliquent de plein droit le sens exact.⁹

L’objet premier de la *lectio divina* est la Parole de Dieu, d’où l’adjectif *divina*, c’est-à-dire “divine” ou “de Dieu”, qui suit le mot *lectio*, “lecture”. La *lectio divina* est la lecture de la Parole de Dieu, en elle-même ou à travers ses commentateurs. Mais il y a lecture et lecture. Le lecteur ou l’auditeur de la *lectio divina* ne cherche pas à faire de l’exégèse ou de la théologie, même s’il ne s’y refuse pas quand le texte s’y prête et qu’il en a les moyens. Il s’adonne à une lecture gratuite et paisible, bien que requérant un effort de réflexion, dit par lui “méditation”, et débouchant comme de soi sur la prière, dite “oraison”. La Bible est pour lui un lieu de rencontre. Lente, admirative, exempte de curiosité, sa lecture, qui n’est pas une activité purement intellectuelle, n’a pas de but scientifique.

Le lecteur de la Parole n’abandonne toutefois pas sa lecture au hasard ou au caprice. Elle réclame chez lui une formation (une “grammaire”) et une méthode. Le moine médiéval faisait déjà appel aux ressources de la philologie et s’inquiétait à juste titre du contexte des versets qu’il découvrait. En outre, parce

qu'il croyait à l'unité de l'Écriture et relisait l'Ancien Testament à la lumière du Christ, il prenait le recul nécessaire pour comprendre le texte dans sa totalité, à l'intérieur du mouvement de l'histoire du salut, donc finalement par rapport à l'Incarnation et au retour du Christ. Supposée sérieuse, la *lectio divina* moderne se conforme à ces principes. Le lecteur d'aujourd'hui bénéficie de l'apport des exégèses scientifiques, qui lui permettent de mieux pénétrer le sens et la portée de la lettre de la Parole de Dieu.

La *lectio divina* se déroule dans un climat de prière, comprise au sens général de recueillement et d'attention à Dieu. Avant et pendant sa *lectio*, le lecteur demande la lumière et désire Dieu. La lecture elle-même éveille et stimule la prière. Des élans vers Dieu, venant la couper, accroissent la disponibilité face à l'Esprit Saint, qui garde, en fait, l'entière initiative de la rencontre. La *meditatio* prolonge naturellement la *lectio*.

Comme celui de la lecture spirituelle selon saint François de Sales, le but de la *lectio divina* consiste à chercher le Christ dans la lettre du texte pour découvrir l'amour de Dieu, le goûter et s'unir à lui. Saint Bernard recommandait de "savourer" la "moelle des Écritures", le "miel" que l'interprétation spirituelle "fait couler" de leur lettre. Ce "goût" est simultanément moyen et résultat, car plus on s'en pénètre, plus on s'en délecte. L'aliment est à la fois de plus en plus consistant et plus suave et permet de déboucher sur une authentique expérience mystique. Cette expérience n'est certainement pas, avec la grâce de Dieu, hors de la portée du disciple de saint François de Sales et de saint Jean Bosco, même immergé dans une vie très active.

Notes

1. *Introduction à la vie dévote*, deuxième partie, chap. XVII.
2. Lettre à la présidente Brulart, Annecy, 3 mai 1604, *Oeuvres*, t. 12, p. 269.
3. Lettre à Antoine de Revol, Annecy, 3 juin 1603, *Oeuvres*, t. 12, p. 189-190.
4. Lettre à Jeanne de Chantal, s. d. (1605-1607), *Oeuvres*, t. 21, p. 142.
5. Lettre à Madame de la Croix d'Autherin, Annecy, 23 juin 1615, *Oeuvres*, t. 17, p. 13.
6. Regolamenti SDB, art. 71 ; Regolamenti FMA, art. 24 et 25.
7. "Avendo quotidianamente in mano la Sacra Scrittura, come Maria accogliamo la Parola e la meditiamo nel nostro cuore per farla fruttificare e annunziarla con zelo" (Costituzioni SDB, art. 87c.)
8. Des moines du Moyen-âge aux religieux de vie active de l'époque moderne, on est passé de la *lectio divina* à la "lecture spirituelle". Sur cette question, voir A. Boland, "Lectio divina et lecture spirituelle", *Dictionnaire de spiritualité*, t. IX, 1976, col. 470-510, qui comporte trois articles aux titres parlants : 1) La lectio divina, 2) De la lectio divina à la lecture spirituelle, 3) La lecture spirituelle à l'époque moderne.
9. Pour le paragraphe qui suit, je m'inspire librement de l'article du cistercien Jean-Albert Vinel, "La lectio divina", publié dans *Vie consacrée*, 1982, p. 288-303.

Liguori, Alphonse de

L'influence d'Alphonse de Liguori dans la catholicité du XIX^{ème} siècle

Aux origines, tandis que François de Sales, à qui ils devaient leur nom, s'offrait en modèle à don Bosco et à ses disciples, un autre saint, plus récent, le napolitain Alphonse de Liguori (1696-1787), moraliste réputé, fondateur des rédemptoristes, leur transmettait une doctrine ascétique et pastorale, qui marquerait longtemps la famille salésienne¹.

Préparé à la prêtrise par un enseignement rigoriste, Alphonse l'avait abandonné après avoir constaté tout le mal produit sur son âme et celle des autres par une doctrine inhumaine et antiévangélique, qui rendait impossible l'usage des sacrements, spécialement de la pénitence et de l'eucharistie. Dans la question alors brûlante (et bien oubliée depuis) du probabilisme², il avait maintenu, sa vie durant, le principe libérateur qu'une loi vraiment douteuse n'oblige pas en conscience. Son esprit et ses solutions étaient donc toujours restés raisonnables et miséricordieux.

Après sa mort, l'influence de cet apôtre napolitain s'était étendue à toute l'Italie et même, peut-on dire, à l'ensemble de la catholicité. Durant la première moitié du dix-neuvième siècle, donc au temps de la formation sacerdotale de don Bosco, ses oeuvres morales, en particulier sa vaste *Theologia moralis* (quatre grands volumes dans l'édition Gaudé), délivrèrent progressivement du rigorisme l'enseignement des séminaires et toute la pratique pénitentielle et sacramentaire du peuple chrétien. Alphonse de Liguori n'était pas alors seulement le docteur de la morale. Plusieurs de ses livres de spiritualité exerçaient de près ou de loin (entre autres, à travers la prédication des rédemptoristes) une influence extraordinaire sur la pensée et le comportement des chrétiens. Il était pour eux, par l'ouvrage *Le grand moyen de la prière* (1759), le docteur de la prière. C'était aussi celui de l'eucharistie par le petit livre *Visites au Très Saint Sacrement et à la Très Sainte Vierge* (1768), intitulé d'abord et de manière plus explicite : *Pensées et affections dévotes pour les visites au Très Saint Sacrement et à la Très Sainte Vierge toujours immaculée, pour chaque jour du mois* (1745), qui rencontra aux dix-huitième et dix-neuvième siècles un succès tel qu'on l'a parfois comparé à celui de l'*Imitation de Jésus Christ*. Ses *Gloires de Marie* (1750) avaient fait date en mariologie et connaissaient d'innombrables éditions et traductions. C'était une paraphrase du *Salve Regina* et une suite de discours sur les sept fêtes principales, sur chacune des sept douleurs et sur les vertus de la très sainte Vierge. Marie, célébrait Alphonse, est de tous les hommes la reine, la mère, la vie, l'espérance, le secours, la médiatrice, l'avocate, la gardienne, le salut, la perpétuelle associée de son Fils dans l'oeuvre de rédemption de l'humanité. Selon son premier biographe (Tannoja), sa *Préparation à la mort*³, avec ses trente-six "considérations", d'abord sur les "vérités éternelles", ensuite sur les six grands moyens de salut : prière, persévérance, confiance en Marie, amour de Dieu, eucharistie, conformité à

la volonté de Dieu, avait produit à sa publication dans le royaume de Naples "l'effet d'une mission générale". Au dix-neuvième siècle elle continuait de faire beaucoup réfléchir les chrétiens soucieux de leur destin final. Enfin, religieuses et aussi, malgré le titre, religieux se sentaient concernés par *la Véritable épouse du Christ ou la Sainte religieuse*⁴.

Alphonse, qu'auréolaient une béatification en 1816 et une canonisation en 1839, en attendant un titre prestigieux de docteur de l'Eglise en 1871, était devenu, au temps de don Bosco, directement et, plus souvent, indirectement, un conseiller spirituel très écouté pour la plupart des catholiques fervents.

Saint Alphonse et don Bosco

Don Bosco apprit à connaître Alphonse de Liguori au *Convitto ecclesiastico* de Turin, dont il fut l'élève interne entre 1841 et 1844. On y préparait des prêtres confesseurs par des conférences de morale et des solutions dirigées de cas de conscience. Les "conférenciers", c'est-à-dire les "maîtres de conférences" Luigi Guala et le futur saint Giuseppe Cafasso, que le jeune prêtre Bosco vénérât fort, amendaient le texte de base obligatoire dans le diocèse (Alasia), plutôt rigoriste, à partir de l'enseignement d'Alphonse de Liguori, dont ils se faisaient ouvertement les protagonistes. Leurs leçons pastorales sur la confession se fondaient sur l'ouvrage d'Alphonse intitulé *Homo apostolicus* (l'Apôtre), traduction latine d'une "Instruction pratique pour les confesseurs", résumé particulièrement réussi de théologie morale. Alphonse y avait joint une *Praxis confessarii* (Pratique du confesseur), sous-titrée : "Pour servir de complément à l'Instruction des confesseurs", précieuse à qui veut saisir sa conception du ministre du sacrement de pénitence. Les maîtres du *Convitto* débarrassaient ainsi leurs élèves des traces d'un esprit dit "janséniste" assez brutal, alors encore vivace dans le pays⁵. On dissertait sur les thèses des probabilistes et des probabilioristes. Les probabilioristes, parmi lesquels le *Convitto* voyait l'auteur imposé par le diocèse, étaient rigides ; les probabilistes, à la tête desquels il rangeait - un peu abusivement - saint Alphonse, l'étaient moins. Le conférencier directeur don Guala, prenant pour guide "la charité de Notre Seigneur Jésus Christ", se situait entre les deux partis, au jugement de don Bosco. Grâce à lui, affirmera-t-il, "saint Alphonse devint le maître de nos écoles, avec les bienfaits longtemps attendus dont on éprouve aujourd'hui les conséquences"⁶.

Le prêtre Giovanni Bosco, confesseur et directeur de conscience, sera toujours fidèle aux leçons de saint Alphonse, telles qu'il les avait recueillies au *Convitto* des lèvres de ses maîtres Guala et Cafasso. Ses disciples immédiats le suivirent. Vers 1875, saint Alphonse était l'auteur officiel de morale (et d'ascétique) des salésiens⁷.

Quand lui-même et ses fils se mirent à écrire des livrets de spiritualité, Alphonse de Liguori figura naturellement parmi leurs sources privilégiées. Don Bosco se servit au moins des titres : "Préparation à la mort" (*Apparecchio alla morte*), "Visites au Très saint Sacrement" (*Visite al Santissimo Sacramento*), "Maximes éternelles" (*Massime eterne*), "la Sainte Religieuse" (*la Monaca Santa*),

“les Gloires de Marie” (*le Glorie di Maria*) et “Avis concernant la vocation” (*Avvisi spettanti la vocazione*).

La partie ascétique de son *Giovane provveduto* (1847) fut étoffée entre autres par des extraits des “Maximes éternelles” et de la “Préparation à la mort”. Il est facile de vérifier que l’un de ses tout premiers livres, le minuscule “Exercice de dévotion sur la miséricorde de Dieu” (vers 1846) dépend de cette “Préparation à la mort” de saint Alphonse. De même certains chapitres du “Mois de mai” (1858). Les “Gloires de Marie” ont été l’une des sources de la brochure de don Bosco sur la Neuvaine à Notre Dame auxiliatrice (1870). Les “Actes de dévotion à faire devant le saint sacrement”, qui figurent dans son numéro des *Letture cattoliche* sur le miracle eucharistique de Turin (1853), ont été explicitement empruntés à l’ouvrage célèbre d’Alphonse de Liguori sur les “Visites au Très Saint Sacrement”. Enfin don Bosco, parfois aidé par son maître des novices Giulio Barberis, a copié son maître spirituel dans ses explications sur la vie religieuse, domaine qu’il maîtrisait très mal à l’origine. Son introduction aux constitutions salésiennes (1^{ère} éd., 1875) a adapté de longs extraits de la “Sainte religieuse” et des “Avis sur la vocation”. La “Sainte religieuse” avait déjà inspiré littéralement la retraite prêchée par don Bosco aux salésiens en 1869 au lendemain de l’approbation romaine de sa congrégation. Il s’y exprimait sur la vie religieuse avec les mots de saint Alphonse. Pendant un siècle au moins, cette ascétique, dont la cohérence avec la “mission” (pour employer un mot absent de son vocabulaire) paraîtra quelquefois problématique, sera enseignée aux fils spirituels de don Bosco⁸. Alors qu’ils pensaient entendre le seul don Bosco, les religieux salésiens (et les religieuses salésiennes) entendaient donc souvent aussi et surtout la voix de saint Alphonse.

Il est vrai que le compilateur demeure maître de ses choix. L’originalité de saint Alphonse lui-même, qui appartenait à la lignée de saint François de Sales et dépendait, à travers certains jésuites (Saint-Jure, Nepveu), de la première école ignatienne, était elle-même relative. Quand il reprenait saint Alphonse, don Bosco s’insérait simplement dans l’une des formes de la spiritualité moderne, qui prévalut jusqu’à Vatican II. Avec ses qualités et aussi ses défauts.

Notes

1. Sur ce saint, voir le bon ouvrage du rédemptoriste Théodule Rey-Mermet, *Le saint du siècle des Lumières, Alfonso de Liguori (1696-1787)*, 2^{ème} éd., Paris, Nouvelle Cité, 1987, 717 p. Sa traduction italienne a l’avantage de nous restituer les titres dans la langue originale.

2. Peut-on en conscience, dans l’observance d’un précepte religieux, suivre avec les probabilistes une opinion seulement *probabilis* (“probable”), ou faut-il absolument se conformer à une opinion *probabilior* (“plus probable”), comme le réclament les moralistes sévères, dits probabilioristes ?

3. *Apparecchio alla morte*, 1758.

4. *La vera sposa di Gesù Cristo o la Monaca santa*, 1760.

5. Don Bosco écrivit dans ses souvenirs à propos du *Convitto* : “(Le théologien Guala) fondò quel meraviglioso semenzaio, da cui provenne molto bene alla Chiesa specialmente a sbarbare alcune radici di giansenismo che tuttora si conservava tra noi” (MO Da Silva, p. 117.)

6. “... mercè il T. Guala S. Alfonso divenne il maestro delle nostre scuole con quel vantaggio che fu lungo tempo desiderato, e che oggidi se ne provano i salutarî effetti.” (MO Da Silva, p. 118.)

7. D’après le rapport de G. Bosco rédigé pour le Saint-Siège, *Cenno istorico sulla congregazione di S. Francesco di Sales e relativi schiarimenti*, Rome, 1874, p. 15.

8. Voir la collection d’ouvrages dérivés de ses lettres circulaires, que don Pietro Ricaldone a intitulée dans les années 1940 *Formazione salesiana* (éd. L.D.C.).

Marie

Marie dans le monde de don Bosco

En son dix-neuvième siècle, Marie était partout autour du Piémontais Giovanni Bosco. Et il la découvrit à ses côtés, mère sans tache, bienveillante et forte, tout au long de sa vie de prêtre¹. Telle fut ensuite l'expérience religieuse de Marie qu'il légua à sa famille spirituelle.

Encore bébé, il eut bientôt perçu son nom sur les lèvres de sa mère, qui lui faisait réciter trois angélus et au moins un chapelet par jour. La bourgade de ses jeunes années avait pour fête patronale sa maternité au mois d'octobre. Collégien et séminariste, il fréquenta autant que possible des garçons attachés au culte marial. Turin, lieu de son ministère, avec son sanctuaire traditionnel de la *Consolata*, était une ville de Marie. Quant à son principal auteur spirituel, Alphonse de Liguori, il avait composé les *Gloires de Marie*, oeuvre alors extrêmement célèbre dans les milieux dévots.

La dévotion mariale - certainement exceptionnelle - de son ami Luigi Comollo, telle que lui-même, dans un premier ouvrage (1844), la décrit et la donna en modèle à "messieurs les séminaristes de Chieri", paraît caractéristique de l'ambiance du Piémont de l'époque. Luigi enfant reconnaissait sans réserve la puissance de Marie, qu'avec Jésus il aimait "avec tendresse"². De longues et onéreuses pratiques lui manifestaient son affection. Visiblement, discourir de "la Madone" le ravissait. Luigi récitait chaque jour son chapelet et, quand son emploi du temps lui laissait quelque loisir, le petit office de la sainte Vierge "avec son compagnon habituel", qui était notre Giovanni Bosco. Un jour de jeûne rigoureux en l'honneur de Marie précédait ses communions et, par amour pour elle, il jeûnait systématiquement le samedi (jour marial) de chaque semaine. Enfin, après avoir cru voir Marie sur son lit de mort, il expira, selon don Bosco qui le veillait, en prononçant "les noms de Jésus et de Marie". Comollo allait avoir vingt-deux ans.

A partir du songe marial de ses neuf ans, Marie fut toujours pour don Bosco lui-même une mère très belle, très sainte, très forte et très bonne. Elle lui indiquait les routes à suivre, puis le soutenait dans ses démarches d'apôtre. Au terme il dira de Marie - au moins équivalentement, car la formulation exacte n'est pas très assurée. - : "C'est elle qui a tout fait !" ³

Marie, mère immaculée et auxiliaresse

La proclamation par Pie IX de la conception immaculée de Marie a encouragé don Bosco à voir en elle le symbole merveilleux de la pureté, de la beauté et de la sainteté. Ses explications du *Mois de mai* et de la biographie de Dominique Savio, un garçon qui vécut à Turin dans l'enthousiasme et sous les

yeux de don Bosco le jour de la définition, le 8 décembre 1854, en témoignent. La contemplation de l'Immaculée devait rendre Dominique, ainsi que ses imitateurs, intraitable pour ses faiblesses et affamé de sainteté héroïque. Cet esprit exigeant se retrouve dans le dernier article du règlement de la compagnie de l'Immaculée créée peu après dans l'Oratoire du Valdocco avec la bénédiction de don Bosco : "La compagnie est placée sous le patronage de l'Immaculée, dont nous porterons le titre et dont nous garderons la sainte médaille. Par notre confiance en Marie, sincère, filiale, illimitée, notre tendresse particulière et notre dévotion constante envers elle, nous viendrons à bout de tous les obstacles, nous serons tenaces dans nos résolutions, durs pour nous mêmes, aimables pour notre prochain et irréprochables en tout."⁴

La raideur relative d'une telle attitude était corrigée chez don Bosco par la contemplation de Marie, mère de Dieu et, partant, mère des hommes. Ayant été rachetés par Jésus Christ, nous devenons ses enfants et les frères de son divin fils. "La raison en est que, devenant mère de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, elle devint aussi notre mère. Dans sa grande miséricorde, Jésus Christ voulut nous appeler ses frères et, par ce titre, nous constitua tous enfants adoptifs de Marie."⁵

Longtemps, dans ses sermons et dans ses livres don Bosco ignore parmi les titres de Marie celui d'"auxiliatrice". Sa première édition de l'*Histoire ecclésiastique* ne mentionnait pas encore la victoire de Lépante, considérée comme victoire de l'Auxiliatrice des chrétiens. Puis, en 1862, une image miraculeuse, dite de Marie auxiliatrice par l'archevêque du lieu, fut découverte dans le diocèse de Spolète et de manière assez sensationnelle pour déclencher un imposant pèlerinage. La crise des Etats pontificaux (dont Spolète faisait partie) paraissait alors sans remède. L'Eglise de Pierre semblait vaciller et réclamer un secours miraculeux. A Paris, l'archiconfrérie en plein développement de Notre-Dame des Victoires fondée par l'abbé Dufriche-Desgenettes prêchait la résistance au mal par le recours à la *Virgo potens* (Vierge puissante). Don Bosco résolut de donner le titre d'Auxiliatrice à l'église qu'il méditait de bâtir à Turin. L'épithète lui convenait d'autant mieux que les Turinois connaissaient, au moins depuis le dix-huitième siècle, la confrérie de Marie auxiliatrice érigée à Munich et que, s'il faut l'en croire, Pie IX, consulté sur le vocable qui convenait à l'église, opinait en sa faveur. Il n'en fallait pas tant à don Bosco. En juin 1868 une grande "église Marie auxiliatrice" fut consacrée au Valdocco.

Et notre saint invoqua désormais avec prédilection l'Auxiliatrice, mère et reine des chrétiens et de l'Eglise. La congrégation féminine qu'il fonda en 1872 fut appelée Institut des Filles de Marie auxiliatrice. Un grand tableau peint sur ses instructions disait, au-dessus du maître-autel de son sanctuaire turinois, comment il se représentait Marie jouissant de cette prérogative : "Marie se dresse dans une mer de lumière et de majesté, assise sur un trône de nuages et couronnée d'étoiles, en même temps que du diadème qui la proclame reine du ciel et de la terre. Un groupe d'anges fait cercle autour d'elle et lui présente leurs hommages comme à leur reine. Elle tient dans sa main droite le sceptre, symbole de sa puissance ..."⁶ L'Auxiliatrice de don Bosco était une reine glorieuse dominant le monde et

l'Eglise, celle-ci représentée sur le tableau par les apôtres et par les évangélistes Luc et Marc.

Outre la nouvelle église, six petits livres de don Bosco allaient, entre 1868 et 1879, expliquer, commenter et magnifier le titre. Cette littérature nous installe dans les luttes de la chrétienté. A Marie auxiliaresse, nous dit-elle, l'Eglise attribue la déroutte des hérésies. L'Auxiliaresse fut la reine des glorieuses batailles contre les Turcs à Lépante en 1571 et à Vienne en 1683, celle aussi qui sauva Pie VII de la captivité de Fontainebleau en 1814. Elle fut et demeure la "protectrice des armées qui combattent pour la foi".⁷ Qu'une nécessité s'impose aux chrétiens, et Marie, la très sainte, intervient aussitôt leur apportant son aide puissante. Le secours de Marie paraissait à don Bosco plus nécessaire que jamais dans le siècle où il propageait son culte, car "ce ne sont plus des tièdes à enflammer, des pécheurs à convertir, des innocents à conserver. L'Eglise catholique elle-même est assaillie."⁸ Un vrai climat de croisade !

Marie, mère puissante, sage et bonne, célébrée par don Rua et don Albera

Les successeurs immédiats de don Bosco, Michele Rua (recteur majeur entre 1888 et 1910) et Paolo Albera (recteur majeur entre 1910 et 1921), reprirent soigneusement son langage et ses idées sur Marie. Ce fut pour eux comme pour lui la mère très sainte et la reine puissante et secourable du *Salve Regina*.

"Noi siam figli di Maria", "Nous sommes les fils de Marie". Don Rua se plaisait à célébrer ce titre, en octobre, le jour de la fête liturgique de la Maternité mariale. Quelle joie de se rappeler que notre mère est la mère de Jésus, fils de Dieu ! Nous avons pour mère la "personne la plus noble (*augusta*), la plus sainte, la plus belle qui soit jamais sortie des mains du Créateur". C'est la "Mater admirabilis" (mère admirable), dont personne ne pourra jamais dignement raconter les *mirabilia* (merveilles).⁹

Marie est la très sainte et la très sage mère de Dieu, dite avec raison "mère du bon conseil", opinait le recteur en une autre occasion. Pour le démontrer, il situait Marie dans le monde trinitaire. Nous avons besoin de guides dans l'existence. Comment ne pas recourir à Marie "mère du bon conseil", *stella maris*, "étoile" très fidèle sur la mer universelle, elle qui participe aux "conseils du Très-Haut" ?¹⁰ Ses fils doivent l'aimer et se montrer "dévots" à son égard. "L'amour envers elle et l'imitation de ses vertus constituent une fontaine" de grâces, qui permet de parvenir à un haut degré de vertu.¹¹ Un amour purement sentimental et sans imitation serait stérile, "la dévotion envers Marie doit être fructueuse."¹²

Enfin, le membre de la famille salésienne tient par dessus tout à l'invoquer comme "auxiliaresse" ou "secours des chrétiens". Alors qu'il accompagnait don Bosco dans l'un de ses derniers déplacements, don Rua prononça, à partir de l'invocation *Maria auxilium christianorum, ora pro nobis*, deux conférences qu'il avait pris la peine de composer en français.¹³ Comme don Bosco le faisait, il y justifiait le titre par les hauts faits de Marie (ou attribués à Marie) au long de

l'histoire de l'Eglise, depuis les temps apostoliques jusqu'au dix-neuvième siècle. Les persécuteurs, les hérétiques, les Turcs esclavagistes, Lépante défilaient. Don Rua en arrivait ainsi à l'église Marie auxiliairice, achevée à Turin en un temps record quelques années plus tôt, pour dire que "chaque pierre, chaque brique (*sic*) de ce sanctuaire signe un bienfait, une grâce de M(arie)." Depuis sa construction, poursuivait-il, Marie a encore augmenté ses faveurs, à mesure que croissaient la foi, la confiance et la dévotion envers elle invoquée sous le titre d'auxiliairice. D'ailleurs, don Bosco le répète, le développement lui-même de l'oeuvre salésienne, qui est extraordinaire, doit être entièrement attribué à Marie auxiliairice. L'auxiliairice est la *Virgo potens*, qui ne manque jamais de venir en aide aux chrétiens des temps malheureux. C'est don Rua qui (en 1894) introduisit dans la congrégation salésienne la récitation d'une "consécration à Marie auxiliairice" à la suite de la méditation communautaire quotidienne.

Don Albera reprit des idées semblables ou voisines dans ses circulaires aux salésiens. Toute l'oeuvre de don Bosco a son origine en Marie, enseignait-il, soyons-lui reconnaissants, aimons-la, honorons-la et diffusons son culte sous le titre d'auxiliairice. Nous en avons la responsabilité, parce que nous sommes ses enfants. "Tel est et doit être le fondement de notre amour spécial envers Marie auxiliairice, et la marque qui doit distinguer notre dévotion envers elle, de celle que nous pourrions avoir envers la Très Sainte Vierge honorée sous n'importe quel titre : Marie auxiliairice est notre mère."¹⁴

Il s'employa lui-même et de manière efficace à servir cette dévotion. En 1918, pour le cinquantième anniversaire de la consécration de l'église Marie auxiliairice de Turin, il consacra en personne et très solennellement à Marie auxiliairice l'Oeuvre de Don Bosco à travers le monde par une longue formule très élaborée, que les salésiens étaient invités à répéter partout. Marie, "mère de Jésus", "mère très aimable" de la famille salésienne, "puissante auxiliairice du peuple chrétien", elle qui avait inspiré à don Bosco de "se consacrer à l'instruction et à l'éducation des nouvelles générations grandissant en des temps nouveaux", était suppliée de poursuivre son action secourable à l'avantage de ses fils et successeurs.¹⁵ La lettre aux salésiens qui annonçait l'événement leur rappelait la formule de don Bosco : *Ad Jesum per Mariam* (à Jésus par Marie). Don Albera la commentait. Il faut non seulement chérir Marie, mais l'imiter pour aller à Jésus. Une dévotion à Marie, qui ne serait pas une école de sainteté, qui ne donnerait pas la force de vaincre les ennemis de l'âme et de "marcher sur les traces de son divin fils", serait bien "vaine"¹⁶.

Don Albera s'efforçait de situer et de rendre agissante la piété mariale salésienne par rapport à l'unique médiateur du salut, qui est, en saine théologie, le Christ Jésus.

Le culte marial salésien à la fin du vingtième siècle

Le recteur Egidio Viganò (1978-1995) voulut, d'entrée de jeu, par sa première circulaire de recteur majeur, faire de Marie la rénovatrice de la famille salésienne.¹⁷ A ses membres il proposait quatre consignes : 1) une formation

doctrinale sérieuse, afin que leurs initiatives de piété et d'action soient éclairées par une foi authentique ; 2) un culte et une piété envers Marie révisés selon les critères de l'exhortation apostolique de Paul VI *Marialis cultus* (2 février 1974) ; 3) un engagement résolu dans les intérêts et les activités de l'Eglise locale et universelle ; et 4) un réel souci des vocations, rappelant qu'une Oeuvre de Marie Auxiliatrice avait été créée en 1876 par don Bosco pour le soutien des vocations adultes. Le contexte chrétien de l'époque justifiait ces consignes, en particulier la première, mais aussi la deuxième et la troisième. La lettre de don Viganò tombait en effet dans un monde religieux très différent de celui de don Rua et don Albera, monde dont l'évolution aide à comprendre le nouvel enseignement marial. Au lieu d'être située systématiquement dans une sphère "divine" en compagnie du Christ, Marie était alors contemplée de préférence dans l'Eglise des rachetés, où, au reste, elle tenait de loin la première place.¹⁸ Regardons d'un peu près cette évolution.

Le dix-neuvième siècle avait vu reflourir la piété mariale dans l'Eglise catholique, favorisée par une abondante littérature populaire, parfois oeuvre salésienne. En 1950, après le dix-septième, un nouveau "siècle marial" (de 1850 à 1950), encadré par les définitions pontificales de l'immaculée conception et de l'assomption de Marie, s'était clos. Durant les décennies précédentes, l'émulation entre la piété et la réflexion dogmatique des savants avait été constante. Le phénomène des apparitions mariales s'était amplifié. La ferveur mariale jouait un grand rôle dans la pastorale de la religion populaire. Marie était, pour la chrétienté, le modèle de la femme, de la mère en particulier. Les messages de ses apparitions parlaient mieux que bien des prédications doctrinales. Liturges et théologiens travaillaient toujours davantage, comme Alphonse de Liguori l'avait fait en son temps, à la "gloire de Marie". Rome les encourageait et instaurait de nouvelles fêtes de Marie. Les congrès se multipliaient, associant manifestations populaires et conférences spirituelles. Ils étaient fréquemment l'occasion de l'émission de certains vœux pour le progrès de la doctrine mariale : définitions dogmatiques de l'assomption, de la médiation universelle de Marie et de sa co-rédemption. Les sociétés d'études mariales nées à partir de 1935 entendaient glorifier la Sainte Vierge et approfondir l'intelligence de son mystère. En 1942, Pie XII consacra le monde au coeur immaculé de Marie et surtout, en 1950, définit son assomption glorieuse .

Puis le concile Vatican II (1962-1965) opéra un tournant dans la considération doctrinale, spirituelle et pastorale de Marie. Un certain nombre de Pères attendaient de l'assemblée pour le moins la proclamation de nouveaux titres de Marie. Il fallait, disaient-ils, "ajouter de nouvelles pierres précieuses à sa couronne". Mais une autre tendance se faisait jour, réticente devant ce qu'elle estimait être une "inflation mariale". A la tendance qui assimilait le plus possible Marie au Christ (tendance dite *christotypique*), répondait, dans un souci à la fois d'équilibre doctrinal et d'ouverture oecuménique, celle de réintroduire Marie dans l'Eglise du côté des rachetés (tendance dite *ecclésiotypique*). Ce courant l'emporta (de peu d'ailleurs). Au lieu de consacrer à la Vierge Marie un document qui lui serait réservé, il introduisit le thème marial dans un chapitre de la constitution sur l'Eglise *Lumen gentium*. Le schéma préparé antérieurement fut

récrit avec l'intention délibérée de situer "Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise". Le texte ainsi élaboré constitua le dernier chapitre de *Lumen gentium*.

Ce chapitre, tout entier d'inspiration scripturaire et patristique, parcourt l'économie du salut depuis la lente préparation de la venue du Christ jusqu'à la glorification de Marie en suivant le cours de son existence et en partant des annonces prophétiques qui la concernent. Le document reprenait le contenu des dogmes acquis jusqu'alors. Mais il restait délibérément en deçà des thèmes discutés par la mariologie de la première partie du siècle. Le rôle de Marie dans l'incarnation et la rédemption était présenté comme celui d'une "associée" et d'une "humble servante", à qui la grâce de Dieu avait permis de "coopérer" au salut par son obéissance, le pèlerinage de sa foi, son espérance et sa charité, depuis le *Fiat* de l'annonciation jusqu'au "consentement" de la croix. Marie, disait le concile, est la "figure" (exactement le "type") de l'Eglise, son membre le plus éminent, elle y joue un rôle maternel. Quant à lui, le pape du temps, Paul VI, tint, par sa propre autorité et indépendamment du concile, à proclamer Marie "Mère de l'Eglise, c'est-à-dire de tout le peuple de Dieu, aussi bien des fidèles que des pasteurs". La famille salésienne l'entendit avec reconnaissance.

Sous la pression de Vatican II, la réflexion des spécialistes en mariologie commença aussitôt de passer globalement d'une théologie de Marie-reine à une théologie de Marie-servante. L'exhortation apostolique de Paul VI *Marialis cultus* (2 février 1974) expliqua le changement survenu. Le modèle de femme donné par Marie, tel que les siècles précédents l'avaient construit, se trouvait modifié selon les exigences de la théologie et de l'anthropologie contemporaines. Toutefois Jean-Paul II, apôtre fervent de la dévotion mariale, introduisit ensuite, par la troisième partie de son encyclique *Redemptoris mater* (25 mars 1987), partie consacrée à "la médiation maternelle" de Marie, quelques nuances à la constitution conciliaire *Lumen gentium*. Alors que le concile avait délibérément marginalisé le terme de "médiatrice", ne l'employant qu'une seule fois dans une série d'expressions qualifiant l'intercession de Marie, le document pontifical voyait dans l'expression de "médiation maternelle" un concept important de la théologie mariale. Mais, enseignait-il, cette "médiation" de Marie, "médiation maternelle" s'exerçant dans l'intercession, était "participée" et "subordonnée", donc nullement de même ordre que celle du Christ, ce que les protestants refusent farouchement (et avec raison).

Don Viganò, théologien averti, tenait compte de ces mouvements de pensée. Le 14 janvier 1984, par un acte solennel, dit *atto di affidamento*, où il unissait systématiquement les deux titres, il confia la congrégation salésienne à "Marie auxiliairice, mère de l'Eglise".¹⁹ Il expliquait : "Nous entendons remettre à la garde maternelle de la Madone, à ses soins, à ses initiatives prévenantes, à sa puissance d'intercession, à sa capacité privilégiée et maternelle de la mener jusqu'au Christ, toute la congrégation, en tant que communauté mondiale et que communion dans l'identité de l'esprit et de la mission dans toutes les provinces et toutes les maisons."²⁰ C'était, sous une forme adaptée, la répétition de la consécration à Marie auxiliairice priée chaque jour dans la famille salésienne depuis le temps de don Rua et célébrée avec solennité par don Albera en 1918.

La leçon persistera. Les constitutions salésiennes rénovées en 1984 en tinrent compte.²¹ Et, en 1995, la Charte de communion pour la famille salésienne pouvait dire : “(Le titre d’auxiliatrice) est le rappel de la maternité universelle de Marie”. “Don Bosco a lié indissolublement sa dévotion mariale au sens de l’Eglise, au ministère de Pierre, à la foi simple du Peuple de Dieu, à l’urgence des nécessités de la jeunesse.”²² Au titre de Reine, on préférait celui de Mère.

Marie auxiliatrice mère et modèle des salésiennes

Dans la famille salésienne, les femmes, surtout les filles de Marie auxiliatrice, ont des raisons particulières de se tourner vers Marie.

Les Volontaires de Don Bosco voient en Marie de Nazareth une “icône” de “vie consacrée séculière”. “Elle accueille avec foi le mystère du Christ dans le quotidien, vécut sa consécration à Dieu sans que rien ne la distingue des femmes de son temps et trouva dans le travail un moyen de vie et de sanctification. Attentive aux besoins des autres, elle aima la justice, demeura fidèle même dans les moments difficiles et accepta sur le calvaire la maternité spirituelle qui la rendit mère de tous les hommes. Nous trouvons en Elle l’assistance d’une présence maternelle, avec Elle nous voulons reconnaître les merveilles accomplies par le Père.”²³ Sa vie quotidienne dans la simplicité et l’humilité, dans le travail ordinaire et l’attention aux autres, dans la contemplation de Dieu à travers les choses, les personnes, les événements, la participation et la collaboration à l’oeuvre rédemptrice du Fils de Dieu, font de Marie un modèle sublime pour les Volontaires de Don Bosco.²⁴

Pour les filles de Marie auxiliatrice, Marie est une mère, qui voulut leur institut et ne l’abandonne pas. Marie Immaculée et Auxiliatrice est un modèle de “femme auxiliatrice”, en qui elles reconnaissent la plénitude du don de soi à Dieu et aux hommes. Le terme *auxilium* a pris pour elles ce sens particulier. La royauté s’est estompée au bénéfice de la maternité.

“Marie, disent leurs constitutions, a inspiré (la fondation de) notre Institut et continue d’en être la Maîtresse et la Mère. Nous sommes donc une “famille religieuse qui est toute de Marie”. Don Bosco nous a voulues telles un “monument vivant” de sa reconnaissance envers l’Auxiliatrice et nous demande d’être son “merci” prolongé dans le temps. Nous éprouvons la présence de Marie dans notre vie et nous confions totalement à elle. Nous cherchons à faire nôtre son attitude de foi, d’espérance, de charité et de parfaite union au Christ, et à nous ouvrir à l’humilité joyeuse du Magnificat pour être comme elle des “auxiliatrices” surtout auprès des filles.”²⁵

Un programme de vie religieuse naît de leur contemplation de Marie immaculée et auxiliatrice. Elles se rendent disponibles à la Parole du Seigneur et vivent la béatitude de “ceux qui croient” pour se “consacrer à un apostolat porteur d’espérance”²⁶.

Leur chapitre général de 1982 avait dit : “Dans l’Institut la Madone est une présence vivante, active, présence de Mère qui aime, de Maîtresse qui éclaire et guide, soucieuse du salut : Auxiliatrice ! La dévotion à Marie nous fait entrer dans la dynamique de l’amour. Avec Elle faisons de notre vie un Magnificat au Seigneur. A son école apprenons à être ouvertes à Dieu et à nous mettre au service des jeunes.”²⁷

Dans le monde de don Bosco, la dévotion à Marie n’endort pas les énergies, elle est au contraire principe d’action réalisatrice..

Notes

1. Je reprends ici les paragraphes sur Marie du troisième chapitre de mon livre *Don Bosco et la vie spirituelle* (Paris, 1967, p. 100-105).

2. “... i SS. nomi di Gesù e di Maria, gli furono ognor l’oggetto di sua tenerezza.” (*Cenni sulla vita del chierico Luigi Comollo ...*, Turin, 1844, p. 5).

3. “E’ convinzione profonda ed irremovibile di Don Bosco : ‘Ella ha fatto tutto’” (*Carta di comunione*, art. 17.)

4. “La società è posta sotto gli auspizii dell’Immacolata Concezione, di cui avremo il titolo, e porteremo una divota medaglia. Una sincera, filiale, illimitata fiducia in Maria, una tenerezza singolare verso di lei ; una devozione costante ci renderanno superiori ad ogni ostacolo, tenaci nelle risoluzioni, rigidi verso di noi, amorevoli col nostro prossimo, ed esatti in tutto.” (*Vita del giovanetto Savio Domenico ...*, 1859, p. 81.)

5. “Perciocchè divenendo ella madre di Gesù vero Dio e vero uomo, divenne eziandio madre nostra. Gesù Cristo nella sua grande misericordia volle chiamarci suoi fratelli, e con tal nome ci costituisce tutti figliuoli adottivi di Maria.” (*Il Mese di maggio ...*, 1858, p. 14.)

6. “Maria SS. vi campeggia in un mare di luce e di maestà, assisa sopra di un trono di nubi e coronata di stelle nonchè del diadema con cui è proclamata Regina del cielo e della terra. Una schiera di angeli, facendole corona, le pongono ossequio come a loro Regina. Colla destra ella tiene lo scettro, simbolo della sua potenza ...” (G. Bosco, *Maria Ausiliatrice col racconto di alcune grazie ...*, Turin, 1875, p. 54-55.)

7. “... alcuni fatti che riguardano alla speciale protezione che la santa Vergine ha costantemente prestato agli eserciti che combattono per la fede” (G. Bosco, *Maraviglie della Madre di Dio invocata sotto il nome di Maria Ausiliatrice*, Turin, 1868, p. 61.)

8. “... non sono più tiepidi da infervorare, peccatori da convertire, innocenti da conservare. Queste cose sono sempre utili in ogni luogo, presso qual siasi persona. Ma è la stessa Chiesa Cattolica che è assalita.” (G. Bosco, *Maraviglie ...*, op. cit., p. 6-7.)

9. Considérations d’un sermon de don Rua “Per la festa della Maternità di Maria SS.”, dans un recueil manuscrit de *Prediche per esercizi*, quad. 2°, p. 48-49, FdB 2895 C3-4.

10. “Essa mer(ita) veram(ente) il tit(olo) di M(adre) del B(uon) Cons(iglio). Chi mai fra le creat(ure) fu più di Lei addentro ai cons(igli) dell’Altiss(imo) ?” (M. Rua, “Maria Santissima”, dans *Prediche per esercizi*, quaderno 1°, p. 29, ms reproduit en FdB 2894 A1.)

11. “L’amore a Maria e l’imitazione delle sue virtù sono sempre una fonte alla quale attingendo ...” Etc (M. Rua, inc. d’un feuillet de sermon manuscrit de quatre pages, reproduit en FdB 2101 C12-D3.)

12. M. Rua, “La divozione a Maria SS.ma deve essere fruttuosa”, Sermon manuscrit allographe, dans un cahier de *Prediche*, inc. *La Concezione*, FdB 2912 B8-C4.

13. “Maria, Auxilium Christianorum”, un feuillet sous ce titre, FdB 2919 E11 à 2920 A3.

14. “Questo è e deve essere il fondamento dell’amor nostro speciale a Maria SS. Ausiliatrice, e il contrassegno che deve distinguere la nostra divozione verso di Lei, da quella che potremmo avere verso la SS. Vergine onorata sotto qualsiasi titolo. Maria SS. Ausiliatrice è la nostra Madre.” (P. Albera, *Lettre aux salésiens*, 24 avril 1921, L.C., p. 437.)

15. "O Maria, Ausiliatrice potente del popolo cristiano [...], maternamente sollecita dei bisogni morali e religiosi delle generazioni crescenti nei tempi nuovi, Voi ispiraste al Ven. Don Bosco di consacrarsi alla loro istruzione ed educazione [...], o Madre di Gesù e Madre nostra amabilissima, accogliete con l'usata bontà questa offerta ..." ("Consacrazione dell'Opera di Don Bosco a Maria Ausiliatrice", appendice a P. Albera, *Lettre aux salésiens* "Sul Cinquantenario della Consacrazione del Santuario di Maria Ausiliatrice in Valdocco", 31 mars 1918, L.C., p. 273-274).

16. " ... ad Jesum per Mariam, volendo (don Bosco) così insegnarci che è vana la nostra divozione a Maria, se non ci guida a Gesù, se non ci ottiene la forza necessaria per vincere i nemici dell'anima nostra, a camminare sulle traccie del Divino suo Figlio." (*Lettre citée*, p. 266.)

17. E. Viganò, "Maria rinnova la Famiglia salesiana di Don Bosco", *lettres aux salésiens*, 25 mars 1978, *Atti* 289, p. 3-35.

18. Je m'appuie pour cet historique sur l'étude scrupuleuse du Groupe des Dombes, *Marie dans le dessein de Dieu et la communion des saints* (Paris, Centurion, 1997), n. 89-103.

19. E. Viganò, "Atto di affidamento della Congregazione a Maria Ausiliatrice, Madre della Chiesa", *lettres aux salésiens*, 31 mai 1983, *Atti* 309, p. 3-21.

20. "Intendiamo consegnare alla custodia materna della Madonna, alla sua cura, alle sue premurose iniziative, alla sua potenza d'intercessione, alla sua privilegiata e materna capacità di condurre a Cristo, tutta la Congregazione in quanto comunità mondiale, quale comunione nell'identità dello spirito e della missione in tutte le Ispettorie e Case." (*Lettre citée*, p. 8.)

21. Voir, en particulier, A. Van Luyn, *Maria nel carisma salesiano*. Studio sulle costituzioni della Società di San Francesco di Sales, Roma, LAS, 1987.

22. "E' invece il richiamo alla maternità universale di Maria". "Don Bosco ha legato, inoltre, in maniera indissolubile la sua devozione mariana al senso della Chiesa, al ministero di Pietro, alla fede semplice del Popolo di Dio, all'urgenza dei bisogni della gioventù." (Carta di comunione, art. 17.)

23. "Accogliendo con fede il mistero di Cristo nel quotidiano, visse la sua consacrazione a Dio senza che nulla la distinguesse dalle donne del suo tempo, e trovò nel lavoro un mezzo di vita e di santificazione. Attenta alle necessità degli altri, amò la giustizia, fu fedele anche nei momenti difficili, accettò sul Calvario la maternità spirituale che la rese Madre di tutti gli uomini. In Lei troviamo l'aiuto di una presenza materna, con Lei vogliamo riconoscere le meraviglie operate dal Padre." (*Constitutions VDB*, art. 11.)

24. Formules heureuses empruntées aux constitutions des Volontaires avec Don Bosco, art. 6.

25. "Maria Santissima è stata l'ispiratrice del nostro Istituto e continua ad esserne la Maestra e la Madre. Siamo perciò "una Famiglia religiosa che è tutta di Maria". Don Bosco ci ha volute "monumento vivo" della sua riconoscenza all'Ausiliatrice e ci chiede di essere il suo "grazie" prolungato nel tempo. Noi sentiamo Maria presente nella nostra vita e ci affidiamo totalmente a lei. Cerchiamo di fare nostro il suo atteggiamento di fede, di speranza, di carità e di perfetta unione con Cristo, e di aprirci all'umiltà gioiosa del "Magnificat" per essere come lei "ausiliatrici", soprattutto fra le giovani." (*Constitutions FMA*, art. 4.)

26. "Nella Vergine Immacolata Ausiliatrice contempleremo la pienezza della donazione a Dio e al prossimo. Imiteremo la sua disponibilità alla Parola del Signore, per poter vivere come lei la beatitudine dei "credenti" e dedicarci ad un'azione apostolica apportatrice di speranza." (*Constitutions FMA*, art. 44.)

27. "La Madonna nell'Istituto è una presenza viva, operante, presenza di Madre che ama, di Maestra che illumina e guida, sollecita della salvezza : Ausiliatrice ! La devozione a Maria ci fa entrare nella dinamica dell'amore. Con Lei facciamo della nostra vita un Magnificat al Signore. Alla sua scuola impariamo ad essere aperte a Dio ed a metterci a servizio delle giovani." (Istituto FMA, *Capitolo Generale XVII. Atti*, Roma, 1982, p. 68-69.)

Mazzarello, Maria Domenica

L'adolescente (1837-1854)

Marie-Dominique Mazzarello, principale collaboratrice de don Bosco dans la consolidation et première supérieure générale de l'Institut des filles de Marie auxiliaire, était née le 9 mai 1837 dans un hameau très campagnard du village piémontais de Mornese, dit des Mazzarelli, aînée d'une famille destinée à devenir nombreuse et solide, qui mettait en honneur le travail, les relations saines et ouvertes, une foi vive et une piété sincère¹. Quand elle aura onze ans, sa famille se transférera à bonne distance du village, dans la solitude de la Valponasca.

Les dons ne manquaient pas à Marie-Dominique. C'était une nature ardente et énergique, têtue, d'une totale sincérité et bien ouverte au réel. Le cœur était bon et sensible, l'intelligence claire et profonde, même si les conditions locales la priveraient de toute instruction scolaire. Son père lui apprend à lire et à compter sur ses doigts. Cet homme sage et admiré, dont l'aînée devint rapidement le bras droit, lui transmettait le sens du travail, la rectitude du jugement, le goût de l'authentique, le courage de reconnaître ses défauts et de s'en corriger, une capacité croissante de réflexion et de discernement, le sens de l'adoration et de l'obéissance envers Dieu, toutes qualités qui caractériseraient définitivement sa spiritualité. Marie-Dominique, femme de labeur, était simultanément une contemplative, qui s'accusera un jour d'avoir passé un quart d'heure sans penser à Dieu.

Un bon directeur spirituel, don Pestarino, la guida à partir de 1849, quand elle se préparait à sa première communion. Domenico Pestarino (1817-1874), natif de Mornese, prêtre remarquable en relation avec la partie la plus cultivée du clergé gênois de l'époque, avait, deux ans plus tôt, quitté Gênes pour se mettre, auprès du curé, au service de la population mornésienne. Il allait renouveler spirituellement la paroisse par une instruction religieuse intense et attirante, une pressante invitation à s'approcher fréquemment des sacrements de pénitence et d'eucharistie et la création (ou la promotion) d'associations pieuses pour les enfants, pour les mamans, pour les hommes et pour les jeunes, garçons et filles. Au confessionnal de don Pestarino, l'adolescente Marie-Dominique se purifiait et apprenait à se corriger de ses défauts. En effet, elle en avait : gourmande, vaniteuse comme toutes les filles de son âge, tendance à l'orgueil et à la domination sur les autres, impatiences ... Don Pestarino, ferme et exigeant, l'amena à être mortifiée et à se faire violence pour modérer son excessive vivacité et être toujours accueillante à autrui.

Marie-Dominique fut admise à la première communion à l'âge de treize ans, en avril 1850. Comme l'indiquent les registres paroissiaux, on lui permit de communier trois fois au cours de l'année suivante, cinq fois en 1852, mais

quotidiennement déjà à partir de 1853, quand elle avait quinze ou seize ans. Nous savons que, vers l'âge de quinze ans, elle fit secrètement, lors de l'une de ces communions, le vœu de virginité perpétuelle. Elle n'avait demandé conseil à personne, mais voyait là l'expression la plus naturelle de son amour pour l'unique Seigneur. Marie-Dominique avait trouvé son centre vital. Jésus, le vivant, était son Tout, à qui elle s'était donnée tout entière, corps, cœur et âme. D'une vie eucharistique intense, la messe et la communion constituaient désormais le grand moment de chacune de ses journées. Au petit matin - avant d'avoir rien absorbé, car, en ce temps-là, on communiait obligatoirement à jeun -, seule le plus souvent, qu'il fasse nuit, qu'il pleuve ou qu'il gèle, depuis sa Valponasca isolée, elle rejoignait, en une bonne demi-heure, l'église paroissiale par un sentier abrupt qui dévalait, puis remontait jusqu'à la route communale. "Le secret de cette fidélité héroïque ?", se demandait le P. Aubry. Il répondait : "Celui de la fiancée du Cantique des Cantiques, qui court dans la nuit à la recherche de son bien-aimé" ; puis commentait : "L'amour fou pour Jésus : il n'y a jamais eu d'autre formule authentique de la sainteté chrétienne."²

La Fille de l'Immaculée (1854-1872)

En 1852, une fille remarquable de vingt-deux ans, Angela Maccagno (1832-1891), avait eu l'inspiration de créer à Mornese une association de jeunes filles consacrées à Dieu dans le monde et vouées à l'apostolat paroissial auprès du monde féminin. Angela avait rédigé un projet de Règle, qu'elle cherchait à faire approuver par l'autorité ecclésiastique³. Dès 1854, Marie-Dominique fut agrégée à l'association naissante. Le 9 décembre 1855, le premier groupe de Filles de l'Immaculée fut officiellement constitué sur la base d'une Règle révisée. Elles étaient cinq, qui, en présence de don Pestarino, consacraient leur vie à Dieu par la médiation de l'Immaculée.

L'entrée dans ce groupe accentua deux traits de la vie spirituelle de Marie-Dominique. D'abord, elle renforça l'adhésion de son cœur à la présence de Marie, dont elle se voulait la fille. "Marie va être le climat dans lequel elle s'unit à Jésus"⁴. Par fidélité à sa Règle, elle s'employait à répandre autour d'elle l'amour et la dévotion envers Marie. L'Immaculée, parfait modèle de vie consacrée, à l'entière disposition de Dieu et de ses desseins, s'imposait à son admiration. Ensuite, l'appartenance de Marie-Dominique à l'association des Filles de l'Immaculée canalisa ses énergies dans l'exercice de la charité et le service du prochain. Encouragée par don Pestarino, prêtre à l'âme salésienne, Marie-Dominique, plutôt réservée jusqu'alors, s'enhardissait, élargissait ses relations et prenait soin d'un groupe de jeunes mères de famille et, plus encore, de fillettes, auxquelles elle prodiguait affection et conseils.

Une épreuve de santé transforma en 1860 la vie de Marie-Dominique. Durant l'été elle contracta le typhus, reçut les derniers sacrements, et, si elle pouvait entamer le 7 octobre, fête du Rosaire, une longue convalescence, le mal lui avait désormais ôté sa vigueur physique d'antan. Elle prit alors, entre 1861 et 1863, avec une amie intime et confidente, Petronilla Mazzarello, de quinze mois plus jeune qu'elle et devenue elle aussi Fille de l'Immaculée, des initiatives, qui

décideraient de son avenir. L'une et l'autre entreprirent de s'initier à la couture chez un tailleur du village en vue de créer elles-mêmes un atelier-école. Des filles y apprendraient simultanément à coudre et à devenir de bonnes chrétiennes. Leur atelier fut ouvert en mai 1862 dans la maison d'une amie et bientôt transféré, parce qu'insuffisant, dans celle du frère de la directrice des Filles de l'Immaculée, Angela Maccagno. Puis elles créèrent un embryon d'internat. L'année suivante, elles recevaient deux orphelines qui les obligeaient à louer deux nouvelles chambres dans une maison Bodrato. La famille s'agrandissait. Troisième initiative, Marie-Dominique et Petronilla lancèrent cette même année 1863 un patronage du dimanche, à la manière de don Bosco à Turin. Il faut savoir que don Pestarino s'était lié à don Bosco, qu'il était devenu salésien "externe" et apportait alors à l'équipe un message d'encouragement.

Sur ce, le 7 octobre 1864, don Bosco lui-même passa à Mornese au cours d'une joyeuse et bruyante promenade d'automne de ses jeunes. Don Pestarino lui présenta le groupe des Filles de l'Immaculée. Marie-Dominique fut pour ainsi dire transportée par cette rencontre. Selon la *Cronistoria* de l'Institut, qui s'appuie certainement sur son témoignage plusieurs fois répété, "il lui semblait que la parole de don Bosco était comme l'écho d'un langage qu'elle entendait au fond d'elle-même sans pouvoir l'exprimer."⁵ Désormais, don Bosco polarisera l'âme de Marie-Dominique. Sa fidélité envers lui sera inconditionnelle. Pourtant, au cours de ses quatre visites à Mornese pendant les sept années qui suivirent (en 1867, 1869, 1870, 1871), le saint homme s'adressa toujours aux Filles de Marie Immaculée réunies autour de don Pestarino. Jamais, même lors des vœux de 1872, il n'eut d'entretiens privés avec Marie-Dominique. Il agissait sur elle par ses comportements, par la chaleur et la simplicité de sa parole et par certains de ses écrits, en somme par sa sainteté transparente.

A l'automne de 1867, don Pestarino transféra sa demeure dans un collège pour garçons qu'il faisait construire avec l'aide du village et offrit au petit groupe de Marie-Dominique la maison qu'il occupait près de l'église paroissiale et qui devint ainsi la "Maison de l'Immaculée". Marie-Dominique quitta alors sa famille et vint habiter cette Maison avec ses trois amies : Petronilla, Teresa Pampuro et Giovanna Ferrettino. Le groupe y mènerait la vie commune et se livrerait entièrement à l'apostolat. La Maison devint à la fois atelier de couture, petit orphelinat et patronage. Et Marie-Dominique en fut naturellement reconnue responsable. Don Bosco veillait sur cet humble centre apostolique. A l'occasion d'une visite à Mornese en avril 1869, il lui laissa par écrit un "horaire-programme" et quelques conseils que la petite communauté s'empressa de suivre à la lettre. Les Filles de l'Immaculée de Mornese étaient désormais partagées en deux groupes, les femmes qui continuaient à vivre dans leurs familles respectives, et celles simplement appelées "Figlie" (Filles), avec, à leur tête, Marie-Dominique Mazzarello, qui habitaient depuis deux ans la Maison de l'Immaculée. Une fondation, dont Marie-Dominique n'avait encore nulle idée, germait lentement dans l'esprit de don Bosco.

La Fille de Marie Auxiliatrice (1872-1881)

Elle reçut sa forme au printemps de 1871. Le 24 avril de cette année, don Bosco faisait remettre à une religieuse de Turin, supérieure générale des soeurs de Sainte-Anne de la Providence, un exemplaire annoté de ses constitutions salésiennes, en la priant de vérifier dans quelle mesure elles pourraient convenir à un institut de religieuses. Simultanément (ou à peu près), il s'entretenait avec don Pestarino de son projet d'institut féminin à partir de l'association mornésienne des Filles de l'Immaculée. Le prêtre était invité à lui faire part des réactions de ses membres. Au cours de l'année 1871, les constitutions de don Bosco furent ainsi adaptées par les soins conjugués des soeurs de Sainte-Anne et de don Pestarino. Et, aux premiers jours de janvier 1872, don Bosco, qu'une maladie immobilisait à Varazze (proche de Mornese), demanda à Pestarino venu le visiter si les "Filles" étaient disposées à la nouvelle création. Sur sa réponse affirmative, il l'invita à réunir toutes les Filles de l'Immaculée (donc y compris celles qui habitaient chez elles) pour l'élection, aux termes de la Règle nouvelle, d'un conseil de l'association en projet⁶. Et, le 29 de ce mois, l'assemblée fondatrice des Filles, dites alors "de l'Immaculée et de Marie auxiliatrice", et bientôt simplement "de Marie auxiliatrice", fut tenue, avec la participation des "Filles" du village (dont Angela Maccagno) et sous la présidence de don Pestarino.

Marie-Dominique, aussitôt élue par ses compagnes "supérieure générale", refusa catégoriquement cette dignité, sauf à l'accepter par obéissance. Le rapport Pestarino, d'expression maladroite, mais seul chaînon assuré pour cet épisode capital de sa vie, dira : "Quand elle entendit ce résultat, Maria Mazzarello se leva en demandant d'être dispensée ; elle disait clairement qu'elle remerciait toutes (ses compagnes), mais qu'elle ne se sentait pas capable de tenir sous un tel poids. (...) Elle persista à dire qu'elle ne se sentait pas (capable) et qu'elle refuserait tant qu'elle n'y serait pas absolument forcée par obéissance. On fit encore quelques remarques, et le Directeur (*entendez* : don Pestarino) lui-même ajouta qu'il ne se prononcerait pas lui-même tant qu'il n'aurait pas entendu l'avis de don Bosco. Maria Mazzarello elle-même suggéra de laisser à don Bosco le soin du choix de la première supérieure, que ce serait bien à tous égards, et toutes approuvèrent. Alors elles lui dirent qu'elle resterait première Assistante avec le titre de Vicaire selon les *regole* ..." ⁷ Le refus de Marie-Dominique n'était nullement formel et destiné à exalter sa modestie. (Elle demeurera vicaire pendant deux ans et, en 1874, don Bosco la reconnaîtra supérieure générale.)

La création eut deux conséquences au cours de cette année décisive. Le soir du 23 mai, les filles de la Maison de l'Immaculée déménageaient et s'installaient à Borgo-Alto, dans les locaux du collège désormais désaffecté habité par don Pestarino. Et, le 5 août, les Filles de Marie auxiliatrice, maintenant religieuses devant l'Eglise, émettaient leurs premiers vœux publics en la présence de don Bosco et entre les mains de l'évêque d'Acqui.

"Avec nos premières soeurs (sainte Marie-Dominique Mazzarello) a vécu en fidélité créative le projet du Fondateur, donnant ainsi origine à "l'esprit de Mornese", qui doit caractériser encore chacune de nos communautés ... ", affirment les constitutions rénovées des filles de Marie auxiliatrice.⁸

Marie-Dominique, supérieure de la communauté primitive de Mornese, se voulut parfaitement fidèle à don Bosco, qu'elle tenait, conformément à ses constitutions, pour le "supérieur général" de son Institut. Et don Bosco, qui considérait Mornese comme une maison de sa congrégation, y détachait auprès d'elle, au titre de "directeur général", son disciple le plus entreprenant, Giovanni Cagliero. Aidé par lui, il revenait à Marie-Dominique d'adapter l'esprit masculin du Valdocco turinois à la communauté de femmes de Mornese. Le "charisme salésien" reçut ainsi un visage féminin, qu'incarnait Marie-Dominique.⁹

Elle prenait très au sérieux la devise de don Bosco "Travail et tempérance" et menait ses filles sur de rudes chemins, qui réclamaient d'elles un courage peu ordinaire. On se mortifiait fortement à Mornese. Le travail était un "élément décisif" dans la projet de vie de Marie-Dominique¹⁰. "Les premières salésiennes ne portaient pas de cilice, mais elles arrivaient chaque soir épuisées de fatigue", a remarqué le P. Aubry¹¹. Elles se tuaient littéralement à la peine : combien moururent avant trente ans ! Toutes vivaient dans la pauvreté, très sensibles aux paroles que don Bosco leur aurait dites le jour des premières professions : "Oui, je peux vous assurer que l'Institut aura un grand avenir si vous vous maintenez simples, pauvres, mortifiées."¹² Nourriture, vêtements, habitat, style de vie étaient réellement pauvres à Mornese. L'obéissance, pratiquée dans un esprit de foi, y était rigoureuse. Marie-Dominique avait elle-même à lutter sur ce chapitre, car sa volonté était forte et elle avait des idées justes, parfois plus justes que celles de qui la commandait. A Mornese, la chasteté religieuse était d'une part sans complexes, d'autre part sans nul sentimentalisme ni possessivité. Marie-Dominique "avait fort bien compris que, dans une ambiance exclusivement féminine, l'*amorevolezza* du système de don Bosco exigeait un sérieux équilibre : aimer vraiment, de façon personnelle, mais rester maître de son coeur, éviter toute familiarité déplacée et toute discrimination blessante".¹³

Depuis le Valdocco, Cagliero introduisait à Mornese un extraordinaire dynamisme et un puissant souffle missionnaire. Au bout de deux ans seulement, l'Institut essaimait et se mettait à fonder en Italie du Nord, puis en France. Ce salésien enthousiaste, que don Bosco placerait en 1875 à la tête de sa première expédition missionnaire en Amérique du Sud, contribua à créer dans ce centre un élan d'amour, de rêve et de générosité pour les habitants de ces régions. Tant et si bien que le deuxième directeur local, Giacomo Costamagna, élu par don Bosco, quant à lui, chef de la troisième expédition missionnaire salésienne, accompagna fin 1877 les vaillantes soeurs de la première expédition féminine en Amérique. Or ces salésiennes sortaient à peine de l'adolescence : le chef de cette expédition, Angela Vallese, avait vingt-quatre ans, et l'âge moyen du groupe était de vingt-deux ans. Marie-Dominique acceptait, malgré la douleur de séparations définitives, de les voir partir affronter d'énormes responsabilités. Au reste, elles ne les écrasèrent pas. Car leur sainte mère insufflait à ses filles le courage indispensable. Elle immergeait la communauté mornésienne dans un climat vivifiant de simplicité, d'amour fraternel et de joie née de la présence pour elle familière de Dieu et de Marie.

Cependant la croissance de l'Institut imposait en 1879 l'abandon de la maison de Mornese devenue insuffisante, pour l'installation de la communauté-mère à Nizza Monferrato, proche de Turin. Marie-Dominique avait planté et affermi l'Institut des filles de Marie auxiliairice. Depuis l'humble essai de l'atelier de couture primitif, l'arbre de la congrégation fondée par don Bosco à partir de ce germe se déployait avec vigueur.

Marie-Dominique contracta une pneumonie au début de l'année 1881 et mourut le 14 mai suivant. Elle n'avait que quarante-quatre ans. Son supériorat avait été d'une telle fécondité que, neuf ans seulement après sa création, l'Institut des filles de Marie auxiliairice, dont elle avait courageusement assumé la direction, comptait déjà cent trente-neuf religieuses et cinquante novices, distribuées dans vingt-six communautés.

Marie-Dominique Mazzarello fut béatifiée par Pie XI le 20 novembre 1938 et canonisée par Pie XII le 24 juin 1951.

Notes

1. La vie de Marie-Dominique est bien connue. Nous disposons des actes de son procès de canonisation : *Sacra Rituum Congregatione. Aque. Beatificationis et canonizationis servae Dei Mariae Dominicae Mazzarello, primae antistitae Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis. Positio super virtutibus*, Rome, typ. Guerra et Belli, 1934, 1 vol., à compléter par un volume de *Novae animadversiones* (1934) et un volume de *Novissima Positio super virtutibus* (1935). Sa meilleure biographie semble être restée celle de F. Maccono, *Suor Maria Mazzarello, prima superiora generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice*, Torino, Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice, 1934, rééd. Les trois premiers tomes de Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice, *Cronistoria*, a cura di G. Capetti, Rome, tip. FMA, 1974-1977, sont intéressants. Voir aussi M. E. Posada, A. Costa, P. Cavaglià, *La sapienza della vita. Lettere di Maria Domenica Mazzarello*, 3ème éd., Torino, SEI, 1994, et diverses notes de Maria Ester Posada, historienne attentive et scrupuleuse. En outre, cet article va reprendre diverses formules bien venues de J. Aubry, "La cofondatrice des Filles de Marie Auxiliairice, sainte Marie-Dominique Mazzarello", dans son ouvrage *Les saints de la famille*, Rome, Maison générale salésienne, 1996, p. 81-101. On ne s'étonnera pas, espérons-le, de les trouver répétées parfois ici entre ou sans guillemets.

2. J. Aubry, *Les saints de la famille*, p. 86.

3. Le *Regolamento delle Figlie dell'Immacolata* de 1853 a été édité en annexe de la *Cronistoria*, t. I, p. 321-323. La raison d'être de cette association était purement dévotionnelle.

4. J. Aubry, *Les saints de la famille*, p. 87.

5. "Le pareva che la parola di don Bosco fosse come l'eco di un linguaggio che sentiva in cuore senza saperlo esprimere" (*Cronistoria*, t. I, p. 149).

6. Le texte de l'ébauche de constitutions de ce 29 janvier, intitulé : "Costituzioni-Regole dell'Istituto delle Figlie dell'Immacolata e di Maria Ausiliatrice sotto la protezione di S. Giuseppe, di S. Francesco di Sales e di S. Teresa", a été édité en annexe de la *Cronistoria*, t. I, p. 336-353. L'éditrice a remarqué que, dans ce titre, les mots "delle Figlie dell'Immacolata e", ont été ajoutés par don Pestarino et seraient donc étrangers au projet primitif. Toutefois, on aimerait connaître la date précise de cette addition. Fut-ce avant ou après le 29 janvier ? Il semble normal qu'à la réunion de ce jour, à laquelle participaient toutes les Filles de l'Immaculée, y compris leur présidente Angela Maccagno, l'aumônier ait tenu à ce que le titre officiel de l'association ne disparaisse pas. Il correspondait d'ailleurs à la réalité, puisque Angela Maccagno fut élue "vicaire" pour celles du village.

7. “ ... Restava perciò Superiora Maria Mazzarello : udito questo risultato la stessa Maria Mazzarello si alzò pregando a dispensarla e dicendo chiaro che essa ringraziava tutte, ma non se ne credeva capace a reggere un tal peso. Alcune dissero che se le avevano dato i voti, doveva accettare, altrimenti lo stesso avrebbero fatto altre : essa continuò sempre a dire che non si sentiva, che sempre avrebbe rifiutato finchè assolutamente non fosse obbligata a fare l'ubbidienza. Si fece ancora qualche osservazione, e il Direttore stesso soggiunse che da per se non si pronunziava finchè non avesse sentito il parere di D. Bosco. Allora la stessa Maria Mazzarello suggerì le pareva lasciar nelle mani di D. Bosco la scelta della prima Superiora, era bene per tutti i fini : tutte acconsentirono. Allora dissero restasse prima Assistente col nome di Vicaria secondo le regole, e si passò alla votazione della seconda Assistente ... ” (Memoria di don Domenico Pestarino, éditée dans C. Romero, *Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice*, Rome, LAS, 1983, p. 50.) Selon ce document, fut aussi élue, ce jour là, “per Vicaria, o Vicesuperiora per quelle del paese, la Maestra Maccagno”. Une solution provisoire, car la séparation sera rapidement effective

8. “Con le nostre prime sorelle essa ha vissuto in fedeltà creativa il progetto del Fondatore, dando origine allo “spirito di Mornese” che deve caratterizzare anche oggi il volto di ogni nostra comunità” (Constitutions FMA, art. 2.) Sur “l'esprit de Mornese”, voir, ci-dessus, l'article *Filles de Marie auxiliatrice*.

9. La deuxième partie de la Semaine de spiritualité salésienne de 1981, qui avait pour thème *La donna nel carisma salesiano* (Leumann, 1981, p. 59-172), a été intitulée “Presenza della Mazzarello nel carisma salesiano”.

10. Relevé par tous les observateurs, entre autres par Margherita Maderni, “Maria Domenica Mazzarello interpella la donna d'oggi”, dans le recueil cité *La donna nel carisma salesiano*, Leumann, 1981, p. 130-134.

11. J. Aubry, *Les saints de la famille*, p. 97.

12. “Sì, io vi posso assicurare che l'Istituto avrà un grande avvenire, se vi manterrete semplici, povere, mortificate.” (*Cronistoria*, t. 1, p. 306.)

13. J. Aubry, *Les saints de la famille*, p. 98.

Méditation

La méditation religieuse

Méditer, c'est réfléchir profondément. Par méditation religieuse, on entend traditionnellement en Occident un temps de réflexion profonde à objet religieux. Les moines médiévaux la décrivaient comme une *ruminatio* ou une *masticatio* de la Parole de Dieu. Les modernes se sont mis en quête de techniques appropriées. A partir du quinzième siècle, avec la *Devotio moderna*, des méthodes parfois compliquées ont ainsi été proposées aux chrétiens pour méditer avec fruit. Puis, pour le commun des hommes, l'action charitable parut devoir l'emporter sur une pratique dont le sens se perdait. Au milieu du vingtième siècle, on ne parlait plus guère de méditations, souvent dégénérées en promenades mentales peu rigoureuses, peu efficaces, proches de la rêverie gratuite. La méditation elle-même était tombée en somnolence. C'est alors que le mot revint d'Orient désignant une toute autre attitude de l'esprit.¹

La méthode de saint François de Sales

La méditation est une manière de faire oraison, c'est-à-dire de prier. Elle se déroule en présence de Dieu, dont on entend la parole et qui entre ainsi en colloque avec soi. D'où l'importance de la "mise en présence de Dieu" pour l'authentique méditation chrétienne.

Dans *l'Introduction à la vie dévote*, saint François de Sales a présenté sa méthode de méditation, qui était "simple et brève"². La méditation de saint François comportait trois parties et une conclusion. La première partie, temps de préparation, consistait en deux points au minimum : "le premier est de se mettre en présence de Dieu, et le second, d'invoquer son assistance". François alignait plusieurs moyens élémentaires de mise en présence de Dieu, acte qu'il jugeait essentiel à la méditation : considérer que Dieu est en tout, qu'il est très particulièrement dans notre cœur, que le Verbe dans son humanité nous regarde et que le Christ est près de soi (chap. 2). Outre ces deux "points ordinaires" de la préparation, François en signalait un troisième, dit "fabrication du lieu" ou "leçon intérieure", qui, disait-il, n'est pas "commun" à toutes les méditations. Il s'agissait de s'installer en esprit dans le mystère à méditer, en quelque sorte de s'y "enfermer" (chap. 4). Philothée pénétrait ainsi dans la deuxième partie de la méditation, celle des "considérations" de l'intelligence, qui en était le corps. "Après l'action de l'imagination, écrivait François, s'ensuit l'action de l'entendement que nous appellons méditation, qui n'est autre chose qu'une ou plusieurs considérations faites afin d'esmouvoir nos affections en Dieu et aux choses divines". François voyait dans ce sens particulier donné à la méditation la différence entre méditer et étudier (chap. 5). La troisième partie, celle des "affections et résolutions", était amorcée. Le terme d'"affection" demande d'être

ici bien compris. La sensibilité, non exclue, n'était pas directement en cause dans les "affections" de François de Sales, mouvements de la volonté dans lesquels l'esprit se doit "épancher". Pour en donner une idée, il énumérait : l'amour de Dieu et du prochain, le désir du ciel et de la gloire des élus, le zèle pour le salut des âmes, l'imitation du Christ, la compassion, l'admiration ou la réjouissance à le contempler, etc. Les affections déclenchent des résolutions précises et pratiques. François insistait sur la nécessité et le caractère concret de ces résolutions (chap. 6). Enfin, il demandait de conclure la méditation par trois "actions" : l'action de grâces, l'action d'offrande et l'action de supplication à Dieu de donner sa bénédiction aux "affections" et aux "résolutions" suscitées par l'exercice (chap. 7).

On ne peut réduire à ces chapitres de l'*Introduction* l'enseignement salésien sur l'oraison. D'abord, François y libérait le méditant de toute servilité à l'égard de sa méthode (chap. 8). Ensuite, dans l'un de ses *Entretiens spirituels* aux visitandines, en même temps qu'il recommandait à ses auditrices de se conformer à une méthode, il reconnaissait "qu'il y a des âmes lesquelles ne peuvent s'arrêter ni occuper leurs esprits sur aucun mystère, estant attirées à certaine simplicité toute douce qui les tient en grande tranquillité devant Dieu, sans autre considération que de sçavoir qu'elles sont devant luy et qu'il est tout leur bien"³. Et il trouvait cela très bon. La méditation n'est qu'un premier degré de l'oraison, dit en effet le *Traité de l'amour de Dieu* (livre VI, chap. 2), avant d'analyser les étapes successives de la contemplation (livre VII). On verra que le recteur Albera ne comprenait pas autrement la vie mystique.

La méditation salésienne sous les rectorats de don Rua et de don Albera

"Chacun consacrera quotidiennement, outre les prières vocales, au moins une demi-heure à l'oraison mentale", lisait-on dans les constitutions salésiennes approuvées en 1874⁴. Don Bosco ne semble pas s'être beaucoup préoccupé de la méthode à suivre durant cette demi-heure de méditation. L'exercice était plutôt pour lui une lecture spirituelle méditée. Il en est allé différemment de ses successeurs don Rua et don Albera, qui optèrent pour une adaptation "salésienne" de la méthode, dite "des trois puissances", qu'Ignace de Loyola recommandait pendant la première semaine de ses *Exercices spirituels*. Il y invitait le retraitant à appliquer sa mémoire, son intelligence et sa volonté aux réalités du péché, de la mort et de l'enfer, liées entre elles et méditées à la lumière de la Croix salvifique. Pour le reste, de l'introduction à la conclusion, on retrouvait proposé par les recteurs salésiens aux religieux du temps le schéma de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François. Au reste, celui-ci connaissait bien cette méthode dite ignatienne.

Don Rua consacrait à la méditation un sermon particulier "Della meditazione" de ses Exercices spirituels demeurés inédits⁵. La méditation est importante, disait-il. Qui ne médite pas ne voit pas, il est donc incapable de voir le Christ. La méditation n'est pas un simple devoir, mais un moyen de progresser en "perfection", de vaincre ses "passions" et de résister aux "tentations". Comment organiser le temps de la méditation ? se demandait notre prédicateur. Les méthodes varient. Certains méditent sans livre, d'autres avec un livre. Certains

préparent leur méditation dès le soir précédent, d'autres à partir de leur lever. Etc. Don Rua détaillait sa propre méthode. La méditation comprend trois parties : la préparation, l'argument et la conclusion. La mise en la présence de Dieu est essentielle à la préparation. L'argument de la méditation est la partie "à laquelle (doivent) concourir les trois puissances : mémoire, intelligence et volonté"⁶. La lecture ne constitue pas en elle-même une méditation. Le méditant consciencieux s'arrête pour appliquer à lui-même les phrases lues ou entendues, relever les défauts à détester et les vertus à pratiquer. Ni l'esprit ni le cœur ne devraient paresser durant le temps de méditation. Les instants d'approfondissement suscitent des "affections", comprises par don Rua à la manière de saint François de Sales. Quant à la conclusion de la méditation, enseignait-il, elle comprend la résolution et l'action de grâces. Alors oui, on ne perd pas son temps à méditer.

L'ensemble de la méthode devait être enseigné aux jeunes salésiens. Don Rua recommandait à leurs responsables l'initiation des novices aux "affections" et aux "résolutions", en même temps qu'au recours aux trois puissances dûment nommées.⁷

Le manuel "Pratiques de piété en usage dans les maisons salésiennes" publié par don Albera en 1916 à l'intention à la fois des garçons et des salésiens, contenait "pour les salésiens" un article impératif intitulé "Méditation", qui appliquait la méthode de don Rua. La méditation communautaire commençait par une invocation au Saint-Esprit. Puis tombait la consigne très salésienne : "Mettons-nous en la présence de Dieu, demandons-lui pardon de nos péchés et la grâce de bien faire cette méditation", suivie d'une prière en ce sens. La méditation lue en communauté devait être divisée en deux ou trois points. Une invitation à prendre les résolutions convenables et à rendre grâce au Seigneur pour les "lumières" reçues, concluait obligatoirement l'exercice⁸.

Les recommandations de don Albera

Le même don Albera, dans une lettre circulaire aux prêtres salésiens, a développé ses idées sur la "méthode pour bien faire oraison"⁹. Il s'inspirait des leçons alors courantes des "maîtres de la vie spirituelle".

L'oraison discursive est nécessaire aux commençants, disait-il. Et combien commencent toute leur vie ! L'âme encore absorbée par les soucis et les occupations extérieures a besoin de beaucoup de réflexions et de considérations pour s'élever d'esprit et de cœur jusqu'à Dieu et déterminer la volonté à prendre "de saintes et fortes résolutions". Don Albera redoutait les complications. Peut-être pensait-il aux "préludes" ignatiens. Divisions et subdivisions, écrivait-il, "entravent l'oeuvre du Saint Esprit, enlèvent à l'âme la liberté de mouvements nécessaire à son élévation à Dieu"¹⁰. Toutefois, continuait-il à l'intention des rêveurs, que notre méditation soit active, qu'elle constitue un vrai travail des puissances de l'âme, qui ne dégénère pas en aride spéculation. L'activité de l'intelligence doit se limiter aux considérations nécessaires pour susciter dans la volonté des mouvements surnaturels.

Et il jugeait bon d'inciter ses religieux à ne pas se contenter d'une oraison discursive. L'oraison affective et l'oraison unitive ne sont pas réservées aux moines et aux cloîtres. Les interdire aux salésiens serait une erreur. Toute oraison est d'abord une prière qui fait rejoindre Dieu. Le méditant recherche la fusion avec Lui. La méditation salésienne est donc d'une certaine manière unitive. Certains estimeront que les salésiens ne doivent pas viser si haut, que don Bosco n'a pas voulu cette sorte d'élévation chez ses fils, lui qui, à l'origine, ne leur imposait même pas la méditation méthodique communautaire. "Mais je puis vous assurer, affirmait don Albera, que son désir a toujours été de voir ses fils s'élever par la méditation jusqu'à cette union intime avec Dieu qu'il avait réussie en lui-même de manière si admirable ; il ne se lassa jamais de nous y inciter chaque fois qu'une occasion propice se présentait."¹¹

La méditation salésienne à la fin du vingtième siècle

Les leçons de don Rua et de don Albera sur la méditation salésienne, peut-être trop volontaristes, se sont un peu perdues à mesure que le vingtième siècle s'écoulait.

Le précepte demeurait, bien édicté dans les constitutions rénovées (1982) des filles de Marie auxiliaire. La méditation est un temps de dialogue avec le Christ, disaient-elles justement. "Dieu nous a tant aimés qu'il nous a envoyé son propre Fils, Parole de Vérité et de Vie, qui nous interpelle constamment comme personnes et comme communautés et exige une réponse concrète. La méditation est un moment fort de ce dialogue intérieur. Chacune d'entre nous le privilégiera et y consacrera chaque jour une demi-heure. Dans le silence de tout notre être, comme Marie, "la Vierge à l'écoute", nous nous laisserons envahir par la force de l'Esprit. Lui seul nous rend progressivement conformes au Christ, renforce notre communion fraternelle et ravive notre élan apostolique."¹²

Toutefois, désormais, les méthodes de la méditation intéressaient peu. A lire le Guide de la prière des salésiens, seul le cadre communautaire antérieur persistait vraiment. "Faire ensemble la méditation et la conclure par une prière de consécration à Marie" est "une caractéristique de la tradition salésienne", écrivait-il en ouvrant une série de considérations sur la méthode à suivre.¹³ Ce colloque avec Dieu suit un itinéraire spécifique, affirmait-il toutefois. Sa structure ordinaire comprend : une prière d'introduction avec invocation de l'Esprit Saint, une lecture, une méditation personnelle, une résolution (*proposito*) et une prière de conclusion. La première et la dernière de ces parties soulignent la dimension communautaire de l'exercice. (Sous-entendre que la lecture commune n'est plus obligatoire comme ce fut le cas en d'autres temps.) Le Guide ajoutait bientôt que la méditation pouvait être éventuellement constituée par une célébration communautaire de l'office des Heures, par une célébration de la Parole, par une récitation des Laudes, coupées par un long temps de réflexion personnelle et aussi par une célébration analogue de l'eucharistie.

Selon notre Guide, sous sa forme traditionnelle (plusieurs formes sont proposées) la prière d'introduction à la méditation commence par le signe de la

croix et le *Veni, Creator spiritus*, que suit la prière : “Dieu, toi qui, par le don de l’Esprit Saint, guides les croyants vers la pleine lumière de la vérité, donne-nous de recevoir par ton Esprit la véritable sagesse et de bénéficier toujours de son soutien. Par le Christ, Notre Seigneur. Amen.” Quant à la conclusion, elle consiste, à lire la première formule retenue, en l’élévation : “Bienheureux qui écoute la Parole de Dieu”, avec le répons : “ ... Et en vit chaque jour”, suivi immédiatement par la prière de consécration à Marie auxiliaresse. Pour nourrir la méditation, le Guide conseillait de préférence la Sainte Ecriture, dont il dressait une liste de passages, puis des extraits d’écrits de don Bosco, des constitutions salésiennes, de Vatican II, de classiques de la spiritualité chrétienne, tels que Jean de la Croix, Thérèse d’Avila ou saint François de Sales, et aussi des prières que ce manuel donnait comme adaptées de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas d’Aquin, du cardinal Newman, de Jean XXIII, de Karl Rahner, de F. Cromphout et du P Stanislas Lyonnet. On remarquera qu’il s’agissait toujours de prières, et non de dissertations spirituelles. Le méditant ne sortait pas du genre *oraison*. Et c’était heureux.

Les méditations orientales

Sous l’influence de théories religieuses orientales, dans le dernier tiers du vingtième siècle, auprès de la conception chrétienne traditionnelle, qui conçoit la méditation comme un temps d’approfondissement de la vérité révélée sous la conduite de l’Esprit et à l’aide d’exercices spirituels appropriés, des conceptions plus ou moins différentes se sont de plus en plus affirmées.

Pour leurs tenants, la méditation était un “entraînement méthodique à l’immersion dans le Soi humain”. Essayons de comprendre. Il s’agissait 1) d’une expérience du sens, en soulignant les deux termes d’*expérience*, qui n’est pas seulement réflexion ou adhésion sans retentissement dans l’existence ; et de *sens* de la vie dans sa totalité, donc non pas des seules contingences quotidiennes de cette vie ; 2) d’exercice et de méthode, l’exercice pouvant être considéré (ainsi dans quelques écoles du zen) comme le tout de la méditation ; 3) enfin de dépassement du domaine du Je vers le Soi, de la lettre vers le sens spirituel, et du *on* vers la personne même.¹⁴ Ainsi comprise, la “méditation” est une plongée directe vers les sources de la pensée et de l’être, dans le silence, dans le suspens des facultés, dans les zones subtiles de la conscience.

Mais, d’un point de vue chrétien, la “méditation” a alors changé de sens. Il est vrai que certains exercices physiques ou psychophysiques produisent automatiquement des sensations de quiétude et de détente, des sentiments gratifiants, voire même des phénomènes de lumière et de chaleur qui ressemblent à un bien-être spirituel. Des techniques appropriées sont destinées à engendrer des expériences spirituelles analogues à celles dont parlent les écrits de certains mystiques catholiques¹⁵. Utilisées aux seules fins d’une préparation psychophysique pour une contemplation réellement chrétienne, ces méthodes sont très légitimes. Toutefois, il est aisé de glisser subrepticement de la méthode au contenu de la prière et de tomber ainsi dans une forme de “gnose” moderne, qui confond la connaissance du vrai Dieu et l’illumination de l’esprit recherchée dans

une sorte de Nirvana. Quoi qu'il en soit, confondre ces exercices avec la méditation chrétienne proprement dite, qui suppose l'exploration discursive d'un aspect d'une réalité divine, philosophique ou personnelle, est une erreur. Le mot a persisté, mais l'objet a changé.

Certains adeptes des "méditations orientales" vont plus loin et ne craignent pas de placer l'absolu sans images ni concepts, propre à la théorie bouddhiste, sur le même plan que le Tout-Puissant dans sa majesté, qui s'élève, révélé dans le Christ, au-dessus de la réalité finie. Ils nient que les réalités du monde puissent être une trace qui renvoie à l'infinité de Dieu. En conséquence, ils proposent d'abandonner non seulement la méditation des oeuvres de salut du Dieu de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance, mais l'idée même d'un Dieu un et trine, qui est amour, en faveur d'une immersion dans l'abîme indéterminé de la divinité. Cette fois, nous sortons, non seulement de la méditation chrétienne, mais du christianisme lui-même¹⁶.

Revenons à l'essentiel. La vie spirituelle chrétienne est un don de l'Esprit, rappelait alors le recteur Vecchi. Il s'agit de s'ouvrir à l'écoute, de répondre, de se laisser occuper, d'accueillir. C'est une grâce, dont l'initiative et les possibilités ne se trouvent pas en nous. "Dans certaines formes de la spiritualité orientale, la voie principale est la prise de conscience de soi, l'ascèse qui donne confiance en sa propre capacité et satisfaction pour les succès obtenus, la lutte contre soi-même. Dans la spiritualité chrétienne, la voie principale est la charité. Il s'agit de sentir une présence qui a fait de nous l'objet de sa prédilection, et de répondre avec amour. Elle se fonde tout entière sur la relation : elle n'est pas une lutte contre soi-même, mais avant tout une lutte pour Dieu."¹⁷ Nous retrouvons là dans son authenticité l'oraison salésienne, qui est un colloque avec le Christ..

Notes

1. Brève histoire de la méditation chrétienne depuis la Bible par plusieurs auteurs dans l'article "Méditation", *Dictionnaire de Spiritualité*, t. 10, 1980, col. 906-927.

2. *Introduction à la vie dévote*, deuxième partie, chap. 1-8. Description dans M. Sauvage, "Méditation dans les écoles de spiritualité", *Dictionnaire de spiritualité*, loc. cit., col. 923-924.

3. Entretien XVIII, *Oeuvres*, t. VI., p. 349-350.

4. "Singulis diebus unusquisque praeter orationes vocales saltem per dimidium horae orationi mentali vacabit." (Cap. *Pietatis exercitia*, art. 3.)

5. "Della meditazione", in M. Rua, *Prediche per Esercizi*, quad. primo, p. 13-17; reproduit en FdB 2893 D9 à E1.

6. "La 3a parte è lo svolgim. dell'arg. e questa è la parte a cui devon concurr. le tre pot. mem, intell. e vol. (in che modo)." M. Rua, quaderno cité, p. 15.

7. "Addestri i novizi all'esercizio della memoria, dell'intelletto e della volontà, proponga i punti da svolgere e suggerisca gli affetti da eccitare e le risoluzioni da prendere". (M. Rua, Lettre aux salésiens, 5 août 1900, L.C., p. 213.)

8. *Pratiche di pietà in uso nelle case salesiane*, Torino, S.E.I, 1921, p. 36-37.

9. P. Albera, "Metodo per far bene l'orazione", dans "Don Bosco modello del Sacerdote Salesiano", lettre aux prêtres salésiens, 19 mars 1921, L. C. p. 406-408.

10. “Queste cose intralciano l’opera dello Spirito Santo, e tolgono all’anima la libertà di movimenti che le è necessaria per elevarsi a Dio” (*loc. cit.*, p. 406).

11. “Qualcuno forse penserà che un Salesiano non debba mirare tant’alto, e che D. Bosco non abbia voluto questo dai suoi figli, giacchè da principio egli non impose loro neanche la meditazione metodica in comune. Ma io posso assicurarvi che fu sempre suo desiderio di vedere i suoi figli elevarsi, per mezzo della meditazione a quell’intima unione con Dio ch’egli aveva così mirabilmente attuata in se stesso, e a questo non si stancò mai d’incitarci in ogni occasione propizia.” (P. Albera, *Lettre aux prêtres salésiens*, 19 mars 1921, L. C., p. 406-407.)

12. “Dio ci ha tanto amati da mandare il suo Figlio, Parola di Verità e di Vita, che ci interpella costantemente come persone e come comunità ed esige una risposta concreta. Momento forte di questo dialogo interiore è la meditazione. Ognuna di noi vi attenderà con particolare impegno ogni giorno per lo spazio di mezz’ora. Nel silenzio di tutto il nostro essere come Maria, “la Vergine in ascolto”, ci lasceremo pervadere dalla forza dello Spirito che guida gradualmente alla configurazione a Cristo, rinsalda la comunione fraterna e ravviva lo slancio apostolico.” (Constitutions FMA, art. 39.)

13. “Fare la meditazione riuniti insieme e concluderla con una preghiera quotidiana di consacrazione o affidamento a Maria è caratteristica della tradizione salesiana”. (*In dialogo con il Signore. Guida alla comunità salesiana in preghiera*, Leumann, Elle Di Ci, 1989, p. 49.) L’article “La meditazione del salesiano” couvre les p. 49-67.

14. D’après Josef Sudbrack, “La méditation aujourd’hui”, dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t.10, 1980, col. 927-928. Sudbrack est l’auteur de l’ouvrage *Méditation : Theorie und Praxis*, Wurtzburg-Stuttgart, 1971.

15. Voir notamment les “faveurs” décrites par Thérèse d’Avila, dans sa *Vie écrite par elle-même*. On lit, par exemple, au chapitre X : “L’âme est suspendue de telle sorte qu’elle semble tout entière hors d’elle-même. La volonté aime. La mémoire me paraît comme perdue. L’entendement ne discourt pas, à mon avis, mais il ne se perd pas. Cependant, je le répète, il n’agit pas par voie de raisonnement. Il est comme épouvanté de ce qu’il voit.”

16. Description des méthodes orientales d’après celle du cardinal Ratzinger, “Quelques aspects de la méditation chrétienne”, lettre aux évêques, 15 octobre 1989.

17. J. Vecchi, “CG24 et vie consacrée”, conférence de Paris, 27 décembre 1997.

Table des matières

Liminaire	159
Coopérateur salésien	161
Les coopérateurs de don Bosco, 161. - L'Association Coopérateurs Salésiens, chemin de sainteté, 164. - Notes, 165.	
Correction fraternelle	167
La correction fraternelle, 167. - La correction fraternelle amicale, 167. - La correction fraternelle par fonction, 168. - Correction fraternelle, confession et compte rendu spirituel, 170. - Correction fraternelle et revision de vie, 170. - Notes, 172.	
Courage	174
Courage égoïste et courage altruiste, 174. - Deux recteurs courageux : don Rua et don Rinaldi, 174. - La force, don de l'Esprit Saint, 175. - Notes, 176.	
Croix	178
La "passion" dans la spiritualité salésienne, 178. - L'esprit de sacrifice, 179. - Une spiritualité victimale salésienne, 180. - Notes, 181.	
Devoir	183
Les devoirs du chrétien, 183. - Le strict devoir, 184. - Le crépuscule du devoir, 185. - Notes, 187.	
Dévotion	188
La dévotion selon saint François de Sales, 188. - Les dévotions traditionnelles de la famille salésienne, 188. - La réhabilitation des dévotions particulières, 190. - Notes, 192.	
Dieu	194
Dieu, notre Créateur et notre Père, 194. - La crainte de Dieu à éprouver, 195. - Servir la gloire de Dieu, 197. - La Parole de Dieu à dire et à entendre, 198. - La conformité à la volonté de Dieu, 200. - Notes, 202.	
Directeur	206
Le directeur salésien, premier responsable de la communauté, 206. - Le directeur, centre de la communauté religieuse, 207. - La	

fonction spirituelle du directeur salésien dans la communauté, 208. - Le colloque spirituel du directeur avec le religieux, 209. - Notes, 211.

Direction spirituelle 214

La direction spirituelle des adultes dans la famille salésienne, 214. - Essai de définition de la direction spirituelle, 214. - Le style salésien de la direction spirituelle, 216. - L'objet de la direction spirituelle, 217. - Les compétences nécessaires au directeur spirituel, 218. - Notes, 219.

Discipline 222

La discipline selon don Bosco, 222. La discipline religieuse salésienne, 222. - Notes, 224.

Douceur 226

La douceur exemplaire de saint François de Sales, 226. - Cette vertu tant agréable à autrui, 226. - Notes, 227.

Education religieuse 229

L'éducation religieuse traditionnelle dans le monde salésien, 229. - L'enseignement religieux traditionnel, 229. - La pratique religieuse traditionnelle, 230. - L'éducation à la foi selon le chapitre général de 1990, 232. - Une question ouverte, 234. - Notes, 234.

Eglise 236

L'Eglise selon don Bosco, 236. - Les conséquences spirituelles de cette ecclésiologie, 237. - L'Eglise de la Charte de Comunion salésienne (1995), 238. - Les conséquences du nouveau discours sur l'Eglise, 239. - Notes, 240.

Engagement social 242

L'engagement social des salésiens, 242. - L'action sociale de don Bosco, 242. - L'engagement salésien dans un monde nouveau, 243. - L'engagement salésien pour la justice, 244. - L'engagement social salésien de la fin du vingtième siècle, 245. - Notes, 247.

Espérance 249

L'espérance naturelle au spirituel salésien, 249. - Une confiance joyeuse et génératrice d'initiatives, 250. - Les chemins de l'espérance, 250. - Notes, 251.

Esprit Saint 252

L'Esprit Saint dans la vie salésienne consacrée, 252. - L'Esprit Saint chez les coopérateurs salésiens, 254. - Notes, 255.

Esprit salésien	257
Le sens de l'expression, 257. - Les exhortations de don Rua et de don Albera, 257. - L'esprit salésien défini à la fin du vingtième siècle, 259. - Notes, 260.	
Eucharistie	262
Le Christ eucharistique, centre de la vie spirituelle, 262. - La rencontre eucharistique de Jésus, 262. - La messe du prêtre salésien d'autrefois, 263. - L'eucharistie, sacrement de l'alliance entre Dieu et l'homme, 264. - Exigences salésiennes d'une spiritualité eucharistique, 265. - Notes, 266.	
Examen de conscience	268
L'examen général, 268. - L'examen particulier, 269. - L'examen de conscience mensuel, 270. - Les bienfaits d'un examen de conscience sous le regard de Dieu, 271. - Notes, 272.	
Exemple	274
L'exemple, valeur incarnée offerte à l'imitation, 274. - Don Bosco, modèle du salésien et de la salésienne, 275. - Une spiritualité narrative, 276. - Notes, 277.	
Expérience religieuse	279
L'expérience en spiritualité, 279. - Les valeurs de l'expérience religieuse salésienne, 280. - L'expérience religieuse du coopérateur salésien, 282. - Notes, 282.	
Famille	284
De la famille patriarcale à la famille conjugale, 284. - Une spiritualité familiale pour les temps nouveaux, 285. - La spiritualité familiale du Règlement de Vie Apostolique, 286. - Notes, 287.	
Famille salésienne	289
La famille salésienne des origines, 289. - La famille salésienne née du chapitre général spécial (1971). - La famille salésienne au temps de don Viganò, 290. - La Charte de communion (1995), 291. - Notes, 292.	
Fête	294
La fête salésienne traditionnelle, 294. - Pour une spiritualité salésienne de la fête, 295. - Notes, 297.	
Filles de Marie auxiliaresse	299
L'institut des filles de Marie auxiliaresse, 299. - L'esprit de Mornese, 300. - Notes, 302.	

Fins dernières	303
La méditation des fins dernières dans l'ancienne tradition salésienne, 303. - Une mentalité différente, 304. - "Je crois à la vie éternelle", 305. - Notes, 307.	
Foi	309
La "vraie foi" au temps du modernisme, 309. - La vie de foi selon don Albera (1912), 310. - La vie de foi pour le salésien de la fin du vingtième siècle, 311. - Notes, 312.	
François de Sales	314
La vie de François de Sales, 314. - Les traités de vie spirituelle, 315. - Une méthode spirituelle du quotidien, 317. - François de Sales, don Bosco et les salésiens, 318. - Notes, 319.	
Humanisme	321
L'humanisme dévot de saint François de Sales, 321. - Un humanisme salésien fondé sur la charité, 322. - L'humanisme salésien et la femme, 323. - Notes, 324.	
Humilité	326
L'humble société salésienne des origines, 326. - L'humilité prêchée aux salésiens par don Rua et don Albera, 326. - Une vertu de moins en moins célébrée, 328. - L'humilité, vertu salésienne permanente, 329. - Notes, 330.	
Inculturation	332
Un terme récent et d'une précision relative, 332. - Comprendre et accueillir les valeurs culturelles, 333. - Inculturation et filles de Marie auxiliaire, 335. - Notes, 336.	
Jésus Christ	338
Pour don Bosco, le Christ était un maître et un modèle, 338. - Pour don Bosco, le Christ était source de vie, 339. - Jésus dans les constitutions salésiennes postconciliaires, 340. - Les "icônes salésiennes" de Jésus à l'orée du vingt-et-unième siècle, 342. Notes, 343.	
Jeunes	346
La priorité apostolique de don Bosco, 346. - Les pauvres et les abandonnés, 347. - Les jeunes, garçons et filles, 348. - Spiritualité salésienne de la jeunesse, 349. - Notes, 350.	
Joie	352
Joie, gaieté, plaisir et bonheur, 352. - La joie dans les constitutions salésiennes, 353. - La "joie parfaite" du salésien, 354. - Notes, 355.	

Laïc	357
Le mot <i>laïc</i> aux origines salésiennes, 357. - La mission dévolue aux laïcs chrétiens, 357. - Don Bosco et la vie spirituelle du laïc, 358. - Laïcs et communautés salésiennes, 360. - Notes, 361.	
Lecture spirituelle	363
Les recommandations de saint François de Sales, 363. - La <i>lectio divina</i> , 364. - Notes, 365.	
Liguori, Alphonse de	366
L'influence d'Alphonse de Liguori dans la catholicité du XIX ^{ème} siècle, 366. - Saint Alphonse et don Bosco, 367. - Notes, 368.	
Marie	370
Marie dans le monde de don Bosco, 370. - Marie, immaculée et auxiliaresse, 370. - Marie, mère puissante, sage et bonne célébrée par don Rua et don Albera, 372. - Le culte marial salésien à la fin du vingtième siècle, 373. - Marie auxiliaresse, mère et modèle des salésiennes, 376. - Notes, 377.	
Mazzarello, Maria Domenica	379
L'adolescente (1837-1854), 379. - La Fille de l'Immaculée (1854-1872), 380. - La Fille de Marie Auxiliaresse (1872-1881), 382. - Notes, 384.	
Méditation	386
La méditation religieuse, 386. - La méthode de saint François de Sales, 386. - La méditation salésienne sous les rectorats de don Rua et de don Albera, 387. - Les recommandations de don Albera, 388. - La méditation salésienne à la fin du vingtième siècle, 389. - Les méditations orientales, 390. - Notes, 391.	

Alfredo Salesiano
Centrale

